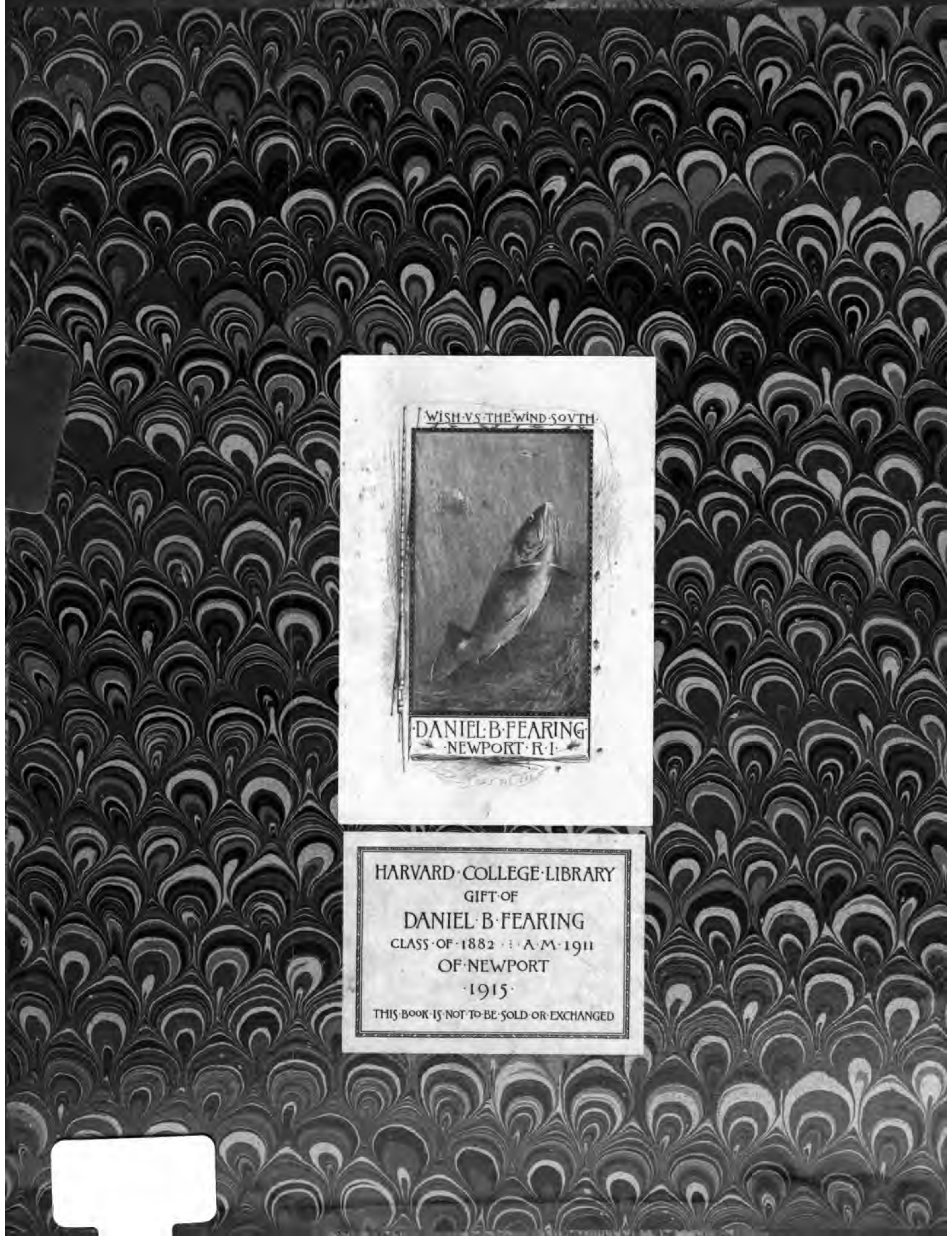
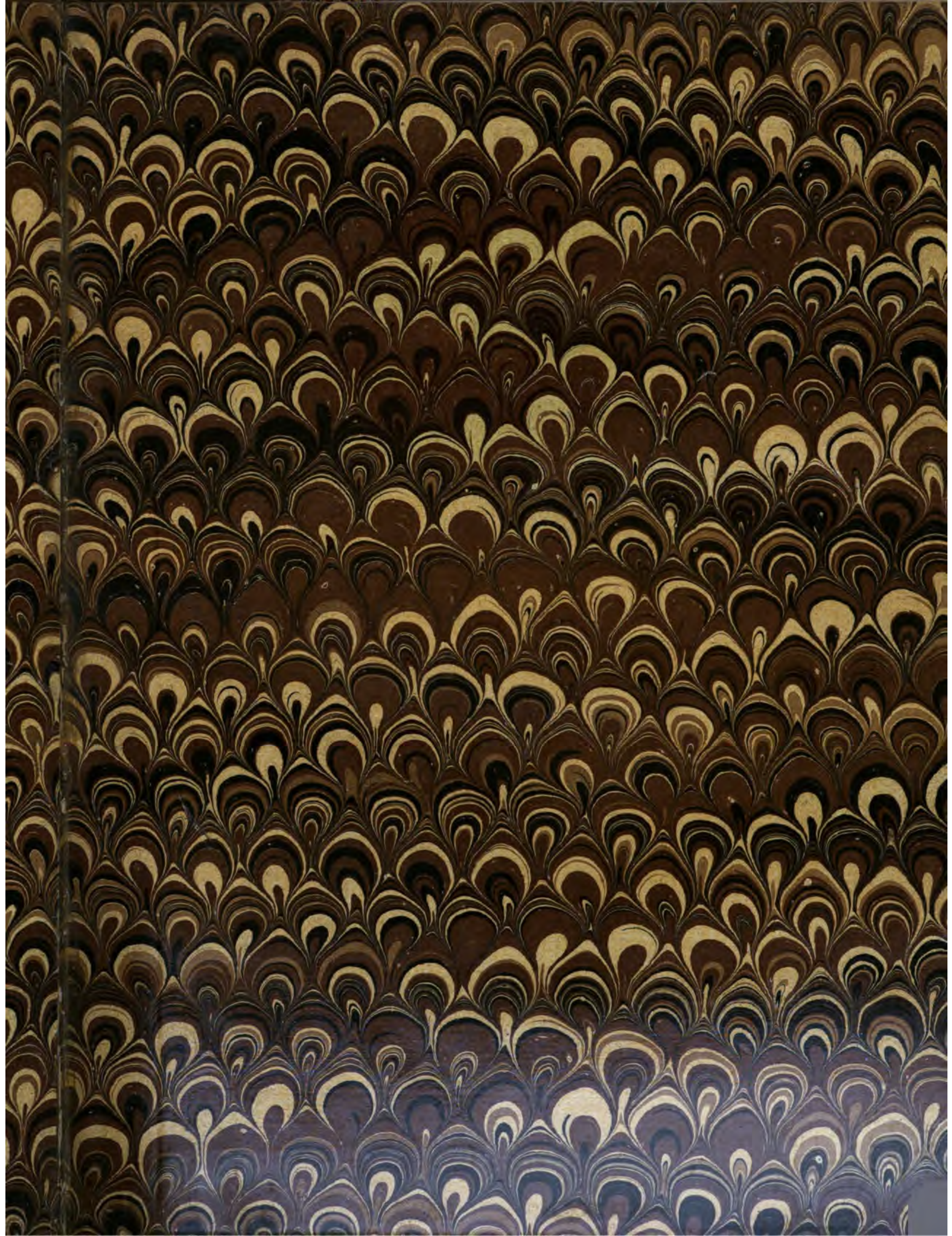

HW HJET %


WISH·VS·THE·WIND·SOVTH·
DANIEL·B·FEARING
·NEWPORT·R·I·



Pp. 108–115. 'La Pescherée'.

LE

PLAISIR DES CHAMPS

POËME EN QUATRE PARTIES

SELON LES QUATRE SAISONS DE L'ANNÉE

PAR

CLAUDE GAUCHET

AUMÔNIER DES ROIS CHARLES IX, HENRI III ET HENRI IV

ÉDITION NOUVELLE

D'après le texte original de 1583

INTRODUCTION ET NOTES

PAR ERNEST JULLIEN

VICE-PRÉSIDENT DU TRIBUNAL CIVIL DE REIMS

TOME PREMIER

PARIS

LIBRAIRIE FIRMIN-DIDOT ET CIE

56, RUE JACOB, 56

1879

LE

PLAISIR DES CHAMPS

TOME PREMIER

IL A ÉTÉ TIRÉ

150 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS

2	exemplaires	sur peau vélin	(nos 1 et 2).
8	—	sur papier de Chine	(nos 3 à 10).
40	—	sur papier Whatman	(nos 11 à 50).
100	—	sur papier de Hollande	(nos 51 à 150).

Exemplaire sur papier de Hollande ***n°*** **130.**

LE PLAISIR DES CHAMPS

POËME EN QUATRE PARTIES

SELON LES QUATRE SAISONS DE L'ANNÉE

PAR

CLAUDE GAUCHET

AUMÔNIER DES ROIS CHARLES IX, HENRI III ET HENRI IV

ÉDITION NOUVELLE

D'après le texte original de 1583

INTRODUCTION ET NOTES

PAR ERNEST JULLIEN

VICE-PRÉSIDENT DU TRIBUNAL CIVIL DE REIMS

TOME PREMIER

PARIS

LIBRAIRIE FIRMIN-DIDOT ET C[ie]

56, RUE JACOB, 56

1879

A

M. ALFRED WERLÉ

Mon Cher Ami,

Lorsque je cherchais à rassembler les documents nécessaires pour écrire La Chasse, son histoire et sa législation, *j'eus la bonne fortune de lire* Le Plaisir des champs, *de* Claude Gauchet, *dans l'édition originale de* 1583.

L'intérêt que j'avais trouvé à la lecture de ce livre, me le fit bientôt reprendre. Peu à peu je rapprochai l'édition de 1583 *de celle de* 1604, *j'ajoutai au bas de la première les variantes de la seconde; puis, j'accumulai notes sur notes, pour expliquer certains passages obscurs, de nombreuses expressions techniques, ainsi que diverses*

allusions politiques. Bref, texte, variantes et notes forment aujourd'hui deux bien gros volumes.

Vous avez, mon cher ami, parfois assisté à ce travail ; dans votre bibliothèque, choisie avec tant de soin, et que vous avez si gracieusement mise à ma disposition, j'ai souvent pu trouver d'utiles documents : permettez-moi de vous offrir le fruit de mon labeur.

Gauchet vous rappellera les curieux vols de faucons donnés, il y a quelques années, par votre fauconnier, John Barr, dans la plaine de Reims. La belle forêt de Retz, chantée par le poëte, vous fera penser à celle du Der, si bien aménagée et si giboyeuse.

En vous priant d'accepter cette nouvelle édition du premier poëme du gai prieur de Beau-Jour, je vous réitère l'assurance de ma vive affection pour vous et les vôtres.

Tout à vous,

ERNEST JULLIEN.

Saint-Thierry, 29 octobre 1878.

INTRODUCTION

Un poëte latin de Bayeux, Jean L'Escallay ou L'Escallei (*Joannes Scaleius*), ami et grand admirateur de Gauchet, trouva dans *Claudius Gaulchetius* l'anagramme suivante : *Vivat hic, Gallis decus* (1). L'auteur du *Plaisir des champs* eut-il jamais l'ambition d'être compté parmi les gloires littéraires de la France? La bonhomie, qui règne le plus ordinairement dans ses vers, ne permet guère d'admettre une pareille supposition. C'est un joyeux compagnon, ami de la nature, allant volontiers

> vers les bois pour voir, et pour apprendre,
> Et pour aussi tascher à quelque chose prendre (2).

Puis, de retour au logis, s'abandonnant à sa verve, il retrace ce qu'il a vu ainsi que ses exploits cynégétiques.

(1) *Le Plaisir des champs,* édition de M. P. Blanchemain (Paris, A. Franck, 1869), *Vie de Claude Gauchet*, par Guillaume Colletet, et le *Livre de l'Ecclésiastique mis par stances françoises*, par Claude Gauchet, *vers de Joannes Scaleius Baiocacinus*.

(2) *Le Plaisir des champs, la Pipée*, vers 77-78.

Pour ces derniers, s'il craint d'être taxé de quelque exagération, naïvement il prévient le lecteur qu'il les va

dire et au vray racompter (1).

La précaution n'est pas inutile, car les disciples de saint Hubert ont été souvent accusés de ne pas avoir pour la vérité un respect absolu. Deyeux prétend que

Tout chasseur ment trois fois par jour,
De préférence à son retour (2).

Certains veneurs du XVI[e] siècle allaient plus loin. A cette époque, il existait, dit-on, à Metz et dans plusieurs villes de Lorraine des « compagnies de Saint-Hubert », dont les membres s'engageaient par serment à ne jamais dire la vérité en fait de chasse (3).

De la vie de Gauchet on sait peu de chose. Voici ce que nous en apprend un des contemporains du poëte, l'académicien Guillaume Colletet (4) :

« Claude Gauchet naquit en la petite mais agréable ville « de Dampmartin (5), distante seulement de sept lieues de

(1) *La Chasse du lievre à force*, vers 429.

(2) *La Chassomanie, l'Art de mentir*.

(3) Augustin Challamel, *Mémoires du peuple français*, t. VI, p. 49, et Quitard, *Dictionnaire des proverbes*, v° *Mentir*.

(4) Guillaume Colletet, avocat au Conseil et membre de l'Académie française, naquit à Paris, le 12 mars 1596, et mourut le 19 février 1659. Il avait commencé une *Histoire des poëtes français*, que la mort l'empêcha d'achever.

(5) *Dampmartin :* Dammartin, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Meaux (Seine-et-Marne), à 17 kilomètres au nord-ouest de Meaux. Dammartin faisait autrefois partie d'un canton de l'Ile-de-France, qu'on appelait la *Goëlle-en-Parisis* (Piganiol de la Force, *Nouvelle Description de la France*. Paris, Poirion, 1753, t. I, p. 150); aussi la *Dédicace du Plaisir des champs* au duc de Joyeuse est-elle datée de *Dampmartin en Goëlle*.

« Paris. Comme dans les familles généreuses et raisonna-
« bles, il n'en faut qu'un pour établir la fortune de tous les
« autres, il advint, heureusement pour lui, qu'une de ses
« tantes, dont la condition n'étoit pas alors fort relevée, fut
« choisie pour être la nourrice de la Reine Marguerite,
« duchesse de Valois, fille de Henri II et première femme
« du Roy Henri IV. Cette nouvelle faveur donna entrée au
« Louvre à Claude Gauchet, qui étoit fort jeune, mais déjà
« pourvu d'un esprit agréable et brillant (1). Il commença
« à faire sa cour au Roy Charles IX, et le Roy Charles IX,
« qui étoit de la race des Valois, c'est-à-dire d'une race
« obligeante et passionnée pour les bons esprits, commença
« à considérer celuy-ci. Il prit soin de le faire étudier, et,
« au sortir de ses études, d'abord il le gratifia d'une charge
« d'aumônier ordinaire de S. M. qu'il exerça jusqu'à la
« mort de son bon maître, qui lui eût fait d'autres biens,
« s'il eût vécu d'avantage (2). Il servit encore le Roy

(1) Le greffe du tribunal civil de Meaux et la mairie de Dammartin ne possédant pour cette commune aucun registre de baptêmes antérieur à 1572, il est assez difficile de préciser la date de la naissance de Claude Gauchet. Cependant, comme Colletet dit plus loin que le poëte mourut « fort vieil », vers l'an 1620, il semble qu'il y a lieu de la placer entre 1540 et 1550. — Gauchet écrit le plus souvent son nom avec un *t* et parfois avec un *r*. Dans les comptes de la maison des rois Charles IX, Henri III et Henri IV, dont on trouvera ci-après des extraits concernant divers membres de sa famille ou lui-même, on lit aussi tantôt *Gauchet,* tantôt *Gaucher* et même *Gauchier;* mais le nom du poëte était évidemment Gauchet, ainsi que le constatent des actes de baptême des 30 mars 1580, 11 juin 1584 et 18 février 1585, relatifs à trois de ses cousins ou neveux, et portés à ces dates sur les registres de Dammartin conservés au greffe du tribunal civil de Meaux.

(2) Les Archives nationales n'ont aucun état de la maison de Charles IX, et, dans le registre des comptes de la maison de ce roi, pour les années 1572-

« Henri III en cette même qualité (1); et comme on dit que « le bien ne vient guères qu'à ceux qui ont du bien, comme « il y pensoit le moins, quelques-uns de ses bons et fidèles « amis lui procurèrent la qualité de grand archidiacre de « Bayeux, où il se retira quelque temps, et où il vécut « même très-familièrement avec René de Daillon, de la « maison du Lude, qui en étoit très-digne évêque (2). Après

1574 (KK. 134), qui est le seul qui ait été conservé, il n'est point fait mention de Claude Gauchet.

(1) Si Gauchet, comme le dit Colletet, fut aumônier ordinaire de Henri III, il cessa de l'être avant 1584; car, à cette époque, d'après le seul registre de comptes qu'on ait aussi de la maison de Henri III, la *grande aumônerie* de France était ainsi composée : « *Aulmosniers :* messire Jacques Amyot, evesque d'Auxerre, grand aulmosnier; messire Nicolas Fumée, evesque de Beauvais, premier aulmosnier; messire Pierre de Gondy, evesque de Paris, maistre de l'oratoire; messire Guillaume Rusé, evesque d'Angers, aulmosnier et confesseur du roy. *Aulmosniers ordinaires, servans le roy par quartier :* — janvier, febvrier et mars : maistre Michel Strossy, abbé de Chantemelle; maistre Loïs de Parade, chanoyne d'Arles; — apvril, may et juing : maistre... de Matha, abbé de Sainct-Ambroise de Bourges; maistre Nicolas Filleul, sieur de la Chesnaye; — juillet, aoust et septembre : maistre Denis Hurault, abbé de la Pelisse; maistre Anne de la Cheval, abbé de la Bellaygue; — octobre, novembre et decembre : maistre René Damoncourt, sieur de Piéfaffe; maistre Emeric de Vic, abbé de la Nouvelle. » Puis vient une liste de 189 *aultres aulmosniers* purement honoraires évidemment, sur laquelle se trouve le 176e, maistre Claude Gaucher, archidiacre de Bayeux. (*Archives nationales*, KK. 139, fos 9 et 85.) Il est, du reste, à remarquer que, dans l'édition de 1583 du *Plaisir des champs*, Gauchet s'intitule seulement « aulmosnier du roy ».

(2) René de Daillon du Lude, fils de Jean, comte du Lude, chevalier de la Toison-d'Or, baron d'Iliers et de Briançon, sénéchal d'Anjou, etc., et d'Anne de Batarnay du Bouchage, avait été aumônier de Henri II et évêque de Luçon, de 1553 à 1562. D'après la *Gallia christiana* (tome XI, colonne 390), ce prélat devint évêque de Bayeux en 1590 ou 1591, mais ne prit possession de son siége qu'en 1598. Gauchet étant porté sur les comptes de la maison du roi, en 1584, avec la qualité d'archidiacre de Bayeux (V. note précédente), il ne semble pas que ce soit René de Daillon qui la lui ait donnée, ainsi

« cela, comme on l'eut gratifié d'une prébende de Senlis, il « se résolut d'y établir sa demeure ordinaire, et ce d'autant « plus que c'est dans le voisinage de sa ville natale. Il y « demeura donc et y vécut avec un grand repos et une « grande tranquillité d'esprit, ne venant plus à la cour que « pour y rendre les devoirs et les services de sa charge « d'aumônier des Rois ses maîtres, quand son quartier de « service l'y obligeoit. »

Enfin Colletet ajoute : « Comme, depuis l'an 1620, je ne « vois aucune trace de la vie de cet auteur, je conjecture « qu'il mourut environ ce temps-là fort vieil. Et ce qui me « fait croire d'autant plus à sa vieillesse, c'est qu'outre « qu'il étoit un des aumôniers de Charles IX, La Croix « du Maine et du Verdier (1) ont parlé de lui comme « d'un homme qui étoit déjà en réputation devant l'an « 1584 (2). »

Cette réputation était due au poëme du *Plaisir des champs,* dont la première édition venait de paraître. Avant la chasse et les plaisirs champêtres, d'autres sujets avaient, il est vrai, tenté la muse du poëte, mais les essais ne furent pas heu-

que paraît le dire Colletet. René de Daillon, pourvu de nombreux bénéfices, était grand aumônier de la reine Élisabeth, femme de Charles IX. Henri III le fit commandeur du Saint-Esprit, lors de la création de cet ordre. (L'abbé Archon, *Histoire ecclésiastique de la chapelle des rois de France.* Paris, Le Mercier, 1711, t. II, p. 607.)

(1) François La Croix du Maine et Antoine du Verdier, sieur de Vauprivas, étaient deux érudits, grands amateurs de livres, qui publièrent à la fin du XVI[e] siècle des *Bibliothéques françoises*, sortes de catalogues généraux des auteurs ayant écrit dans notre langue.

(2) Des recherches faites dans les archives de Beauvais et de Senlis n'ont pu faire découvrir à quel chapitre de Senlis appartenait Gauchet ni l'époque de sa mort.

reux; Gauchet avoue même ainsi ses insuccès au galant Desportes :

Amour m'a faict chanter quelquesfois la tourmente
Qui m'a presque noyé dans la Scylle beante
De ses flots hazardeux ; mais, voyant mon bateau
Trop floët pour voguer sur une si grande eau
D'un si bon vent que toy, j'ay rabbaissé mes voiles,
Et plié pour jamais leurs trop foiblettes toiles,
Desormais m'amusant d'une rustique voix
A chanter l'ær, les eaux, et les champs, et les bois (1).

Marguerite de Valois naquit le 14 mai 1552. A cette époque, Charles IX, qui n'était alors que duc d'Orléans, avait moins de deux ans, étant né le 27 juin 1550. En admettant, avec Colletet, que, dès son arrivée au Louvre, la nourrice de la princesse y introduisît son neveu, le duc d'Orléans dut bien peu apprécier l'esprit de celui-ci. Très-probablement Gauchet, plus âgé que le duc, devint un de ses compagnons de jeux. Cette intimité continua après que le jeune prince fut monté sur le trône, à la mort de François II (5 décembre 1560), et plus tard seulement, si l'on suit la version de Colletet, l'âge permit au roi de songer à « faire étudier » le futur auteur du *Plaisir des champs*.

Mais la venue de la nourrice de Marguerite de Valois à la cour n'avait pas uniquement profité à Claude Gauchet. Montfaucon, dans ses *Monuments de la Monarchie françoise* (t. V, p. 94), parle et donne même le portrait d'un Jean Gauchet, valet de chambre de François II, gruyer (2) de Dam-

(1) *Le Printemps, Beau-jour*, vers 195 et suiv.

(2) Les gruyers étaient des officiers des eaux et forêts qui avaient, entre autres attributions, la mission de connaître en première instance des délits commis dans leurs circonscriptions.

martin, mort le 11 juin 1560 et dont le tombeau ainsi que celui de sa femme, Magdelaine de Corbie, étaient au milieu de la nef de l'église de cette ville (1). On trouve aussi dans les comptes de la maison de Charles IX, parmi les valets de chambre du second fils de Henri II, un autre Jean Gauchet. Ce dernier, neveu ou plus vraisemblablement fils du précédent, deux frères ne portant pas en général le même prénom, était père de Claude. En effet Gauchet commence ainsi la dédicace de son poëme au duc de Joyeuse : « Vivant feu de bonne memoire le Roy Charles IX,.... je commençay à descrire (selon mon petit pouvoir) quelques chasses pour les representer comme en un tableau,.... esperant les presenter à Sa Majesté, *comme m'avoit commandé mon feu pere couchant en sa chambre.* » Or, dans les comptes de la maison de Charles IX (*Archives nationales* KK. 134, f° 28), la mention relative à Jean Gauchet est précisément conçue de la manière suivante : « Jacques de la Mothe dict Saint-Pris, qui couchera dans la chambre du Roy, III^c liv. Jehan Gaucher,

(1) Dans les comptes des officiers de la maison de François II, pour l'année 1559 (*Archives nationales*, KK. 129), on voit, en effet, au f° 29, parmi les barbiers et les valets de chambre « Jehan Gauchier, II^c XL liv. »; et au *folio* 184 se trouve la mention suivante : « Jehan Gaulcher, autre barbier et varlet de chambre du dict sieur, la somme de six vingts livres tournois pour ses gaiges, à cause de son dict estat durant la dicte demie année de ce compte pour ce, cy par vertu du dict estat et de la quittance du dict Gaulcher, signée à sa requeste de Me Claude, le parcheminier notaire et secretaire du Roy, le 24e jour de decembre oudict an mil cinq cens cinquante-neuf, cy rendue la dicte somme de VI^xx liv. ». — Les Corbie appartenaient aussi à la cour. François et Eustache de Corbie étaient, comme Jean Gauchet, valets de chambre de François II (*Archives nationales*, KK. 129, f° 23), et un Corbie, dont le prénom n'est pas indiqué, est porté dans les comptes de la maison de Charles IX (années 1572-1574. *Archives nationales*, KK. 134, f° 27) parmi les huissiers de la chambre.

qui couchera aussi dans la chambre du Roy en son absence, III^c liv. » Ne serait-ce donc pas plutôt le valet de chambre de François II ou celui de Charles IX, qui aurait fait commencer au poëte des études, que les libéralités de Charles IX lui permirent d'achever (1)?

(1) Les registres et papiers de la couronne déposés aux *Archives nationales* renferment encore les mentions suivantes, relatives à d'autres parents de Claude Gauchet : « *Comptes de la maison de Charles IX*, années 1572-1574, KK. 134, f° 32, *Portemanteaulx*... Gaucher, IIe XL liv. — *Ibid.* f° 64, *Portemanteaulx*... Charles Gauchet, au lieu de Jehan Gauchet, son frère, pareille somme de deux cens quarante livres tournois, pour ses gaiges, à cause de son dict estat durant la dicte année 1574, cy IIe XL liv. — *Comptes de la maison de Henri III*, année 1584, KK. 139, f° 15, *Portemanteaulx*... apvril, may et juing... Charles Gaucher IIII^xx liv. — *Huissiers de l'antichambre*... Jehan Gaucher, IIII^xx liv. (Ce Jehan Gaucher n'était pas le même que le valet de chambre de Charles IX, car le poëte, dans sa dédicace au duc de Joyeuse, datée du 15 mai 1583, citée plus haut, nous apprend que son père n'existait plus au moment où paraissait la première édition du *Plaisir des champs*.) — *Ibid.* f° 161, *Portemanteaulx*... apvril, may et juing... à Charles Gauchet, portemanteau ordinaire du dict seigneur, la somme de quatre vingts escus d'or sol. à luy ordonnée pour ses gaiges, à cause de son dict estat durant la dicte année de ce present compte, commencée le 1er jour de janvier 1584 et finie le dernier jour de decembre ensuivant oudict an. Laquelle somme luy a esté payée comptant par ce dict present tresorier comme apart par quatre, ses quittances signées de sa main... — *Ibid.*, f° 163, *Huissiers de l'antichambre*... à Jehan Gauchet, huissier ordinaire de l'antichambre du dict seigneur, la somme de quatre vingts escus d'or sol. à luy ordonnée pour ses gaiges, à cause de son dict estat durant la dicte année de ce present compte, commencée le premier jour de janvier 1584 et finie le dernier jour de decembre ensuivant oudict an. Laquelle somme luy a esté payée comptant par ce dict present tresorier comme apart par quatre, ses quittances signées de sa main... — *Comptes de la maison de Henri IV*, année 1593. KK. 150, f° 11, *Portemanteaulx servans par trois mois*... janvier, febvrier et mars... Charles Gauchet, C escus. — *Estat des officiers de la maison du roy*, année 1611, Z^1a 472 (registre sans pagination). *Valets de chambre*... Gaucher. — *Ibid.*, *Portemanteaulx*... *autres qui serviront l'année prochaine*... Charles Gauchet et François Gauchet, son fils, en survivance, VIe LX escus. » — Cette note et la précédente sont dues à l'obligeance de M. Henry

Le célèbre professeur Daurat était alors en grande faveur. Claude Gauchet fut un de ses élèves ; le passage suivant du *Plaisir des champs* semble du moins l'attester :

Je ne veux pas, Daurat (dont la plume dorée
Sera de nos suivans à jamais honorée),
Me mettre aux champs sans toy ; toy, qui de docte main,
Latin, grec et françois, as trassé le chemin
A tant de bons esprits, qui font voir par la France
Le fruict qu'ils ont porté de ta docte semence.
Doncq delibere-toy d'estre le conducteur
De ceux dont quelquefois *as esté precepteur* (1).

Ses études terminées, et devenu aumônier ordinaire de Charles IX, Gauchet assista en cette qualité aux chasses du jeune souverain ou à celles des officiers de la vénerie de la couronne. Témoin de la passion qui emportait le roi vers le laisser-courre, il commença, ainsi qu'on l'a vu plus haut, à esquisser certains épisodes cynégétiques. Le livre était destiné à être offert au second fils de Henri II ; « mais voyant ce valeureux et magnanime prince mort (30 mai 1574), et par maniere de dire la venerie avecques luy », Gauchet abandonna « son petit œuvre » et fut « du tout desgouté de l'achever (2) ». Il le reprit peu après, car, le 15 mai 1583, le libraire Nicolas Chesneau finissait d'imprimer le *Plaisir des champs,* ouvrage de bien longue haleine, contenant plus de neuf mille vers. Ce poëme est dédié à un des personnages les plus haut placés de l'époque, à Anne de Joyeuse,

Loriquet, élève de l'École des chartes, qui a bien voulu relever les mentions ci-dessus sur les registres et papiers des *Archives nationales.*

(1) *Le Printemps, Beau-jour*, vers 159 et suiv.

(2) *Dédicace à Monseigneur de Joyeuse.*

duc et pair, amiral de France, premier gentilhomme de la chambre du roi et beau-frère de Henri III, par son mariage avec Marguerite de Vaudemont-Lorraine, sœur de la reine Louise.

Quoi qu'en aient dit de nombreux auteurs, Monsieur de Joyeuse devait valoir mieux que sa réputation. Les faveurs dont le combla Henri III excitèrent, non sans raison, la malignité publique ; il est toutefois permis de supposer que ses instincts de grand seigneur, sa bravoure et ses aptitudes politiques, utilisés à propos par un souverain moins futile que le dernier des Valois, lui eussent permis de rendre des services à la couronne et à la France. La frivolité de Henri III, les tergiversations de ce prince au milieu des troubles qui désolaient le royaume, l'esprit d'intrigue de la reine Catherine de Médicis, le laissèrent sans direction ; à peine âgé de vingt-six ans, le 20 avril 1587, Anne de Joyeuse tombait à Coutras, dans cette triste journée qui coûta tant de sang à la noblesse française restée fidèle au roi.

Henri III chassait peu ; la cour, toujours désireuse de se conformer aux goûts du maître, suivait l'exemple venu d'en haut. Le duc de Joyeuse fut-il une exception dans l'entourage du souverain? Les échos des environs du château de Limours, que lui donna Henri III, répétèrent-ils souvent les fanfares de ses veneurs? On ne saurait en douter, si on s'en rapporte au témoignage de Gauchet ; car, après avoir déploré la mort de Charles IX et l'abandon dans lequel était tombé le laisser-courre, il ajoute, en s'adressant à Joyeuse : « Or maintenant vous voyant tant amateur de ce vertueux et louable exercice, et par vous estre comme ressuscitée la venerie de France, je me suis resolu de suivre mon project et dedier à Vostre Grandeur

mon petit œuvre, esperant que vous prendriez quelque plaisir à y voir la chasse par escrit, lorsque le temps ne vous permettroit de la voir par effect (1). »

Homme d'esprit, généreux, dépensant plus que facilement les sommes énormes que lui prodiguait Henri III, Anne de Joyeuse pensionnait des poëtes. En dédiant le *Plaisir des champs* à ce grand seigneur, peut-être Gauchet ne faisait-il pas seulement hommage de son œuvre à un veneur émérite, mais acquittait-il aussi une dette de reconnaissance. Quels que soient toutefois les motifs qui inspirèrent la dédicace à Monsieur de Joyeuse, celle-ci plaçait le poëme sous un précieux patronage devant rendre prudents certains esprits malins. Dans la réponse au sonnet de L'Escallay on lit en effet :

Mais on void, L'Escallay, tant de mocqueurs en France
Que mes vers n'osent pas se mettre en evidence,
Si d'un *grand* ils ne sont portez premierement.

Les épisodes de chasse racontés par Gauchet se passent pour la plupart, soit dans la belle forêt de Retz, soit aux environs du prieuré de Beau-jour, où, après une invocation à Diane et quelques vers en l'honneur du printemps, le poëte conduit tout d'abord le lecteur.

A trois lieux de Viliers (des Roys digne sejour)
Est sis un prioré, que je nomme Beau-jour,
Basty dessus le bord de l'humide rivage
De Marne, qui foisonne en riche pasturage.
Le lieu (bien que petit) est basti proprement
Dessus un tertre hault, que l'on voit aisément

(1) *Dédicace à Monseigneur de Joyeuse.*

De six grands lieux de là ; au pied l'humide source
D'un ruisseau gargouillant dresse sa moite course
A travers un beau pré, qui, de tous les costez,
Est bordé de tillets et d'ormes bien plantez.
Là coulle à deux cens pas la plaisante riviere
De Marne, qui, fuïant d'une course non fiere
Du costé de midi, ceinct de maint et maint tour
Un parterre plaisant quasi tout alentour,
. . . .
Du costé d'Orient, la forest sablonneuse
A cinq cens pas de là s'eslargit spacieuse,
Où les cerfs, les chevreuils en grande quantité
Se voient d'ordinaire ; et de l'autre costé
S'applanit largement une belle campaigne,
Où le lievre dispos à la course se gaigne.
Bref, c'est un *paradis*. . . . . (1).

Dans « *Viliers, des Roys digne sejour* », on reconnaît aisément Villers-Cotterêts (2), cette résidence aimée de tant de souverains. Là, par les ordres de François Ier et de Henri II, Philibert de l'Orme construisit le splendide château que François Ier appelait « *Mon plaisir* (3). » Plus tard Charles IX y passa certain hiver, dont le souvenir avait dû rester gravé dans la mémoire de Gauchet. Le 22 octobre 1570, le second fils de Henri II venait d'épouser, à Mézières, la princesse Élisabeth d'Autriche, fille de Maximilien II, empereur d'Allemagne. La cour s'installa à Villers-Cotterêts. Les fêtes se succédèrent malgré une saison fort rigoureuse. On vit même deux jours de suite, en pleine neige, le roi forcer sans meute un cerf dans la forêt de Retz, rien qu'à l'aide de relais de

(1) *Le Printemps, Beau-jour,* vers 65 et suiv.
(2) *Ibid.*, vers 65, *note.*
(3) A. Michaux. *Histoire de Villers-Cotterêts,* p. 22.

veneurs et de chevaux pour lui et les gentilshommes qui l'accompagnaient (1).

Si dans *Viliers* on découvre facilement Villers-Cotterêts, le vers :

Est sis un prioré que je nomme Beau-jour,

étonne quelque peu. La mesure, la rime même ne nécessitait pas une semblable tournure de phrase. Pourquoi ces mots *que je nomme Beau-jour ?* Il semble qu'il eût été si simple de mettre que *l'on* nomme Beau-jour ! L'esprit soupçonne immédiatement une énigme.

(1) *Mémoires du duc de Bouillon,* année 1570. — C'est probablement cet exploit que Jean-Antoine de Baïf célèbre dans les vers suivants :

. . . .
Mais voicy de nouveau l'adventure admirable,
Qui, mesme en vous jouant, vous faict estre semblable
A ce grand Hercules. Car, entre ses labeurs,
Celle prise d'un cerf n'est pas de ses honneurs
Conté pour le dernier : sa ramure dorée
Luit encores aux vers des poëtes honorée,
Qui chantent Hercules, et nous viennent conter
Comme c'est que ce monstre il alla surmonter.
Au mont Menalien Hercules si bien guette
Comme dehors du fort l'estrange cerf se jette,
Cherchant son viandis, que d'un traict non fautif
Il traverse le flanc de ce monstre fuitif;
Mais vous non pas d'aguet, combien que d'embuscade
Vous peussiez le tirer de seure arquebuzade,
Trop plus juste tireur que ce vaillant archer,
Mais tout ouvertement vous aimastes plus cher,
A course de cheval le poursuivant à veue,
Une chasse achever non encore cogneue,
Ny faicte d'aucun roy. Sans levriers, sans clabauts,
Avez forcé le cerf, et par monts, et par vaux,
Maumené de vous seul, monstrant que la vistesse
Ne sauve le couart quand le guerrier le presse.
C'est le cheval guerrier, qui, sous un roy vaillant,
Magnanime guerrier non vaincu bataillant,
Orgueilleux de sa charge, et, de course non lente,
Acconsuivit la beste en ses membres tremblante,
Et, sous vostre esperon legier obeissant,
De la prise esperée vous rendit jouissant.

(BAÏF. *Poëmes*, liv. II, *Ode* à Charles IX.)

A trois lieues de Villers-Cotterêts, on ne trouve sur les cartes anciennes aucun village du nom de Beau-jour. Les vieux historiens du Valois, tels que Carlier et Muldrac, ne citent pas non plus de prieuré portant ce nom. Beau-jour est donc une appellation de fantaisie donnée par Gauchet à son « paradis ». Heureusement, après avoir dépeint les apprêts du départ de Dammartin, lieu de rendez-vous de ceux qu'il réunissait,

Pour aller vivre aux champs une vie gentille (1),

il ajoute :

Chascun est à cheval, que l'on voyoit encore
A peine estinceler la rougissante aurore;
. . . .
Derriere nous laissons Dampmartin, et devant
Laigny-le-Sec se monstre, et un peu plus avant
Le clocher de Seilly; le Sepulchre à main destre
Nous voyons sur un mont, et à la main senestre
Ver, Otis et Orcheux. Toujours nous esloignons
Dampmartin et Nanteuil, approchans, nous gaignons.
Apollon se levant avoit encore à peine
Espars ses rais dorez par la fertile plaine,
Que sommes à Seilly; le soleil bat nos yeux,
L'ombre est derriere nous longue cent pas ou deux;
. . . .
Si le long cheminer nous moleste ennuieux,
Nous trompons nos ennuis par contes amoureux,
Tant que nous descouvrons du hault mont des Morelles
L'eglise de Beau-jour, le bois et les tourelles.
Or encore estoit-il à peine demi-jour
Que nous trouvons au pied du costault de Beau-jour (2).

A l'aide de ces indications, tout en tenant compte des alté-

(1) *Beau-jour*, vers 56.
(2) *Ibid.*, vers 275 et suiv.

rations subies par les noms de certaines localités, ainsi que de l'imagination du poëte, on suit sans trop de peine la plus grande partie de l'itinéraire de Gauchet, et on parvient même à découvrir son « paradis ».

Dès qu'il a quitté Dammartin, Gauchet a devant lui Lagny-le-Sec (*Laigny-le-Sec*), en avant, mais plus à l'est, Silly-le-Long (*Seilly*), plus avant encore, au nord de Silly, Nanteuil-le-Haudouin (*Nanteuil*). A droite, il voit le prieuré du Sépulcre sur la lisière du bois des Tillières ; à gauche, il aperçoit Othis, Ver et Orcheux. Arrivé à Silly, sans aller vers Nanteuil, il tourne à droite ; puis, traversant Chévreville et Bouillancy, il gagne après « un long cheminer » (12 à 13 kilomètres) le bois de Montrolles. Dans ce bois, situé sur le plateau le plus élevé des environs (135 à 141 mètres au-dessus du niveau de la mer) ou bien près, doit, selon l'altitude des lieux et la ressemblance des noms, se trouver ce « *hault mont des Morelles* », d'où le poëte découvrait l'église et les tourelles de Beau-jour. A partir de là, Gauchet cesse, il est vrai, d'indiquer la route qu'il suit; mais du bois de Montrolles, surtout, si, marchant à l'est, on se rapproche de la ferme de Saint-Ouen, la vue plonge vers l'extrémité sud du fer-à-cheval formé par la forêt de Retz. Puis bientôt, au milieu d'une échancrure de cette forêt, on distingue, à huit ou neuf kilomètres, l'église et les tours d'un ancien village du Valois, Autheuil (1) (*Autholicum*), auquel s'appliquent très-exactement les données fournies par Gauchet.

A vol d'oiseau Autheuil-en-Valois n'est éloigné de Villers-

(1) *Autheuil-en-Valois :* Commune du canton de Betz, arrondissement de Senlis (Oise).

Cotterêts que de neuf à dix kilomètres ; néanmoins, dans les ouvrages anciens, notamment dans l'*État du diocèse de Soissons* (Bertrand, Compiègne, 1783), il est porté comme étant à trois lieues de cette ville. Aujourd'hui, à cause du tracé des voies de communication, on compte encore la même distance entre Autheuil et Villers-Cotterêts, soit par la route de Boursonne, soit par celle de Billemont. Autheuil se trouve situé entre le buisson de Walligny et la queue d'Ham, à 14 ou 1,500 mètres de chacun d'eux ; il touche ainsi la partie sablonneuse de la forêt de Retz. Celle-ci va de là s'élargissant vers le nord-est, et au sud-ouest d'Autheuil s'étend une belle plaine, où les lièvres ont toujours dû aimer à aller au gagnage.

Au commencement du XIIe siècle, Albéric d'Oulchy fit donation aux Bénédictins de Nanteuil-le-Haudouin de la moitié des bénéfices qu'il possédait à Autheuil. Ces bénéfices consistaient en droits de justice, serfs, prés, terres labourables, cours d'eau, moulins et bois. A la mort d'Albéric, sa femme et son fils abandonnèrent aux mêmes religieux l'autre moitié. En 1121, Liziard, évêque de Soissons, céda à son tour la cure d'Autheuil aux Bénédictins de Nanteuil. A la suite de ces diverses libéralités, trois religieux et un prieur vinrent résider à Autheuil dans un prieuré, actuellement converti en ferme, qui portait le titre de Notre-Dame.

Pendant les XIVe et XVe siècles, les établissements monastiques du Valois eurent beaucoup à souffrir des troubles et des guerres, qui signalèrent les règnes de Charles VI et Charles VII. Durant cette triste époque, les prieurés même les plus opulents se trouvèrent incapables de satisfaire aux charges de leur fondation. La diminution des dîmes, l'impossibilité où l'on était de cultiver les terres, ne leur permettaient

plus de nourrir les religieux qui les habitaient ; aussi, peu après, beaucoup furent-ils réduits en simples bénéfices. Notre-Dame subit évidemment le sort commun, et, tout en dépendant encore de Nanteuil, ce prieuré put être ainsi donné en commende à Gauchet par Charles IX ou Henri III (1).

Le village d'Autheuil est bâti sur la partie inférieure du versant sud d'une montagne assez abrupte, dont le versant opposé descend vers Villers-Cotterêts. Notre-Dame était au bas, non pas sur « *un tertre hault* », mais sur une sorte de terre-plein, formant comme le premier gradin de la montagne. Du prieuré, il ne reste plus qu'une chapelle assez curieuse du XIIe siècle, servant maintenant de grange. Le clocher et le collatéral gauche ont été détruits à l'époque de la Révolution. Sur certaines parties des murs du chœur, se distinguent encore quelques peintures décoratives faites vraisemblablement au XIVe siècle. Quant à l'habitation du prieur et des moines, son état de vétusté l'a fait remplacer, il y a quelques années, par des bâtiments d'exploitation de la ferme, dont dépendent les terres appartenant jadis à Notre-Dame. Les murs de l'enceinte extérieure du prieuré subsistent en grande partie et renferment six hectares. On y voit un beau pré, très-fertile, un jardin qui a dû être autrefois divisé en terrasses et une pièce de terre d'un hectare, où les moines avaient une vigne. Le pré n'est plus

bordé de tillets et d'ormes bien plantez ;

(1) Un archéologue du département de l'Aisne, M. l'abbé Pocquet, curé-doyen de Berry-au-Bac, a bien voulu nous donner de nombreux renseignements sur le prieuré d'Autheuil-en-Valois ; nous lui adressons ici l'expression de notre vive reconnaissance.

mais au pied du prieuré il existe une source semblable à celle décrite par Gauchet.

Au-dessus du village, et le dominant, se trouve l'église paroissiale, placée sous le vocable de saint Martin. L'intérieur est de diverses époques ; toutefois les chapiteaux du portail, ainsi que certaines corniches, sont de la fin du XV[e] siècle ou du commencement du XVI[e]. En outre, une des clefs de voûte du collatéral gauche porte le chiffre de Henri II avec le croissant de Diane de Poitiers. Cette église avait, dit-on, autrefois un clocher très-important, qu'un incendie aurait détruit; celui qui existe aujourd'hui serait quelque peu plus modeste. A 30 ou 40 mètres du portail, sur un plan un peu inférieur, le presbytère s'appuie contre deux tours fort anciennes. Ces deux tours étaient probablement comprises dans un ensemble de fortifications depuis longtemps démolies. Quoiqu'elles soient en partie démantelées, divers détails de leur structure ne permettent pas de supposer qu'elles aient jamais été très-élevées, et on comprend alors que Gauchet les appelle des tourelles.

Il semble déjà résulter de ce qui précède qu'Autheuil et Beau-jour ne sont qu'une seule et même localité, et que Notre-Dame est bien le prieuré où le poëte conduisait ses amis. Cependant une objection se présente. Gauchet dit en effet :

Là coulle à deux cens pas la plaisante riviere
De Marne, qui, fuïant d'une course non fiere
Du costé de midi, ceinct de maint et maint tour
Un parterre plaisant quasi tout alentour...

La Marne passe bien loin au-dessous de la forêt de Retz. Plus près coule, il est vrai, la rivière de l'Ourcq, qui va se

jeter dans la Marne, au sud de Lizy ; on ne saurait néanmoins admettre que, par une licence poétique, Gauchet ait donné à cet affluent le nom de Marne ; puis, dans son cours le plus rapproché, l'Ourcq est à près de trois kilomètres d'Autheuil. Enfin les mots « *qui fuïant d'une course non fiere* » indiquent bien qu'il ne s'agit ici ni de la Marne, ni de l'Ourcq, mais d'un simple ruisseau. Or, en dehors de l'enceinte de Notre-Dame, précisément à la distance indiquée par Gauchet (200 pas environ du prieuré), se trouve une seconde source très-abondante, servant actuellement de lavoir et appelée *fontaine Passe-Marne*. Cette source est le point de départ d'un ruisseau, qu'on désigne aussi sous le nom de ru de *Passe-Marne* ou d'Autheuil. Le ru de *Passe-Marne* devait être anciennement plus important qu'il ne l'est de nos jours, car plusieurs sources situées notamment vers Ivors, qui l'alimentaient, sont maintenant taries. Son cours est bien celui signalé par Gauchet ; il se dirige vers le midi, pour de là se perdre dans l'Ourcq, au-dessous de la queue d'Ham, après avoir fait tourner deux moulins. Quant au nom de *Passe-Marne,* et par abréviation de *Marne,* donné tant à la fontaine qu'au ru lui-même, il s'explique par ce fait que les eaux de la source viennent d'un terrain au sous-sol essentiellement marneux.

Malgré les désastres subis aux XIVe et XVe siècles, les revenus de Notre-Dame avaient une certaine importance. En 1700, d'après d'anciens titres, le titulaire de ce prieuré était un sieur de Capendu, docteur en théologie de la Faculté de Paris, qui prenait le titre de prieur et seigneur d'Autheuil. Plus tard, en 1750, quand ce même prieuré était cédé au séminaire de Soissons, il permettait aux prêtres de l'Oratoire de créer sept nouvelles bourses sur ses redevances.

L'itinéraire suivi par Gauchet, la distance entre Villers-Cotterêts et Autheuil, la position de celui-ci, son voisinage de la partie sablonneuse de la forêt de Retz, tout jusqu'au nom du ru de *Passe-Marne* démontre donc que Notre-Dame est le Beau-jour du poëte. Cette assertion est confirmée par l'énumération des quêtes et des relais assignés aux piqueurs, lors de diverses chasses décrites dans le *Plaisir des champs* (1). Elle trouve encore un nouvel argument en sa faveur dans la proximité d'Autheuil des parties de la forêt de Retz, où Gauchet raconte qu'il allait parfois rêver l'arquebuse sur l'épaule.

Admirablement située, placée au milieu du plus ravissant pays de chasse, Notre-Dame méritait sans conteste le nom que lui donne l'auteur du *Plaisir des champs*.

A Beau-jour, si le lieu était petit, il était « basti proprement ». Dix ou douze amis s'y logeaient à leur aise, car tel paraît être le nombre de ceux à qui Gauchet offrait

tel plaisir
Qu'on peult aux champs, en l'ær et aux forests choisir (2).

Autour de son domaine l'heureux prieur avait parterre, prairie et verger. Là, grâce à un de ses prédécesseurs,

Qui, vivant non oyseux, abominoit le vice (3),

on ne voyait qu'arbres des plus beaux, et même des plus rares. Plus loin, vers la forêt de Retz, s'étendait une vaste garenne, bien peuplée de lapins. Dans les écuries et le che-

(1) Voir notamment *le Printemps, la Chasse du renard,* et *l'Esté, la Chasse du cerf.*

(2) *Le Printemps, Beau-jour*, vers 229-230.

(3) *Ibid.*, vers 83, variante.

nil, il y avait de « vistes courtauds, » des lévriers, des dogues, des bassets, ainsi que bon nombre de chiens courants. Le prieuré ne manquait ni de jeux de toute sorte, ni d'instruments de musique. De plus, le maître du logis faisait faire grande chère à ses hôtes. Les menus des rendez-vous de chasse rappellent les fameux « harnois de gueule » chers à du Fouilloux. En un mot, la règle monastique suivie à Beaujour ressemblait beaucoup à celle de l'abbaye de Thélème : *Fay ce que vouldras* (1).

Il faut ajouter toutefois, pour rester dans la vérité, qu'avant de partir en chasse, les invités de Beau-jour assistaient dévotement à la messe et qu'ils observaient religieusement les jours d'abstinence.

Dans un séjour aussi charmant, après un repas plantureux, les amis de Gauchet, en se passant tour à tour la grande coupe argentée, répétaient volontiers, on le comprend :

> Nous ne nous soucions qui paiera nos debtes,
> Et moins celles du Roy (2).

Gens de lettres ou personnages attachés à la cour, ces amis étaient, du moins quelques-uns, grands amateurs de chasse. Leurs noms seraient restés inconnus, si l'auteur du *Plaisir des champs* ne les avait mentionnés dans son poëme. Parmi les plus intrépides, après Gauchet, qui a soin de toujours prendre le premier rôle, se trouvaient Gaillardbois, officier de la vénerie des rois Henri II, François II, Charles IX et Henri III ; le sieur de Moussy, gentilhomme de la chambre du roi ; Sylve, Beaurepas et Léal, maître d'hôtel du maré-

(1) Rabelais, *Gargantua,* liv. Ier, ch. LVII.
(2) *Le Printemps*, *Beau-jour*, vers 363-364.

chal de Montmorency (1). Homme élégant, joyeux convive, Beaurepas plaît surtout. Au milieu d'une chasse au loup, assez bizarre, mais fort originale, il tombe à l'eau; cependant il

ne se peine point,
Bien que de satin verd il ayt chaulse et pourpoint (2).

D'autres avaient moins d'ardeur : c'étaient Chambonnière et Le Gendre. Enfin quelques-uns, comme Boucheron, Robert et René, s'égaraient volontiers, n'ayant

rien en la pensée
Que chasser dedans Rets quelque biche coiffée (3).

Dans cette gaie compagnie, loin des soucis de la ville, nul rang n'est observé, chacun dit

librement ce qui *lui* vient à gré,

Et Gauchet ajoute :

Sans respecter aucun, qui par son haut degré
Nous puisse faire taire ; ains freres et cousins,
Ou intimes amis ou familiers voysins,
Nous supportons l'un l'autre, et regardons la voye
De tousjours nous tenir et en paix et en joye (4).

(1) Voir, pour Gaillardbois, Moussy et Léal, *l'Esté, la Chasse du loup*, notes marginales des vers 61 et suiv. Dans les registres de la vénerie déposés aux *Archives nationales,* on trouve, en 1553, parmi les « gentilshommes honoraires de la dicte vénerie », Jean de Gaillarbois ; à la même date et en 1564, Regnauld ou Renaud de Gaillarbois, comme « fourrier pour la chasse des toilles », et enfin, en 1596, un Jacques Gaillarbois, « veneur des toilles ». C'est probablement du premier de ces personnages que parle Gauchet.

(2) *La Chasse aux loups, sans chiens, par l'eau,* vers 145-146.

(3) *Ibid.,* vers 359-360.

(4) *La Chasse du cerf,* vers 112 et suiv.

C'est ainsi que joyeusement le poëte et ses hôtes passent toute une année dans le « paradis » de Beau-jour. On y voit cependant apparaître une sorte de trouble-fête, le fougueux avocat ligueur Louis d'Orléans. Son esprit mordant, si redouté des contemporains, n'exerçait probablement pas sa malignité en la calme retraite de l'aumônier de Henri III.

Après avoir dédié le *Plaisir des champs* au duc de Joyeuse, Gauchet crut devoir encore solliciter pour son œuvre la bienveillance des poëtes les plus célèbres du temps ; aussi le commencement du poëme contient-il une invitation à Daurat, Desportes, Baïf et Ronsard, pour les prier de se rendre à Beau-jour. D'autres, aujourd'hui complètement inconnus, ne sont pas non plus oubliés : ce sont Fumée, Pierre L'Escallay et Jacques Le Héricy (1). Les deux derniers répon-

(1) Pierre L'Escallay devait être un parent de Jean L'Escallay ou L'Escalley, ce poëte de Bayeux, qui fit sur le nom de Claude Gauchet l'anagramme citée plus haut.—Dans le recueil de Ch. d'Hozier, dressé en vertu de l'édit de 1696, il est fait mention de familles L'Escallei et Le Herici, originaires de Normandie.

L'Escallei. Caen, 4, 25, 26.

Le Herici. Caen, 164, 456.

— Alençon, 249, 484, 648.

A cette note si gracieusement transmise par M. Paul Lacroix, le savant conservateur de l'Arsenal a bien voulu ajouter l'extrait suivant de la *Noblesse de Normandie* (manuscrit n° 5,031 de la Bibliothèque de l'Arsenal, 2 vol. gr. in-fol., avec blasons coloriés) : « De Hericy porte d'argent, à trois herissons de gueulles. François de Hericy, escuyer, seigneur et baron de Monbray, fils d'Hervé, fils d'Olivier, fils de François, âgé de cinquante ans, de la religion catholique, apostolique et romaine, demeurant en la province de Monbray, sergenterie de Pontfavey, élection de Vire (inventaire produit, le 26 août 1666), a vérifié par-devant nous, commissaire soubz signé, estre noble dès le temps de Monfault, jouira. (Signé) Chamillart. » —Jacques Le Héricy, qui prenait le titre de seigneur de Baudrilly et du Mesnil, était probalement aussi parent du baron de Monbray.

dirent à l'aumônier du roi par des sonnets fort élogieux, qui se trouvent en tête du *Plaisir des champs ;* mais Gauchet recherchait surtout l'approbation de Ronsard, car il dit très-humblement au chef de la Pléiade :

Si mes vers marchent d'un stile bas,
Je te supply, Ronsard, ne les dedaigne pas (1).

Cet appel à la bienveillance fut favorablement écouté et les premières Géorgiques françaises eurent de nombreux lecteurs. La forme y laissait cependant parfois à désirer ; les défauts qu'on peut reprocher à leur auteur ne choquaient pas, il est vrai, le public du temps. Daurat, accablé sous le poids des ans, mettant avec peine un pied devant l'autre, se sentait presque rajeunir par les descriptions de son ancien élève. Faute de pouvoir courir à travers plaines et forêts, le vieux maître, près de ses tisons fumeux, traduisait ainsi dans la langue de Virgile son enthousiasme pour les poésies de Gauchet :

Tam bene deliciæ tibi describuntur agrorum,
  Prata, nemus, flores, pastor, amica, greges,
Mirer ut urbanas si quis colat amplius arces
  Tot faciles rudis præteriturus opes.
Certe ego qui jam sum factus gravitate senili
  Tardior, alternos vix moveoque pedes,
Carmina cum primum tua pastoralia legi
  Milleque pastorum gaudia, mille jocos,
Tanto correptus sum ruris amore jocosi
  Ut novus irruerit sub mea membra vigor,
Et juvenile calens, frigusque senile relinquens,
  Desererem urbani fumida ligna foci,

(1) *Le Printemps, Beau-jour*, vers 185-186.



Impetus et medios excurrere venit in agros
  Atque aulæ atque urbis transfuga pene fui.
Cum me venantum non cornua classica, sed me
  Bellantum quibus (heu !) nunc strepit omnis ager,
Rursus in urbanas fugitivum egere latebras
  In quibus imbellis bellica tela fero.
Perque dies, magis et per noctes mille tumultus
  Horresco cava quos bellica canna facit.
At male dispereat quisquis malus otia pacis
  Disturbans populos civica ad arma vocat.
Nos tamen interea solemur carmine curas,
  Tu, *Gauchete,* meis cantibus, ipse tuis (1).

Plus poëte que versificateur, Claude Gauchet se plie difficilement aux règles de l'art; mais il faut remarquer qu'elles étaient alors assez peu connues. Quelques-unes seulement se trouvaient formulées, encore d'une manière bien vague, dans l'*Illustration de la langue françoise* de du Bellay et dans l'*Abrégé de l'art poétique* de Ronsard. Sous sa plume, l'orthographe varie incessamment, tantôt les mots s'allongent, tantôt les syllabes disparaissent. Des inversions forcées, des ellipses, des phrases incidentes, nuisent souvent à la rapidité du récit. Quelquefois les vers enjambent les uns sur les autres, et, au lieu de chercher la rime, Gauchet se contente trop volontiers d'une assonance. Enfin, tenté par l'exemple de la Pléiade, s'il veut s'élever à la hauteur des maîtres, ses efforts sont peu mesurés, il ne peut se maintenir longtemps en des sphères pour lesquelles sa muse n'est point faite. Bientôt aussi le langage savant créé par Ronsard devient entre ses mains un instrument, dont les sons fatiguent et finissent par être discordants. Il est mieux ins-

(1) Poematum lib. III, p. 225.

piré, et c'est heureusement le cas le plus ordinaire, quand, s'abandonnant à sa fantaisie, il traduit sa pensée dans la vraie langue du temps; aussitôt les saillies abondent, le poëte est plein de verve, ses vers respirent la vieille gaieté française, et l'on passe aisément sur quelques expressions tant soit peu gauloises ou des termes impropres, qui, s'ils blessent nos oreilles, n'étonnaient nullement celles des contemporains.

On doit encore reprocher à Gauchet de ne point s'être contenté de chanter les amours faciles des folâtres bergères. Ses insuccès passés, si naïvement avoués à Desportes, eussent dû l'y engager. Le lecteur s'intéresse peu à la trop longue énumération des tourments que lui cause l'absence de certaine grande dame, à laquelle il donne le nom de Diane, et dont les faveurs ne semblent pas avoir été au-delà du présent assez ironique d'un fort beau chapelet.

Le nom de la célèbre déesse de l'antiquité était alors porté par une illustre princesse, fille naturelle légitimée de Henri II et d'une Piémontaise, Philippe Duc, demoiselle de Coni. Née dans le cours de l'année 1538, tandis que son père n'était encore que Dauphin, Diane, duchesse d'Angoulême (1), épousa d'abord, en 1553, Horace Farnèse, duc de

(1) Certains auteurs ont prétendu que la mère de la duchesse d'Angoulême était, non pas Philippe Duc, mais Diane de Poitiers. M. H. Forneron (*les Ducs de Guise et leur époque*, t. I, p. 65), sans trancher la question, s'explique ainsi sur ce point : « Tout le bénéfice de l'importance, que donnait à Henri la mort de son frère (le dauphin François, mort en 1536), fut recueilli par Diane de Poitiers. Elle commença à se poser en rivale d'influence devant la duchesse d'Étampes et en maîtresse de la future cour. Henri se déclara père d'une fille qu'on nomma Diane. On désigna comme la mère une jeune Piémontaise, nommée Philippe Duc, qui était une des demoiselles de la suite de Diane de Poitiers, et qui se retira presque aussitôt dans un couvent. Il semble probable que la véritable mère fut Diane de Poitiers elle-même. Elle acceptait la renommée et les hon-

Castro, tué quelques mois après en défendant Hesdin. Plus tard, en 1557, elle se remaria avec le maréchal François duc de Montmorency. Belle, admirablement faite, d'un esprit enjoué, la duchesse savait l'italien, l'espagnol et quelque peu le latin; elle chantait agréablement, jouait bien du luth, montait merveilleusement à cheval et adorait la chasse. Le maréchal de Montmorency venait souvent au château de Dammartin, dont il avait le comté; Diane devait y accompagner son mari. Gauchet, résidant aussi fréquemment à Dammartin, était admis à suivre les vols des nombreux oiseaux de la splendide fauconnerie entretenue par le maréchal; il vit évidemment la princesse. Les attraits de Diane, sa bonté si vantée par Brantôme (1), captivèrent peut-être le cœur du poëte. Ce n'est là toutefois qu'une supposition, qui

neurs de favorite du prince, mais refusait de passer pour avoir une fille de lui. Il est peu naturel cependant que la jeune Piémontaise ait pu pousser le dévouement et la soumission envers sa dame jusqu'à lui donner son honneur tout entier, pour obéir à un caprice que dictait seul l'orgueil et non le soin d'une réputation connue de toute la cour. Faut-il supposer que Henri, lassé un moment des dédains de la grande sénéchale qui le traitait en enfant et affectait souvent de le contraindre à une passion purement idéale, aura obtenu plus de complaisance chez une des filles nobles de sa maison? En tout cas, la grande sénéchale éleva Diane comme son enfant et non comme la fille d'une rivale de rang inférieur; elle eut soin de lui faire obtenir, quand Henri fut roi, les prérogatives de fille légitimée de France, et s'occupa de la marier avec autant de sollicitude que les aînées qu'elle avait eues de son mari (Louis de Brézé, comte de Maulevrier, grand sénéchal de Normandie, mort le 23 juillet 1531). » Brantôme avait déjà affirmé que Henri II, ayant eu une fille de Diane de Poitiers, voulut la légitimer, mais que la duchesse de Valentinois s'y opposa. « J'étais née pour avoir des enfants légitimes de vous, aurait-elle dit à son amant; j'ai été votre maîtresse parce que je vous aimais, je ne souffrirais pas qu'un arrêt me déclarât votre concubine. »

(1) *Dames illustres, Madame Diane de France.* Voir aussi, sur cette princesse, Moréri, *Dictionnaire historique*, Diane, art. 2.

a contre elle la distance existant entre l'humble aumônier du roi et madame de Montmorency, la réputation de vertu laissée par Diane, et le naturel de Gauchet. Gai, sans souci, au demeurant assez réaliste, le prieur de Beau-jour semble bien peu susceptible de ces grands sentiments, dont le respect pour la personne qui en est l'objet, et une constance à toute épreuve, sont les caractères essentiels. On est donc porté à croire que sa Diane n'est qu'un personnage de fantaisie. Du Bellay avait eu son Olive, Ronsard sa Cassandre et son Hélène; sacrifiant au goût du temps, Gauchet voulut probablement aussi adresser ses hommages à quelque beauté imaginaire. Malheureusement ses accents, ne paraissant point dictés par une passion vraie, surprennent plus qu'ils n'émeuvent. Ils rappellent en outre ce que, avec tant de justesse, un homme de sens, Nicolas Le Digne, disait de toute cette poésie prétendue amoureuse de l'époque :

Ceux qui bruinent ainsi d'une voix forcenée,
Pleine d'effroi, de pleurs, leur fiere destinée,
N'ayant rien qu'un amour à la rage animé,
Ont fort peu, ce me semble, ou n'ont jamais aimé.

Mais se fantasiant une dame en idée,
Sur un sujet en l'air leur amour est guidée,
Qui, n'étant rien en soi qu'imagination,
Ne peut montrer le vrai de leur affection (1).

Ces réserves faites, pour tout esprit impartial, tenant compte de l'état de la langue française sous les Valois, des aspirations des poëtes du temps, de leur désir de créer une

(1) Demogeot, *Tableau de la littérature française au* XVIIe *siècle*, p. 163.

littérature distincte de celle des siècles précédents, le *Plaisir des champs* demeurera, même quant à la forme, une œuvre non dépourvue de charme. L'idée première de son auteur était simplement, comme on l'a déjà vu, de retracer des épisodes de chasse. Plus tard, emporté par le courant qui entraîna du Bellay et tant d'autres à reproduire ou à imiter les œuvres de l'antiquité, Gauchet voulut, à l'instar de Virgile, dépeindre la vie et les travaux des champs. Voici comment Colletet s'exprimait quelques années après sur l'aumônier de Henri III : « Sa poésie, disait cet académicien, est telle qu'encore qu'elle n'ait pas toute la politesse de notre siècle, elle a de la force et des agréments capables de forcer tous les siècles à venir; » puis il ajoutait au sujet du *Plaisir des champs :* « Certes, depuis que je feuillette des livres, j'ose dire que je ne n'en ai point rencontré de plus divertissant quc celui-ci, soit que je sois d'humeur à aimer naturellement les choses qu'il y traite, soit qu'elles y soient traitées dignement (1). »

Sans partager d'une façon absolue l'enthousiasme de Colletet, il est permis d'affirmer que le poëme de Gauchet, malgré ses défauts, mérite l'attention de ceux qui aiment la campagne et surtout la chasse.

A l'époque où il parut, les traités de vénerie et de fauconnerie ne manquaient pas assurément en France. On avait la *Chasse dou cerf,* le livre du *roy Modus* et de la *reine Ratio,* le *Roman des Déduits* de Gace de la Bigne, les *Déduits de la chasse aux bestes sauvaiges* de Gaston Phœbus, la *Fauconnerie* de Jean des Franchières, celle de Guillaume Tardif, la

(1) Colletet, *Vie de Claude Gauchet.*

Vénerie de du Fouilloux et la *Chasse du loup* de Jean de Clamorgan; mais ces ouvrages, purement didactiques, ne pouvaient intéresser qu'un nombre restreint de lecteurs. Dans le *Plaisir des champs,* au contraire, l'auteur ne s'érige pas en maître; si par hasard il trace quelques règles, l'aridité du précepte disparaît au milieu des descriptions les plus variées. Une succession de tableaux représente les divers modes de chasse, tels qu'ils étaient pratiqués, au XVI[e] siècle, selon les saisons de l'année. Simple narrateur, Gauchet y met la chasse en action. Grâce à lui, on voit les veneurs, les chiens et les oiseaux de vol à la poursuite de leur gibier.

Un des chapitres les plus intéressants est assurément celui de la *Chasse du blereau en terre*. Là, Gauchet emprunte la verve de du Fouilloux, dont en disciple fervent il savait à fond le livre; puis viennent la *Chasse du lievre à force* et celle *du cerf,* qui, avant de se faire battre par les quarante chiens du « gaillard Gaillardbois », traverse toute la forêt de Retz. La *Chasse du loup* offre aussi de précieux détails sur la manière de prendre cet animal avec des dogues, des chiens courants, des lévriers et des filets. L'attitude, les caractères des nombreux paysans servant de rabatteurs, s'y trouvent dépeints d'une façon fort originale.

Après la grande chasse, Gauchet enseigne le moyen de

> Surprendre au miroër les folles aloëttes (1),

il décrit la «*Pipée*», puis comment Jaquet, son piqueur et factotum, dirigeait sur la neige une compagnie de perdreaux vers la « *Tonnelle* ». C'est plaisir de voir les manœuvres

(1) *Le Foliot,* vers 10.

habiles de Jaquet. Caché sous une carcasse de bois recouverte de la peau d'un cheval, il galope autour de la compagnie, et peu à peu il pousse sa proie dans le long filet qui se referme sur elle. D'autres chapitres sont consacrés au déduit des oiseaux, ce plaisir si peu connu de nos jours. Ils contiennent le récit de quelques vols du somptueux équipage de fauconnerie du maréchal de Montmorency.

On reconnaît, en lisant le *Plaisir des champs*, que l'auteur était un veneur passionné, qu'il avait, en outre de du Fouilloux, étudié consciencieusement Phœbus et Clamorgan; que de plus une longue expérience lui avait appris les ruses du gibier et la science de les déjouer. S'il chassait, c'était pour le plaisir et non pour le profit,

Ne ressemblant à ceux qui se laissans presser
D'un avare soucy n'iroient jamais chasser,
S'ils ne pensoient avoir ou cerf, ou lievre, ou biche,
Pour en garnir le crocq de leur cuisine chiche (1).

La partie relative à la vénerie et à la fauconnerie est incontestablement supérieure aux autres. Elle présente un vif attrait, aussi en est-il ici parlé tout d'abord. Celles où Gauchet s'occupe des moissons et des vendanges ont parfois moins d'entrain; cependant elles renferment des détails intéressants, qui dénotent chez le poëte un réel esprit d'observation. La *Feste du village* nous initie à des mœurs, des jeux et des danses bien peu connus actuellement. On y trouve, de même que dans l'*Eclogue de Michaut et Phlippot,* certaines allu-

(1) *La Chasse aux loups, sans chiens, par l'eau,* vers 385 et suiv.

sions politiques ne manquant point de finesse. Sous le nom de cet « estranger » qui

> Cerche impost sur impost, gabelles sur gabelles,

et bâtit aux dépens du peuple

> Des palais eslevez d'un front audacieux (1),

Gauchet attaque les Italiens rapaces, tels que Sardini, Adjacet, Gonzague, Strozzi, Birague et les fils du banquier Gondi, auxquels Catherine de Médicis, en donnant les premières charges de l'État, avait permis de dilapider les finances du royaume. Il ne ménage pas non plus les chefs des protestants détestés, à cause de leur arrogance, de la masse du peuple si profondément attachée au catholicisme. Son intolérance en matière religieuse lui fait même oublier l'esprit de charité chrétienne, et le pousse à regretter le temps où l'on « brusloit l'hérétique ». Un pareil excès de langage, de la part d'un homme aussi pacifique que Gauchet, a peut-être son excuse dans les malheurs occasionnés par les divisions des catholiques et des huguenots sous les règnes de Charles IX et de Henri III. Témoin des cruautés des deux partis, il dépeint avec les couleurs les plus vives les soldats pillant les paysans, ainsi que les bandes de reîtres levées par Condé enrichissant l'Allemagne des dépouilles de la France. Enfin, lorsque, en 1575, le frère du roi, le duc d'Alençon, va rejoindre au-delà de la Loire l'armée protestante, le poëte met dans la bouche du « pastoureau » Phlippot ces paroles empreintes du patriotisme le plus pur :

(1) *La Feste du village*, vers 180-182.

Sans larmes je ne puis, ô France miserable,
Racompter ton meschef, qui n'a point de semblable !
Voyant de jour en jour ta ruine augmenter,
D'autant comme autrefois on t'a veu surmonter
En proüesse, en grandeur et en toute excellence,
Toute autre nation, quand ce seul nom de France
Faisoit à l'estranger (tant estoit merveilleux !)
Le visage pallir et dresser les cheveux,
Gaignant tousjours, heureuse, avecq une grand' gloire
Contre tes ennemis quelque brave victoire.
Mais, helas ! maintenant au plus fort du danger
(Trop foible te sentant) tu cours à l'estranger ;
Secours à celuy-là, chetifve, tu demandes,
Qui de tes bras nerveux a veu les forces grandes (1).

Le succès du *Plaisir des champs* avait été complet ; au dire de Colletet, des artistes même s'étaient empressés de reproduire diverses scènes de la *Feste du village,* en tapisseries, sur la toile, en gravures et en cartouches (2). Encouragé par les suffrages de ses contemporains, Gauchet publia, dans le courant de l'année 1604, chez Abel L'Angelier, une seconde édition de son poëme, qu'il dédia à Hercule de Rohan, duc de Montbazon, grand veneur de la couronne (3).

Monsieur de Montbazon, s'il était

maistre veneur passé (4),

jouissait à la cour de la réputation de l'homme le plus simple et le plus naïf du monde ; sa bonhomie, suivant Tallemant

(1) *Deuxieme Eclogue,* vers 153 et suiv.

(2) Colletet, *Vie de Claude Gauchet.*

(3) D'après Brunet, on trouverait certains exemplaires de l'édition de 1604 avec un titre portant la date de 1621 (*Manuel du libraire,* v° Gauchet).

(4) *La Chasse du cerf faicte dans la forest de Halouse,* note A.

des Réaux (1), allait souvent jusqu'à la sottise; enfin une ignorance rare ne lui permettait guère d'être un juge compétent en matière littéraire. Néanmoins il avait déjà, antérieurement, pris plaisir à entendre le récit en vers de certaine chasse au cerf dans la forêt de Halouse, que Gauchet avec sa facilité habituelle s'était hâté de faire presque en descendant de cheval. Le grand veneur se trouvait alors au château de Flers (2), chez sa sœur Isabelle de Rohan, femme de Nicolas de Pellevé, comte de Flers ; et la chasse dans la forêt de Halouse était une des fêtes données par le comte et la comtesse à l'occasion du baptême de leur fils aîné, dont le duc de Montbazon avait accepté d'être le parrain. Le poëte, qui comptait aussi parmi les hôtes du château de Flers, ne retraça pas seulement, en témoin fidèle, les diverses phases du brillant laisser-courre; il prodigua encore dans ses vers les louanges les plus flatteuses à l'adresse de la maison de Rohan et du grand veneur. La gratitude du duc se traduisit-elle par l'obtention pour Gauchet de quelque nouveau bénéfice ecclésiastique ou par toute autre faveur? C'est ce que sembleraient indiquer et la dédicace de l'édition de 1604 et certaines expressions pleines de vive reconnaissance employées par son auteur (3).

(1) *Les Historiettes,* ch, CXC et CXCI.

(2) *Flers :* Chef-lieu de canton de l'arrondissement de Domfront (Orne), à 47 kilomètres au nord de Domfront.

(3) Cette dédicace est ainsi conçue :

« *A Monseigneur le duc de Montbazon, pair et garnd veneur de France.*

« Monseigneur,

« Excusez-moy, s'il vous plaist, si temerairement ma chetive Muse ose s'adresser à Vostre Grandeur, pour luy faire monstre de son insuffisance. La

La seconde édition du *Plaisir des champs* contient des retouches nombreuses ainsi que de fréquentes additions au texte primitif ; plusieurs passages un peu scabreux ne s'y trouvent pas reproduits; sauf de rares exceptions, les personnages mis en scène ne sont plus ceux de 1583. Presque tous étant probablement morts dès avant 1604, Gauchet substitua à leurs noms des noms imaginaires. En outre, le poëte, à cause de sa charge d'aumônier ordinaire que lui avait rendue Henri IV (1), crut sans doute devoir retrancher diverses

Diane que tant vous cherissez, et la bonté, douceur et courtoisie qui vous font reluire entre les plus grands de la France m'y ont invité, et plus encores le favorable accueil avecques lequel vous daignastes recevoir (estant à Flers) le discours poetique, que je dressay de la chasse d'un grand cerf prins et chassé, en la forest d'Andaine, par vous et Monseigneur le Comte vostre beau-frère, où j'eus cest honneur d'assister. Dés lors vous ayant veu prendre plaisir à la lecture de la dicte chasse, je me resolus de faire d'avantage et ramasser en ce livre tout ce que j'ay faict de semblable matiere, pour, le vous offrant, vous offrir ce peu que je puis en tesmoignage du service que j'ay voué à vous et aux vostres. Aussi n'eusse-je peu plus legitimement adresser ces discours de venerie qu'à vous, qui à bon droict en avez la surintendance en ce royaume.

« Permettez doncques, s'il vous plaist, Monseigneur, qu'à vous comme grand prince, grand guerrier et grand veneur de France, je dedie ce petit œuvre de venerie ; esperant que vous le recevrez autant favorablement que vous en daignastes recevoir l'eschantillon. Que si je sçay qu'il vous ait esté agreable, cela ne me tournera à moindre gloire et contentement que si j'avois gaigné quelque grande monarchie, et oultre cela m'obligera de plus en plus de prier Dieu pour la prosperité de vous et des vostres, et de demeurer toute ma vie,

« Monseigneur,

« Vostre trés-humble et trés-affectionné
« serviteur :

« Cl. Gauchet,
« Aumosnier du Roy. »

(1) Dans l'édition de 1604 et dans le *Livre de l'Ecclésiastique*, dont il sera

allusions politiques, qui peut-être n'eussent point été goûtées du nouveau souverain de la France. Tel est vraisemblablement le motif de la suppression totale de l'*Eclogue de Michaut et Phlippot*. Mais Gauchet avait l'esprit trop prime-sautier, chez lui l'imagination était trop fantaisiste, pour que le travail ne nuisît pas à l'inspiration ; aussi retouches et additions sont-elles rarement heureuses. Cela apparaît surtout dans la *Chasse du cerf,* où on ne sait pourquoi le Béarnais vient prendre le premier rôle ; de là des redites et des longueurs qui enlèvent au récit sa vivacité primitive. Enfin l'édition de 1604 renferme deux chapitres nouveaux : l'un, *le Discours du Chasseur et du Citadin* remplace *l'Eclogue de Michaut et Phlippot;* l'autre, *la Chasse du cerf faicte dans la forest de Halouse,* est intercalé entre *la Chasse du conil avecq le furet* et *le Vol pour heron.* Du second de ces chapitres il a déjà été parlé plus haut ; quant au premier, il suffit, pour l'analyser, de dire que Gauchet y a tracé d'une main minutieuse le tableau de la vie, des habitudes et des ressources tant du « gentilhomme champestre » que du « paysant aysé » vivant à la fin du XVIe siècle.

Adorant la campagne et les bois, le poëte s'écriait volontiers comme le pasteur Corydon :

> Pallas, quas condidit, arces
> Ipsa colat; nobis placeant ante omnia silvæ (1).

parlé plus loin, Gauchet prend le titre « d'aumosnier ordinaire du roy ». Cependant du Peyrat, qui avait été un des huit aumôniers « servans » ou ordinaires de Henri IV, ne le cite pas parmi ses collègues, dans son *Histoire ecclésiastique de la cour* (Paris, Sara, 1645). Il est possible que, grâce à de puissantes protections, le poëte ait obtenu à nouveau le titre d'aumônier ordinaire, mais avec dispense du service afférent à sa charge.

(1) Virgile, *Eglogue II.*

Il redoutait

les envies, les haines,
Les meurdres, les debatz (1),

dont, à son époque, les villes et surtout Paris n'étaient que trop remplies. Aussi quelle ironie dans ces vers contre le citadin, qui souvent n'avait point, à ce qu'il paraît, les notions les plus élémentaires de l'agriculture !

Citadin mal-habile,
Quoy ! vous mangez le miel et vous ne sçavez pas
D'où il vient, comme il vient sans y mettre les bras ?
Entre nous, vous avez le bruit de ne cognoistre
Comme on seme les bledz, comme ils viennent à croistre,
Comme ils sortent en fueille et se viennent hausser ;
Comme aprés en espic on les void herisser,
Et puis comme, plus meurs, le grain en or se change,
Et le met-on aprés arangé dans la grange.
J'ay ouy dire autresfois à un certain bourgeois
Que dans terre on faisoit des trous avec les doigts,
(Qui de rire pourroit avoir la patience ?)
Et qu'on mettoit dedans, grain à grain, la semence (2).

Le noble habitant la campagne était alors modeste en ses désirs.

Que quatre mille francs soit tout son revenu (3),

dit Gauchet. En dehors de ce revenu, une basse-cour et une garenne bien peuplées, dix-huit chiens courants environ « des mieux allans » ainsi que des oiseaux de fauconnerie habilement dressés lui permettaient déjà, il est vrai, de faire

(1) *Discours du Chasseur et du Citadin,* vers 21-22.
(2) *Ibid.,* vers 616 et suiv.
(3) *Ibid.,* vers 267.

assez bonne chère. Selon le poëte, le gentilhomme ainsi pourvu, ayant

> prez de ses costez une femme bien sage,

s'il n'avait pour

> voisins des hommes chiquanneurs,
> Ny son domaine prez de cil des grands seigneurs (1),

s'estimait le personnage le plus heureux du monde.

Gauchet écrivit d'autres ouvrages que le *Plaisir des champs*. En 1594, il traduisit ou plutôt paraphrasa en vers français l'*Ecclésiastique* de l'Ancien Testament (2). Colletet prétend que cet ouvrage fut composé au château de Briançon, qui appartenait à René de Daillon, évêque de Bayeux; cependant la dédicace à René de Daillon est datée de Bayeux, le 20 juillet 1594. L'extrait suivant du chapitre XLIII montrera comment Gauchet interprète le livre de Jésus, fils de Sirach :

> Ceste haulteur du ciel, ceste large estenduë
> Du firmament si net, si poly, si plaisant,
> Qui va l'œil des humains par son tour ravissant,
> Est une chose grande et belle à nostre vuë.

(1) *Discours du Chasseur et du Citadin,* vers 664-665.

(2) Le second poëme de Gauchet ne fut imprimé que dans le courant de l'année 1596, à Paris, chez Jamet Mettayer et Pierre L'Huillier, imprimeurs et libraires ordinaires du roi. La bibliothèque de l'Arsenal en possède un des très-rares exemplaires, petit in-12 allongé, relié en maroquin rouge, contenant 12 ff. préliminaires et 96 pages. Il a pour titre : *Le Livre de l'Ecclésiastique mis par stances françoises par Claude Gauchet, grand archidiacre de Bayeux et aumosnier ordinaire du roy. A trés-noble, trés-digne et trés-vertueux seigneur messire René de Daillon, evesque de Bayeux, conseiller du Roy en son conseil d'Estat.* Le passage cité, ainsi que la désignation ci-dessus, sont encore dus à l'obligeance de M. Paul Lacroix, conservateur de la bibliothèque de l'Arsenal.

Le soleil, qui devant la coste orientale
De ses rayons naissans nous annonce le jour,
Et retournant là bas y va luire à son tour,
Est œuvre du trés grand œuvre qu'autre n'esgalle.

De l'ardeur de son œil ses chaleurs il nous lance,
Dont les bledz tantost verds en espic nous voyons,
Si bien que nul ne peult endurer ses rayons,
Lorsqu'à plein sur nos chairs sa lumiere s'advance.

La chaleur d'un fourneau n'est point si violente
Que le feu dont il ard les monts et les costeaux;
Il jecte ses vapeurs par les plaines et vaux,
Nous aveuglant les yeux de sa glace luisante.

O qu'est grand cestuy-là qui fit si grande chose,
Et qui par sa parole a borné son chemin
Pour tourner ce grand rond sans relasche et sans fin,
Et qui, puissant et fort, à son cours le dispose!

Il a donné le temps à la lune, pour nuire
Et monstrer les saisons par un signe eternel,
Et le temps à venir par son cours perennel,
Qu'on voit croissant en rond, puis à rien se reduire.

Par la lune on cognoit les festes de l'année;
Les mois prennent leur temps et leur nom par son cours,
Croissant et decroissant jusqu'au trentiesme jour,
Et faisant d'une nuict une claire journée.

Elle est comme le chef des astres qui reluisent
Par le hault firmament, dans le ciel attachez,
Et semble un camp brillant de ces feux espanchez,
Rangez des mains de Dieu qui sages les conduisent.

C'est la beauté du ciel que ces estoilles belles,
Que Dieu faict luire ainsi jusques au Jugement;
Leurs cours ell's maintiendront par son commandement,
Et sans se consommer dureront eternelles.

Voy la beauté de l'arc qui la terre environne
Et reluit dans le ciel de maint belle couleur;
Benis, en le voyant, la bonté du Seigneur,
Qui contre le Deluge asseurance nous donne.

C'est luy qui par floccons la neige nous envoye,
Et commande aux esclairs et à la fouldre aussi;
Puis, alors qu'il luy plaist, par un jour obscurci,
Il escarte la nue et la clarté desploye.

Puis il remplit le ciel par un triste nuage,
Gros de gresle, qui vient sur nos toits devaller;
Il faict d'un seul regard les montaignes crouller,
Et le vent (quand il veult) tous nos labeurs saccage.

La tempeste à sa voix espouvante la terre,
Esclatant dans le ciel avecq un fier effort,
Et en cent tourbillons la farine du nord (1)
Devalle et vient au vent que la bize desserre.

Esparse elle descend ainsi que les abeilles
Combattues dans l'air qu'un vent pousse en un tas;
L'homme, de sa blancheur si naïfve faict cas,
Admirant du grand Dieu les œuvres nompareilles.

Ainsi comme le sel il espand la gelée,
Qui en frimats s'attache aux branches des ormeaux,
Et du froid vent de bize il endurcist les eaux,
Ne faisant qu'un glaçon d'une creuse vallée.

Dessus l'amas des eaux, quand il veult, il s'arreste
Et s'enferme dedans comme en un hallecret (2).
Il faict trembler les monts par un souffle secret
Et destruict l'herbe verde au vent d'une tempeste.

Ainsi, quand il luy plaist, il a prest le remede
Pour obvier au mal dont la terre il poursuit;
Il respand la rosée et la pluye s'ensuit,
Afin que le grand chault et le grand halle y cede.

(1) *La farine du nord :* La neige.
(2) *Hallecret :* Halecret, espèce de corselet en fer battu, composé de deux pièces, une pour le devant et une pour le derrière.

Selon Colletet, Gauchet avait écrit sa paraphrase de l'*Ecclésiastique* « au milieu des troubles du royaume, pour se consoler des misères publiques » dont il était témoin. Plus tard, suivant le même auteur, le poëte composa « des *Cantiques spirituels,* la plupart adroitement adaptés à l'heureuse conversion du roy » Henri IV, « aux horribles attentats faits contre la personne sacrée de Sa Majesté et aux fréquentes conspirations contre son Estat. » Ce recueil, suivi d'une version des sept psaumes de la pénitence de David, aurait été dédié à la reine Marguerite de Valois et imprimé, à Paris, en 1609; mais il semble avoir depuis longtemps complétement disparu, car aucun bibliographe n'en parle. Colletet donne les trois strophes suivantes du premier cantique :

Mon âme, il ne fault plus t'amuser à la terre;
Il te fault eslever ton regard vers les cieux.
Là est ce riche prix, ce thresor precieux,
Que Dieu pour ses esleus en ses coffres resserre.

D'un charitable soin empenne-moy ton aisle,
Pour gaigner ce beau prix sur tous prix estimé.
Ce n'est qu'infection ce que tu as aimé,
Et ceste amour te rend devant Dieu criminelle.

Si tu as trop suivi les delices du monde,
Il ne fault toutesfois pour cela perdre cœur;
Ton Dieu n'est point un Dieu qui se paist de rigueur,
Pourveu qu'un penitent sur sa bonté se fonde (1).

Les deux derniers ouvrages de Gauchet étaient, ainsi que le prouvent les citations qui précèdent, assez inférieurs au *Plaisir des champs*. L'âge, les désastres et les ruines, dont il fut le spectateur profondément attristé, avaient, en lui enle-

(1) Colletet, *Vie de Cl. Gauchet.*

vant sa gaieté parfois trop exubérante, jeté le poëte dans une sorte de dévotion mystique; mais, en même temps que la gaieté, la verve et l'inspiration s'étaient aussi évanouies. Par suite de son tempérament et de la tournure de son esprit, Gauchet avait du reste peu de dispositions pour la poésie sacrée; il appartenait plutôt à cette joyeuse école qui trouvait que

Mieulx est de ris que de larmes escripre,
Pour ce que rire est le propre de l'homme (1).

Sur la foi de Malherbe et de Boileau, les œuvres littéraires du xvi[e] siècle ont été longtemps reléguées tout au fond des bibliothèques; elles ne méritaient point cependant un tel dédain. Depuis, des érudits ou de simples curieux, secouant l'antique poussière qui couvrait ces œuvres d'un autre âge, cherchèrent à faire sortir quelques-unes d'entre elles de l'oubli dans lequel elles étaient tombées. C'est ainsi que M. Prosper Blanchemain publia, en 1869, une nouvelle édition du *Plaisir des champs,* dédiée aux membres du Jockey-Club de Paris.

Il y a certes témérité à aller sur les brisées de ce savant bibliophile; toutefois, M. Blanchemain ayant cru devoir souvent entremêler les textes de 1583 et de 1604, il a paru intéressant, pour restituer à Claude Gauchet son cachet original, de reproduire exactement la première édition de son poëme. Par les retouches et les additions de 1604, Gauchet, ainsi qu'il a été dit plus haut, a plutôt gâté que corrigé son œuvre; néanmoins, afin que celle-ci apparût dans son entier, elles ont été mises parmi les notes à titre de variantes. En

(1) Rabelais, *Gargantua,* liv. I[er], *Avis aux lecteurs.*

outre, le texte de 1583 est suivi des deux chapitres ajoutés par le poëte, en 1604 : *la Chasse du cerf faicte dans la forest de Halouse* et *le Discours du Chasseur et du Citadin* (1).

Certains esprits timorés pourront reprocher à l'auteur du *Plaisir des champs* d'avoir parfois abordé des sujets plus que légers, et de s'être servi d'expressions dont l'emploi eût dû, ce semble, répugner à un prêtre; mais Gauchet écrivait pour la société au milieu de laquelle il vivait. Partout autour de lui, même à la cour, on parlait un langage peu châtié; enfin, malgré son titre d'aumônier du roi, il n'appartenait au clergé que par l'habit et comme titulaire de plusieurs bénéfices. Les détails qu'il donne de sa vie au prieuré de Beaujour le prouvent suffisamment.

Le nombre des aumôniers des rois de France varia souvent. En 1560, Charles IX avait vingt aumôniers ordinaires, servant par quartier, qui furent réduits à dix-sept le 1er juillet 1570. Quant aux aumôniers honoraires, leur chiffre s'élevait à cent trente-deux. Dès 1579, Henri III, voulant diminuer ses dépenses, eut seulement huit aumôniers ordinaires; mais, sur l'état des comptes de la maison de ce roi pour l'année 1584, on trouve cent quatre-vingt-neuf « aultres aulmosniers » évidemment purement honoraires, parmi lesquels Gauchet est le cent soixante-seizième. Henri IV se contenta aussi de huit aumôniers « servans » ou ordinaires (2).

(1) Gauchet a mis à la fin de son édition de 1583 un *Recueil des mots, dictions et manieres de parler en l'art de venerie;* mais, rédigé sans ordre et presque entièrement copié dans la *Vénerie* de du Fouilloux, ce recueil eût été de peu d'utilité pour le lecteur; il a semblé en conséquence hors de propos de le reproduire dans la présente édition.

(2) Du Peyrat, *Histoire ecclésiastique de la cour*, pages 456 et 469. *Archives nationales*, KK. 139, folios 9 et 85.

Les aumôniers servant par quartier ou ordinaires, qu'il ne faut pas confondre avec les chapelains de la cour chargés de dire les offices, aidaient le grand aumônier et le premier aumônier dans la distribution des aumônes du roi, l'administration des hôtels-Dieu ou hôpitaux de fondation royale, ainsi que dans la direction de l'Université de Paris. Ils recevaient les ordres de Sa Majesté pour le règlement du service religieux, lui présentaient ses heures et tenaient pendant les offices ses gants et son chapeau. Ces officiers, quoique portant l'habit ecclésiastique et la tonsure, étaient rarement prêtres. Comme toutes les personnes attachées à la chapelle du roi, ils obtenaient des abbayes, des prieurés, des cures et des prébendes de chanoines, dont ils touchaient la plus grande partie des revenus sans résider au lieu de leurs bénéfices. C'est ainsi évidemment que Gauchet devint successivement prieur d'Autheuil-en-Valois, archidiacre de Bayeux, puis chanoine d'un des chapitres de Senlis. S'il entra dans les ordres, il dut le faire seulement vers la fin de sa vie, peut-être à la mort de Henri IV; toutefois rien ne l'atteste.

Le *Plaisir des champs* fut très-goûté des contemporains de Gauchet. Les veneurs de notre époque et ceux qui aiment à s'initier aux mœurs de nos ancêtres trouveront probablement aussi quelque attrait dans la lecture de son poëme.

LE

PLAISIR DES CHAMPS

A

MONSEIGNEUR DE JOYEUSE

ADMIRAL DE FRANCE.

MONSEIGNEUR, vivant feu de bonne memoire le roy Charles IX (1), amateur tout-oultre de la chasse, et de tous autres exercices honnestes

(1) *Charles IX*, second fils de Henri II et de Catherine de Médicis, né en 1550, succéda à François II, le 5 décembre 1560.

L'historien Papyre Masson (*Histoire de Charles IX*) trace ainsi le portrait de ce prince: « Charles IX, dit-il, estoit grand de taille, mais un peu voûté, avoit le visage pasle, les yeux jaunastres, bilieux et menaçans, le nez aquilin et le col un peu de travers : il estoit naturellement impétueux, impatient, furieux dans sa colère... Il se divertissoit à divers exercices comme de danser, jouer à la paulme et piquer des chevaux (monter à cheval)..... Il estoit fort adroit à la prise des bestes farouches, et, dès sa jeunesse, il s'adonna si fort à la chasse qu'on peut dire qu'il estoit fol de ce pénible exercice, qui le rendoit errant nuit et jour dans les forests jusqu'à en perdre le boire et le manger, aussy bien que le repos du sommeil, pour satisfaire sa passion... Il dormoit peu et bien souvent estoit levé devant minuit; il aimoit les chevaux et les chiens et estoit toujours en action. » Sorbin, évêque de Nevers (*Vie de Charles IX*), ajoute de son côté : « L'exercice des armes lui plaisoit infiniment, et sur toutes choses la chasse du cerf, où il se plaisoit si extrêmement qu'il n'y avoit moyen au monde de l'en distraire; et me vient en mémoire qu'un certain jour, à Chasteau-Briant, en Bretaigne, je fus commandé par la royne, sa mère, de lui remonstrer les inconvéniens qui luy pourroient advenir pour s'adonner par trop à tel exercice, ce que je feis très-volontiers en son cabinet, M. le comte de Rets, à présent mareschal de France, seul tesmoin de mes

et dignes d'un prince genereux, tel qu'il estoit, je commençay à descrire (selon mon petit pouvoir) quelques chasses, pour les representer comme en un tableau, telles qu'autresfois j'ay veu faire en la compagnie tant du sieur de Gaillardbois que d'autres, de la venerie de sa Majesté et d'autres seigneurs amateurs d'icelle, esperant les presenter à sadicte Majesté, comme m'avoit commandé mon feu pere couchant en sa chambre. Mais voyant ce valeureux et magnanime prince mort, et par maniere de dire, la venerie avecques luy, je laissay mon petit œuvre, et fus du tout desgousté de l'achever. Or maintenant vous voyant tant amateur de ce vertueux et louable exercice, et par vous estre comme ressuscitée la venerie de France, je me suis resolu de suivre mon project et dedier à Vostre Grandeur mon petit œuvre, esperant que prendriez quelque plaisir à y voir la chasse par escrit, lors que le temps ne vous permettroit de la voir par effect. Cela toutesfois pourroit

remonstrances. Mais je n'ouys jamais homme mieux discourir de la distribution et département de ses actions, pour me persuader et faire croire que le plaisir qu'il prenoit à la chasse ne portoit préjudice en façon du monde ny à la santé de son corps, ny au devoir de sa charge. » Enfin, Varillas (*Histoire de Charles IX*) nous apprend que Charles IX « lassoit tout le monde à courir à pied et à cheval, et à détourner le cerf,... qu'il embouchoit le cor avec une vigueur extraordinaire ».

Une telle ardeur conduisit rapidement le second fils de Henri II au tombeau. Déjà, dans le courant du mois de septembre 1572, il avait eu le bras gauche fortement contusionné en poursuivant un sanglier. Le 31 mai 1574, Charles IX expira à peine âgé de vingt-quatre ans, épuisé par des fatigues incessantes. Catherine de Médicis écrivit alors à M. de Matignon : « La maladie du feu roy Monsieur mon fils a esté une grosse fièvre continue causée d'une inflammation de poulmons, que l'on estime luy estre procédée de viollens exercices qu'il a faicts... » Presque au même moment, Ambroise Paré disait à Brantôme que le jeune souverain « estoit mort pour avoir trop sonné de la trompe à la chasse du cerf, qui lui avoit tout gasté son pauvre corps ». (Brantôme, *Hommes illustres et Capitaines françois*, *Charles IX*.)

Charles IX ne fut pas seulement un veneur intrépide; il voulut aussi laisser à la postérité le fruit de son expérience. Après avoir recherché ou fait rechercher « par aucuns des plus doctes personnages du royaume » les documents nécessaires, il dicta à Villeroy *la Chasse royale*. Cette monographie du cerf et de son laisser-courre est malheureusement incomplète : elle n'a que vingt-sept chapitres. La mort surprit le royal auteur au milieu de sa tâche.

mieux sans comparaison faire une infinité de bons poëtes qui sont en France, s'ils estoient entendus à la chasse. Pourtant ja (1) à Dieu ne plaise, MONSEIGNEUR, que j'entre en telle oubliance que je me presume beaucoup entendu en icelle, et moins que (2) j'estime ce petit œuvre tant s'en faut digne de vous, qu'il ne me semble pas meriter seulement voir le soleil, pour tomber imprimé entre les mains des moindres de ce Royaume. Mais, me confiant en la naturelle bonté et douceur dont le ciel vous a largement doué, vous (dis-je), qui d'un œil courtois et bening regardez non à la qualité du don, mais au cœur et à l'afffection de celuy qui donne, j'ay esté si temeraire et (pourront dire quelques-uns) si effronté que de le vous dedier. Et parce qu'il n'a encores esté entrepris (qu'on aye veu) d'aucun poete françois (3), et que je voy que prenez fort grand plaisir tant à la chasse qu'à la volerie, j'ay esté meu (4) et rendu plus hardi à le mettre en lumiere, et le faire marcher en public soubs vostre nom, estant certain que luisant iceluy sur le portail de mon poetique bastiment, beaucoup ne dedaigneront y lire, mais seront invitez à y entrer pour voir les tapisseries où est representée la plus grand'part des plaisirs des champs, specialement de la chasse, qui est l'exercice le plus familier aux princes et seigneurs vertueux et genereux comme vous, et qui à vray dire sert de principe et de vray apprentissage aux nobles pour parvenir à la perfection d'un bon et

(1) *Ja* : Certes.

(2) *Et moins que...* : Et encore moins que...

(3) Gauchet se trompe. Au XIIIe siècle, un auteur resté inconnu, qui devait être un profond érudit en même temps qu'un veneur émérite, avait composé *la Chace dou cerf,* le poëme français le plus ancien que nous ayons sur la matière. Il est non moins surprenant que Gauchet semble ignorer aussi l'existence du *Trésor de vénerie*, dû à la muse souvent peu intelligible, il est vrai, d'Hardouin, seigneur de Fontaine-Guérin, et écrit vers l'an 1394. A peu près à la même époque, Philippe de Victri, évêque de Meaux, grand compositeur de motets, célébra dans des vers aujourd'hui perdus les nobles travaux des veneurs. (*Gâce de la Vigne ou de la Bigne, le Roman des Déduits.*)

(4) *Meu* : Conduit, amené.

vaillant chef de guerre. Ainsi Cyrus (1) et beaucoup d'autres rois et princes l'ont tesmoigné, disans tous d'une voix qu'un prince bon veneur ne fut jamais que bon capitaine. Et de faict ce grand monarque Alexandre (2) n'avoit en temps de repos exercice auquel il prist plus de plaisir qu'à la chasse. Un Viriato, Portugalois (3), estant pasteur, s'adonna tant à chasser, et s'y exerça si bien, que de pasteur il devint le premier et plus vaillant capitaine qui fut en Espaigne de son temps. Je pourrois bien amener autres exemples; mais je diray seulement ce mot, qu'avecques ce que cest exercice est noble, genereux et vray portraict de

(1) *Cyrus,* à peine adolescent, attaquait sans cesse les bêtes fauves que, suivant l'usage des Mèdes, son grand-père Astyage renfermait dans des parcs. En peu de temps « il les détruisit toutes, soit en les forçant, soit en les tuant à coups de flèche ou de javelot, au point qu'Astyage ne savait plus où lui en trouver d'autres ». Bientôt il fallut céder aux instances du jeune prince, et le laisser, à travers les forêts, chercher des victimes plus dignes de tomber sous ses traits. Cyrus conserva toujours ce goût de la chasse, qui lui donna une si grande supériorité dans les exercices du corps. Devenu chef d'armée, il considérait un tel divertissement comme la meilleure préparation au rude métier de la guerre, principalement pour la cavalerie; aussi voulait-il que les soldats s'y livrassent souvent. Plus tard, après la prise de Babylone, afin d'empêcher ses satrapes, gorgés de richesses et de biens, de s'énerver dans la mollesse, on le vit les contraindre à combattre les animaux sauvages qui peuplaient leurs parcs. Le premier d'entre eux, Tritantechme, satrape de Babylone, paraît avoir exécuté strictement les ordres du monarque, car il avait une quantité de chiens de l'Inde telle, que quatre gros bourgs de la plaine étaient exempts d'impôts, sous la condition de pourvoir à la nourriture de ses meutes. (*Cyropédie,* liv. I, ch. IV; liv. II, ch. I, et liv. VIII, ch. I.)

(2) *Alexandre le Grand,* nous dit Plutarque, s'amusait à chasser le renard et parfois les oiseaux. Certain jour, il terrassa un lion de la plus grande taille, en présence d'un ambassadeur spartiate; Lysippe et Léocharès, statuaires renommés du temps, consacrèrent ce haut fait dans le temple de Delphes, sur l'ordre de Cratère. (Plutarque, *Vie d'Alexandre,* ch. XXX, LV et LVI.)

(3) *Un Viriato : Viriathe,* originaire de la Lusitanie (aujourd'hui le Portugal), fut un des plus redoutables ennemis de la République romaine. Tour à tour berger, chasseur et chef de brigands, il devint par sa bravoure chef des Lusitaniens. Ayant réuni aux siens quelques peuples voisins, il secoua le joug des Romains, battit successivement les préteurs C. Vetilius, C. Plautius, Claudius Unimanus et C. Nigidius Figulus ainsi que le consul Fabius Maximus Servilianus; mais, attaqué à l'improviste dans son camp par le consul Cépion, il fut, en l'an 140 avant J.-C., assassiné dans sa tente par deux de ses officiers qu'avait gagnés le général romain.

guerre, il est aussi mortellement ennemi d'oisiveté et de tout autre vice (1), et entretient l'homme en santé continuelle; en laquelle,

MONSEIGNEUR, je prieray Dieu vous maintenir et vous donner en accroissement d'honneur trés-heureuse et longue vie. De Dampmartin en Goëlle, ce 15 may (1583).

VOSTRE TRÉS-HUMBLE ET TRÉS-OBEISSANT SERVITEUR

CL. GAUCHET,
Aumosnier de Sa Majesté.

(1) Gauchet reproduit ici la pensée de Gaston Phœbus et de du Fouilloux, ses véritables maitres. — D'après Gaston Phœbus : « Puisque veneur n'est oyseux, il ne peut « avoir males ymaginacions ne il ne peut faire males œuvres : il faut qu'il s'en aille « tout droit en paradis. » (*Les Déduits de la chasse aux bestes sauvaiges*). Quant à du Fouilloux, il disait : « Pour ce m'a-t-il semblé que meilleure science que nous pou- « vons apprendre (aprés la crainte de Dieu) est de nous tenir et entretenir joyeux, en « usant d'honnestes et vertueux exercices, entre lesquels je n'ay trouvé aucun plus « noble et plus recommandable que l'art de la venerie. » (*La Vénerie, Dédicace à Charles IX.*)

SONNET DE PIERRE L'ESCALLAY,

Seigneur de Dauval et de Tour,

A L'AUTEUR.

Gauchet, qui tiens du ciel comme un riche apennage
Les thresors d'Apollon, soit pour divinement
Toucher le luth d'amour ou corner baudement
Le loup, le cerf, le lievre ou le sanglier sauvage;

Fay qu'on voye en public un chef de ton ouvrage,
Pour servir à ton los d'eternel monument;
Ne cache ton talent en terre avarement,
Un bien est inutil dont aucun n'a l'usage.

On gaigne par la muse un renom clair et beau.
Doncq, pour n'ensevelir ton los dans le tombeau,
Acquiers dessus le temps une insigne victoire.

Ainsi vueille Phœbus esveiller tes esprits,
Et sa sœur, ta Diane, illustrer tes escrits
De la chasse et d'amour, le phanal de sa gloire.

1. *Apennage* : Apanage.

3. *Corner* : Sonner de la trompe. — *Baudement* : Certains auteurs, faisant dériver ce mot de *baudens* pour *gaudens*, lui donnent la signification de gaiement, avec joie. Au contraire, d'après M. Littré (*Dictionnaire de la Langue française*, v° *Baud*), *baud* et le verbe *bauder* ou *baudir*, d'où l'adverbe *baudement*, viendraient de l'ancien français *bauld*, ou *bald*, hardi. — *Corner baudement le loup* : Sonner de la trompe gaiement, hardiment, avec entrain, pour appuyer les chiens sur la voie du loup.

5. *Un chef* : Un morceau important.

6. *Los* (du latin *laus*) : Louange.

12. *Phœbus* : Apollon, fils de Jupiter et de Latone, le dieu de la poésie, de la musique, de l'éloquence et des arts.

14. *Phanal* (du bas latin *fanale, fanarium*, venant du grec φανός, brillant) : Fanal.

RESPONSE DE L'AUTEUR

AU PRECEDENT SONNET.

Ce n'est moy, L'Escallay, ce n'est moy qui pretends
Recevoir ce laurier qu'au Parnasse on acqueste,
Pour à l'envy du temps me couronner la teste,
Afin que mort je vive un eternel printemps.
Mon humble Muse faict qu'à ce je ne m'attends,
Car trop foible je suis pour grimper jusqu'au faiste
Du mont au double front; mais si ta main s'appreste
A mon secours, j'iray non jamais proye au temps.
Je m'advantureray, si ma Muse advortée
Peult des gaillards esprits estre un jour supportée,
Qui ne s'arresteront qu'au subject seulement.
Mais on void, L'Escallay, tant de mocqueurs en France,
Que mes vers n'osent pas se mettre en evidence,
Si d'un grand ils ne sont portez premierement.

3. *A l'envy du...* : En dépit du, malgré le...

7. *Mont au double front :* Le Parnasse, aujourd'hui *Liakoura,* montagne très-élevée et à double sommet, située dans la Phocide, sur la rive septentrionale du golfe de Corinthe. La Fable en faisait le séjour d'Apollon et des Muses.

10. *Gaillards :* Sains, gais, enjoués, bien disposés.

SONNET DE JACQUES LE HERICY,

Seigneur de Baudrilly et du Mesnil,

A L'AUTEUR.

Mille plaisirs je sens furonner dedans moy
Et mille gaietez transporter mon courage,
Te voyant brusquement des festes de village
Discourir en tes vers la coustume et la loy.
Mais je suis plein d'ardeur et d'un subit effroy,
Lors que j'entends brousser à travers le boscage
Dans tes vers le sanglier, qui bruit et qui ravage,
Et plein de rage vient sur tes chiens et sur toy.
Car lisant, mon Gauchet, la chasse dans ton livre,
Il semble que je voy les chiens mesmes poursuivre
La beste par les bois. Et si me semble encor
Contempler des veneurs et la ruze et l'adresse,
Qui d'un cœur asseuré s'attisent de proësse
Plus que ne fit jamais ce chasseur Agestor.

1. *Furonner* (du vieux français *furon*, furet) : Courir, s'agiter en tous sens (comme ferait un furet dans un terrier).

2. *Courage* : Cœur.

Un *courage* élevé toute peine surmonte.
(Malherbe, *Victoire de la constance.*)

6. *Brousser* ou *brosser* (terme de vénerie venant probablement de *breusses*, *brusses*, du patois du Berry, ou du catalan *brossa*, qui signifient tous trois, broussailles, bois épais) : Courre à cheval ou à pied au travers des bois les plus épais. — On dit que *le cerf brosse,* quand on l'entend marcher dans les bois (Littré, *Dict.*, v° *Brosser*). — Lorsqu'un veneur est régulièrement à ses chiens dans les bois, on dit aussi : *un veneur qui brousse bien* (d'Yauville, *Traité de vénerie*, *vocabulaire général des termes de la chasse du cerf*).

RESPONSE DE L'AUTEUR

AU PRECEDENT SONNET.

Si ma Muse, Hericy, marchoit d'un grave pas
Comme la tienne faict, pour dessus un theatre
En tragiques fureurs faire un prince debattre,
Et d'un ciel obscurcy faire crouler à bas
Un tonnerre grondant, je n'amuserois pas
Ma Muse à figurer d'une plume folastre
La danse d'un pitault; ains je ferois combattre
Dessus un eschaffault maints guerriers bras à bras.
Mais, puisque je ne puis d'une haleine foiblette
Faire esclater le son d'une haute trompette,
D'un simple flageollet je recerche le son,
Laissant ores à toy, qui bravement pratiques
Des tragiques fureurs les traces plus antiques,
L'honneur de bien chanter une telle chanson.

7. *Pitault* ou *pitaud* (du latin *pes, pedis,* selon Le Duchat): Paysan, homme lourd de corps et simple d'esprit. — On donna originairement ce nom aux paysans qui formaient des compagnies à pied dans les armées du moyen âge (Littré, *Dict.*, v° *Pitaud*).

Ains : Mais.

8. *Dessus un eschaffault :* Sur un théâtre, en public.

11. *Recerche :* Recherche. — *Cercher,* venant du latin *circare,* faire le tour, parcourir, fut longtemps en usage. Ce n'est que vers la fin du XVI[e] siècle qu'on employa les nouvelles formes *chercher*, *rechercher*. Gauchet dit toujours *cercher, recercher.*

12. *Ores, ore* ou *or* (de l'italien *ora,* venant du latin *hora,* heure) : Présentement, maintenant.

PREMIÈRE PARTIE

LE PRINTEMPS

Les passages entre crochets sont supprimés dans l'édition de 1604.

PREMIÈRE PARTIE

LE PRINTEMPS

Il est temps de quitter Venus et son flambeau,
L'arc cupidonien, les traicts et le bandeau,
Les larmes, les souspirs, et par autre exercice
Chasser les aiguillons dont nous espoint tel vice.

1-2. VARIANTE. *Il faut ores quitter Venus et son flambeau,*
L'arc de son fils folet, ses traits et son bandeau...

Venus : Vénus, la déesse de la beauté. Les anciens la faisaient présider aux mariages et surtout aux commerces de galanterie.

L'arc cupidonien. . . . . : Cupidon, dieu de l'amour, fils de Vénus et de Mars, est représenté sous la figure d'un enfant nu et aveugle, armé d'un arc et d'un carquois rempli de flèches; parfois aussi on lui couvre les yeux d'un bandeau.

4. VAR. *Chasser ses aiguillons, ce n'est que malefice.*

Dont nous espoint : Que nous fait sentir, dont nous perce.

Il fault, d'un nouveau trac, suivre par les forests
Une Diane chaste, et, tous chargez de rets,
De panneaux et d'espieux, de bourses, de cordage,
De pants et d'autr'engins propres à tel usage,
Dedaignans Cupidon, la suivre par les bois,
Crians, courans, brossans aux lieux les plus espois.
Chassons l'oisiveté et la molle paresse,
Pour suivre alegrement ceste chaste deesse;
Cest exercice gay, vaincqueur d'oisiveté,
A bon droict on appelle amy de chasteté.
 Sus doncq, guide mes pas, ô vierge chasseresse;
Je veux ores quitter toute delicatesse,

5-6. VAR. *Il faut d'un train nouveau suyvre par les foretz*
Une Diane chaste et bien pourveuz de retz...

Trac : Allure.

Une Diane chaste : Diane, la déesse de la chasse, était très-fière de sa chasteté; elle changea en cerf le chasseur Actéon, qui avait osé la regarder pendant qu'elle se baignait. Son zèle pour la chasteté ne l'aurait pas empêchée cependant d'aimer Endymion, Pan et Orion.

Rets ou *retz* (du latin, *rete*) : Filets.

7-8. *Panneaux*, *pants* (du latin *pannus*, pièce, morceau, bande d'étoffe, lequel venait du grec πῆνος, qui avait la même signification): Grands filets pour prendre les bêtes sauvages.

8-9. VAR. *Et de tout ce qui duit et sert à tel usage*
(Fuyantz ce dieu lascif), travailler par. . .

11-13. VAR. *Chassons ce qui nous fait esclaves de paresse,*
Pour suyvre plus gayement ceste grand'chasseresse;
Cest exercice gay, vrai fleau d'oisiveté...

15. VAR. . . . . *sainte vierge, deesse...*

16. *Delicatesse :* Scrupule, ménagement.

Pour suivre, franc d'amour, le sentier où tes pas
Se dressent, pour aller à tes chastes esbats.
Donne à ma Muse effort tel que hault elle entonne
Le plaisir qu'en chassant par les bois on se donne.
[Mais si je me transporte, en n'entresuivant pas
Par le creux des forests la trace de tes pas,
Vierge, pardonne-moy, pardonne-moy, deesse,
Si je m'esgare un peu; ce n'est pas que je laisse
De mon bon gré tes pas; c'est cest enfant puissant,
Qui conduit par l'obscur de ce bois verdissant
Les miens par luy forcez, ne voulant que je vive
Sans sentir son pouvoir, afin que ne te suive.
Seule des cieux tu és, de qui le chaste cœur
N'a senti de ses traicts et la force et l'ardeur.
Donc, vierge, excuse-moy; aussi tost je veux suivre
Tes pas, que je seray de ce tyran delivre.]
Ja desja froidement perruqué de glaçons,
De neiges et frimats, cest hyver nous passons;

21. *Si je me transporte :* Si je me laisse entraîner, si je m'oublie...... — Si quelquefois je reçois de vos lettres, je me fais croire que je suis avec vous; *je me transporte* tellement que je pense plutôt parler à vous que vous écrire. (Malherbe, *Traduction des Épîtres de Sénèque,* ép. 67.)

25. *Cest enfant puissant :* Cupidon, le dieu de l'amour.

32. *Delivre :* Délivré.

Amy, qui pour vivre
Des ennuis *delivre*
Que la court procure....
(J. du Bellay, *Vers lyriques,* ode 4.)

33-35. Var. *Puis doncques cest hyver, perruqué de glaçons,*
De neiges, de frimas, derrière nous laissons;
Que le flambeau. . . . .

Ja le flambeau du ciel, quittant le Capricorne,
L'Eschanson, les Poissons, faict que la terre s'orne
De son plus beau tapis, montant vers la maison
Du Mouton estoilé à la blanche toison,
Du Taureau primerain dont la corne feconde
De toutes belles fleurs faict rajeunir le monde.
De là, gaignant pays par le vague des cieux,
Monte jusqu'aux Jumeaux, signe plus gracieux.
Ja la bise s'appaise, et ja la belle Flore
Les bois, les champs, les prez de mille fleurs redore;
Ja le mignard Zephir, amoureux de ses yeux,
Porte par les forests, par l'ær et par les cieux

35. *Ja :* Déjà.

Le flambeau du ciel : Le soleil.

Le Capricorne : Le Zodiaque est divisé en douze cases, appelées les douze *maisons* du soleil. Chacune d'elles correspond à un mois de l'année et renferme une constellation ou réunion d'étoiles appelée signe. Dans le système de Ptolémée, la terre était supposée fixe et le soleil passait successivement dans les douze maisons. Voici les mois auxquels Gauchet fait allusion dans le vers 35 et ceux qui le suivent : Janvier (le Capricorne), Février (le Verseau ou Ganymède, l'échanson des dieux), Mars (les Poissons), Avril (le Bélier ou le Mouton étoilé), Mai (le Taureau), Juin (les Gémeaux ou les Jumeaux).

39. *Primerain* pour *primeverain* (du vieux mot *primevère,* printemps) : Printanier; le signe du Taureau correspond au mois de Mai, un des mois du printemps.

41. Var. *Et que, gaignant* . . . .

43-45. Var. . . . . *et l'amiable Flore*
De cent mille couleurs la campaigne redore;
Que le. . . . .

Flore, épouse de Zéphyre, était la déesse des fleurs et des jardins.

Son aleine souëfve, et ja voicy l'hironde
Qui, revenant nous voir, esloigne un autre monde;
Ja les autres oiseaux, d'une nouvelle voix,
Commencent, chiflotans, leurs amours par les bois.
[Puis doncq qu'en ce beau temps toute fleur renouvelle,
Puisque tout s'esjouït d'une amour mutuelle,
Que mille et mille oiseaux d'un chant delicieux
Remplissent l'ær, les bois, et la terre, et les cieux,]
Muse, ne veux-tu pas que nous quittions la ville,
Pour aller vivre aux champs une vie gentille?
Que ferions-nous icy, malheureux prisonniers,
Où le peuple mocqueur et les courtisans fiers
Font un second enfer? Sortons, sortons à l'heure,
Afin que nous trouvions plus heureuse demeure.

47-48. VAR. . . . . ; *et que la viste hironde,*
Pour nous venir revoir, ...

Souëfve : Suave.

Hironde (du latin, *hirundo*) : Hirondelle.

Esloigne : S'éloigne de, quitte.

49-50. VAR. *Que les autres oyseaux, d'une chifflante voix,*
Bien-viennent les Zephyrs qui soufflent par. . . .

Chiflotans, pour *sifflotans.* — *Siffloter,* siffler souvent ou négligemment un air. Dans les campagnes, on entend encore appeler *chifflot* un mauvais sifflet.

55-57. VAR. *Allons, allons, amis, il faut quitter la ville!*
Chacun trouve des champs la vie plus gentille.
Que ferions-nous ici, dans ces murs prisonniers...

59. *A l'heure :* Présentement, sans plus tarder, sur-le-champ.

60. VAR. *Puisqu'on trouve des champs heureuse la demeure...*

[Leal avecques nous, et ceux qu'une amitié
Joinct fraternellement avecq nostre moitié,
Ne nous esloigneront, afin qu'en compagnie
Nous passions pour un an joyeuse nostre vie.]
Description de Beau-jour.
A trois lieux de Viliers (des Rois digne sejour)

61. *Leal :* Maître d'hôtel du maréchal de Montmorency. (Voir, plus loin, *l'Esté, la Chasse du loup*, vers 61, note.)

62. *Avecq nostre moitié :* A nous. — Dans l'esprit du poëte, *ceux que....* (plusieurs de ses amis) forment une moitié de la compagnie, dont l'autre est composée de lui et du reste des invités de Beau-jour.

65. *Lieux :* lieues.

Viliers : Villers-Cotterêts, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Soissons, situé au milieu du fer-à-cheval formé par la forêt de Retz (*Rez*, mot celtique qui signifie le Levant). Le nom primitif de Villers-Cotterêts était *Villare*, diminutif de *villa. Villare* faisait partie du domaine de Nanteuil, donné par Clovis à Chagneric, un de ses officiers généraux. Ce dernier y éleva, sous l'invocation de saint Georges, une chapelle auprès de laquelle son petit-fils saint Valbert établit un prieuré. Plus tard, les seigneurs de Crépy-en-Valois construisirent à *Villare* un château qu'on appela la Malemaison, et dont Philippe-Auguste devint propriétaire, lorsque, à la mort de la comtesse Éléonore, sa cousine, il hérita du còmté de Valois. C'est vers ce moment que commencent à apparaître dans les chartes les mots: *Villare ad costam, — ad restum, — ad collum, — ad caudam resti, Villare Colli resti, Villiers-Col-de-Retz, Villiers-coste-Retz*, d'où *Villers-Cotterests.* (Les Gaulois appelaient le plus souvent la forêt de Retz *Coat, Cot,* la forêt. Malgré des altérations successives dues aux auteurs des chartes, on serait ainsi revenu à l'ancienne dénomination, Villare-Coat ou Cot-Rez, dont Villers-Cotterêts n'est que la reproduction.) — Philippe-Auguste, Louis VIII, saint Louis, Philippe le Bel, Louis le Hutin firent de nombreux séjours à la Malemaison. François Ier, grand amateur de chasse, se plaisait beaucoup dans le voisinage de la forêt de Retz, si giboyeuse, et qui, réunie à celle de Cuise-lez-Compiègne, formait un énorme massif où l'on pouvait se livrer au plaisir du laisser-courre. Mais la Malemaison, dévastée par les Anglais sous Charles VII, ne suffisait pas au roi *Père des veneurs.* François Ier fit construire à l'entrée de la forêt un magnifique château, que devait encore agrandir Henri II. Dans cette demeure royale, la cour

Est sis un prioré, que je nomme Beau-jour,
Basty dessus le bord de l'humide rivage
De Marne, qui foisonne en riche pasturage.
Le lieu (bien que petit) est basti proprement,
Dessus un tertre hault, que l'on void aisément
De six grands lieux de là ; au pied l'humide source
D'un ruisseau gargouillant dresse sa moite course
A travers un beau pré, qui de tous les costez
Est bordé de tillets et d'ormes bien plantez.
Là coulle à deux cens pas la plaisante riviere
De Marne, qui, fuïant d'une course non fiere
Du costé de midi, ceinct de maint et maint tour
Un parterre plaisant quasi tout alentour,
Où maint compartiment proprement s'entrelasse

Description d'un jardin plaisant.

suivit bien souvent François Ier, Henri II et ses fils, pour y assister à des chasses et à de somptueuses fêtes dont les détails nous ont été transmis par les historiens du temps. (V. Alexandre Michaux, *Histoire de Villers-Cotterêts,* et *Essai historique sur la forêt de Retz.*)

66. *Beau-jour :* Autheuil-en-Valois. (V. Introduction.)

70-72. VAR. *Sur un tertre aplani que l'on void aisément*
De six ou sept grands lieux ; au pied l'humide source
D'un ruysseau doux coullant. . . . .

Gargouillant : Dont le cours produit un bruit semblable à celui de l'eau tombant d'une gargouille.

Quel passe-temps prends-tu d'habiter la vallée
De Bourgueil où jamais la Muse n'est allée ?
Quitte là ton Anjou et viens en Vendomois.
. . . .
Là *gargouillent* les eaux de cent mille fontaines.
(RONSARD, *le Voyage de Tours.*)

74. *Tillet, tillot* ou *tillau* (du latin *tilia*) : Tilleul.

79. *Compartiment :* Disposition régulière et symétrique de figures ou de

Et d'hysope et de thim au milieu de la place.
Toute sorte de fruict que l'on peult souhaiter
S'y trouve en sa saison, qu'un prieur fit planter,
Homme qui, non oiseux, abominant le vice,
Avoit sur tout aymé cest honneste exercice.
Là le cyprés s'esleve, et les beaux orengez
Plantez dans des vaisseaux par ordre sont rangez.
Tout le long d'un hault mur les grenadiers verdissent,
Des cytronniers gentils les richesses jaunissent ;
D'autre part, par compas, le sycomore beau
Va s'eslevant au ciel verdissant de nouveau.
L'on void en sa saison mainte odorante rose
Au soleil du matin nouvellement esclose;

lignes pour l'ornement d'un jardin. — Tous les parterres (de Versailles) changeaient tous les jours de *compartiments* de fleurs. (Saint-Simon, *Mémoires*, édition Paris, 1842, ch. CXIII.)

80. VAR. . . . . *ornement de la place.*

Hysope ou *hyssope* (*hyssopus officinalis*) : Plante aromatique de la famille des Labiées.

83-84. VAR. *Qui, vivant non oyseux, abominoit le vice*
Et (Dieu servi) prenoit. . . . .

86. *Vaisseaux :* Vases, caisses.

87-92. VAR. *Là, posez au midy, les grenadiers verdissent,*
Gabionnez d'un mur dont ils se garantissent
Contre les froidz effortz des aquilons mutins,
Qui ravissent l'honneur des champs et des jardins.
On voit en sa saison mainte roze vermeille
Qu'un soleil du matin ouvre à la sage abeille...

Par compas : Régulièrement.

Là l'œuillet s'espanit, et le lis blanchissant
Jette ses belles fleurs au milieu jaunissant.
En longueur, on y void mainte plaisante allée,
Qu'un beau coudrier branchu couvre de sa fueillée;
Le mignard jossemin d'une blanche couleur
Y jette abondamment sa bien-flairante fleur.
En long vous y voyez d'une belle verdure
S'eslargir plaisamment mainte riche bordure,
Où l'on peult six vingts pas cheminer à couvert
Entre deux rangs plantez de laurier tousjours verd.
Les oiseaux amoureux d'un desgoisant ramage

93. *S'espanit :* S'épanouit.

94. Var. *Va, de son flair gaillard, tout le lieu remplissant.*

Au milieu jaunissant : Les longues anthères chargées de pollen jaune, qui surmontent les étamines du lis, se détachent si bien sur la corolle blanche de cette fleur, qu'il semble, à une certaine distance, que le milieu de celle-ci soit jaune.

96-100. Var. *Qu'un beau couldre branchu couvre de sa feuillée;*
Le mignard jossemin, d'une rare valeur,
Embaulme tout l'encloz de sa flairante fleur;
Là s'eslargit en long mainte riche bordure,
Qui décore le lieu de diverse parure.

Mignard : Au feuillage gracieux et délicat.

Jossemin : Jasmin.

Bien-flairante : Exhalant une agréable odeur. — Au dix-septième siècle, on se servait indistinctement des verbes *fleurer* et *flairer*, dans le sens d'*exhaler, répandre une odeur.* (Littré, *Dictionnaire,* v° *Flairer.*)

101. *Six-vingts :* Cent vingt.

103-104. Var. *Les oyseaux amoureux, desgoisant leur ramage,*
Y fredonnent toujours quelque gentil passage.

Y desgorgent sans fin quelque gentil passage.

Description d'un lieu naturellement beau.

Hors de l'enclos carré du parterre plaisant,
Du costé où Phœbus le soir va s'abaissant,
Est la garenne assise, où le lapin agille,
Paisiblement paissant, sur l'herbette sautille.
Le genevre picquant, soit hyver, soit esté,
Remplit le nez et l'œuil d'odeur et de beauté,
Qui, haultement levé, de son large branchage
Sert en hyver d'abri, et en esté d'ombrage.
Le serpolet espois de celeste couleur
Entre mille autres fleurs entre-jette sa fleur,
Qui, par un flair divers d'une meslange douce,
Parfument l'environ; la cotonneuse mousse,
Servant au pelerin de matras et de lict,
Dessoubs le verd rameau doucement s'espoissit.
D'autre part, la fontaine et gaillarde et plaisante,
Entre deux beaux rochers murmurant gargouillante,

106-108. Var. *De la part où Phœbus va le soir s'abaissant*
La garenne est assise, où le conin s'arrette,
Qui sans soubson de rien gambade sur l'herbette.

109. *Genevre :* Genièvre.

113-114. Var. *Le serpolet espois, sur la haute chaleur,*
Entre mille autres fleurs esparpille sa fleur.....

115. *Flair :* Exhalaison d'odeur.

117. *Matras* (du bas latin *materacium*) : Matelas.

119-122. Var. *Vous voyez d'autre part la fontaine plaisante*
Entre deux beaux rochers murmurer gargouillante,
Qui d'un plus fin cristal crespant dans le bassin
Court et va rendre hommage à Marne son voisin.

D'un transparent cristal par le large bassin
Porte son flot crespé dans Marne son voisin.
[Le bassin est carré, qui, dedaignant l'antique,
Est taillé seullement d'une taille rustique
Pour ne rien desguiser, si que l'ouvrage bel
Semble encores plus beau suivant le naturel.]
Un petit pré carré, plein de mille fleurettes,
Qui se meslent parmi les verdes herbelettes,
Justement l'environne, et de tous les costez
Sont tilletz, chesnes, faulx, espoissement plantez.
Le genestre y jaulnit, lors que la primevere
Orne le sein fecond de nostre vieille mere;
L'esglantier espineux de ses roses orné
Se void, lors qu'est son may de nouveau retorné.
Du glaïeul odorant, des douces violettes,
Du bien-flairant muguet les odeurs doucelettes

Crespé : Ridé par le vent.

125. *Si que :* Tellement que, de sorte que.

126. *Suivant le naturel :* Imitant le naturel, la nature.

128. VAR. . . . . *les autres herbelettes...*

129. *Justement :* Absolument, complétement.

130. *Faulx :* Pluriel de *fau* (du latin *fagus*), un des noms vulgaires du hêtre.

131. *Genestre* (de l'italien *ginestra*) : Genêt.

132. *Notre vieille mere :* La terre.

134. *Son may :* Le mois de mai. Gauchet emploie cette expression, parce que l'églantier commence à fleurir en mai.

De nouveau retorné : De nouveau retourné, revenu.

Ornent d'un tainct divers si gentiment le lieu,
Qu'il semble que ce soit la demeure d'un dieu.
Là grimpe le houblon, là rampe le lierre,
Qui, d'un bras amoureux, quelque grand orme serre.
L'odorant aubespin, lors qu'il pousse sa fleur,
Tapisse l'environ d'une blanche couleur.
Cent mille rossignols, cent mille tourterelles
Y chantent à l'envy leurs complainctes mortelles ;
L'escurieu, grimpant dessus les chesnes haults,
De branche en branche faict infinis petits saults.

Forest de Rets.

Du costé d'orient, la forest sablonneuse
A cinq cents pas de là s'eslargit spacieuse,
Où les cerfs, les chevreuils en grande quantité
Se voient d'ordinaire ; et de l'autre costé
S'applanit largement une belle campaigne,
Où le lievre dispos à la course se gaigne.
Bref, c'est un paradis. Doncq ne vault-il pas mieux

137. *D'un tainct divers :* De couleurs diverses. Il y a là une licence poétique exagérée, car une odeur n'a pas de couleur.

140. Var. . . . . *grand arbre serre.*

141. *Aubespin :* Aubépine.

144. Var. . . . . *complainctes nouvelles.*

145. *Escurieu* (σκίουρος, de σκιά, ombre, et οὐρά, queue ; animal qui se fait de l'ombre avec sa queue, d'où *sciurus* en latin) : Écureuil.

152. *Se gaigne* (gaigner, gagner, du bas latin *ganare,* paître) : Va paître, va au gagnage.

Et en questant aux cernes de *guignages*,
Souvent (j')entends des oiseaux les ramages.
(Du Fouilloux. *La Vénerie. Le Blason du Veneur.*)

Passer là, non où est un peuple ambitieux,
Nostre trop courte vie, et d'un bel exercice,
Vertueux et gaillard, bien loing chasser le vice?
Quittons, quittons la ville; il ne fault pas ainsi
Passer, emprisonnez, ce beau printemps icy.
[Je ne veux pas, Daurat (dont la plume dorée
Sera de nos suivans à jamais honorée),
Me mettre aux champs sans toy; toy qui de docte main,
Latin, grec et françois, as trassé le chemin
A tant de bons esprits, qui font voir par la France
Le fruict qu'ils ont porté de ta docte semence.
Doncq delibere-toy d'estre le conducteur
De ceux dont quelquefois as esté precepteur.]

154. *Non où est :* Où n'est pas.

155-157. VAR. . . . . *et par autre exercice*
Vertueux et gaillard combattre ainsi le vice?
Quittons doncques la ville; . . . .

159. *Daurat :* Jean Aurat, d'Aurat ou Dorat, poëte fort estimé sous les rois François Ier, Henri II, François II, Charles IX et Henri III. Il naquit soit à Limoges, soit aux environs de cette ville, dans les premières années du seizième siècle. Son nom de famille était *Disnematin* ou *Disnemandi,* qu'il changea en celui d'Aurat. Fort disgracié par la nature quant au physique, Daurat eut de bonne heure de grandes dispositions pour l'étude des langues anciennes et pour la poésie. Professeur de grec en 1568 au Collége de France, il contribua beaucoup au rétablissement des belles-lettres grecques et latines. Ses nombreuses poésies en grec, en latin et en français lui valurent le titre de poëte du roi, dont il était très-fier, ainsi qu'on le voit dans son ode sur le départ du roi de Pologne, qui se trouve en tête de l'édition de 1583 des *Œuvres de Desportes*. Il mourut en 1588.

165. *Delibere-toy :* Détermine-toi, décide-toi.

Fi, fi, la ville put ! les champs, et les fustaies,
Les eaux, et les vallons, et les verdes saulsaies,
Le doux chant des oiseaux, ne sont point destinez
Pour ceux qui sont tousjours aux villes confinez.
Allons donc, mon Daurat, chasser, voller et prendre,
Danser, saulter, pescher : il ne fault plus attendre.
Aussi ne veulx-je pas sans toy (ô mon Ronsard)

167. *Put :* Pue.

168. *Saulsaies : Saulsaie,* saussaie (du latin *salictum,* lequel vient de *salix,* saule), lieu planté de saules.

171. VAR. *Allons doncq, mes amis,* . . . .

Voller : Chasser avec des oiseaux dressés à la chasse.

Prendre : Prendre des animaux avec des piéges ou des filets.

173. VAR. . . . . (*ô mon Rampard*)...

Ronsard : Pierre de Ronsard, que Marie Stuart appelait « l'Apollon de la source des Muses » (*Vie de P. de Ronsard,* par Claude Binet), naquit au château de la Poissonnière, sis au village de Couture-en-la-Varenne, du Bas-Vendômois, le 11 septembre 1524. Son père, chevalier de l'ordre de Saint-Michel et maître d'hôtel de François Ier, était aussi quelque peu poëte. Pierre de Ronsard, après un court séjour au collége de Navarre, fut page du dauphin François et de Charles duc d'Orléans, tous deux fils de François Ier. Le duc d'Orléans le donna à Jacques Stuart, roi d'Écosse, qui l'emmena dans son royaume. Au retour de ce voyage, Henri II l'attacha à Lazare de Baïf, son ambassadeur près la diète de Spire, et l'envoya ensuite en Piémont avec M. de Langeay. Après ces diverses missions, Ronsard, qu'un grand goût attirait vers les lettres, se fit l'élève de Daurat, d'Adrien Turnèbe, et s'adonna à la poésie. Henri II, François II, Charles IX et Henri III lui témoignèrent toujours beaucoup d'estime. Charles IX paraît être cependant celui qui l'aima le plus. Ce roi ne pouvait se passer de sa présence et lui adressa plusieurs fois des vers. Daurat avait prédit à Ronsard qu'il serait l'Homère de la France. Ronsard a laissé un grand nombre d'œuvres, telles que sonnets, élégies, épithalames et poëmes. Parmi ces derniers se trouve *la Franciade,* épopée fort vantée des contemporains.

Prendre plaisir aux champs ; je t'en veulx faire part.
Je sçay qu'il te desplaist de voir dans une ville,
Ennuicuse à chacun, ceste tourbe incivile,
D'où l'ær gros et puant te contrainct quelquesfois
Sortir, pour t'esgaier par les sauvages bois.
Vien doncq avecques ceux dont pas un ne desire
(Ayant adoré Dieu) qu'à danser et à rire ;
Vien doncques, mon Ronsard, afin que, par les champs,
Par les bois, par les eaux, nous allions retrenchans
Les soucis, les ennuis, et l'humeur inutile
Que cause en nos cerveaux le gros ær de la ville ;
Et pourtant, si mes vers marchent d'un stile bas,
Je te supply, Ronsard, ne les dedaigne pas.
  Desportes, qui des Rois bien aymé sçais escrire

Ronsard partagea la passion de Charles IX pour la chasse. Il fit l'éloge du lévrier *Beaumont* et l'épitaphe de la chienne *Courte*, les deux chiens de chasse auxquels le roi tenait le plus. A la mort du second fils de Henri II, Ronsard se retira près de Tours, au prieuré de Saint-Côme, l'un de ses bénéfices, où il conservait précieusement des chiens, des chevaux et des oiseaux de fauconnerie donnés par Charles IX. Il y mourut le 27 décembre 1585.

176. *Tourbe* (du latin *turba*) : Peuple, ce qui n'appartient pas à la cour. — Du Bellay, dans une ode à Ronsard (*Vers lyriques*, ode IV) citée plus haut, dit dans le même sens :

Amy, qui pour vivre
Des ennuis delivre
Que la court procure,
T'es venu ranger
Comme un estranger
En la *tourbe* obscure...

179-180. VAR. . . . . *dont aucun ne desire*
(*Ayant servi son Dieu*). . . . .

187. *Desportes :* Philippe Des Portes, ou Desportes, naquit aux Vaux-de-Cernay, près Chartres, en 1546. Introduit à la brillante cour des Valois par le

D'un stile doux coullant ton amoureux martyre,
Qui mollirois un roc, et rendrois à ton vueil
Tout cœur dur et ingrat et tout impiteux œuil,
Tu ne dedaigneras si bonne compagnie,
Qui, de la ville, aux champs cerche une heureuse vie;
Et, si de bien chasser et voller as desir,
Soit aux champs, soit aux bois, tu en auras plaisir.
Amour m'a faict chanter quelquesfois la tourmente

jeune Claude de l'Aubespine, fils du secrétaire d'État du même nom, il devint bientôt le poëte favori de Charles IX. Desportes dédia à ce prince une imitation du *Roland furieux* de l'Arioste, et au duc d'Anjou, *Angélique,* autre poëme imité aussi de l'Arioste. Il chanta les amours du roi avec Marie Touchet, qu'il appelle la belle Callirée, ainsi que celles du duc d'Anjou avec Marie de Clèves, princesse de Condé, et M[lle] de Châteauneuf, la charmante Renée de Rieux, une des filles d'honneur de Catherine de Médicis. Élu roi de Pologne, le duc d'Anjou emmena le poëte dans ce pays; mais le climat et les mœurs du Nord convenaient peu au galant Desportes; aussi, après la mort de Charles IX, revint-il avec bonheur en France avec le prince qui allait s'appeler Henri III. Ce roi le combla de bienfaits; il le nomma abbé de Tiron, de Josaphat, de Vaux-de-Cernay, de Bonport, et lui donna un des canonicats de la Sainte-Chapelle. Desportes a laissé, parmi ses poésies, de nombreuses élégies, qui semblent attester qu'il ne fut pas toujours un amant heureux. Son *Rodomont,* dédié au secrétaire d'État de Villeroy, poëme plein d'allusions dirigées contre les huguenots et l'amiral de Coligny, prouve aussi qu'il ne dédaignait pas la politique. Il mourut dans son abbaye de Bonport, le 6 octobre 1606. — Quoique ayant alors soixante et un ans, Desportes aurait beaucoup regretté la vie, car certain chroniqueur veut qu'il ait dit à son heure dernière : « J'ai trente mille livres de rente, et cependant je meurs. » (*Mémoires pour servir à l'histoire de France.* Cologne, 1719, t. II, p. 233.) — Dans l'édition de 1604, Desportes est remplacé par Agille.

189. *Vueil :* Volonté. — *Rendrois à ton vueil :* Soumettrais à ta volonté.

190. *Impiteux :* Impitoyable, sans pitié, méchant.

192. *Qui, de la ville,... :* Qui, quittant la ville,...

Qui m'a presque noyé dans la Scylle beante
De ses flots hazardeux ; mais, voyant mon bateau
Trop floët pour voguer sur une si grande eau
D'un si bon vent que toy, j'ai rabbaissé mes voiles,
Et plié pour jamais leurs trop foiblettes toiles,
Desormais m'amusant d'une rustique voix
A chanter l'ær, les eaux, et les champs, et les bois.
  Or, s'ainsi comme toy j'avois acquis la grace
(Par nature ou par art) des neuf sœurs de Parnasse,
Je chanterois si haut, que Phebus et Fouilloux

196. *Scylle :* Gouffre. Les poëtes appelaient Scylla le monstre qu'ils plaçaient dans l'écueil sis en face de Charybde. C'est probablement cela qui a amené Gauchet à forger le mot *Scylle,* qu'on ne trouve dans aucun autre auteur.

198. *Floët :* Fluet.

200-202. Var. . . . . *leurs trop débiles toiles;*
Trouvant plus de plaisir à chanter d'une voix
Rustique l'ær, les eaux, et les champs, et les bois,
Car j'ay le vent trop court et la voix trop foiblette,
Pour bien faire éclater le son d'une trompette.
Voilà pourquoi, réduit à plus humble chanson,
D'un simple flageolet je recerche le son.

204. *Les neuf sœurs de Parnasse :* Les neuf sœurs qui habitent le Parnasse. Les Muses, filles de Jupiter et de Mnémosyne, habitaient, selon la Fable, le Parnasse avec Apollon, qui présidait à leur réunion.

205. *Phébus :* Gaston, comte de Foix et de Béarn, né en 1331. On le surnomma Phœbus, soit à cause de sa beauté, soit à cause de sa blonde chevelure, peut-être enfin parce qu'il avait un soleil pour devise. Ce prince aimable, beau, galant, lettré et d'une bravoure à toute épreuve, s'acquit parmi ses contemporains une célébrité qui s'est transmise d'âge en âge. Charles V le nomma gouverneur du Languedoc; grâce à sa valeur, il resta toujours indépendant, et sut tenir en échec les rois de France, d'Espagne,

Viendroient, resuscitez, chasser avecques nous;
Mais, las! pour bien chanter je suis si mal-habile
Que je ne doubte pas qu'on ne trouve mon stile
Et rude et mal-plaisant; pour le moins le subject
Fera trouver d'aucuns louable mon project.

d'Angleterre et d'Aragon. Le comte de Foix était un chasseur intrépide. De son aveu, certains chevaliers avaient pu lui être supérieurs à la guerre ou auprès des dames; mais il n'admettait pas qu'il eût jamais eu même de rivaux en matière de chasse. Les chenils de l'illustre Gaston Phœbus renfermaient toujours seize cents chiens parfaitement choisis et dressés. Il mourut à soixante ans, en 1391; le jour de sa mort, il prit encore un ours dans les bois de Sauve-Terre, non loin de cette ville d'Orthez où il avait vécu si longtemps entouré de la cour la plus brillante. — Gaston a écrit *les Déduits de la chasse aux bestes sauvaiges,* qu'il dédia à Philippe de Bourgogne. Ce livre, dont l'emphase constitue le défaut principal, est un traité *ex professo* sur les chiens, les filets, les toiles, ainsi que sur les autres moyens employés alors pour prendre le gibier. L'auteur y enseigne en outre l'art de tirer de l'arbalète ou de l'arc à main, comment on doit monter à cheval, enfin la manière de frapper sans danger un sanglier avec l'épieu.

Fouilloux : Jacques du Fouilloux, seigneur dudit lieu, gentilhomme du pays de Gastine, en Poitou, un des plus habiles et des plus savants veneurs du seizième siècle. Du Fouilloux esquisse ainsi son portrait dans le chapitre XXI de sa *Vénerie :*

Je suis veneur, qui me lève au matin,
Prens ma bouteille et l'emplis de bon vin,
Beuvant deux coups en toute diligence,
Pour cheminer en plus grande asseurance,
Mettant le traict au col de mon limier
Pour aux forests le cerf aller cercher;
Et, en questant aux cernes de gaignages,
Souvent entens des oiseaux les ramages.
Tenant mon chien, je prens fort grand plaisir
Quand je cognois que du cerf a désir,
Et puis, trouvant la fillette en l'enceinte,
Mon art permet la besongner sans feinte.

Digne contemporain de Rabelais, l'illustre veneur naquit vers l'année 1521, soit au manoir paternel du Fouilloux, situé dans cette belle contrée de la Gastine, dont Parthenay était la capitale, soit au château de Bouillé, appar-

Et toy, docte Bayf, dont la Muse feconde
En sonnets, en chansons faict estonner le monde,

tenant à Guérine Taveau, sa mère. Il descendait d'une très-ancienne famille noble du Poitou, chez qui les traditions cynégétiques se conservaient précieusement; aussi répétait-il, non sans orgueil :

. . . . Volontiers nostre généalogie
Les filles aime, armes et *vénerie*.

Vrai gentilhomme du seizième siècle, avec tous les défauts et toutes les vertus de l'époque, Jacques du Fouilloux entra dans la carrière des veneurs sous le règne de François Ier. Lorsque Charles IX monta sur le trône, sa réputation de chasseur émérite s'étendait au loin; en outre il venait de composer *la Vénerie,* un des traités les plus estimés, même encore aujourd'hui, parmi les amateurs du laisser-courre. « Pour ce, m'a-t-il semblé, disait-il, que meilleure science que nous pouvons apprendre (après la crainte de Dieu) est de nous tenir et entretenir joyeux, en usant d'honnestes et vertueux exercices, entre lesquels je n'ay trouvé aucun plus noble et plus recommandable que l'art de la vénerie. » Ces quelques mots résument à eux seuls la vie de du Fouilloux. Le noble seigneur poitevin possédait les meilleures meutes du temps; ses exploits furent très-nombreux, car, après vingt-cinq années de chasse, il répétait avec ironie, mais cependant avec beaucoup de vérité : « Je voy que les veneurs qui viendront après nous n'auront pas grand peine à cercher les cerfs aux fustayes. » Du Fouilloux mourut le 5 août 1580. Il avait dédié *la Vénerie* à Charles IX, qui plus que tout autre méritait un pareil hommage.

211. *Bayf :* Jean-Antoine de Baïf, né à Venise en 1532, fils de Lazare de Baïf, dont il a été parlé dans la note relative à Ronsard, fut aussi un des élèves de Daurat et l'ami de Ronsard, auquel il survécut peu, car il mourut en 1589. Joachim du Bellay l'appelle, comme Gauchet, le docte Baïf, dans une pièce de vers qu'il lui adresse. Très-savant en grec et en latin, Baïf fit de nombreux vers dans ces deux langues, et publia en français neuf livres de Poëmes, sept d'Amours, cinq de Jeux et cinq de Passe-temps. Il fut encore l'auteur de mimes, de proverbes et d'une comédie représentée devant Charles IX en 1567. Baïf voulut écrire des vers mesurés, à la manière des poëtes de l'antiquité; mais cette tentative fut peu goûtée. En 1604, Baïf est remplacé par Torrent.

212-214. VAR. *Et le divin esprit font estonner le monde,*
Qui as prins le plaisir d'escouter quelquesfois
Et mon luth amoureux et mon flageol des bois...

Qui as pris le plaisir de chanter quelquesfois
Les bergers amoureux, les demi-dieux des bois,
Seras-tu dedaigneux d'abbattre sur ce livre
Ton œuil, pour voir qu'aux champs est heureux qui peut vivre,
Sans suivre, chagriné, ces fardez courtisans,
Et ces palais dorez pleins de soucis cuisans?
Vien voir chasser aux champs, aux bois et aux campagnes,
Dedans terre, dans l'ær, aux faistes des montagnes,
Voir danser un pitauld, un berger fredonner,
Vendanger le raisin et les blez moissonner.
Vien aussi, d'Orleans, dont la plume gaillarde

223. *D'Orléans :* Louis d'Orléans naquit à Orléans vers 1543. On fit sur lui les quatre vers suivants, qui se trouvent dans la satyre Ménippée :

Si pendre te voulois, tu ne ferois que bien,
Puisqu'on ne peut avoir de toi miséricorde;
Mais si tu veux sauver quelque peu de ton bien,
Va te jeter en l'eau, tu gagneras la corde.

D'Orléans se serait beaucoup servi de *sa plume gaillarde et haultaine.* Dès 1569 il fit paraître six cent douze *quatrains pour l'instruction de la jeunesse,* des *imitations de l'Arioste,* quelques *sonnets* et un *cantique de victoire, par lequel on peut remarquer la vengeance que Dieu a prise dessus ceux qui vouloient ruiner son Église et la France.* Il était avocat au Parlement de Paris; mais le barreau ne lui était *tant agréable.* Ardent politique, il fut un des fauteurs de la Ligue et publia divers écrits séditieux, parmi lesquels on cite : *le Banquet du comte d'Arète* et un long discours adressé aux Français par un soi-disant catholique anglais. Ce dernier libelle était si violent que du Plessis-Mornay et l'avocat Denis Boutillier le réfutèrent. Quoique ayant été zélé partisan du duc de Mayenne, d'Orléans aurait cependant beaucoup contribué, avec un autre avocat appelé Jean Le Maistre, à la soumission de Paris (mars 1594). Estienne Pasquier, dans une lettre à son fils Théodore, datée du 30 mars 1594, raconte que, pour les récompenser, Henri IV avait nommé ces deux anciens ligueurs, le 28 du même mois, avocats généraux au Parlement de Paris. S'il faut en croire l'auteur de la notice consacrée à d'Orléans dans les *Annales poétiques depuis l'origine de la poésie françoise* (Paris, 1780), d'Orléans fut en-

Marche entre les premiers, et haultaine et mignarde,
Entonnant les amours d'un stile tant heureux
Qu'il semble que tes vers mesmes soient amoureux;
Je sçay que le Barreau ne t'est tant agreable
Que tu laisses pour luy ce beau lieu delectable
De Beau-jour, où je veux te donner tel plaisir
Qu'on peult aux champs, en l'ær et aux forests choisir.
Et toy, mon L'Escallay, dont la Muse je prise,
Dy-moy, ne veulx-tu pas estre de l'entreprise?
Combien que ton Dauval (lieu certainement beau)
Se trouve environné de bois, de champs et d'eau,
Laisse-le pour un temps; vien, fay-moy ceste grace
De venir avec nous à Beau-jour à la chasse,
[Aux bois, en l'ær, en l'eau. Je ne veux pas aussi
Dedaigneux oublier Fumé' ny Hericy,

fermé, en 1604, pour quelque nouveau méfait, à la Conciergerie, d'où, grâce à la bonté de Henri IV, il sortit au bout de trois mois. La reconnaissance l'attacha enfin à ce roi, car il fit son épitaphe et une pièce en petits vers pour célébrer ses vertus. D'Orléans mourut en 1629, à l'âge de quatre-vingt-sept ans. Estienne Pasquier faisait grand cas de lui; il le cite dans l'épitaphe d'Odet Turnebus ou Turnèbe, avocat et poëte de ses amis. Dans l'édition de 1604, Orphée se trouve substitué à d'Orléans.

225. Var. *Entonnant tes amours. . . .*

231. Var. *Et toi, cher Dauval. . . . .*

233. *Combien que :* Bien que, quoique.

237. En 1604, les vers 237-251 sont supprimés et remplacés par les trois suivants :

Déjà sont arrivez Verderon et Moussi,
Beaupré, Silve, Pirasme et Champsecret aussi,
Et Féal, et Licie, et Verdmont, et Philandre.

238. *Fumé' :* Dans son édition des *Bibliothèques françaises* de La Croix du

Dont l'un depeint Amour, l'autre de voix hardie
Faict plaindre et forcener la triste Tragedie.
S'il fasche à Hericy de laisser, inutil,
Ses amis, sa maison, sa Muse et son Mesnil,
Nous le desfascherons, et s'il fasche à Fumée
Laisser pour quelque temps seule sa bien-aymee,
(Comme autrement ne peult) nous luy ferons sentir
Autant de joye icy que de dueil au partir;
Sa maistresse n'est point (je croy) si mal-apprise,
Que moins, pour s'esloigner, son amour elle prise.

Maine et de du Verdier, Rigoley de Juvigny parle d'un Adam Fumée, sieur des Roches, maître des requêtes de l'hôtel du roi, mort au Mans, dans l'abbaye de la Couture, en 1574 ou 1575. De son côté, Moréri (*Dictionnaire historique*) dit que le même personnage était homme de lettres; mais ni l'un ni l'autre n'indiquent aucune de ses œuvres. Moréri cite encore deux frères d'Adam Fumée: Antoine, président de la Chambre des enquêtes, maître des requêtes, puis premier président du Parlement de Rennes, qui aurait écrit quelques ouvrages historiques; et Martin, sieur de Genilly, auteur de divers traités non publiés, ainsi que d'une traduction de l'*Histoire des Indes occidentales* de l'Espagnol François de Gomera. On voit aussi, d'après les *Elogia* de Sainte-Marthe, qu'Antoine Fumée composa des poëmes, restés probablement inédits, remarquables par le sujet et le style. Enfin Guillaume Peyrat, ancien aumônier de Henri IV et de Louis XIII, dans son *Histoire ecclésiastique de la cour*, place au nombre des aumôniers du roi en service en 1584 un Nicolas Fumée, abbé de la Couture, ancien maître de chapelle pour le plain-chant à la cour de Charles IX. — Quel est celui de ces personnages du même nom qui, d'après Gauchet, dépeignait si bien l'amour? C'est ce qu'on ne saurait dire en l'absence de renseignements plus précis.

240. *Forcener* (du latin *foris*, hors, et de l'allemand *sinn*, sens. Littré, *Dictionnaire*, v° *Forcener*) : Être hors de sens, perdre la raison.

241. *S'il fasche à Hericy :* S'il est pénible à Héricy, s'il regrette de... — Avez-vous quelque autre chose qu'il vous fâche de perdre? (Malherbe, *Traduction des Épîtres de Sénèque*, ép. 77.)

Desja sont arrivez Boucheron, et Moussi,
Gauchet, Silve, Dutertre, et Chartriot aussi,
Beaurepas, et Leal, et Popot, et Le Gendre;]
Il n'y a plus que vous qui nous faictes attendre;
Ça doncques venez tost, venez à Dampmartin,
Pour en partir gaillards demain de grand matin.
Nul ne soit endormy; sus doncq, pleins d'alaigresse,
Quittons le lict plumeux et fuions la paresse.
Ja dessus les chevaux les vallets soucieux
La malle avoient dressé, qu'encores par les cieux
Çà et là voltigeoit, clerement blanchissante,
Par un beau temps serein, mainte estoile luisante.
En ce-pendant voicy qu'on met le gras jambon
Sur un linge estendu, le pasté de chappon,

249. *Moussi :* Le sieur de Moussy, gentilhomme de la chambre du roi Henri III. (V. plus loin, l'*Esté, la chasse du loup,* vers 61, note.)

250. *Gauchet :* Dans l'édition de 1604, Beaupré est substitué partout à Gauchet, et dans la *Chasse du cerf faicte en la forest de Halouse* (vers 149, note marginale), Gauchet indique que ce nom désigne l'*auteur;* il y a donc lieu de penser, ainsi que le fait remarquer M. P. Blanchemain, page 337 de son édition du *Plaisir des champs* (Paris, A. Franck, 1869), que Gauchet est le poëte lui-même. — Dans la *Chasse du blereau* (vers 421), Pollet est aussi remplacé par Beaupré en 1604. Beaupré et Pollet seraient ainsi des surnoms de Gauchet.

256 VAR. . . . .; *combattons la paresse.*

259-261. VAR. . . . . *mainte estoile luisante*
Par un beau temps serein clairement blanchissante.
Et cependant. . . . . .

En ce-pendant : Pendant ce temps-là.

262. VAR. *Sur le linge ouvragé,* . . . . .

Et l'espaule au percil; à l'entour on s'amasse,
On verse le vin blanc dans l'argentine tasse.
Quelques-uns, de desir de se voir en chemin,
N'ont cure, impatiens, ny de pain ny de vin;
Ains, sautans à l'envi, d'une juste cadence,
D'un corps alaigre et gay cabriollent en dance.
  Les chevaulx sont dehors, qui d'un peigne espongeux,
A la queuë et au crin, des vallets bien soigneux
Sont proprement peignez; toute la compagnie
Gaillarde sort dehors vuide de fascherie.
  On faict coupler les chiens, qui dès le poinct du jour
Deux à deux sont menez le chemin de Beau-jour.

Description d'une sereine matinée de printemps.

Chacun est à cheval, que l'on voyoit encore
A peine estinceler la rougissante aurore;
Les prez, les bleds, les bois se monstrent à nos yeux
Esbranslez au souffler d'un zephir gracieux,
Et de tous les costez d'une tendre rosée

266. *Cure* : Souci.

269. *Espongeux* (du latin *spongiosus*) : Spongieux. — On dit que le tissu des os et celui de la corne sont spongieux, parce qu'ils sont composés de lamelles très-minces, assemblées de manière à former une série de cellules irrégulières, anguleuses et communiquant toutes entre elles. Peut-être Gauchet fait-il ici allusion à la structure du tissu de la corne, matière dont on se servait alors, comme aujourd'hui, pour faire des peignes.

273. *Coupler les chiens* : Mettre la couple aux chiens.—*Couple* (du latin *copula,* lien), corde de crin, ou petite chaîne de fer à tourniquet avec collier de cuir à chaque bout, pour attacher deux chiens ensemble.

274. *Menez le chemin* : Menés, conduits sur le chemin.

276. VAR. . . . . . *le beau char de l'Aurore.*

De nostre vieille mere est la face arrosée.
Derriere nous laissons Dampmartin, et devant
Laigny-le-Sec se monstre, et un peu plus avant
Le clocher de Seilly; le Sepulchre à main destre
Nous voyons sur un mont, et à la main senestre
Ver, Otis et Orcheux. Tousjours nous esloignons
Dampmartin, et Nanteuil, approchans, nous gaignons.
 Apollon se levant avoit encore à peine
Espars ses rais dorez par la fertile plaine,

Description du lever du soleil.

282. *Laigny-le-Sec :* Lagny-le-Sec (Oise), commune du canton de Nanteuil-le-Haudouin, à dix kilomètres de Nanteuil.

283. *Seilly :* Silly-le-Long, autre commune du canton de Nanteuil, sise à cinq kilomètres de ce dernier et à même distance de Lagny-le-Sec.

Le Sepulchre : Il ne peut être question ici du signal portant ce nom, que l'on voit sur les cartes près de la route de la Ferté-Milon à Neuilly-Saint-Front. Cet endroit est trop éloigné de l'itinéraire suivi par les invités de Beaujour. Évidemment Gauchet parle du prieuré du Sépulcre, qui était situé sur un mamelon aux pentes boisées, au sud-est de Dammartin, et dépendait de l'abbaye de Saint-Tiron du diocèse de Chartres. On l'appelait ainsi, parce qu'avant de passer aux mains des abbés de Saint-Tiron, il avait appartenu à une communauté de chanoines réguliers du Saint-Sépulcre d'Allemagne. (V. Hélyot, *Histoire de l'Église de Meaux,* t. II, p. 17 et 114.)

285. *Ver* (Oise) : Village du canton de Nanteuil-le-Haudouin, sur la lisière de la forêt d'Ermenonville, à treize kilomètres de Nanteuil.

Otis : Othis (Seine-et-Marne), commune du canton de Dammartin-en-Goelle, à trois kilomètres de ce dernier.

Orcheux : Hameau à deux kilomètres d'Othis.

286. *Nanteuil :* Nanteuil-le-Haudouin (Oise), sis dans la vallée de la Nonette, un des chefs-lieux de canton de l'arrondissement de Senlis.

287. *Apollon :* Le dieu qui conduit le char du soleil, le soleil.

288. *Rais* (du latin *radius*) : Rayons.

Que sommes à Seilly; le soleil bat nos yeux,
L'ombre est derriere nous longue cent pas ou deux;
La douce Aure nous rid, et l'agreable Flore
Nous faict sentir au nez ce dont elle redore
Et les bois et les prez, et d'un email divers
Nous resjouit les yeux non encor bien ouvers.
Dedans le ciel serein la folastre aloëtte,
Des æsles tremoussant, tirelirant quaquette;

289-290. VAR. . . . . *Son front trop radieux*
Luisant directement nous esblouit les yeux.

291. *Aure :* Vent doux et léger dont Ovide (*Métamorph.,* liv. VI) fait une nymphe.

292. *Ce dont elle redore :* Les fleurs.

295. VAR. *Dans le serein de l'ær* . . . .

Aloëtte (du gaulois *alauda*) : Alouette. — César donna le nom d'*Alauda* à une de ses légions, qui était composée d'hommes des Gaules. (Pline, *Hist. naturelle,* II, 37, et Suétone, *Vie de César.*) A Lemnos et en Thessalie, l'alouette était considérée par les habitants comme un oiseau sacré, parce qu'elle se nourrissait de sauterelles. (D'Houdetot, *Braconnage et contre-braconnage,* p. 290, note.)

296. *Tirelirant :* Plus loin, dans le *Foliot* (vers 41-42), Gaucher dit en parlant des alouettes :

Aux beaux rais du soleil la troupe voletante
Triritant s'esjouit. . . . . .

Tirelirant, triritant sont des onomatopées et constituent des imitations plus ou moins heureuses du chant de l'alouette (piou, piou, tir, tir, tir, tiruite, tiruite). Dans les *Recherches sur l'histoire du langage et des patois de Champagne,* de P. Tarbé, on trouve *tireliranlire,* chant de l'alouette.

Ronsard se sert aussi du mot *tirelire :*

A grand tort les fables des poëtes
Vous accusent, vous, alouettes,
D'avoir votre père hay,

Les rossignols plaisans, cachez dans les buissons,
Essourdent les chemins de leurs douces chansons ;
Bref, la terre, et le ciel, et l'aleine flatante
Des mols petits zephirs rend la troupe contente.
[Si le long cheminer nous moleste ennuieux,
Nous trompons nos ennuis par contes amoureux,
Tant que nous descouvrons, du hault mont des Morelles,
L'eglise de Beau-jour, le bois et les tourelles.]
Or encor estoit-il à peine demi-jour,
Que nous trouvons au pied du costault de Beau-jour;

Jadis, jusqu'à l'avoir trahy.
. . . .
Ne laissez pas pourtant de dire
Mieux que devant la *tirelire,*
Et faites crever de despit
Ces menteurs, de ce qu'ils ont dit.

(Ronsard, *l'Alouette.*)

Quaquette : Caquette.

298. *Essourdent :* Assourdissent.

299-300. Var. . . . . *et la flatante haleine*
Des mols petits zephirs nous rient par la plaine.

Flatante : Caressante.

303. *Tant que :* Si bien que, jusqu'à ce que.

Le hault mont des Morelles : Le long cheminer, dont il est parlé au vers 301, indique qu'il y avait une certaine distance entre Seilly (Silly-le-Long) et le *hault mont des Morelles.* Or on trouve au nord-est de Silly, à douze ou treize kilomètres de ce village, le bois de Montrolle, qui est aussi sur un plateau élevé (135 mètres au-dessus du niveau de la mer). Les distances, les hauteurs, l'affinité qui existe entre les mots Morelles et Montrolle, portent donc à placer le *hault mont des Morelles* soit dans le bois de Montrolle lui-même, soit un peu plus à l'est, vers la ferme de Saint-Ouen, qui est à 141 mètres au-dessus du niveau de la mer. De ces deux points on aperçoit Beau-jour, qui, ainsi qu'on l'a vu dans l'Introduction, ne peut être qu'Autheuil-en-Valois.

306. Var. *Que là nous nous trouvons au vallon de Beau-jour.*

Lors tournans peu à peu nous montons à la porte,
Où gaye et loing de soing descend la troupe accorte.
[Nous entrons en la salle, où ja pour les chaleurs
On avoit à l'entour rangé maintes verdeurs
Et de faulx et de chesne, et de cent herbelettes,
Qui rendent le lieu plein de senteurs doucelettes.]
  D'aise à demi ravis, bottez nous advançons,
Et, de gaillarde humeur, sans songer nous dançons
Au son d'un docte luth, et suivans la cadance
En rond nous gambadons comme chevreuils en dance.
  Sus doncq, à ce beau lieu que chacun face honneur!
Chantons, rions, dansons, chassons-en tout malheur.
O qu'heureux, si tousjours esloignez de la ville
Nous pouvions eviter ceste tourbe civille
En un tel paradis! ô cent fois malheureux
Vous, qui dans l'ær grossier croupissez langoreux
Des villes maintenant, où la troupe mutine
Les plus libres esprits importune et mastine!
  Ayans dansé trois tours on nous faict tous monter
Aux chambres, où bien tost on nous vint desbotter;

309. *Pour les chaleurs :* A cause de la chaleur.

315. *Luth :* Instrument à touches comme la guitare, mais avec quelques cordes en dehors du manche, qui ne sonnent qu'à vide : on en jouait en pinçant les cordes. — *Docte luth :* L'épithète *docte* indique qu'il fallait une certaine étude pour jouer de cet instrument.

318. VAR. *Remplissons cest enclos de joye et de bonheur.*

320. *Civille* (du latin *civilis,* de *civis,* citoyen) : De la cité, de la ville.

324. *Mastine :* Moleste, maltraite, asservit, anéantit.

Description d'un beau parterre.

Puis aprez descendons dessus le beau parterre,
Parterre vraiment beau des plus beaux de la terre.
Nous nous esbahissons de la diversité
Des fruictiers, qu'on y void en grande quantité;
Nous admirons l'esprit du jardinier habile
Ayant entre-lassé, d'une dextre subtile,
De ruë, et de lavande, et d'hysope, et de thim,
Maint beau compartiment au milieu du jardin.
Nous admirons l'assiette, et les arbres estranges,
Chargez abondamment de cytrons et d'orenges;
Nous admirons, au bas, les beaux prez tousjours vers,
Maintenant d'un email diversement couvers,
Où, bordé de tillets et saule rivagiere,
Marne coulle au milieu d'une course legiere.

Si tost nous n'eusmes faict le tour du beau verger,
Qu'on nous vint advertir qu'on portoit à manger,
Point nous ne recullons; Le Gendre ne nous celle
Qu'agreable il avoit ceste bonne nouvelle.

327. VAR. *Après nous descendons pour voir le beau parterre...*

330. VAR. *Des arbres qu'on y void. . . . . . .*

Fruictiers : Arbres fruitiers.

335. *L'assiette :* La position.

Estranges (du latin *extraneus*) : Étrangers, qui ne viennent pas naturellement dans le pays, exotiques.

339. *Rivagière :* Qui pousse sur les rives des cours d'eau. Le saule (*salix alba*) croît en effet ordinairement le long des ruisseaux et des rivières. Gauchet fait du mot *saule* un substantif féminin, pour la facilité de la rime, car le célèbre agronome O. de Serres, son contemporain, dit *le saule*.

La pluspart d'entre nous confesse librement
Avoir bon appetit. Sans tarder nullement
Nous entrons en la salle, et, laissans l'herbe verte,
Trouvons de bout en bout la table bien couverte.
A laver on nous donne, et tous, sans deviner
Le hault ou le bas bout, commençons à disner.
Les mains vont par les plats, et des plats à la bouche;
Personne ne dit mot; on ne crache ny mouche,
Ains, mangeant d'appetit, chacun chasse la faim,
Reservant le devis du repas à la fin.
Popot en ce-pendant dans une grande couppe
Se faict verser du vin, priant toute la trouppe
A boire et faire chere, et, pour nous contenter,
D'un front plein et gaillard il se prend à chanter.
  Après qu'avecques ris la chanson fut chantée,
Chacun print tour à tour la grand'couppe argentée,
Noyans au fond d'icelle, avecques les chaleurs,
Nos ennuis, nos chagrins, nos maux et nos douleurs.
[Nous ne nous soucions qui paiera nos debtes,
Et moins celles du Roy. Avecq mille sornettes

349. *A laver :* De quoi nous laver les mains.

350. *Le hault ou le bas bout :* Le haut ou le bas bout de la table.

354. VAR. *N'ayantz jamais trouvé plus salubre le pain.*

Devis (du latin *divisum,* divisé : proprement, chose divisée, division; de là choix, gré, propos. Littré, *Dictionnaire*, v° *Devis*) : Menus propos, entretien familier.

364. *Et* (encore) *moins celles du Roy :* Henri III, sous le règne duquel Gauchet écrivit une partie de son poëme, était bien souvent à bout de ressour-

Nous meslons le dessert, et par contes plaisans
Charmons tous nos ennuis et nos soucis cuisans.]
  Après que de bon vin et de viande exquise
Eusmes chassé la faim et la soif, on devise
De ce qui vient à gré, puis nous deliberons
Ce qu'apres le repas d'honneste nous ferons.
  Une heure apres disner s'escarte nostre bande,
Qui deçà, qui delà, pour cuire sa viande
Par un lent pourmener, et pour aussi revoir
Les singularitez que Beau-jour peult avoir.
Dans le parc nous voyons six fort belles allées,

ces. « Il rendait sans cesse des édits bursaux, saisissait les rentes de l'Hôtel « de ville, créait une multitude de charges nouvelles, faisait des emprunts « forcés, vendait les biens du clergé, aliénait le domaine, espérant, à force « de dépenses, dégoûter les bourgeois de la guerre. Mais on savait que l'ar-« gent n'était pas uniquement employé à solder les troupes, que les favoris « en avaient la meilleure part, que le roi, toujours avide de luxe et de pué-« rilités, dépensait 100,000 écus par an pour ses chiens et ses perroquets; « on ne parlait qu'avec horreur de sa scandaleuse distribution des évêchés et « des abbayes, qu'il abandonnait à ses courtisans et à ses maîtresses, ou sur « lesquels il constituait des pensions, « souffrant ainsi trafiquer des bénéfices, « vendre, engager et hypothéquer le domaine de Dieu. » Son capitaine des « gardes, Crillon, n'avait-il pas l'archevêché d'Arles, cinq évêchés et une « abbaye? Le Parlement lui faisait des remontrances sévères et refusait d'en-« registrer ses édits, disant qu'il avait « pris plus de deniers depuis qu'il « était roi que dix de ses prédécesseurs en deux cents ans. » (Th. Lavallée, *Histoire des Français,* éd. Paris, J. Hetzel, 1845, t. Ier, ch. VI.) — Henri IV, qui ne suivait pas les errements de son prédécesseur, n'eût probablement pas goûté l'allusion de Gauchet; aussi ce dernier supprima-t-il, en 1604, les vers 363-366.

368. VAR. *Nous eusmes contenté notre ventre, on . . . .*

372. *Cuire sa viande :* Digérer, faire la digestion. En médecine on dit : Il y a des aliments que l'estomac a peine à cuire.

Larges de douze pieds, que les haultes fueillées
Description d'un parc. D'un beau couldre branchu couvrent espoissement,
Et où le chault soleil ne donne nullement.
Uniment eslagué chaque costé se taille,
Tant qu'il semble à le voir une verde muraille.
Le hault en demi-vouste à l'egal s'unissant,
A l'œil de bout en bout se monstre estressissant;
Trois cents pas pour le moins les plus courtes s'estendent,
Deux aux deux coings du parc d'une longueur se rendent,
Et celle du milieu separe également
En deux parts tout le parc; deux autres justement,
Les coings et le milieu. Au bout de chaque allée
Est un beau cabinet, où mainte herbe meslée
Rend odorant le lieu; tout le haut est couvert
D'un rare jossemin, et d'un lierre verd,
D'un genevre picquant, et d'une espine blanche.

376. VAR. *Larges de quinze pieds, ...*

377. *Couldre* (du latin *corylus*) : Coudre, coudrier ou noisetier (*corylus avellana*), arbrisseau de la famille des corylacées.

378. VAR. *Et où le chaut du jour ne donne aucunement.*

380. VAR. *Tant qu'il semble qu'on voye une. . . . . . .*

381. *A l'egal :* Absolument, complétement.

382. *Estressissant :* S'étrécissant. Le verbe étrécir est encore quelquefois employé. Il vient, selon M. Littré, de *étreit* (du latin *strictus,* serré, pressé), qui est resté la forme normande de *étroit. Estreit* était, dans l'ancienne langue, la forme dialectique de Paris et de l'ouest de la France. (Littré, *Dictionnaire*, v° *Étrécir*.)

Parmy cela florit en may la rose franche,
Et les beaux romarins espoissement plantez
La haulteur de six pieds croissent des deux costez;
Si que le plant divers, qui le rond environne
Des plaisans cabinets, plus de beauté leur donne.

Tout alentour du parc d'une mesme largeur
Quatre autr'allées sont, et de mesme longueur.
Un plant de couldres haults, vingt et deux pieds de large,
Leur servant plaisamment d'ornement et d'ombrage,
Les ceinct tout alentour, et dedans les beaux prez
De bleu, de blanc, de verd, de jaune diaprez,
Ragaillardissent l'œuil, desaigrissent la peine,
Qu'un ennuieux penser de malheurs nous ameine.

Un beau rang de tillets environne le tour
Bordant une autre allée, où tout le long du jour
Phebus luit descouvert. Dedans chaque prairie
Un beau petit bocquet, de façon arrondie,

392. VAR. *Au bas, parmy cela, florit la roze. . . . . .*

La rose franche : La rose sauvage.

395. *Si que :* Si bien que, de telle sorte que.

397-398. VAR. *Quattre allées on void du parc tout alentour*
Qui ferment tout l'enclos d'un grand et large tour.

403. *Desaigrissent :* Otent l'aigreur de, adoucissent.

407. VAR. *Phœbus luit clair et beau. . . . .*

Descouvert : Sans que rien ne vienne arrêter ses rayons.

408. *Bocquet :* Bosquet.

Riche et plaisant se void, où double rang qui suit
Des poiriers plus exquis bien planté vous conduit.

Dedalus plaisant (A).

Devant qu'entrer au fonds de ce gentil bocquage,
Par obliques chemins il fault trouver passage;
Car qui fault à dresser en celle ou celle main,
Ains qu'en sortir fera maints milles de chemin,
Et possible devant que d'en trouver l'issuë
A son dam verra-il la nuict toute venuë.

D'un odorant petron le bocquet est planté,
Verdissant aussi bien en hyver qu'en esté,
Et, tout au plus profond de ce plaisant dedale,
Une fontaine sourd qui dans Marne devalle
Par conduis souterrains. Maints cyprez, alentour
En rondeur dru-plantez, environnent le tour
D'eternelles verdeurs; parmy la forte haye,

409. *Où double rang :* Où un double rang.

410. *Des poiriers plus exquis :* Des poiriers les plus exquis.

(A) *Dedalus :* Dédale, labyrinthe.

413-414. VAR. . . . . *en celle ou celle part,*
S'il en sort ce jour-là, ce sera sur le tard...

Car qui fault à (manque à, omet de) dresser (tourner) en celle ou celle main (tantôt à droite, tantôt à gauche) ains qu'en (avant d'en) sortir...

416. *A son dam* (dam, du latin *damnum,* dommage) : Pour sa peine, sa punition.

417. VAR. *D'un genievre odorant.* . . . .

Petron ou *pétron :* Nom vulgaire du genévrier.

420. *Sourd* (sourdre, du latin *surgere*) : Jaillit, sort.

Devalle : Descend, verse ses eaux.

Qu'on ne peult traverser, se void une fustaie
De rares gruotiers, bigareaux, merisiers,
Dattiers, perdrigonniers, goguiers et cerisiers,
De leurs fleurs tous couverts. Au milieu de la place
Qui entreprent d'aller, entre deux hayes passe,
Et foulle aux pieds le thim, ores le serpollet,
Ores la camomille, ore il foulle l'œuillet,
Ores la marjolaine, ores la violette
Et cent mille autres fleurs d'une odeur doucellette.
Or, tournans ce beau lieu de bout en bout, voyons
Ce qui est riche et beau, sans que nous ennuions;
Mais ayans apperceu que le soleil decline,
Baignant ja sa perruque au creux de la marine,
Lors nous sortons du parc, et en fin plustost las
Qu'ennuiez vers Beau-jour montons le petit pas.

425. *Gruotiers:* Le griottier, cerisier d'Asie (*cerasus caproniana*), fut importé, dit-on, de Cérasonte en Europe par Lucullus, après ses victoires sur Mithridate.

Bigareaux : Le bigarreautier (*cerasus duracina*) est une des variétés du cerisier.

426. *Perdrigonniers:* Le perdrigonnier est un prunier, dont la couleur du fruit a quelque ressemblance avec le plumage de l'estomac de la perdrix rouge.

Goguiers : Il s'agit probablement ici du guignier (*cerasus juliana*).

429. *Ores :* Tantôt.

433. Var. *Or, tournans çà et là ce beau lieu, nous voyons...*

436. Var. *Pour baigner sa perruque. . . . .*

Au creux de la marine : Dans la mer. — Tous beurent à eulx. Ils beurent à tous. Ce fut la cause pourquoy personne de l'assemblée oncques par la *marine* ne rendit sa gorge. (Rabelais, *Pantagruel,* liv. IV, ch. I.)

438. *Le petit pas :* Au petit pas.

Sept ou huict jours durant chacun de nous s'esgaye
Dedans l'enclos des murs, où d'accord on s'essaye
A vivre plaisamment, et à tromper le temps
Par honnestes esbats et louez passetemps.
Un jour il fut conclud, que dessous la friscade,
Dans la forest de Rets, souperoit la brigade,
Et que Thibault iroit pour dresser promptement,
En un plaisant endroit, un fueillu bastiment.

Description d'une salle verde.

Doncques il va dresser une verde fueillée
Là, où de mille oiseaux une troupe esveillée,
Avec un gazouillis plaisant et gracieux,
Remplissoit de son chant la forest et les cieux.
Là, de gazons bien verds, les sieges il prepare,
Et d'un art bien gentil, dessus les pieulx escarre
Une table rustique, où si subtilement
Gazons contre gazons il joinct, que nullement
On ne peult discerner, tant belle est la structure,
De cest ouvrage verd la subtile joincture.

442. *Louez :* Louables.

443. *Dessous la friscade :* A la fraîcheur, dans un endroit frais.

444. *La brigade :* La compagnie, les hôtes de Beau-jour.

445. *Thibault :* Homme de service et valet de chiens, dont il sera souvent question dans les chapitres suivants.

452. *Escarre* (3e personne du singulier du présent de l'indicatif du vieux verbe *escarrer* ou *esquarrer*) : Taille, fait, construit, dispose.

453. Var. *Une table champestre*. . . . .

455. Var. . . . . *tant propre est la structure.*

Dessous l'ombrage frais est un lieu spacieux,
Où n'entrent les raions du grand courrier des cieux ;
Dedans, une aure fresche, et l'aleine flatante
D'un gracieux zephir toute la place esvente.
Pres de la salle verde est un petit ruisseau,
Qui pousse, murmurant, le cristal de son eau
Hors de sa froide source, où, quand le chault augmente,
On rafraischit le vin. Non loing de l'eau flotante
Toute herbe s'espoissit, et de tous les costez
Sont chesnes, ormes, faulx et tillets bien plantez.
Là l'un coupe, l'un taille, et du bois qu'on ruïne
Un peu loing de la salle on dresse la cuisine.
De charbon et de bois qu'on trouve à l'environ
Un chacun faiçt amas, qui dedans son giron,
Qui s'en charge les bras, qui sus l'espaulle forte
Le trousseau fagoté d'un sec branchage porte.
Comme on void quelquesfois au mois d'aoust amassans
Les moissonneurs haslez les espics jaulnissans:
L'un va, et l'autre vient, et porte par brassée
Au maistre moissonneur la javelle amassée
Pour en faire la gerbe ; ainsi tous à la fois
Portons au cuisinier du charbon et du bois,

458. *Du grand courrier des cieux :* Du soleil.

467. *Ruïne :* Entaille. En termes de charpenterie, *ruiner* une solive, ou y *faire des ruinures,* c'est l'entailler par les côtés.

473-474. VAR. *Comme on void au mois d'aoust les aousteurs amassans,*
Par quelque temps mauvais, ...

Espics (du latin *spica*) : Épis.

Si bien qu'en peu de temps, de la salle voisine,
Fut parfaicte en deux coups une brave cuisine.
Les hastiers sont de bois, et contre un troncq couché
Se dresse le charbon et le bois bien seché.

Moy ce-pendant je prends le chemin, et m'en vois,
Solitaire et seulet, par l'espoisseur du bois.
[Et bien que le beau temps et la belle ramée
Deussent de mes pensers oster ma bien-aymée,
Si ne puis-je pourtant loing de ses deux beaux yeux
Rien trouver qui me fust plaisant ny gracieux.
Je marche resvassant chargé d'une harquebuze,
Je choppe coup sur coup à un troncq qui m'amuse,
Et, sans penser pour quoy sur mon dos je portois
Le foudroiant baston, non plus ne me hastois

480. Var. *Fut proprement dressée une belle cuisine.*

481. *Hastiers :* Hâtiers, grands chenets de cuisine à plusieurs crans ou crochets de fer pour poser les broches.

489. *Harquebuze :* Arquebuse, ancienne arme à feu qu'on faisait partir au moyen d'une mèche ou d'un rouet se bandant avec une clef. D'Andelot, général de l'infanterie française, à l'aide de perfectionnements ingénieux, avait rendu, dès 1554, le maniement de l'arquebuse à rouet aussi facile que commode. Quand on tirait cette arme, le rouet (roue en acier située à l'extérieur de la platine) recevait, d'un ressort sur lequel on appuyait, un rapide mouvement de rotation, et ses dents, en frappant sur une pierre à feu, détachaient des étincelles qui déterminaient l'inflammation de l'amorce contenue dans le bassinet et par suite celle de la charge. Les chasseurs du seizième sècle se servaient de l'arquebuse à rouet. Le savant *Catalogue du Musée d'artillerie,* de M. Penguilly l'Haridon (*Armes à feu portatives,* nos 46 et suiv.), mentionne en effet plusieurs armes de chasse de cette espèce remontant au seizième siècle, et dont deux même portent la date de 1560.

490. *M'amuse :* M'arrête.

Que celuy qui s'attend qu'une harde craintive
De cerfs ou de chevreuils à son vouloir arrive.
Transporté, je me couche, et de souspirs cuisans
Je commence à remplir les grands bois verdissans,
Chantant avecques pleurs, que distille mon ame,
La cruelle rigueur des beautez de ma dame.]

COMPLAINCTE

Je ne suis point lassé de sonner sur ma lyre
Les larmes, les souspirs qu'Amour me faict escrire;
Je ne suis point lassé d'importuner les cieux
Tousjours d'une chanson, et le soing qui me ronge
Faict que rien à part moy maintenant je ne songe
Qu'au mal que m'a causé le plus puissant des dieux.

493. *Harde* (de l'allemand *herde,* troupeau) : Lorsqu'il y a plusieurs cerfs ou biches ensemble, on dit : *voilà une harde,* et non pas une bande de cerfs ou de biches. (D'Yauville, *Traité de vénerie, vocabulaire général des termes de la chasse du cerf,* v° *Harde.*)

498. Dans l'édition de 1604, les vers 485-498 sont remplacés par ceux-ci :

Où ayant fait maint tour par la haute fustaye,
Je rencontre un chasseur, qui, navré d'une playe
Qu'amour luy avoit fait, deschargeoit sa douleur,
Aux arbres d'alentour, par regretz et par pleur,
Et qui plein de souspirs, la trompe au col se couche,
Faisant sortir ces plainctz du profond de sa bouche.

Aussi Gauchet intitule-t-il, dans cette même édition, la complainte qui suit : *la Complaincte d'un chasseur.*

499. *Sonner sur ma lyre :* Jouer sur ma lyre, chanter.

502. Var. *D'une mesme chanson*. . . . .

Soing : Souci, chagrin.

Las! n'est-ce point assez? fault-il donc que mon ame
Tousjours soit pour amorce à sa cruelle flamme?
Fault-il qu'autre subject ne me ronge le cœur?
Pensant à quelque chose exercer ma jeunesse,
Il me vient assaillir, me bourrelle sans cesse,
Coup sur coup redoublant dessus moy sa rigueur.

Si j'approche quelqu'un, me voyant au visage
Juge à mon palle teinct mon amoureuse rage;
Il m'appelle resveur! Hélas j'en suis content!
M'estimant bien heureux qu'il faille que j'endure,
Aymant telle beauté, bien qu'elle me soit dure,
Tel importun propos qui me va tourmentant.

Lors qu'un beau jour d'esté tous les autres esgaie,
Plus rire je les voy, plus s'augmente ma plaie;
Et quand, accompaigné d'ennuis et de douleurs,
Le long d'une belle eau, ou dans quelque ramée,
Je me pense esjouir, soudain ma bien-aymée
Vient resveiller la source et le cours de mes pleurs.

506. VAR. *Demeure pour amorce.* . . . .

Amorce : Appât, aliment.

508. VAR. *Pensant ore, en chassant, exercer* . . . .

509. *Me bourrelle* (bourreler, de l'ancien mot *bourrel,* bourreau) : Me tourmente, me torture, comme ferait un bourreau.

510. Var. *Redoublant dessus moy les traictz de sa rigueur.*

511-512. VAR. . . . . *qui me voye au visage,*
Il prejuge aussi tost mon . . . .

518. VAR. *Plus je les voy joyeux, plus* . . . .

Et si dans quelque pré où l'herbe soit espesse
J'apperçoy quelque amant conduisant sa maistresse,
Lesquels de gré à gré se baisent chastement,
Je despite ma vie, et me plaincts, miserable,
Qu'en heur à cestui-là je ne suis point semblable,
N'ayant ainsi que luy ce doux contentement.

Je m'esgare seulet oubliant mes affaires
(Plein d'amour et d'ennui) par les bois solitaires,
Racomptant à l'Echo, qui seule entend ma voix,
Mes ennuis, mes souspirs, mes douleurs et mes larmes,
Remaschant à part moy quelques funebres carmes,
Lesquels pour m'appaiser je grave dans ce bois.

Si je voy dans le fort quelque farouche beste,
Qui, de crainte fuiant, par le taillis tempeste,

523-525. VAR. *Que si dans un beau pré je vois quelque jeunesse*
Qui, pour se resjouir, conduise sa maîtresse
Et qui de gré . . . .

527-528. VAR. *Qu'en heur à ces amans je ne suis point semblable,*
N'ayant, ainsi comme eux, ce . . . .

Heur : Bonheur.

L'astre qui luit aux grands en vain à ma naissance
Épandit dessus moi tant d'*heur* et de puissance...
(MALHERBE. *Stances pour Henri de Bourbon, duc de Montpensier.*)

530. VAR. (*Plein d'amour et de pleurs*) *par* . . . .

533. *Carmes* (du latin *carmen*) : Vers.

534. VAR. *Que pour nourrir mon mal je* . . . .

535. *Fort* : Endroit épais d'un bois ou d'un buisson, où les animaux sauvages se retirent.

536. *Tempeste* : Fait grand bruit.

Broussant à mille bonds pour eschapper la mort,
O Dieu! (ce dis-je alors) Dieu! que tu es heureuse
Au pris que je ne suis, pauvre beste paureuse
Qui fuis, pour bien courir, ta perte dans ce fort!
Mais moy pauvre chetif, au fond de ce boscage,
A la ville et aux champs me poursuit ceste rage.
Je ne m'en puis cacher, et pense que Charon
Passera, quant-et-quant mon ame criminelle,
Ce penser importun dans sa vieille nasselle,
Sans espoir de retour, le fleuve d'Acheron.

[Ayant parachevé ma lugubre chanson,
J'oy passer à cent pas à travers un buisson
Une harde de cerfs. Alors de ma pensée
Loing vole mon ennui; or, pour à la passée
Les tirer si je puis, je m'appreste hastif,
Creignant faillir le coup pour estre trop tardif.
Je m'approche à couvert, joyeux oultre mesure
D'avoir tant à propos trouvé cette adventure.

537. VAR. . . . . *pour retarder sa mort.*

539. *Au pris* (prix) *que* : En comparaison de ce que...

543-544. VAR. *Je ne puis m'en deffaire, en danger que Charon*
Ne passe, ...

Charon ou *Caron* : Le nocher des enfers. Il transportait, selon la Fable, dans sa barque les ombres des morts au-delà du Styx et de l'Achéron.

Quant-et-quant pour *quand et quand* : En même temps que, avec.

550. *A la passée* : Au passage.

Deux cerfs vont les premiers, lesquels à pas petit
Broutent le verd bourgeon selon leur appetit;
Ores cy, ores là, la bande soupçonneuse
Cerchant du jeune bois la tendreur savoureuse,
A la fin je les voy si loing se retirer
De moy, que sans faillir n'eusse peu les tirer.
A pas lent et sans bruit, lors recerchant leur trace,
Je reprends les devans pour les trouver en face,
Couvert de gros buissons, et prenant le bon vent
Dessus le bout du pied je marche et vas avant.
Mais ce-pendant qu'à l'œuil je poursuis cette harde,
D'un cerf proche de moy je ne me donne garde,
Qui, me voyant si prez, à grands saults bondissant,
Emporte avecque luy tout le troupeau broussant.
Lors me voyant frustré et loing de mon attente,
Je passe plus avant, pour voir s'il se presente
Quelque beste à mes yeux; mais rien je ne puis voir
Qui puisse contenter mes yeux ny mon vouloir,
Sinon à mon chemin trois ou quatre bergieres
Qui chantoient par les fleurs et parmi les feugieres.

557. *Ores cy, ores là :* Tantôt ici, tantôt là.

558. *La tendreur :* Les parties tendres.

562. *Je reprends les devans :* En termes de vénerie, *prendre* ou *faire les devants,* c'est rechercher la voie de la bête que l'on chasse, du côté où elle avait la tête tournée quand le défaut est arrivé. (Le Verrier de la Conterie, *l'École de la chasse aux chiens courants, dictionnaire des termes de chasse,* v° *Devants.*)

574. *Feugieres :* Fougères. En Champagne, on entend encore dire *feuchiere.*

Lors je m'arreste coy pour escouter leur chant,
Qui semble entre-rompu de maint souspir trenchant.
La plus grande des trois, assez belle garcette,
Chantoit mignonnement ainsi de sa gorgette :

CHANSON D'UNE BERGIERE.

Si mon pere ne m'y marie
Je sçay bien ce que je feray;
J'en jure, bergiere ma mie,
Que sans luy je me mariray.

Et quoy! je suis desja si grande
Que mes deux beaux tetins haussez
Debveroient, comme je demande,
D'un enfant estre ja pressez.

Que je suis bonne mesnagere
Il va disant de jour en jour,
Mais il cuide qu'estant bergiere
Je puisse m'exempter d'amour.

Encor si j'avois esperance
De l'estre dans deux ou trois mois,

576. *Entre-rompu* (du latin *interrumpere*) : Entrecoupé.

577. *Garcette :* Diminutif du vieux mot *garce,* femme, jeune fille.

578. *Gorgette :* Diminutif de *gorge,* petite gorge, gorgerette.

589. *Cuide* (cuider, terme vieilli venant du latin *cogitare*) : Pense, croit.

592. *De l'estre :* D'être ménagère, d'avoir un ménage, d'être mariée. On verra souvent plus loin le mot *mesnager,* employé pour fermier, chef d'exploitation, homme établi.

Quand j'en aurois la souvenance
Quelque peu me consolerois.
  Tant de garçons en ce village
Sont qui pourchassent de m'avoir;
Mais le vieillard, pour tout potage,
Fait semblant de n'en rien sçavoir.
  Au fond d'une verde couldrette
D'où n'approche le pastoureau,
Souvent je me trouve seulette
Avecq un jeune garçonneau,
  Qui, folastre, sous ma chemise
Met la main pour me chatouiller;
Mais si mon pere ne s'advise,
Au trou je le lairrai fouiller.

Les deux aultres aprés à leur tour respondoient,
Et comme elle faisoit, en chantant souspiroient.
Je m'approche du lieu et non sans me sousrire
A celle qui chantoit je commençay à dire :
« Belle, qui de chanter surpassez les oiseaux,
Vous avez donc senty les amoureux travaux!

596. *Pourchassent* (on disait aussi *prochasser* et *porchacer*) : Recherchent, désirent, demandent.

597. *Pour tout potage :* Pour toute chose, pour toute réponse. — Le pauvre Grignan n'a pour tout potage que le régiment des galères, qui a le pied marin, très-ignorant d'un siége. (Mme de Sévigné, *lettre du* 23 *novembre* 1673.)

599. *Couldrette :* Coudraie, buisson de coudriers (noisetiers).

612. *Travaux :* Peines, angoisses.

Le chant et les souspirs que jettiez à cette heure
Monstrent qu'en vostre cœur Amour faict sa demeure.
Je m'en suis apperceu ; car moy-mesme je suis
Tout ainsi comme vous chargé de tels ennuis.
Ne rougissez, bergiere, et levez vostre teste,
Je ne desprise amour. Ceste façon honneste
Et ce simple maintien que j'apperçoy en vous
Vous doit faire estimer et recercher de tous.
Possible tous les jours dans ce val de Puiane,
Vous voyez vos amours ; mais, hélas ! ma Diane
Ore est si loing de moy que mille fois le jour,
Absent de ses beaux yeux, je meurs pour son amour.
Or adieu, pastorelle, et vous, belles bergieres,
Puissé-je tous les jours vous voir dans ces feugieres ! »
  Celle à qui je parlois, d'un naturel honteux,
Me regarde au visage avecq un œuil doubteux,
Et riant à demy, d'une couleur vermeille
Peinct l'une et l'autre joue à la rose pareille ;
Puis s'entre-regardans, et sans bouger du lieu,
Commencent à sousrire et me disent adieu.
  Aprés avoir cerché maint mont, mainte vallée,
Ore aux champs de Flori, ores de la Ramée,]

618. *Desprise :* Méprise, rabaisse le mérite de.....

628. *Doubteux :* Timide, méfiant.

632. *Commencent :* Les bergères commencent.

633. *Aprés avoir cerché maint..... :* Après avoir cherché à travers maint.....

634. *Flori :* Fleury (*Floriacum in pago Vadensi*), commune du canton de Villers-Cotterêts, située dans la partie est de la forêt de Retz.

Et voyant le soleil s'abaisser rougissant,
Je reprends mon chemin vers le lieu verdissant,
Dressé d'une façon accorte et bien mignarde
Par Thibault, qui attend la brigade gaillarde.
Popot me void venir, qui pleine de bon vin
Frais, et fort, et vermeil, se met la couppe en main;
Commence à boire à moy; lors, sans dire prouface,
Je lave, et aussi tost, affamé, je prends place;
Je mords dans un gigot, sans songer nullement,
Et rid-on de me voir aller si vistement.
Aprés avoir un peu rappaisé de viande
Et de bon vin aussi celuy qui me commande,
Je commence à causer, et à compter le tour
Que j'avois faict au bois; je leur compte l'amour
[De la belle bergiere, et la harde craintive
Que je pensois tirer, trop douteuse et fuitive.

La Ramée : Carrefour et ancien rendez-vous de chasse à peu de distance de Fleury, dans la forêt de Retz.

Dans l'édition de 1604, les vers 547-634 sont supprimés et remplacés par les suivants :

> Ayant parachevé sa lugubre chanson,
> Je traverse le bois de buysson en buysson,
> Où ayant tracassé par mont et par vallée,
> Ore aux champs de Flori, ores de la Boulée...

639. VAR. *Vermond me . . . . .*

641. *Prouface :* Préface. — *Sans dire prouface :* Sans préambule.

644. VAR. *Si l'on rid de . . . . .*

646. *Celui qui me commande :* L'estomac.

650. *Fuitive :* Fugitive, qui s'est enfuie trop vite.

Or René me demande (à rien n'ayant son cœur
Plus enclin qu'à cecy) où j'avois ce bonheur
Rencontré de trouver ceste belle Sereine.
« Les bois (dis-je) sont grands, et pourrois à grand'peine
(Si l'avois entrepris) à l'endroit retourner;
Mais si, ainsi que moy, te voulois promener
Aprés la venaison par la forest obscure,
Possible trouverois plus heureuse adventure. »
Ce-pendant on dessert, et Gaucher, qui ne veult
Retourner au logis sans gambader, ne peult
Attendre davantage; ains, d'une voix bien haute,
Chantant ceste chanson pour rire, dance et saute :

Il estoit un homme de village,
La friguenigodon;
Qui avoit mis à aymer son courage,
La friguenigodon.
Mirelitantine, ce joli petit friant
La friguenigodon! . . . .

D'autant que la chanson, mal faicte et mal limée,
Ne merite estre escrite, et moins d'estre estimée,

651. *René :* Ce nom doit être le prénom de Popot, car, dans l'édition de 1604, Gauchet remplace ces deux noms par celui de Vermond.

653. *Sereine* (σειρήν, d'où le latin *siren*) : sirène.

657. *Venaison :* Gibier, bêtes sauvages. — Que vous servent tant de viandes apprêtées par tant de mains, tant de sortes de *venaisons* prises avec tant de péril? (Malherbe, *trad. des Épîtres de Sénèque*, ép. 39.)

659. *Gaucher :* Sous la plume du poëte l'orthographe variant incessamment,

Je n'ay dict que ce mot ; car l'on peult aisément
Juger telle la fin que le commencement ;
Aussi ne chantoit-il sinon que pour induire
Nostre gaillarde troupe à dancer et à rire.
Il nous met tous en train, et faict de la façon
Que chacun est contrainct de dire sa chanson.
  Le chant estant cessé et la dance finie,
On void le soleil bas ; par quoy la compagnie
Laisse le lieu plaisant, puis, faisant un grand tour
Pour trouver beau chemin, s'en revient à Beau-jour,]
Où il fut arresté que, lorsque la Courriere
Prediroit le lever de la grande lumiere,
Jaquet et Valentin par la garenne iroient
Cercher les grands terriers, et les estouperoient.
  Ja mainte estoille avoit, luisante et enflammée,
Par le hault ciel repris sa place accoustumée,

Description du jour failly.

Gaucher, dont il s'agit ici, est évidemment le personnage désigné au vers 250, c'est-à-dire l'auteur lui-même.

680. Dans l'édition de 1604, les vers 648-680 sont ainsi remplacés :

> . . . . Je leur compte l'amour
> Et les pleurs du chasseur; bref, en peu de langage,
> Je leur dy le plaisir qu'on reçoit au boscage.
> Chacun aprés soupper fait aux champs un grand tour,
> Puis, approchant la nuict, s'en revient à Beau-jour...

681. *La Courriere :* L'Aurore.

> L'Aurore au crin d'argent, diligente courriere,
> Annonce le lever de la grande lumiere.
> (Gauchet. *L'Esté, la Chasse du cerf,* vers 17-18.)

683. *Jaquet* et *Valentin :* Valets de chiens.

684. *Estouperoient* (estouper, du bas latin *stuppare,* lequel vient de *stuppa* ou *stupa,* étoupe) : Boucheraient (avec des branchages et de la terre. V. vers 6 du chapitre suivant.)

Et le soleil baissé, qui ja plus ne flamboit,
Par les monts, par les champs, les ombres redoubloit,
Et de la brune nuict les drillantes lumieres
Appelloient au repos nos humides paupieres;
Qui faict que nous montons en la chambre, où le lict
Ce qui s'estoit passé le jour ensevelit.

LA CHASSE DU RENARD.

Si tost que cacquetant l'arondelle legiere
Eut du lict arraché la bonne-mesnagiere
Par son chant redoublé, Jaquet et Valentin
(Comme on leur avoit dict) s'en vont de grand matin
Cercher les grands terriers, d'où, d'une besche large,

688. Var. . . . . . *par les champs, sa clarté nous embloit.*

689. *Drillantes :* Brillantes. Au seizième siècle, on employait dans le même sens les mots *driller* et *briller*. — Selon M. Littré (*Dictionnaire*), driller viendrait du verbe anglais *to drill*, percer, s'échapper. — Dans l'édition de 1604, Gauchet met *brillantes*. — *Les drillantes lumieres de la nuict* sont les étoiles. — Ronsard dit aussi :

> Quand à mes yeux les estoiles *drillantes*
> Viennent la nuit en temps calme s'offrir,
> Je pense voir ses prunelles ardantes,
> Que je ne puis ny fuire ny souffrir.
> (*Amours*, liv. II, § VI, Chanson.)

1-5. Var. *Si tost que l'arondelle eut predit que l'aurore*
Alloit rougir le ciel d'un teinct qui le redore
(Ainsi qu'il estoit dit), Jaquet et Valentin,
Des mi-nuict esveillez, s'en vont de grand matin
Cercher les forts terriers. . . . .

Arondelle, aronde : Vieux noms de l'hirondelle.

Ils ont bouché l'entrée avecq force branchage
Aux gueulles amassé ; ayant faict, arrivez,
Ils trouvent, au logis, leurs compaignons levez,
L'un pliant un panneau, l'autre qui, d'une aiguille
Propre pour cest effect, par endroits le r'abille ;
L'un des affiches faict. Bref, avecques grand soin
Tout se trouve apresté de quoy l'on a besoin.

Encore au lict plumeux, pleins de molle paresse,
Nous vint trouver Jaquet pour aller à la messe.
Nous nous levons à l'heure, et descendons à bas.
La messe nous oyons, puis redoublons le pas ;
D'autant que trop tardifs avions laissé l'aurore,
Et le soleil levé, qui ja des-ja redore
Non seulement des monts les hauts inhabitez,
Mais aussi des pleins champs les bosquets escartez.

[Doncques estans repeus de viande celeste,

7. *Gueulles :* Gueules, entrées des avenues ou coulées d'un terrier.

11. *Affiches :* Probablement des *banderoles*, bandes de papier ou d'étoffe attachées de distance en distance sur un cordeau que l'on tendait le long de la lisière d'un bois. Agitées par le vent, les banderoles effrayaient le gibier et l'empêchaient de passer. Cet engin avait été emprunté aux Grecs et aux Romains, qui attachaient au cordeau des plumes de cygne et de vautour. La blancheur des unes et l'odeur fétide des autres en faisaient un véritable épouvantail, dont Gratius Faliscus vante beaucoup l'utilité dans son *Cynegeticon*.

17-18. VAR. *Parce que trop tardifz avions laissé l'aurore,*
Suyvie du soleil, qui. . . . .

20. VAR. *Mais des plaines aussi les*. . . . . , . . .

21. *Repeus de viande celeste :* Ayant communié. — L'Eucharistie était son amour; toujours affamée de cette *viande céleste*, et toujours tremblante en la recevant.... (Bossuet, *Oraison funèbre de Marie-Thérèse d'Autriche*.)

Nous allons voir s'ailleurs le desjeuner s'appreste.
Jaquet en ce-pendant, au lieu déterminé,
Pour prendre le renard l'attirail a mené
Vis-à-vis des terriers, où, dans un chemin large,
Il a faict à propos estendre le cordage.
Deçà sont les terriers, delà le fort du bois,
D'où le subtil renard, entendant les abois,
Partira pour venir (comme cault il prejuge)
Par un cognu chemin au lieu de son refuge;
Mais le panneau tendu par grande habileté
Bornera sa finesse et sa meschanceté.]
Ce-pendant du logis toute la compagnie
(Ayant ja desjeuné) à la porte est sortie,
Où Thienot prend la trompe, et de sons redoublez
Faict approcher de luy les chiens desja couplez;
Sur l'espaule une gaule, et, d'une torte lesse,

26. *Le cordage :* Les filets en corde.

27. *Deçà :* De ce côté-ci. — *Delà :* De ce côté-là.

29. *Cault* (du latin *cautus*) : Fin, rusé, qui est sûr. — *Comme cault il prejuge :* Comme judicieusement il (Jaquet) préjuge, suppose.

35. *Thienot :* Autre valet de chiens ou piqueur. Plus loin, dans *l'Esté,* au chapitre de *la Chasse du loup* (vers 71-76), il est aussi question d'un Thiénot, veneur des rois Henri II et Charles IX, qui habitait à la ferme du bois Saint-Laurent. Peut-être est-ce le même que celui dont il est parlé ici.

37. *Torte* (du latin *tortus,* participe passé de *torquere,* tordre) : Faite de fil ou de crin tordu.

Lesse : Laisse (ce mot paraît venir du latin *laxus,* lâche, étendu), corde

Meine *Turq,* et *Vollant,* et la bonne *Contesse;*
Jean Thibault d'autre part meine en lesse *Jason,*
Avecq le bon *Muguet* et le viste *Grison;*
Guillaume tient en main et *Champaigne* et *Sauvage,*
Qui pour prendre le loup n'en vouloit davantage.
Ainsi s'en vont le pas, et tiltrent leurs levriers
Là où sont de sortir les renards coustumiers.

Entre la grand' forest, au long de la riviere,
Ont sagement posé la lesse la plus fiere,
Doubtant qu'en cest endroict (lorsque forcé seroit)
Plustost qu'en autre lieu le renard sortiroit,

d'une certaine longueur que le valet de chiens passe dans les couples, et qui lui sert à mener ses chiens en chasse.

38. Var. *Il meine* Turcq, Vollant *et.* . . . .

41. *Guillaume :* Valet de chiens et piqueur.

42. Var. *Qui pour tuer le loup* . . . .

43. *Tiltrent leurs levriers :* Titrent, placent leurs levriers. — *Titre :* Relais où l'on pose les chiens pour courir la bête à propos, quand elle passe. (*Dictionnaire théorique et pratique de chasse et de pêche.* Paris, Musier fils, 1769, v° *Titre.*)

44. *De sortir :* De sortir en plaine.

45. *La grand' forest :* La forêt de Retz ou de Villers-Cotterêts.

46-49. Var. *Ils ont mis sagement la lesse la plus fiere,*
Doubtant que quand forcé le renard se verroit,
Là plus tost qu'aultre part, sa fuite il dresseroit,
D'autant qu'ès environs du. . . . .

Lesse : Quand on parle de lévriers, une laisse se dit d'une couple de ces chiens, qu'ils soient tenus ou non en laisse.

Fiere : Ardente, courageuse.

Pour autant que le long du sablonneux rivage
Sont presque tous buissons, et par la haulte plage,
Où l'on peut galoper le renard à couvert,
Du costé de Viliers, tout s'y void descouvert.
Là, derriere un buisson, se met en embuscade
Thienot avecq sa lesse, et Jean Thibault prend garde
Au costé de Beau-jour, d'où le monde esperoit
Que sans estre apperceu jamais ne s'en iroit.
Ce-pendant vers le bois ceux s'en vont qui ont charge
De conduire les chiens droict le chemin de Garge.
Arrivez prés du fort, les chiens sont descouplez;
De la trompe aussi tost mille sons redoublez
S'entendent çà et là. Voy-les-là de vistesse
Entrez dedans le fort avecq une allaigresse.
Lors le cry, le hollo et l'esclatante voix

Prevoiance de ceux qui ont charge des tiltres.

Les chiens descouplez.

51. *A couvert:* En terrain boisé, sans être vu de l'animal. — En 1583, Gauchet avait mis *à l'ouvert* (en plaine, en terrain non boisé); mais *à couvert*, qui est la leçon de 1604, paraît mieux cadrer avec le sens général de la phrase.

55-56. VAR. . . . . *où chascun esperoit*
Que sans estre apperceu jamais ne passeroit.

Ne s'en iroit : Le renard ne s'en irait.

58. *Garge,* que plus loin, selon le besoin de la rime, Gauchet appelle tantôt *Grage* et tantôt *Gage,* ne peut être que *Chavres,* hameau situé dans la forêt de Retz, au nord-ouest d'*Ivors.* Sur les anciennes cartes, ce hameau est désigné sous les noms de *Champré,* de *Cavres* ou de *Chaures.*

63. *Hollo :* Cri pour exciter les chiens. — *Ho, lo, lo, lo, lo, loooo :* Expression qu'emploie le matin le valet de limier, quand il est aux bois, pour exciter son chien à aller devant et à se rabattre (tomber sur les voies et donner connaissance) des bêtes qui passeront. (*Dictionnaire théorique et pratique de chasse et de pêche,* t. II, p. 23 et 278.)

Des chasseurs bien appris redouble par le bois ;
Richard entre dedans, puis chascun, d'une gaulle
Se chargeant les deux mains, se descharge l'espaulle.
Ils battent les buissons, et, entrans plus avant,
Encouragent les chiens qui chassent au devant,
Cerchans par le taillis et pleine bosquageuse
Tant du nez que des yeulx la beste cauteleuse.
Un crie : « Appelle ! appelle ! » un autre : « Il passe icy ! »
L'autre crie souvent : « Ha ! *Mirauld,* voy-le-cy !
Au renard ! au renard ! » et de termes de chasse,
Propres à celle-cy, ils estonnent la place.
Les chiens, par cy, par là, non encore ameutez,
Les traces de bon temps cerchent de tous costez.

71. *Appelle : Appeler,* quand on parle de chiens *courants*, signifie chercher, donner, aboyer sur la voie.

> Quelque terrier, dit-il, a sauvé mon galant ;
> Mes chiens n'*appellent* point au-delà des colonnes.
> (La Fontaine, *le Renard anglais.*

72. *Voy-le-cy :* Vois-le ici, le voici.

74. Var. . . . . , *vous estonnent la place.*

75. *Non encore ameutez :* Ne chassant pas encore ensemble, non réunis, non ralliés sur une même voie. — On dit que *les chiens sont ameutés,* quand ils chassent bien ensemble. — D'Yauville (*Traité de vénerie, vocab. gén. des termes de la chasse du cerf*, v° *Ameutés*) trouvait cette expression vieillie ; aussi conseillait-il de dire, en pareil cas : *Les chiens sont bien ralliés.*

76. Var. *Les erres de bon temps.* . . . .

Traces : Marques ou empreintes sur la terre du pied d'un animal. — Ce mot s'emploie surtout, quand il s'agit d'une bête noire (sanglier ayant plus d'un an). — (Baudrillart, *Dictionn. des chasses,* v° *Trace.*)

De bon temps : En termes de vénerie, *revoir de bon temps* c'est trouver une

Le renard trouvé.

A la fin *Billebault,* qui le premier commence,
Double l'aboy cognu, puis roidement s'advance.
Alors quiconque l'oit (pour l'avoir esprouvé)
S'asseure qu'aussi tost le renard est trouvé.
L'on crie : « Va à luy ! » d'autant que tout le reste
De la meute le croit. Ainsi chascun s'appreste
A crier, à gresler. Lors s'esleve un grand bruit
Du cor, et de l'aboy de la meute qui suit ;
Tous les chiens, d'une voix hautement redoublée,
Frappent le mont voisin et la proche vallée ;
Là s'oit une musique, et de tous les costez
Bavolent les oiseaux du bruit espouvantez.
  Le renard estonné, se voyant en derriere
Tel nombre d'ennemis, monte vers sa tasniere ;

voie fraîche et de la nuit. Si la voie est d'un jour ou deux, on dit qu'elle est *de vieux temps.* — *Aller de temps* se dit d'un chien, quand la voie n'est pas ancienne et qu'il en remontre (donne connaissance). — On juge qu'une voie est *de bon temps,* quand la partie creuse de l'empreinte est fraîche. (Baudrillart, *ibid.*, v° *Temps.*)

77. Var. . . . . . Billebault, *bon chien par excellence,* . . .

79. Var. *Lors quiconque l'entend.* . . . .

80. *S'asseure :* Est persuadé, a la certitude que...

83. *Gresler :* Sonner du grêle ou sonner grêle. — *Grêle, ton grêle,* ton haut et le plus clair de la trompe. (*Dictionn. théorique et pratique de chasse,* t. I, p. 454.)

87. Var. *Là s'entend la musique,* . . . .

88. *Bavolent : Bavoler,* terme de fauconnerie, voler bas, de branche en branche, voltiger.

Mais, tousjours en fuiant de plus fort en plus fort,
S'approche du panneau, où se cache sa mort.
Mais (soit qu'il eust le vent de l'embusche prochaine
Qui garde le panneau, ou qu'il fust hors d'aleine
Pour courir en à-mont) il rebrousse chemin, **Ruze du renard.**
Costoiant le filé tousjours à droicte main,
Puis, pensant aux suivans jouer de quelque trousse,
Dessus ses pas premiers, cauteleux, il rebrousse,
Et, fuiant d'où il vient par un païs couvert,
Cerche, pour se sauver, quelque terrier ouvert;
Mais la meute, qui suit, peu de loisir luy donne
A faire ce qu'il veult; par chemin il s'estonne
Voyant les trous bouchez, et void par ce moyen
Qu'il ne peut se sauver de la rage du chien.
Il pense de sortir; mais il void en campaigne;

91-92. VAR. *Et fuyant à couvert, de plus fort en plus fort,*
S'approche des panneaux, ...

94. VAR. *Qui garde le filet, ...*

95. *En a-mont :* Au-dessus, en avant, en montant.

96. VAR. *Costoyant le panneau. . . . .*

97. *Jouer de quelque trousse :* Jouer quelque tour, tromper par ses ruses. L'expression *donner une trousse* (faire quelque tromperie) à quelqu'un, quoique vieillie, est parfois encore usitée.

99. *Païs couvert :* Endroit, terrain couvert de bois.

101-104. VAR. . . . . *trop peu de temps lui donne*
Pour faire ce qu'il veult; en fuyant, il s'estonne
De voir les trous bouchés, et creint par ce moyen
Ne pouvoir se. . . . .

105. VAR. *Il se resould partir; . . . .*

Dessus le hault, tiltrez, et *Sauvage* et *Champaigne,*
Qui faict qu'ayant torné la garenne trois fois
(Sans qu'il oie cesser aprés luy les abois
Ny le cri qui le suit), en fin il prend sa course
Où le bruit importun de la chasse le pousse,
Tant que les drus abois le contraignent monter
Là où il sera pris, s'il ne sçait bien sauter.

Le renard ayant apperceu le panneau ne se jettera jamais dedans, s'il n'y est extremement forcé.

Voicy, d'un roide cours, la cauteleuse beste
Pour donner au panneau; mais elle tourne teste,
L'ayant veu devant soy, et tasche de trouver
Passage plus certain pour par là se sauver.
Mais, se voyant des chiens et des hommes forcée,
Pour le plus court chemin dedans s'est enlassée,
En espoir de tout rompre, et passer aisément
Par le travers lassé du cordeux instrument.

Le renard pris.

Elle n'est assez forte, ains trop foible y demeure,
Et, devant qu'en sortir, est force qu'elle meure,
Car les chiens bien mordans luy deschirent la peau,
Et loing dedans le bois la tirent du panneau.
Un cri d'autre costé s'entend par le bosquage,
Qui plus en plus redouble, et tousjours d'avantage

109-110. Var. *Ny le cri, ny le cor), en fin d'une secousse*
Il fuit où le grand bruit de. . . . . . .

112. Var. *Où prins il se verra,* . . . .

113. *Voicy :* Voici venir.

115. Var. *L'ayant veu de si pretz,* . . . .

118. *Pour :* Par.

126. Var. . . . . *et haussant d'advantage*. . . .

Un autre renard trouvé.

A nos oreilles vient. Nous courons celle part.
Approchez, entendons : « Au renard! au renard! »
Lors j'embouche la trompe, et bien viste j'appelle
Et à cry et à cor à la proye nouvelle
Les chasseurs et les chiens, qui tirent à l'endroit
Où desja le renard subtil se desroboit.
Voi-les-cy tous venir recerchans par la place
Du puant animal le chemin et la trace;
Un commence, un le suit, puis ensemble à la fois
Tous, d'un commun accord, redoublent leurs abois.
Il fuit puis cy, puis là; les suyvans qui l'approchent,
Et le voient à l'œuil, plus furieux descochent.

Comparaison.

Ainsi que le milan, qui, ayant à ses yeux
Le poulet innocent, va devallant des cieux
D'un vol tempestueux, et, fendant le nuage,

127. *Celle part :* Vers cette partie du bois d'où viennent les cris.

128. VAR. *Approchez, nous oyons :* . . . .

131. *Tirent :* Courent. En vénerie, pour faire suivre les chiens, quand on les appelle, on leur dit : *Tirez.* (*Dictionn. théor. et pratiq. de chasse et de pêche*, v° *Tirer.*)

132. VAR. . . . . *fuyant se desroboit.*

138. VAR. *Et le voyent devant,* . . . .

Descochent : Décocher, terme de fauconnerie, se dit d'un oiseau de proie qui, du haut d'un arbre ou d'un rocher, part comme un trait pour venir fondre sur un gibier.

140. VAR. *Le pepiant poulet,* . . . .

Le milan (milan royal, *falco milvus*) vient quelquefois planer au-dessus des habitations pour s'emparer des jeunes volailles. (Baudrillart, *Dictionnaire des chasses,* v° *Milan.*)

Haste son æsle viste, et vient de plus grand'rage.

Le renard ne sort du bois, s'il n'est fort pressé.

Ainsi les chiens, suivans le renard estonné,
Le tiennent de si prés, qu'ils l'ont environné;
Tant que, n'ayant loisir de tourner en arriere,
Est contrainct de sortir où la lesse legiere,
Que Guillaume menoit, estoit tant à propos,

Lesse descouplée.

Qu'aussi tost il la vid descouplée à son dos.

Voy-les-cy peu à peu à course furieuse,
Menassans les costez de la beste trompeuse :
Là, ses subtilitez ne luy sont pour secours,
Ses dents encores moins; mais elle a son recours

Ruse du renard.

Et refuge dernier à l'urine puante,
Dont sa queüe elle arrouse, et dont, caute et meschante,
Pense chasser les chiens, en la jettant au vent,
Pour en baigner le nez de l'ennemy suyvant;

Signe de levriers hardis et furieux.

Mais trop fiers et hardis (sans craindre telle ordure)
Luy vont donnans tous deux une atteincte fort dure.
Un le prend au collet, l'autre vient, hazardeux,

146. VAR. *Il est contrainct sortir*. . . . .

155. VAR. *Les chiens elle desgoute, en*. . . . .

156. Si levriers le (le renard) courent, le dernier remede qu'il a, s'il est en plein pays (en plaine), il conchie volontiers levriers, afin qu'ils le laissent là pour la puanteur et ordure : et aussi pour la puanteur qu'il a, un petit levrier qui prend tout seul un renard fait hardiment : car j'en ay veu de grands qui prenoient bien le cerf, et sanglier, et loup, qui en laissoient bien aller un renard. (*La Venerie* de Jacques du Fouilloux. Édit. Robin et Favre; Niort, 1864. — *Les Chasses du roy Phebus,* chap. *du Renard et de toute sa nature*.)

158. VAR. *Ils luy donnent tous deux*. . . . .

159. *Hazardeux :* Qui se hasarde volontiers, peu prudent, hardi.

Qui luy serre les flancs; tant qu'en un coup ou deux
Ont tiré de son corps les entrailles puantes,
Baignans du sang fumant les herbes rougissantes.
En ce-pendant les chiens, qui sont sortis du fort,
Suivans ses pas trassez, arrivent à sa mort.
Oyans l'aboy dehors nous sortons tout à l'heure,
Et courons là pour voir si la beste demeure;
Là, où le bruit s'entend, Thienot court à grands pas,
Puis plus loing nous voyons les chiens tout en un tas,
Desja rouges de sang, lesquels, à gueulle ouverte,
Haletent, eschaufez, sur l'herbelette verte.
Nous leur laissons reprendre aleine, puis entrons
De rechef dans le fort, où rien ne rencontrons
Sinon que du conil, dont, de la meute toute,
N'y en avoit que deux qui en suivoient la route,
Pelote et *Diamant;* le reste, un peu plus fort,
Court et lievre et renard, et les conduit à mort,
N'ayant soin du conil. Ayans faict nostre chasse,

Bons chiens courans refusent le conil.

161. VAR. *Ils luy tirent du corps. . . . .*

171-174. VAR. *. . . . . , puis suyvons*
De rechef dans le fort, où rien nous ne trouvons
Que du fraiz de conil, dont, de la meute toute,
Nous n'en avions que deux. . . . . . .

Rencontrons : En vénerie, *rencontrer* se dit surtout des chiens qui commencent à trouver la piste du gibier. — *Prenez garde, ce chien rencontre! le limier rencontre!* — (Baudrillart, *Dict. des chasses,* v° *Rencontre.*)

Conil, connil ou *connin* (du latin *cuniculus*) : Lapin.

Que deux : Que deux chiens.

177. *N'ayant soin de :* N'ayant souci de, ne prenant pas garde à.

Quelque terrier ouvert cerchons de place en place
(Car l'on n'avoit bouché les gueulles qu'aisément
On pouvoit fossoier). Or doncques freschement
Nous trouvons d'un terrier l'entrée saboulée.
L'on monstre à *Diamant* la relante coulée;
Il s'y lance d'un coup, puis des pieds et des dents
Se faict passage, et dict que la beste est dedans.
Turquette aprés y va, qui, meilleure et plus seure,
Que le chien n'est menteur de rechef nous asseure;
Mais nous ne sçavions pas dans ce terrier nouveau
Lequel ce pouvoit estre, ou renard, ou blereau.

LA CHASSE DU BLEREAU EN TERRE.

L'on envoye au logis en toute diligence
Faire venir engins propres à telle usance :
Tarriere plate et ronde, et coupant pour hacher

178. VAR. . . . . *nous cerchons par la place.*

180. *Fossoier :* Fossoyer, bêcher, fouiller, clore, défoncer.

181. VAR. . . . . *la terre saboulée.*

L'entrée saboulée : L'entrée, dont la terre avait été remuée, bousculée.

182. *Relante :* Ayant une odeur de relent (d'humidité, de moisi).

Coulée : Galerie, avenue.

185. Dans l'édition de 1604, *Turquette* est remplacée par *Morette.*

188. VAR. *Si c'estoit ou putois, ou renard, ou blaireau.*

2. *Usance :* Usage.

3. *Tarriere* (du latin *taratrum*). — Le Verrier de la Conterie (*l'École de la*

La racine qui nuit et pesle pour bescher,
Piette large et estroicte, houë, tenailles fortes,
Bref, pour fouiller en terre, oustils de toutes sortes.
  Deux ou trois forts vallets on faict aussi venir
Pour hoüer et bescher; pendant on faict tenir
A l'une et l'autre gueulle un homme, qui la beste
Empesche de sortir, s'il luy monte à la teste.
On se couche, on escoute; un dans la gueulle bat,

Instrumens pour fouiller renards et blereaux.

chasse aux chiens courans, chap. v, *de la Chasse du renard et du blaireau*), indique trois espèces de tarières, qu'il décrit ainsi : « La *tarière pointue* res- « semble à la *vrille* d'un sabotier, mais elle est assez grosse et large pour « faire un trou de 7 à 8 pouces de largeur. Sa hauteur est au moins de 4 pieds « et demi, mais toujours proportionnée à la profondeur des terriers où l'on « est obligé d'en faire usage. A 2 pouces près du bout est un anneau mobile « et très-fort, dans lequel on passe un morceau de bois gros comme le « bras, lorsqu'on veut s'en servir. La *tarière ronde* est parfaitement semblable « à un certain autre outil, dont le sabotier se sert pour vider ses sabots, et « qu'on appelle *cuiller*. Cette tarière est encore plus grosse que la précédente ; « elle a cette propriété de tirer la terre en la perçant; du reste, elle res- « semble à la *tarière pointue*. La *tarière plate* est faite comme une pelle et « porte le même diamètre que la *tarière ronde*. Son usage est de fermer les « *maires,* pour empêcher les renards et blaireaux de passer outre. Au surplus, « ces trois tarières doivent être très-solides, et les hommes qui les tourne- « ront extrêmement forts. *Quelques pots de cidre donnent à ces messieurs-là une « vigueur admirable.* »

5. *Piette* (du Fouilloux dit parfois *pietre*) : Sorte de houe, mais plus forte.

Houë : Instrument de culture composé d'un manche en bois long d'environ un mètre et d'une lame de fer fixée par une douille, faisant avec celui-ci un angle plus ou moins aigu.

8. *Hoüer :* Défoncer la terre avec la houe.

Pendant : Pendant ce temps-là.

10. *S'il luy monte à la teste :* Si la bête monte à l'orifice de la gueule.

11. *Bat :* Frappe la terre avec la main.

Pour les chiens de dedans animer au combat,
Et ceux qui sont dehors, estonnez à merveilles,
Aux abois de dedans eslevent les aureilles,
Et pource que, trop gros, ils n'entrent point dedans,
Aux pieds tirent la terre, et la racine aux dents,
Pour se faire passage, où, de façon estrange,
On void comme *Pitault* et l'une et l'autre mange
De cholere poussé, qui, d'un courage hault,
Au profond du terrier se desire à l'assault.
Tandis voicy venir, d'une alleure hastive,
Avec les ferremens la bande qui arrive.
Qui, pour commodément et promptement fouiller,
Sont venus, sur le champ, leurs habits despouiller;
Ils crachent en leurs mains, puis empoignent le manche,
L'un d'un houyau testu, l'autre d'un fer qui tranche;

Signe de grand cœur pour chiens de terre.

16. VAR. *Ils tirent et la terre. . . . .*

19. VAR. *De grande ardeur poussé, ...*

20. *Se desire à l'assault :* Brûle du désir d'aller assaillir l'animal.

21. *Tandis :* Pendant ce temps-là.

22. *Les ferremens :* Les tarières, les piettes, etc., susindiquées. — Du Fouilloux, à la suite de son charmant chapitre, *Comme il faut bescher et prendre les renards et tessons*, donne le dessin des instruments ou *ferrements* « qu'il faut avoir pour ce faire ». Les amateurs de cette espèce de chasse peuvent trouver là d'utiles renseignements.

23. *Qui :* Quelques uns, certains.

26. *Houyau :* Hoyau, sorte de houe, mais plus forte.
Testu : A tête, dont le fer, formant un angle avec le manche, constitue comme une tête. — On appelle *têtu* un marteau à tête carrée avec lequel on abat la pierre, près des arêtes, pour la dégrossir.

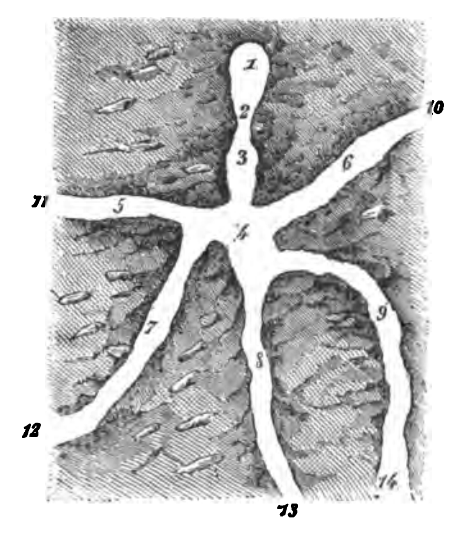
L'autre prend une besche, et, de pied et de main,
Faict faire au ferrement ample et large chemin.
Doncq, de leurs fortes mains au travail coustumieres,
Percent où est l'aboy, avecques les tarrieres,
La terre, qui faict place, et d'un trou large et rond
Descouvrent du terrier la[1] mere et le profond.

Il faut percer ainsi droict sus l'aboy.

[1] La mere d'un terrier est la principale et plus grande coulée.

30. **Var.** *Ils percent au-dessus avecques les tarrieres.*

32. *Mere :* Gauchet, comme du Fouilloux, dit *mere,* tandis que Le Verrier de la Conterie écrit *maire.* On nomme encore aujourd'hui *mère* l'entrée de la tanière d'une bête fauve. Si l'orthographe de Le Verrier est la vraie, *maire* serait le vieil adjectif *maire* (du latin *major*), devenu substantif. — Gauchet ne



1. Accul. — 2. Fusée. — 3. Maire. — 4. Carrefour. — 5, 6, 7, 8, 9. Avenues ou coulées. — 10, 11, 12, 13, 14. Gueules.

donne pas au mot *mère* ou *maire* la même signification que La Conterie. Cependant le plan ci-dessus d'un terrier et la description suivante, empruntés à l'*École de la chasse aux chiens courans,* permettront de suivre plus facilement le poëte dans sa narration.

« La *maire* précède l'*accul*, et c'est dans la *maire* que les renards et blai-

La queüe à l'un on void, qui tantost de vistesse
Monstre, en se reculant, que la beste le presse,
Puis rentre de fureur, et, de teste et de cul,
Repousse l'ennemy jusqu'au fond de l'accul.

Comparaison.

Ainsi qu'un bon soldat, qui, plein d'un haut courage.
Pour prendre quelque fort, va couvert d'une targe
A travers une bresche, où l'ennemy hautain
Contre luy, furieux, combat de main à main;
Un tantost va avant, et tantost en arriere
Rudement repoussé; tousjours l'audace fiere
Veult faire entrer celuy, et cestuy, d'autre part,
S'il peult, son ennemy pousse loing du rampart.
Ainsi dans le terrier un resiste et tient fort,

« reaux tiennent d'abord aux chiens. La *maire* est une place plus ovale que « ronde, de deux à trois pieds de diamètre; une route y arrive par le bout. « A l'autre bout est un trou extrêmement étroit de trois pieds de long, plus « ou moins, qui communique à l'*accul* et que nous appelons *fusée :* cette fusée « est quelquefois percée en ligne droite, mais le plus souvent elle ressemble « à la courbe ou manivelle d'une broche; c'est-à-dire qu'à la sortie de la « *maire* elle est creusée d'abord à plomb, et qu'ensuite elle se redresse pour « arriver à l'*accul,* qui est une place ronde de douze à quinze pouces de hau- « teur sur vingt-quatre ou trente pouces de largeur, et qui n'a aucun débou- « ché. » (*École de la chasse aux chiens courans,* édit. 1845, ch. v, *de la Chasse du renard et du blaireau.*)

33. *A l'un :* A l'un des chiens.

38. *Targe* (de l'anglo-saxon *targe,* d'où on a fait le verbe se targuer) : Bouclier.—Au quinzième siècle, on donnait plus particulièrement le nom de *targe* au bouclier des hommes d'armes et des archers. (Littré, *Dictionnaire,* v° *Targe.*)

43. *Celuy* (ci) : Le bon soldat, l'assiégeant.

Cestuy : Celui-là, l'assiégé.

L'autre se pousse avant et veult gaigner le fort,
Tant qu'en fin nous voyons la beste qui reculle
Au plus creux du terrier, où la crainte l'acculle ;
Tellement que l'aboy qui de dedans sortoit,
A peine jusqu'au trou du terrier se portoit.
Alors, me coulant bas, je preste contre terre
L'aureille, pour juger où se meine la guerre,
Et, frappant de la main deux, trois et quatre fois,
Je donne cœur aux chiens et double leurs abois.
Si que, mieux entendus, ils donnent à cognoistre
Plus seurement l'endroict où la beste peult estre.
  A la fin, asseurez où il falloit bescher,
En trois ou quatre coups nous faisons despescher,
Si bien qu'en peu de temps la mere fut ouverte,
Et aussi tost aprés la beste descouverte.
  Lors le blereau se void, et les chiens d'alentour

Le blereau descouvert.

Se mettent au pertuis, et les uns tout autour;
D'autres la teste en bas, animez à la proie,
S'achevent pour entrer une plus large voie.
  A l'heure *Diamant,* se voyant tel secours,
Entre et se lance, fier, d'un prompt et viste cours,

51. VAR. *Lors, me couchant à bas, je. . . . . . .*

55. *Si que :* Afin que.

62. *Pertuis* (du latin *pertusus,* participe passé de *pertundere,* percer) : Trou, ouverture.

65. *A l'heure :* Présentement, immédiatement, sur l'heure. — A l'heure est l'*ahora* des Espagnols.

66. *Entre :* Entre dans la coulée du terrier.

Sur le collet enflé de la beste, qui pense
Que sa peau dure soit assez pour sa defense,
Les autres chiens tandis, et puissans et ardans,

Confusion pour l'ardeur et courage des chiens.

S'efforcent qui, premier, gagnera le dedans;
Ils empeschent l'un l'autre, et seulement la beste
A ceux qui sont dedans s'amuse à faire teste.
On cuide ce-pendant les retirer de là;
Mais peu ou rien plustost ne profite cela,
Car ils rentrent tousjours; or la meute acharnée
Opiniastrement sur la beste estonnée
Tousjours sa pointe suit; en fin je voy *Mirault*
Qui le tient au collet, les deux jambes au hault.
Il ne peult le tirer, ains en vain s'y efforce,
Car, ainsi qu'il estoit, il n'avoit point de force.

Le blereau se defend, et ne peult toutesfois
Nuire aux chiens de dessus, lesquels souventesfois
L'attachent par le dos; là se void double guerre,
L'une se faict dessus et l'autre dessous terre,
Et l'assailli, qui ja void l'ennemy dedans
L'aboyer teste-à-teste et luy monstrer les dents,
Resiste à son pouvoir, et de dent dangereuse
Le poursuit quelquesfois dedans la mine creuse.

Des tenailles en fin l'on prend, et de bras fors

71. *Ils empeschent :* Ils s'empêchent.

74-75. Var. *Mais peu ou point du tout profite tout cela,*
Car ils rentrent de force; . . . .

89. *Tenailles :* Fortes tenailles carrées, à dents et à longues branches, dont du Fouilloux donne le dessin avec celui des autres ferrements.

On l'attache au collet, pour le mettre dehors,
Et, pource que le nez il creint sur toute chose,
Sous son ventre il le cache et descouvrir ne l'ose.

Le blereau creint le nez, pour estre la partie la plus mortelle qu'il ait.

En ce-pendant les chiens, de fureur transportez,
Sa dure et forte peau tirent de tous costez;
Mais peu ou point du tout profite leur morsure,
Car plus que d'un sanglier ils trouvent la peau dure.
On leur oste à la fin, puis faict-on retirer
La meute, dont quelqu'un tousjours le vient tirer;
Puis, luy ayans rompu la maschoëre forte
De desoubs, à Beau-jour dans un sac on l'emporte.

On rompt la maschoëre de dessous au blereau, peur qu'il ne blesse les chiens.

Nous tournons au logis à pas lent et petit,
Emportans avecq nous la prise et l'appetit.
Nous nous mettons à table, et, parlans de la prise,
Des ruses, des assaults, des tours, de la surprise,
Nous passons le disner. De la table levez,
Sommes tous au milieu de la court arrivez,

92. « C'est une chose certaine, que les tessons (blaireaux) craignent le nez grandement, aussi ne leur sçauroit-on donner si petit coup de baston dessus, qu'ils ne meurent soudainement. » (Du Fouilloux, la *Vénerie*, ch. LXI.)

99.-100. *La maschoëre forte de dessoubs :* C'est à la mâchoire inférieure que « sont fichez les grands crochets »; aussi on la brise pour que l'animal soit inoffensif. « Si, d'aventure, on ne veut la rompre, il faut, conseille du Fouilloux, coupper tous les crochets et toutes les maistresses dents, de peur qu'il (le blaireau) morde et fasse mal. » L'expérience avait rendu le veneur poitevin fort habile en pareille matière. « A telle chasse, ajoute-t-il, il est requis d'être botté; car plusieurs fois ils (les tessons) m'ont emporté le lopin de la chausse et la chair qui estoit par dessous. » (*La Vénerie*, ch. LXIII.)

101. VAR. *Ainsi nous en allons à pas*. . . . . . .

Où conduire faisons *Diamant,* et *Turquette,*
Foliot, et *Garçon,* et la jeune *Folette;*
Puis, tous les huis fermez, dedans le sac caché,
Enflé comme un tabour, le blereau fut lasché.

Le combat des petits chiens et du blereau.

Aussi tost un aboy à l'environ commence;
Comme la beste peult se remet en defense;
Elle va, puis retourne, et s'acculle en un coing,
D'où les chiens approchans n'aboyent que de loing.
Lors, du plat de la main, animans leur courage,
Faisons que du blereau s'approchent d'avantage.

Diamant le premier, et le plus courageux,
Brusquement le poursuit; les autres, moins paureux,
Le voyans assaillir, tous d'un accord s'advancent,
Et ores à son col, or à ses flancs se lancent;
Mais ils mordent en vain, car sa trop dure peau
Ne se peult offenser par si foible troupeau.

Le blereau s'eschauffe comme un sanglier.

En fin, comme un sanglier, d'une fureur poussée
Vient au milieu de nous la beste courroussée,

107. Var. *Où nous faisons venir* Diamant et Morette...

109. *Huis* (du latin *ostium*) : Portes, issues.

110. *Tabour :* Tambour.

111. Var. *Quant et quant vous oyez l'aboy qui recommence...*

116-117. Var. *Les faisons approcher du blereau d'avantage.*
Diamant le plus fier et le plus vigoureux...

120. *Ores à son col, or à... :* Tantôt à son col, tantôt à...

122. *S'offenser :* Être attaquée, déchirée, recevoir une lésion. — La blessure de M. de Marsillac est un coup de mousquet dans l'épaule et la mâchoire, qui n'*offense* pas l'os. (Mme de Sévigné, *lettre* du 17 juin 1672.)

Pensant nous offenser; les turquets acharnez
Tousjours sont à ses flancs bouillans et obstinez.
[Il court de çà de là, tel qu'en un marescage
Faict le sanglier poussé des chiens et d'une rage.
Les plus grands enfermez, entendans le debat,
Heurlent du dueil qu'ils ont qu'ils ne sont au combat.]
En fin, ceux-cy lassez, au vallet on commande

125. L'édition de 1604 porte *bassets* au lieu de *turquets*. — Dans la *Vénerie* de du Fouilloux, il n'est question aussi que de chiens *bassets* pour la chasse des renards et des tessons : « Après avoir parlé de la chasse des chiens courans, je feray, dit l'illustre veneur poitevin, un petit traitté de la chasse des chiens de terre... Il faut entendre premierement que nous avons deux especes de bassets, desquels nous dirons la race estre venue des pays de Flandre et d'Artois, dont les uns ont les jambes torses et sont communement à poil court, les autres ont les jambes droites et sont volontiers à gros poil, comme barbets. Ceux qui les ont torses, coulent plus aisément en la térre que les autres et sont meilleurs pour les blereaux, d'autant qu'ils y demeurent plus longuement, tenans mieux sans sortir. Ceux qui ont les jambes droites servent à deux mestiers, parce qu'ils courent sur terre comme chiens courans et entrent de plus grand fureur et hardiesse en terre que les autres, mais ils n'y demeurent pas si longuement, d'autant qu'ils se tourmentent à combattre les renards et tessons, ce qui les contraint d'en sortir pour prendre l'air. » (*La Vénerie*, ch. LX.)

Robert de Salnove, ancien page de Henri IV et de Louis XIII, lieutenant de la grande louveterie de France, dans sa *Vénerie royale*, dont la première édition parut en 1655, dit, au chapitre 1er de la *Chasse du renard*, que pour chasser cet animal on ne se servait, avant Louis XIII, que de bassets. Dès le seizième siècle, *basset* était donc le nom généralement admis; cependant, comme parmi ses bassets ou turquets Gauchet cite une chienne nommée *Turquette*, il paraît vraisemblable que de son temps certains veneurs avaient des bassets appartenant à une espèce venant de Turquie ou des contrées voisines de l'Orient, d'où les noms de *Turquette*, *Turquets*. M. Bénédict-Henry Revoil mentionne en effet, dans son *Histoire physiologique et anecdotique des chiens* (p. 174), qu'il y a des bassets de Hongrie et d'Illyrie.

131. *Ceux-cy* : Les turquets.

De lascher du chenil cinq ou six de la bande;
Alors, d'une vistesse approchans les costez
Le blereau est de fort dure vie.
Du blereau malheureux, dessus luy sont sautez;
Encores ne peult pas ceste troupe hardie
A ce dur animal faire perdre la vie,
Tant est gros et enflé; on lasche d'abondant
Deux ou trois forts levriers, qui, de plus vive dent,
Tirent et çà et là ses flancs de telle sorte
Qu'ils rendent à la fin la pauvre beste morte.
  Tout le reste du jour (parce que la chaleur
Est grande tellement qu'elle emplist de sueur
Les corps vains et recreus) les uns delibererent
De joüer au tarot, les autres s'en allerent
A leurs chambres dormir; moy, d'un autre costé,
Dans la forest de Rets je me suis transporté
(La harquebuze en main) par les proches vallées,

132-133. VAR. *De bientost decoupler le reste de la bande;*
Alors, d'un cœur ardent, approchans...

135. VAR. . . . . *ceste meutte hardie.*

137. *D'abondant :* De plus, en outre, encore.

141-142. VAR. . . . . *parce que la lueur*
Est chaude tellement. . . . .

143. *Vains :* Mous, abattus. On dit *un temps vain* pour un temps mou; et, en termes de manége, *un cheval vain* est un cheval faible, abattu par la chaleur ou par une médication trop active.

Recreus (*recreu, recru,* participe passé de l'ancien verbe *recroire,* qu'on fait venir du bas latin *recredere se,* se remettre, se confier, se rendre) : Rendus, harassés.

144. *Tarot :* Sorte de jeu de cartes.

Qui de chevreuils dispos plus souvent sont foullées.
Le[1] Puits des Sarrasins je passe par deux fois ;
Puis, rentrant plus avant par l'espoisseur du bois,
Des taillis je m'approche et de là où j'espere
Que telles bestes font plus souvent leur repere.
Je passe la[2] Grand'Laye, et, rebroussant à-mont,
Je tourne deux trois fois la tour de[3] Reaulmont,

[1] C'est un lieu dans la forest de Rets ainsi appellé.

[2] Ceste Laye traverse la forest de Rets de bout en bout.

[3] C'est une ruine et masure sur un mont dans la forest de Rets tout environnée d'arbres.

149. *Le Puits des Sarrasins :* Un carrefour de la forêt de Retz porte encore ce nom. — On voit aussi dans la *Vénerie royale* de Salnove (p. 369) que, lorsque le roi fixait l'assemblée (le rendez-vous) à *Villers-Cotterêts,* le Puits des Sarrasins était une des *quêtes* (cantons désignés aux valets de limier pour y trouver et détourner les animaux qui y sont. D'Yauville, *Traité de Vénerie, Vocabulaire du valet de limier*), et qu'on y envoyait deux hommes.

151-152. Var. . . . . *et des lieux où j'espere*
Que telles bestes font leur repaire ordinaire.

153. *La Grand'Laye* (*laie,* terme d'eaux et forêts, que certains auteurs font venir du bas latin *leia, lia* ou *laia,* voie dans un bois) : La Grand'-Laye, dont il est ici question, devait, ce semble, occuper l'emplacement de la grande route actuelle de Paris à Soissons, laquelle, entrant dans le bois du *Tillet* près de *Gondreville* et sortant aux *Vertes-Feuilles,* traverse la forêt de Retz de bout en bout et sur une étendue de plus de trente kilomètres. Cette route passe justement entre le *Puits des Sarrasins* et *la Tour Réaumont,* dont il va être parlé.

154. *La Tour de Reaulmont :* Les ruines vues par Gauchet n'existent plus aujourd'hui. L'origine de la tour de Réaumont a donné lieu à de nombreuses légendes, que M. A. Michaux a étudiées avec le plus grand soin dans son *Histoire de Villers-Cotterêts,* sans cependant pouvoir arriver à découvrir la vérité. Cette tour, située sur un point culminant de la forêt de Retz, aurait, suivant Carlier (*Histoire du Valois*), été construite, ainsi qu'une autre sise non loin, à Puiseux, par deux frères nommés Haumont, pendant les troubles qui suivirent le règne de Philippe de Valois. Les frères Haumont, personnages probablement d'une certaine importance, se faisaient des signaux du haut de leurs tours et pouvaient ainsi se secourir en cas de danger. Muldrac, dans son *Valois royal,* écrit au seizième siècle, se contente de dire : « La Tour

[1] Sanglier miré : animal qui a passé sept ans.

Où je ne trouve rien, sinon qu'à la descente
Un grand[1] sanglier miré qui de loing se presente.
Je tasche à l'approcher, et, faisant un grand tour,
Je tourne d'un taillis presque tout alentour,
Et le trouve à cent pas; mais la beste qui groigne

es-hauts-monts, où il y a des ruines d'une ancienne tour. » Laurent Bouchel, avocat au Parlement, prétend, dans son *Commentaire sur la coutume de Senlis,* que la tour Réaumont a été habitée par un seigneur nommé Auger le Danois. Enfin, selon quelques auteurs amis du merveilleux, cette tour était un palais de fées, où un géant avait établi sa demeure.

156. *Grand sanglier miré :* « On distingue les sangliers par leurs différents « âges. Ce qu'on appelle *sanglier* est un mâle qui a quitté, il y a six mois, « les compagnies appelées *bêtes noires,* et alors il a trois ans, parce qu'il les « quitte à deux ans et demi. Pendant les six mois dont nous venons de parler, « et qu'il faut encore au sanglier, avec les deux ans et demi, pour acquérir « le titre de *sanglier,* il s'appelle *ragot;* mais, dès qu'il a trois ans faits, il se « nomme sanglier à son *tiers an.* Quand il en a quatre, il se nomme sanglier « *quartanier;* à cinq ans, il est dit *quintanier* ou *vieux sanglier,* et, les années « subséquentes, *grand vieux sanglier*... Il (le sanglier) naît, entre autres, avec « quatre grosses et terribles dents, dont deux dessus et deux dessous : les « deux dessus se nomment *grais* et les deux dessous *défenses.* C'est avec ces « dernières qu'il fait carnage; elles allongent à mesure que le sanglier croît « en âge. Au *ragot,* elles n'excèdent les *grais* qu'environ d'un demi-doigt; au « sanglier à son *tiers an,* de deux doigts; au *quartanier,* de trois doigts. N'ou- « bliez jamais que, dans le sanglier à son *tiers an* et dans le *quartanier,* ces « armes sont on ne peut plus meurtrières. Lorsqu'un sanglier est ce qu'on « appelle *vieux sanglier,* il ne peut plus faire de mal, parce qu'alors ses dents « se tournent en forme de croissant, la pointe vers les yeux ; on le nomme « *miré,* même *contre-miré,* quand elles sont contournées; mais, en revanche, « il foule du boutoir si terriblement fort, que ses coups sont plus souvent « mortels que ses incisions. A cet âge, il a les dents bien moins blanches et « bien moins tranchantes que le sanglier à son *tiers an,* qui n'a pas encore eu « le temps de se les émousser et gâter à la *fougue* (action du sanglier qui « arrache des plantes avec son boutoir) et dans les racines. » (Le Verrier de la Conterie, *l'École de la chasse aux chiens courants,* édit. de Bouchard-Huzard, Paris, 1845. *Chasse du sanglier,* ch. 1er.)

Va tousjours peu à peu, et loing de moy s'esloigne.
[Voyant cela je passe et donne plus avant,
Ayant en mon esprit ma Diane souvent.
Je me trouve à la fin proche du mont[1] des Faées,
Lieu sauvage et desert, plein de monts et vallées,
Bien que plaisant et beau. Or, lassé de cercher,
Dessoubs l'ombrage frais je voulus me coucher.
Là le soleil ne bat, là spire l'aure douce,
Et invite à repos la cotonneuse mousse
Qui s'approche du lieu ; le muguet, le glaeuil,
D'odeur et de beauté comblent le nez et l'œuil.

[1] C'est un lieu dans la forest de Retz ainsi nommé, sur le chemin de Villiers à l'abbaye de Longpont.

162. *Ma Diane :* L'auteur donne ici le nom de Diane à la dame de ses pensées.

163. *Mont des Faées :* Au nord de la forêt de Retz se trouve une route appelée la *route du Faîte* (du latin *fastigium*, faîte, sommet) et qu'on suppose suivre le tracé d'une ancienne voie romaine. Près de cette route, qui traverse la forêt sur une grande étendue, depuis un endroit sis un peu au-dessus de *Grimancourt* jusqu'en face du *Port de la Plateaude*, il existait des agglomérations d'habitants, dont les maisons durent être brûlées pendant les guerres des neuvième et dixième siècles. L'incendie gagna probablement la cime du *Mont du Faîte*, près du *Port de la Plateaude*, et l'imagination frappée des habitants vit dans cet événement l'intervention de quelque être mystérieux, d'où le nom de *Mont des Faées*, qui fut ainsi substitué à celui de *Mont du Faîte*. Dans Salnove, cet endroit est appelé le *Chasteau des Fées*. Et selon l'auteur de la *Vénerie royale* (p. 370), quand l'assemblée était à *Dampleux* (*Damnum Lupi, Domnus Lupus, Templum Lupi*), on y envoyait deux valets de limier pour faire la quête. Aujourd'hui, le lieu indiqué par Gauchet porte encore le nom de *Château-Fée*. (V. l'*Histoire de Villers-Cotterêts* de M. A. Michaux, pages 128 et suiv.) — La Grand'Laye, dont il est parlé plus haut, est peut-être aussi la route du Faîte, qui passe entre la *Tour Réaumont* et le *Puits des Sarrasins*.

167. *Spire* (*spirer*, du latin *spirare*, souffler, respirer) : Souffle.

Il y a là dedans des rossignols sans nombre,
Desgoisans doucement à la frescheur de l'ombre,
Chantans tous à l'envi d'une telle façon
Que les monts et les vaulx retentissent du son.
Tenté du lieu plaisant au sommeil je me donne,
Et aux bestes du lieu seulet je m'abandonne.

SONGE.

Dormant me fut advis (ô dormir bienheureux,
Si tel songe duroit éternel à mes yeux !)
Que du plus hault du ciel cent mille colombelles
Plus blanches que la neige emportoient avec elles
Par l'air un chariot, lequel de loing flamboit
Tout couvert d'or luisant, où par tout s'espandoit,
Rangé mignonnement avecques perles fines,
Maint riche diamant alentour des courtines
D'un beau pourpre luisant, où maint œuvre gentil
S'estendoit compassé d'un artiste subtil.
Les franges de fin or, prodiguement rangées,
Entouroient et couvroient les courtines pourprées ;

177. *Me fut advis :* Il me sembla.

179. *Colombelles* (*colombelle,* diminutif de colombe) : Petites colombes.

184. *Courtines* (du latin *cortina*) : Rideaux, tentures.

185. *Œuvre :* Ouvrage, travail fait à la main, broderie.

186. *Compassé :* Disposé par compas, régulièrement, avec art.

Le banquart est d'argent, où en bosse l'on void
La guerre des Titans, ouvrage qui ne doit
Certainement ceder à celuy qu'en Athene
Grava sur le bouclier de la docte Troienne
L'ingenieux Phidie, où l'on void hault et bas
Monter et devaller les Geans à grands pas,
Chargez les uns d'un mont, les autres d'une roche,
Dont ils se font chemin qui ja le ciel approche.
Là, le grand Juppiter, plein d'ire et de desdain,
Prend (rouge de fureur) le tonnerre à la main,
Et d'un courroussé bras eslançant la tempeste
Accable des Titans l'audacieuse teste;
Les monts roullent sur eux, et, les grands bras ouvers,
Tombent sous leur ouvrage estoufez à l'envers.
Les rouës tout autour faictes de bois d'hebene
Sont pleines de cloux d'or d'une grandeur moyenne;

189. *Banquart :* La banquette, le siége. — Dans ses *Recherches sur l'histoire du langage et des patois de Champagne* (t. II, p. 14), P. Tarbé cite le mot *banquier,* auquel il donne le même sens.

192-193. *Phidie :* Phidias, le sculpteur le plus célèbre de l'antiquité, né en Attique vers l'an 498 avant Jésus-Christ, mort en 431. Son chef-d'œuvre, la statue colossale de Minerve, en or et ivoire, était placé dans le Parthénon, à Athènes.

La docte Troyenne : Minerve. — Minerve, déesse de la guerre, était aussi celle de la sagesse et des arts, d'où l'épithète de *docte,* que lui donne ici le poëte. On l'appelait encore Pallas, et c'est sous ce nom qu'elle était adorée à Troie. Elle y avait, dans la citadelle, un temple célèbre renfermant sa statue, le fameux *Palladium,* présent des dieux, auquel l'oracle d'Apollon avait attaché les destins de la ville et qui fut ravi par Ulysse et Diomède.

202. *Tombent :* Ils tombent.

Le moyeux est couvert et les gentes aussi
D'un beau fueillage d'or, esmaillé tout ainsi
Qu'un grand orme se void que le rampant lierre
Du pied jusqu'au sommet estroittement enserre.
Le hault est d'un beau v'lours, où mille papillons
Et mille flammes d'or se rangent par sillons.
  Dessous le dais, paré de mainte pierre exquise,
Plus belle que Venus je voy Diane assise,
A qui plus blanc que lis reluit l'habillement
D'un beau satin, couvert de fleurs entierement
Faictes de beau fil d'or; une belle couronne
De naturelles fleurs son beau chef environne;
Les cheveux crespelus sont (au-tour amassez)
D'un riche ruben d'or mignonnement troussez;
Une part çà et là folastrement flotante
S'abandonne aux zephirs d'une trace ondoyante.
Là se void un carcan d'inestimable pris,
Qui luy flatte le front ouvert et bien appris :

209. *Le hault :* Le dais.

V'lours : Velours.

216. *Chef :* Tête.

217. *Crespelus* (*crespelu*, diminutif de *crespu,* crépu) : Frisottés, crépés.

218. *Ruben :* Ruban. Diez fait dériver ce mot des mots allemands *ring,* anneau, et *band,* lien. — Ronsard, le contemporain de Gauchet, écrivait *riban.*

220. *D'une trace ondoyante :* Formant une trace (traînée) ondoyante.

221. *Carcan* (de l'ancien haut allemand *querca,* cou, gosier) : Collier de pierreries, peut-être aussi diadème.

222. *Bien appris :* Distingué, noble, beau.

Telle que se voyoit dedans les champs d'Amphrise,
Ornée à l'advenant pour plaire à son Anchise,
L'escumiere deesse. On void à son costé,
Prise par les cheveux, la fiere Cruauté,
Et void-on d'autre part le carquois et les flesches
Dont cest aveugle enfant jadis fit tant de bresches.
L'arc aussi destendu, et le follastre enfant
Guidoit par l'ær legier le beau char triomphant,
Qui descend peu-à-peu; lors, avec doux visage,
S'approche ma Diane et me tient tel langage :
« O de moy plus aymé que n'est aymé mon cœur,
Et plus cent mille fois que frere ny que sœur,
A qui seule je veux, d'une éternelle envie,
Consacrer mon amour, et mon ame et ma vie!
O mon Pirasme cher! ô tout le confort mien!

223. *Amphrise :* Rivière de Thessalie, sur les bords de laquelle Apollon garda les troupeaux d'Admète.

224. *Anchise,* prince troyen, fils de Capys et arrière-petit-fils de Tros, fut aimé de Vénus. De leurs amours naquit le célèbre Énée.

225. *L'escumiere deesse :* Vénus. Cette déesse, suivant certains auteurs, était fille de Jupiter et de Dioné; d'autres la faisaient naître de l'écume de la mer. C'est cette dernière version que semble admettre Gauchet. Vénus était l'épouse de Vulcain, le plus laid des dieux, auquel elle fit de nombreuses infidélités avec Jupiter, Mars, Anchise et beaucoup d'autres dieux ou héros, si nous en croyons la Fable et les poëtes.

228-229. *Cest aveugle enfant... le follastre enfant :* Cupidon, dieu de l'amour.

232. *Ma Diane : Diane* est ici, comme au vers 162, la dame des pensées du galant poëte.

235. *Envie :* Désir, volonté.

237. *Pirasme :* Pyrame et Thisbé appartenaient à deux familles de Babylone

(Duquel ayant l'amour ne me chault plus de rien !)
Vien! et à bras ouvers embrasse ton amante,
Laquelle jour et nuict vagabonde, et courante
Par la terre et par l'ær, n'a cesse de cercher
Les traces et les pas de son Pirasme cher,
Qui de cent lieux d'icy (de ton amour poussée)
Ay monté, devallé maint mont, mainte vallée.
Mais de tous les travaux lesquels j'ay esprouvé
Je n'ay plus de soucy, puisque je t'ay trouvé.
J'ay laissé mes parens, ma maison, ma patrie,
Estimant loing de toy malheureuse ma vie.
Ores que je te tiens, ô mon Pirasme doux!

qui étaient ennemies. Ils s'aimèrent et résolurent de s'unir, malgré leurs parents. En conséquence, ils conçurent le projet de fuir leur patrie et se donnèrent rendez-vous une nuit, sous un mûrier, près du tombeau de Ninus. Thisbé arriva la première; mais bientôt, effrayée par l'approche d'une lionne, elle courut se cacher dans un antre voisin. Dans sa fuite, son voile tomba; l'animal, qui revenait de quelque carnage, le froissa et l'ensanglanta. Pyrame survint peu après; voyant aussitôt les traces de la lionne et le voile ensanglanté de son amante, il crut qu'elle avait été dévorée par l'animal, et, de désespoir, il se passa son épée à travers le corps. Remise bientôt de son effroi, Thisbé retourne au tombeau de Ninus, où elle trouve Pyrame expirant. Ne voulant point lui survivre, elle saisit à son tour l'épée et s'en perce le sein. (Ovide, *Métamorphoses,* liv. IV.) — Dans cette partie du songe, Gauchet se compare à Pyrame, et Diane, ou plutôt la dame de ses rêves, parle comme eût fait Thisbé.

Confort : Ce mot a ici le sens de *délices.* C'est comme s'il y avait : *O toutes mes délices!*

238. (Il) *ne me chault plus de rien* (*chaloir,* du latin *calere;* proprement : être chaud, avoir chaud, et, de là, désirer. — Impersonnellement, *chaloir* signifie : être d'importance, causer du souci) : Je n'ai plus souci de rien.

249. *Ores que :* Maintenant que.

S'en aillent loing de moy toute peine et courroux;
Fay ce que tu voudras, toute à toy je me donne;
Car à toy seul mon ame et mon cœur j'abandonne! »
  Ayant dict ces propos, entrer elle me faict
Prés d'elle, dans le char sur tout autre parfaict :
« Vien! (dict-elle) je veux de plus heureuse vie
Que vives desormais, ores où nous convie
Nostre fatal destin, où l'immortel printemps
Orné de belles fleurs s'apperçoit en tout temps. »
  Ayant dict, aussi tost les blanches colombelles
Estendent par le ciel leurs delicates æsles,
Portans le char doré où le froid, ny le chault,
Ny l'injure du temps, jamais ne vous assault.
Là le char se retient entre mille fleurettes
Esparses largement parmy les herbelettes.
Nous sortons de dedans, et lors, d'un cœur humain,
Parle ainsi ma Diane, et me prend par la main :
  « Allons voir ce pourpris que ce bois environne,

256. *Que vives :* Que tu vives.

257. *Fatal :* Irrévocable, auquel rien ne peut plus s'opposer.

262. *Assault :* Assaille. Au seizième siècle, on se servait indifféremment des formes *assauter* et *assaillir*.

Un jour, qui n'est pas loin, elle verra tombée
La troupe qui l'*assaut* et la veut mettre bas.
(MALHERBE, *les Larmes de S. Pierre.*)

263. *Se retient :* S'arrête.

267. *Pourpris :* Jardin, enclos, enceinte. — Il est permis seulement aux gentilshommes de dedans le *pourpris* de leurs maisons tirer l'harquebouze au gibier non deffendu. (Ordonnance royale de mai 1571. — *Mesmoires de l'Estat de la France sous Charles IX.* Ire partie, t. I, p. 47 et suiv.)

Où de venir à tous pas Juppiter ne donne;
Regarde là coullant ce tant plaisant ruisseau,
Coupant en cent endroits ce beau pré de son eau;
Voy l'esmeil de ce champ, qui de couleur diverse
Nous esblouit les yeux; voy ceste herbe qui verse
Pour estre trop espoisse, et regardes aussi,
Le long de ce costeau et ce vallon icy,
Des aubespins floris les rames verdoyantes
Qui se monstrent à nous si gaies et plaisantes.
« Ne voy-tu pas ces champs ombragez d'un millier
D'arbres plaisans à voir? voy-tu là maint laurier,
L'honneur de ce vallon, l'olivier profitable,
Le grenadier chargé de son fruit savourable?
Regarde çà et là, tu verras le cyprez
S'eslevant jusqu'au ciel, tu verras puis aprez
Le palmier opulent, sacré à la victoire
Et à ceux qui de voir Parnasse ont eu la gloire.
Et toy, Pirasme cher, je t'en veux contenter;
Car (comme il m'est advis) tu merites porter
De laurier sur ton front une belle couronne,
Et de palme un rameau que Diane te donne.

271. *L'esmeil de ce champ :* L'émail de ce champ, les fleurs dont il est émaillé.

275. *Rames :* Rameaux, branches.

284. *Ceux qui de voir Parnasse :* On s'est plus souvent servi de l'expression *monter au Parnasse*. Cependant, dans une ode adressée à Louis XIII, Malherbe va jusqu'à dire :

Les puissantes faveurs dont Parnasse m'honore.

« Voy-tu de ce costé le chevreuil qui en hault
Affranchit bondissant les buissons d'un plein sault?
Ne voy-tu pas le cerf et la biche craintive
Paissans à petit bruit le long de ceste rive?
Voy-tu pas des lapins les esveillez troupeaux?
Ces buissons en sont pleins, et ces arbres d'oyseaux ;
Escoute leurs fredons emplissans de merveille
Et de plaisir aussi nostre ententive aureille.
« Ce beau temps que tu voy nous ne voyons faillir;
Jamais icy le froid ne nous vient accueillir,
Nous ne sçavons que c'est icy hault que de guerre ;
Point subjects aux travaux dont est pleine la terre,
Le zephir gracieux nous avons toujours tel,
Compaignon du printemps qui nous est eternel.
Nous avons abondance icy de toutes choses,
Mille sortes de fleurs : tout est rempli de roses,
Et de lis, et d'œuillets, et les champs et les prez
Sont de mille couleurs en tout temps diaprez. »
Alors me fut advis (ô dormir bienheureux!)
Qu'ell' me vint embrasser, et d'un œil amoureux
Me tesmoignoit assez qu'elle estoit plus joyeuse

290. *Affranchit :* Franchit. En termes d'équitation, *affranchir un fossé,* c'est sauter par dessus, le franchir.

295. *Fredons :* Fredon, vieux terme de musique vocale, sorte de vocalise se composant de petits agréments abandonnés aujourd'hui, que le compositeur ne notait pas et qui étaient laissés au bon goût des exécutants. — Le rossignol fait naturellement des *fredons* (*Dictionnaire de Trévoux,* v° *Fredon*). — Ce mot paraît venir du verbe latin *fritinnire,* gazouiller, chanter, babiller.

Mille fois, me trouvant, que gemme precieuse.
J'estois comme celuy qu'un palle desespoir
Long-temps tient assailli, ne pensant jamais voir
Ce qu'or devant mes yeux d'une joye indicible
Je voy, m'ayant semblé par avant impossible.
Je joincts ce beau corail, et de mille baisers
Je trompe mon amour par ces songes legiers;
J'ouvre ce beau collet, où les vermeilles roses
Avecques les blancs lis de nouveau sont escloses.
Je mets la main dessus; je fay ce que je veux.....
Mais (las! ô cruauté!) un resveil malheureux,
Importun et trompeur, a mon ame pasmée,
Arrachant de mes bras ceux de ma bien-aymée.
Ainsi qu'un jeune enfant qui, ayant dans la main
L'oiseau qu'il a si cher, s'advise tout soudain
Qu'esbranslant l'æsle au vent s'envole dans la nuë,
Et s'oste de ses yeux d'une longue estenduë;
En vain il crie et pleure, et en vain il le suit.
Car il ne peut en l'ær suivre l'oiseau qui fuit.
Ainsi estoit de moy, à qui Fortune adverse
Mit dessein, et discours, et songe à la renverse.
Je commence à me plaindre, et de souspirs tranchans

310. *Que gemme precieuse :* Que si elle eût trouvé une gemme précieuse. — *Gemme* (du latin *gemma*) : Pierre précieuse.

314. *M'ayant semblé :* Ce qui m'avait semblé.

324. *S'advise :* S'aperçoit, voit.

325. *Que..... s'envole :* Que..... il (l'oiseau) s'envole.

331. *Tranchans* (du latin *truncare,* tronquer, couper) : Déchirants, à fendre l'âme.

J'emplis le ciel, et l'ær, et la terre, et les champs ;
Si bien oultré d'amour, ce peu durable songe
Et le cœur, et l'esprit, et les veines me ronge.
Je reste tout ainsi que celuy qui d'en hault
(Mauvais guide) du ciel tomba d'un si grand sault,
Tantost pensant regir (audace merveilleuse!)
Des chevaux d'Apollon la course impetueuse;
Je perds ainsi que luy avecques mes beautez
Les æsles dont Amour empluma mes costez.
Tantost hoste du ciel où Juppiter j'esgalle,
Trompé de mon bonheur aux enfers je devalle.
O tròp heureux dormir! ô resveil malheureux,
Qui en ce songe doux m'as descillé les yeux!
Que ne permettois-tu que ceste feincte joie
Bien que pleine d'erreur) allast plus longue voie!
O Diane! ô mon bien! las! je puis bien avoir
En dormant ce plaisir, n'estant en mon pouvoir
De l'avoir autrement, puisque trop advancée
Je ne te puis plus voir sinon que par pensée!
Où que tu sois au moins, las! pense quelquefois

335-337. *Celuy qui....* : Phaéton, fils d'Apollon, dieu du soleil, et de Clymène. Son père lui accorda, sur sa demande, de conduire un jour durant le char du soleil; mais bientôt les chevaux, ne se sentant pas dirigés par une main expérimentée, s'emportèrent, embrasèrent la surface de la terre et desséchèrent les eaux. Pour mettre fin à ces désordres, Jupiter foudroya l'imprudent Phaéton et le précipita dans le fleuve Éridan.

Tantost : Peu auparavant, naguère.

342. *Trompé de :* Frustré de.

349. *Advancée :* Éloignée.

A celuy-là qui meurt pour t'aymer mille fois.
Plein de ton souvenir et chargé de tristesse,
Pour alleger mon mal, de mes levres je presse
Et mille et mille fois ce joyau precieux
Que tu m'as, ma mignonne, envoié de cent lieux ;
Et, pour monstrer combien ce beau present j'adore,
De ce nouveau sonnet je l'estreine et l'honore.

PREMIER SONNET.

O petits grains heureux! ô faveur precieuse!
O soulas de mes maulx! ô mes petits mignons,
De mon bien, de mon mal fideles compaignons,
Combien allegez-vous mon ame langoureuse!
Oncq ne furent trouvez en l'Arabie heureuse
Diamans ny saphirs, perles ny cabochons,
Ny de ce que Thetis produit és environs
Et de riche et de beau de sa rive escumeuse,

359. *O petits grains heureux!* — Ce sont probablement les grains d'un chapelet donné à Gauchet par la dame dont les charmes avaient tant captivé son cœur.

360. *Souias* (du latin *solatium*) : Consolation, soulagement. — Par le blanc, à mesmes inductions de nature, tout le monde ha entendu joye, lyesse, *soulas*, plaisir et delectation. (Rabelais, *Gargantua,* liv. I, ch. x.)

364. *Cabochons :* Cabochon, pierre précieuse que l'on polit sans la tailler.

365. *Téthys, et non Thétis* la mère d'Achille : Elle est mise ici pour la Mer. Téthys, fille du Ciel et de la Terre, épousa l'Océan, son frère, et devint mère de trois mille nymphes appelées les *Océanides.* Elle était la première des divinités marines, tandis que la mère d'Achille n'était qu'une simple Néréide.

Que j'ayme plus que vous. Au lict, aux bois, aux champs,
Souslagez les ennuis qui me vont destrenchans,
Et d'un petit d'espoir desaigrissez ma vie!
Mais las! douce faveur, pour l'heur que je reçoy,
A pleindre et à plorer souvent tu me convie,
Regrettant celle-là qui t'a donnée à moy.

Si le chevreuil apperçoit quelqu'un à l'impourveu, il s'arreste court.

Si tost je n'eus chanté, que voicy traversant
Non loing de moy ravi le chevreuil bondissant,]
Qui s'arreste assez prés; alors plus ne m'amuse,
Ains vistement en main je prends la harquebuze,
En jouë je la couche, et mire son costé,
Puis luy perçant le flanc par terre l'ay porté.
[Ha! je ne puis nier, Diane, que je n'aye
Pour penser à tes yeux traversé ceste plaie!
Mais, puisque j'ay trouvé en y pensant cest heur,
Tu auras de la prise et le prix et l'honneur.]
Joyeux de ce beau coup, je pense en quelle sorte

368. *Qui me vont destrenchans* (*destrancher,* dans son sens propre, signifiait couper par morceaux) : Qui me déchirent, m'accablent.

369. L'aumônier des rois Charles IX et Henri III trouvait-il quelque adoucissement à ses chagrins d'amour en disant son chapelet? Il y a lieu d'en douter, car, en amant que rien ne rebute, il s'écrie : *Et d'un petit* (peu) *d'espoir desaigrissez* (adoucissez, rendez moins pénible) *ma vie!*

374. Dans l'édition de 1604, Gauchet retranche tout ce qui précède depuis le vers 161, et remplace ce long passage par les deux vers suivants :

Passant oultre, je voy devant moy traversant,
A vingt ou trente pas, un chevreuil bondissant...

378. Var. *Si bien que roide mort, par . . . . . .*

Je feray transporter la pauvre beste morte;
Or, devant que partir, amassant des fueillars,
Je la couvre trés bien; de là, de toutes pars
Je cerche, or par le bois, or le proche village,
Quelque fort païsant, qui ses espaules charge
Du gibier abattu, pour, declinant le jour,
Conduire le pitault le chemin de Beau-jour.
Arrivez au logis par la plus courte voye,
Où la trouppe soupoit deschargeons nostre proie.
Lors, joyeux du butin, de table sont levez
Quelques-uns, alentour du chevreuil arrivez,
Regardans, curieux, or les pieds, or la teste,

Le poil des bestes fauves est creux.

Or le poil rude et creux de la legierc beste;
On me vient caresser; on me louë beaucoup
D'avoir pour coup d'essay faict un si brave coup.
Cela ne m'emplit point; car la faim qui me presse
(Ne permettant causer) me resveille sans cesse.
Je demande à souper, à table je me mets,
N'estant aucun besoin de servir plus d'un mets,
Esguillons d'appetit, comme saulces, salade;
Car assez m'en avoit donné la promenade
Que je venois de faire, ayant, le long du jour,

385. Var. *Or, avant que partir, avecques des feuillartz...*

392. Var. *. . . . . , nous deschargeons la proye.*

398. Var. *D'avoir heureusement fait ce notable coup.*

402. Var. *N'estant point de besoin de servir plusieurs metz...*

Tracassé la forest quasi tout alentour.
Le fermier de Beau-val avecq la compagnie
Estoit venu souper, lequel avoit envie
De convier la trouppe au jour de Sainct Sanson

406. VAR. . . . . *qui voisine Beau-jour.*

Tracassé : Traqué, battu, en allant et venant, en tous sens.

407. *Beau-val :* On trouve sur les cartes deux Beauval, au-dessous d'Autheuil-en-Valois : un entre Neufchelles, Rouvres et Varmfroy; l'autre, beaucoup plus loin, entre Trocy, Étrépilly et Lizy-sur-Ourcq. Ces deux localités ne répondent pas aux désignations du poëte. Comme l'indiquent les vers qui suivent, le Beau-val en question dépendait d'une paroisse ayant pour patron saint Samson. Puis, Gauchet, racontant la chasse du *Pied-de-Fer,* commence ainsi le chapitre suivant :

Prés la grande forest, sans aucune montagne,
S'eslargit spacieuse une belle campagne
Du costé de *Crespy,* où l'on peut de loing voir
Combien de bien courir le lievre faict devoir.

Au sud-ouest de Crépy-en-Valois, il y avait autrefois, sur le haut d'un coteau, entre Rosières, Baron et Versigny, un village de Saint-Samson, détruit depuis bien longtemps. Saint-Samson, quoique étant un bénéfice du diocèse de Senlis, dépendait du prieuré de Nanteuil-le-Haudouin. Il se trouvait situé près d'un massif de bois important, comprenant encore aujourd'hui le bois de Droiselles, le bois du Roi et le bois des Brais. A partir de l'ancien emplacement de Saint-Samson, et à l'ouest du massif sus-indiqué, s'étend une vaste plaine dans la direction de Crépy. Il y a donc lieu de croire que la ferme de Beau-val, dont parle Gauchet, était aux environs, et que, comme Saint-Samson, elle appartenait peut-être au prieuré de Nanteuil. A vol d'oiseau, il y a, il est vrai, près de 22 kilomètres entre Autheuil et le coteau où était bâti le village de Saint-Samson; mais les longues chevauchées n'effrayaient pas Gauchet et ses amis, ainsi que le prouve la suite du poëme.

409. *Saint Sanson :* D'après la *Vie des Saints* du P. François Giry, ce saint naquit en l'an 495 et mourut le 28 juillet 607, à l'âge de cent douze ans. Son père, Ammon, et sa mère, Anne, étaient Bretons, de familles nobles et riches. Après avoir passé de nombreuses années à la cour de Hoël le Grand, roi de l'Armorique, n'ayant point d'enfants, ils se retirèrent dans un de leurs châ-

(Feste de la paroisse où estoit sa maison)
De disner et souper. On luy en faict promesse,

teaux, sur les confins du diocèse de Vannes, vers la Cornouailles (pays aujourd'hui partagé entre les départements du Finistère, du Morbihan et des Côtes-du-Nord). C'est là qu'Anne mit au monde son premier enfant, qui fut baptisé sous le nom de Samson et devint un des plus grands saints de la Bretagne.

A cinq ans, Samson avait déjà les plus merveilleuses dispositions pour l'étude. Son père combattit cette inclination ; mais bientôt, sur un ordre de Dieu, que lui transmit un ange, Ammon conduisit son fils en Angleterre et le confia à saint Hydulte, abbé d'un célèbre monastère de ce pays. Sous la direction de ce saint, Samson se signala rapidement par une ardente piété, ainsi que par la science qu'il puisait dans les livres de philosophie et l'Écriture sainte. Dès cette époque même, les historiens ecclésiastiques lui attribuent plusieurs miracles.

Ses études terminées, Ammon voulut le rappeler auprès de lui ; puis, cédant à ses supplications, il le laissa prendre l'habit monastique. Samson n'avait alors que quinze ans ; sa ferveur et son amour pour le travail redoublèrent ; aussi était-il un modèle parmi les disciples de saint Hydulte, lorsque saint Dubrice, archevêque d'York, lui conféra les ordres sacrés. Tant de vertus devaient exciter l'envie : quelques moines jaloux jetèrent du poison dans la coupe de Samson ; mais Dieu ne permit pas qu'ils réussissent dans leur projet. Au moment où Samson prenait la coupe, il fit un signe de croix et le vase se brisa entre ses mains.

Samson quitta peu après saint Hydulte ; il se rendit dans un monastère situé dans une île écartée et gouverné par saint Pyron. Là, un messager vint bientôt lui apprendre que son père était gravement malade et voulait le voir avant de mourir. Il se rendit auprès d'Ammon, dont il obtint de Dieu la guérison par ses prières. Ce miracle frappa tellement la famille du saint que son père, ses cinq frères, sa mère et une de ses sœurs entrèrent aussitôt en religion.

Revenu dans son île, Samson fut presque immédiatement appelé à succéder à saint Pyron. Il garda la charge d'abbé dix-huit mois, puis s'en démit pour se retirer dans un souterrain d'un vieux château abandonné, où il mena la vie d'un anachorète. Une inspiration du ciel lui fit quitter après quelques années ce sépulcre anticipé, pour aller convertir à la foi les habitants d'une île voisine. Il y revint ensuite, espérant y rester à jamais ignoré ; mais saint Dubrice, se sentant mourir, exhorta son clergé et les fidèles à le choisir pour son successeur. Archevêque d'York, Samson gouvernait depuis quelque temps

Mesmes que l'on iroit pour estre à la grand' messe.
« Je vous feray (dict-il), s'il vous vient à plaisir,
Tel lievre courre aux champs qu'il vous plaira choisir,
Mesmes le Pied-de-fer, qui court de telle sorte,

son diocèse, lorsqu'une horrible peste et, peu après, une incursion des Normands moissonnèrent la plupart de ses ouailles. Dieu lui envoya une vision pour l'inviter à retourner en Bretagne. A peine débarqué, il guérit de la lèpre la femme d'un seigneur nommé Privatus et exorcisa la fille de ce seigneur, qui était possédée du démon. Sur les terres que, par reconnaissance, lui offrit Privatus, Samson éleva un monastère qu'on appela Dol, « mot qui signifie *douleur,* dit Giry, à cause du pitoyable état dans lequel étaient Privatus et les siens lors de l'arrivée du saint ». Quelque temps après, il bâtit celui de Landtmeur, dont il fit son neveu, saint Magloire, premier abbé.

Vers cette dernière époque, Commore, comte de Léon et de Cornouailles, ayant tué à la chasse, par surprise, le roi Jonas, s'empara d'une grande partie du pays. Les principaux seigneurs, irrités de l'ambition et de la tyrannie de Commore, supplièrent Samson d'aller demander du secours à Childebert Ier, roi de Paris, pour rétablir Judwal, fils de Jonas, sur le trône de son père. Childebert accueillit très-bien le saint, accéda à sa prière, et, témoin de plusieurs miracles qu'il fit, ainsi que de ses vertus, lui donna les îles de Jersey et de Guernesey.

Quand Samson revint en Bretagne, Judwal, grâce aux secours envoyés par Childebert, avait battu Commore et repris possession de ses États. Il combla de biens l'heureux ambassadeur, puis, une ville importante s'étant élevée autour du monastère de Dol, il sollicita et obtint du pape Pélage Ier que ce monastère fût érigé en évêché.

Samson assista, comme évêque de Dol, au troisième concile de Paris, en 559, et continua à administrer son diocèse jusqu'à sa mort (28 juillet 607).

Ses nombreux miracles, sa piété, sa science, son zèle pour le gouvernement de l'église confiée à ses soins, en ont fait un des saints les plus vénérés de la Bretagne. S'il n'était le patron de la paroisse du fermier de Beau-val, notre poëte a été, certes, bien inspiré en le choisissant pour tel.

412. Var. *Mesmes que nous irions pour y être à la messe.*

414. *Courre :* Ancienne forme de l'infinitif du verbe *courir*. On dit encore maintenant, en termes de chasse : *Courre le cerf, courre le lièvre.*

415. Var. *Voire le.* . . . .

Qu'il semble non qu'un pied, ains qu'une æsle le porte;
Il a esté couru plus de cent et cent fois
Des meilleurs levreteurs qui voisinent ces bois. »
  Gaiment le soir se passe. Or, pour donner envie
De dancer et baller à nostre compaignie,
Pollet touche le luth, et d'un poulse legier
Les cordes faict d'accords souventesfois changer;
Puis, mariant sa voix fredonnante et accorte
Avecques l'instrument, commence en telle sorte :

DEUXIÈME SONNET.

  [Pour un si peu de temps que je cognois Marie,
Sa beauté, son doux ris, son maintien gracieux,

417-418. VAR. . . . . , . *plus de cinquante fois*
Des meilleurs levriers qui. . . . .

Levreteurs ou *levretteurs* : Veneurs chassant, courant le lièvre à force avec des lévriers. *Levretteur* semble n'être plus usité, mais on trouve le verbe *levretter* avec la même acception dans le *Dictionnaire des chasses* de Baudrillart.

420. *Baller* (de l'italien *ballare*) : Danser, se divertir.

Car il (*le singe*) parle, on l'entend, il sait danser, *baller*.
(LA FONTAINE, *le Singe et le Léopard*.)

421. VAR. *Beaupré touche le luth*. . . . .

Poulse : Pouce.

423. *Fredonnante et accorte* (la juxtaposition de ces deux mots prouve que Gauchet ne donnait pas au verbe *fredonner* la signification ironique que lui prête Rabelais dans la *Description de l'île des Esclotz ; — Pantagruel*, liv. V, ch. XXVII) : Mélodieuse, agréable, avec laquelle il sait faire des fredons pleins d'harmonie.

425. Dans l'édition de 1604, on trouve, à la place du sonnet, la chanson suivante :

Allez, mes gentilles bergeres,
Soyez les gayes messageres

Son corsage gentil, et le feu de ses yeux
Qui petit à petit dans mes os se desplie,
  Desja de son amour j'ay l'ame si ravie
Que de rien je ne suis que d'elle soucieux;
Qu'icelle maintenant rien ne m'est precieux;
C'est mon bien, c'est mon mal, c'est ma mort, c'est ma vie.
  C'est mon bien, si elle a de moy compassion;
C'est mon mal, s'elle veult croistre ma passion;
C'est ma mort, s'ell'me veult à ne l'aymer contraindre.
  Mon espoir est petit de vivre longuement
Au feu de son amour, s'ell' ne vient promptement
D'autre chose que d'eaux elle-mesme l'esteindre.]

Description du jour failly.

  Or, d'autant que le ciel d'un ombrageux manteau
Ja desja se couvroit, et que maint cler flambeau
Prenoit de tous costez sa place accoustumée,
Allasmes tous trouver la couche parfumée.
  Le lendemain matin, le fermier de Beau-val
(Comme il avoit promis) s'en vint tout à cheval
Pour nous accompagner, et mener à la chasse

De la nouvelle de la paix;
Dicte aux bergers que desormais
Ils enflent leur lourre moizie
Et qu'une place soit choisie
Pour danser en rond sur le verd;
Ores le bal vous est ouvert.
Vous avez liberté pour gage.
Sus doncq dansez de bon courage,
Et, s'il passe un chetif soudart,
Qu'on me luy frotte bien son lard!

440. Var. *Dessus nous se couvroit et que maint clair flambeau*
Prenoit de toutes parts sa . . . .

Du lievre qui se rid du chien qui le pourchasse.
[Moy, le premier levé, dedans le beau jardin
M'habillant, je prenois la fraischeur du matin,
Quand il me vint trouver. Lors bien viste je monte
Pour esveiller ceux-là qu'un lourd dormir surmonte.]
« Quoy (dis-je)! mes amis, paresseux et pesans,
Vous debviez si matin vous trouver par les champs?
Et quoy! voicy desja nostre fermier, bon homme,
Qui de vous esveiller vous incite et vous somme;
Voy-le-cy tout boté : quoy! ja le soleil hault
Commence à nous picquer d'un amiable chault;
Ja la cuisine fume, et si, la nappe mise,
Attend un grand pasté de la beste hier prise. »

Comparaison plaisante.

Comme toute une meute, à qui le long veiller
Dessus le fumier faict çà et là sommeiller

450. *Qu'un lourd dormir surmonte :* Qu'un sommeil lourd, pesant, dompte, rend inertes. — Son ivrognerie seule étoit insupportable. Vous pouvez juger comme le devoit être ce qu'il faisoit quand le vin l'avoit *surmonté.* (Malherbe, *Traduct. des Épîtres de Sénèque*, ép. LXXXIII.)

451-452. VAR. « *Lors* (*dis-je*)! . . . .
Quoy! ne deussions-nous pas estre ja par les champs?

Pesans : Lourds, endormis.

454. VAR. . . . . *vous invite et vous somme...*

456. *Picquer d'un... :* Faire éprouver la sensation d'un...

Amiable (du latin *amicus*) : Agréable, doux.

Chault : Chaud, chaleur.

457. *Si :* Aussi.

D'un silence commun, si tost qu'en leur ouye
Entre le son cognu de la trompe hardie,
Ils se levent gaillards, et, d'un commun accord,
S'esjouissent au son qui de la trompe sort.
Ainsi nos paresseux à ce mot se leverent,
Et, pour descendre bas, bien viste s'habillerent,
Puis vindrent desjeuner. Beaurepas n'attend point,
Impatient, qu'il eust boutonné le pourpoint,
Ains se met au milieu de la table entourée;
Là, pleine de bon vin, mainte coupe dorée
Se vuide de plein sault, et de l'autre costé
L'on visite souvent le profond du pasté.
Les chevaux, hannissans au partir de l'estable,
Appellent, pour monter, les maistres de la table,
Qui se botent à coup; aprés, les chiens couplez
Sont à cor et à cri à la chasse appelez;
Des lesses des levriers la meilleure est choisie,
Pour courir le pelault par la campagne unie;
Chascun est à cheval; par les champs le fermier,
Pour monstrer le chemin, va marchant le premier.

461. *Ouye :* Ouïe. — *En leur ouye :* En leur oreille.

467. Var. . . . . *Nycie n'attend point...*

475. *A coup :* Tout à coup, immédiatement, en même temps.

476. *A cor et à cri :* Par le son de la trompe et par les cris des piqueurs.

478. *Pelaut* ou *pelault*, car Gauchet écrit des deux manières. — *Poil* se dit en provençal *pel, pelh, peil,* en catalan *pel,* en espagnol et en italien *pelo*. Rapprochant ces mots de *pelault,* on est porté à admettre que ce dernier vient comme eux du latin *pilus*, et qu'il signifie animal poilu, velu, revêtu de poil.

LA CHASSE DU LIEVRE AUX LEVRIERS.

Prés la grande forest, sans aucune montagne,
S'eslargit spacieuse une belle campagne
Du costé de Crespi, où l'on peult de loing voir
Combien de bien courir le lievre faict devoir.
Là, les chiens descouplez, aspres à leur conqueste,
Au nez cerchent le frais de la paureuse beste;
Billebault d'une part, et de l'autre *Pitault,*
Et *Malice,* et *Gaillard, Heurtaut,* et *Barigaut,*
Vont questans par le champ; d'autre costé *Garrette,*
Fleur de toute la meute, en un lieu ne s'arreste.
[*Morette* d'autre part, *Trompette,* et *Broussebois,*
Et *Mirault,* en un lieu appellent quelquefois,
Et de termes gaillards animez à la chasse,
Drillans suivent le trac par où le lievre passe.]

Les chiens commencent à trouver la nuict du lievre.

1. *La grande forest :* La forêt de Retz.

3. *Crespi :* Crépy-en-Valois, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Senlis (Oise).

4. *Faict devoir :* S'acquitte bien, s'empresse.

6. *Le frais :* Les traces fraîches.

8. VAR. . . . . , Soliman, *et* Heurtault...

10. VAR. *Deffaict la nuict du lievre, en sa queste discrette.*

14. *Drillans :* Courant. — *Driller*, outre le sens de *briller* que plus haut lui donne Gauchet (*Beau-jour,* vers 689), avait encore celui de *courir*.

Or, dressant l'œuil en bas, je trouve du [1]couvert
Qui [2]de bon temps estoit, le long d'un segle verd.
En levant dans la main, j'apperçoy par la crote
Que c'estoit du matin; alors trés bien je note
Le païs d'alentour, et considere bien
Où il a peu tourner, voyant chasser le chien.

Tout au milieu du champ, une poignante vesse
S'espand nouvellement; là, la chasse je dresse,
Et sans rompre les chiens, par dedans un forment
(Pensant bien l'y trouver) les conduis sagement.

[1] Couvert, c'est le repaire ou crotes du lievre (A).
[2] C'est-à-dire frais ou de la nuict.

A peu prés peult-on juger où est le lievre, en voyant chasser le chien et en voyant le païs.

Quand les bleds commencent à monter en tuiau, les lievres se forment (B) volontiers dedans.

(A) Du Fouilloux appelle aussi *repaire* les crottes du lièvre (V. la *Vénerie*, ch. LVIII).

18. *Je note :* J'examine.

21-22. Var. . . . . , *une petite vesse*
Commençoit à pousser ; . . . .

Poignant (*poindre*, du latin *pungere*, percer) : Commençant à pousser, petite.

Vesse : Vesce (*Vicia sativa*), plante fourragère de la famille des Légumineuses.

23-24. Var. *Et conduisant les chiens par dedans un forment,*
Sur les questes, je voy qu'ils chassent chaudement.

Rompre les chiens : C'est, en termes de chasse, les tirer des voies de la bête qu'ils poursuivent, les leur faire perdre, en les en détournant, ce qui arrive quand un chasseur ou piqueur passe exprès, ou par maladresse, au travers des chiens, lorsqu'ils courent. — On rompt aussi les chiens en les arrêtant, lorsqu'ils tournent au change. Enfin on rompt les chiens pour les empêcher de continuer la chasse. — (Baudrillart. *Dictionnaire des chasses*, vº *Rompre*.)

Forment (du latin *fromentum;* les Italiens disent *frumento* ou *formento*) : Froment.

(B) *Se forment :* En termes de chasse, on appelle *forme* le gîte du lièvre, l'endroit où il repose le jour, d'où le verbe *se former*, se mettre en forme.

[Souvent *Mirault* appelle, et *Garrette* la bonne,
Tirant or çà, or là, des autres chiens s'esloigne;
Billebault et *Gaillard* suivent à qui mieux mieux,
D'une gaillarde ardeur, par le champ spacieux
L'erre du pauvre lievre, allans la mesme trace
Et le mesme sentier par où *Garrette* passe.
De front soigneusement cerchons és environs
D'un assez bon gueret si le lievre verrons;]
Tandis *Garrette* appelle, et, marchant la premiere,
Nous assure quasi qu'il est dans la jachiere.
Or, estans escartez, regardons, curieux,
Or deçà, or delà, sans esgarer nos yeux
Hors des seillons moteux; [nous trouvons une forme.
La voyans, appellons nostre fermier bon homme,
Pour sçavoir si c'est luy, lequel presque asseura
Que c'estoit luy, disant : « Je croy qu'on le voirra,
Car voicy son païs.] Or, cerchons, je vous prie. »
« Au lict! au lict! au lict! » le vallet des chiens crie,
Et du bout d'une gaule en nous monstrant le lict :

L'erre (A).

Un homme entendu à la chasse peult juger à la forme quel lievre c'est.

S'il y a des jeunes chiens, il leur faut jeter quelques friandises dans la forme, pour les accoustumer à venir au cry.

(A) *Erre* (du latin *iter*) : Voie, endroit par où un animal a passé et qu'il a indiqué par la trace et l'empreinte de ses pieds, ou par l'odeur ou le sentiment qu'il a laissé en l'air. (Baudrillart, *Dict. des chasses*, v° *Voie*.)

33-36. VAR. *En fin* Garrette *appelle, et, marchant la premiere,*
Nous asseure qu'il est dans la vesse mottière.
Or, estans escartez, nous voyons, curieux,
Tantost çà, tantost là, sans . . . .

37-41. Ces vers sont supprimés en 1604 et remplacés par celui-ci :

« Hors des seillons moteux cerchons donc, je vous prie. »

Son païs : La contrée, l'endroit où il reste habituellement.

« Là (dict-il) le pelault s'est relevé la nuict. »
A tant les chiens venus à l'entour de la place
Vous esventent le lieu, puis revont à la chasse,
Plus ardans que devant, desquels je voy *Mirault*
Qui chasse, glapissant, avecques *Billebault*.
Ces bons chiens, non menteurs, nous asseurent à l'heure
Que non loing de ce lieu nostre lievre demeure ;
Je regarde attentif, tant que je l'apperçoy
Bloti dedans son lict, d'une motte à recoy.
Il se serre en un tas et ne veult se lever,
Cuidant que passerions, pour aprés se sauver.

Un lievre asseuré de ses forces attend qu'on le leve comme par la main.

45. *A tant :* Là-dessus, à ce moment, alors.

46. Var. *Esventent le contour, puis . . . .*

Esventent : Sentent, flairent. — On dit *éventer la voie,* en parlant d'un chien qui rencontre une voie si fraîche qu'il la sent, lors même qu'il ne met pas le nez à terre, ou, quand, après un défaut, les chiens ont le vent de la bête qui se trouve dans une enceinte, ce qu'ils témoignent en portant le nez haut. (Baudrillart, *Dictionnaire des chasses*, v° *Éventer*.)

47-48. Var. . . . . , *entre lesquels* Mirault
Bransloit dessus le frais, avecques Billebault.

Glapissant : Glapir se dit ordinairement en parlant de l'aboi aigre des jeunes chiens et des renards. (Baudrillart, *Dictionnaire des chasses*, v° *Glapir*.)

51. Vat. . . . . , *tant qu'en fin je le voy . . .*

Tant que : Si bien que.

52. *Recoy* (du latin *requies*) : Repos, secret, asile. (P. Tarbé, *Recherches sur l'histoire du langage et des patois de Champagne*, t. II, p. 117.) — *A recoy de :* A l'abri de.

54. *Cuidant :* Pensant.

Je crie : « Je le voy! » Chascun vient et s'advance,
Et s'approche joyeux, puis aprés je le lance
Du bout d'une baguette; alors tout à la fois
Hautement aprés luy s'efforçant nostre voix
Redouble : « Ha! levrier! » Voi-le-là, d'un grand sault,
De la forme party. Voiez-vous le pelault

C'est signe d'un bon lievre.

Sescouër le jarret, et venir de vistesse
Turcq, Volant et *Legere* au partir de la lesse,
Qui l'ont aussi tost veu? mais le galland qui fuit
Semble morguer le chien qui de plus prés le suit;
Il ne va qu'au galop, tenant haulte une aureille,
L'autre le long du col, mais en fin il s'esveille
En se voyant suivy, et l'aboy qu'il entend
Faict qu'il double le pas, et plus viste s'estend.

Façon de faire d'un bon et ruzé lievre.

Lors, couplant sur son dos et l'une et l'autre aureille,

55. VAR. . . . . *Chascun alors s'advance...*

62. *Turcq, Volant* et *Legere* sont les lévriers qui vont courre le lievre maintenant qu'il est lancé. Dépourvus de flair comme leurs congénères, chassant seulement à vue, ils n'avaient pu être employés pour la quête. — Le lévrier, animal grand, long, mince, aux membres effilés et nerveux, plein de courage et doué d'une grande vitesse, prend en peu de temps un lièvre en plaine. Plus loin il sera longuement question du chien de cette espèce à propos de la chasse du loup. Il suffit de dire ici que les lévriers pour lièvres étaient moins grands que ceux courant le loup.

63. *Le galland :* Le rusé.

L'athlète avait promis d'en payer un talent :
Mais quand il le vit, le *galant*
N'en donna que le tiers. . . . .

(LA FONTAINE, *Simonide préservé par les Dieux*.)

64. *Morguer :* Traiter avec mépris, hauteur.

67. VAR. *Voyant les chiens si prés, et* . . . .

Commence à s'en aller et bondit à merveille.
Voicy *Volant* qui charge, et les autres aprés
Vont talonnans ses pas et le suivent de prés.
Voi-le-là au rouët, puis par nouvelle atteinte
De tourner de rechef est la beste contreinte.
Tous les trois quant-et-quant vistes et vigoureux
Se remettent aprés. Le lievre, plus paureux
Qu'encore il n'a esté, d'une viste sescousse
Double plus dru le pas, et s'estend à la course,
S'efforçant plus en plus; il ne peult toutesfois
Faire tant qu'il ne soit tourné plus d'une fois.

Or il prend un chemin, où, d'une grand'vistesse
(Telle que d'un oiseau), loing derriere il delaisse
Les suivans ennemis qui, prompts et furieux,

70. VAR. *Il commence à haster sa vistesse à . . . . .*

72-80. VAR. *. . . . . en le suyvant de prés.*
Ja voy-le-là tourner de la premiere atteinte;
Puis de tourner encore est la beste contrainte
Pour la seconde fois; le dernier levrier
Prend le devant, restant le premier le dernier.

Au rouët : Faisant le rouet, la roue, décrivant un cercle, tournant. — Manger, boire, dormir et manger : nous *rouons* sans cesse en ce cercle. (Montaigne, *Essais,* Paris, Didot, an X, t. II, p. 387.)

Tourner : Ce mot se dit de la bête poursuivie qui fait un retour. (Baudrillart, *Dictionnaire,* v° *Tourner.*)

Quant-et-quant : En même temps, ensemble.

Il ne peult toutesfois faire tant qu'il ne soit tourné : Il ne peut toutefois empêcher que les lévriers ne décrivent un arc de cercle pour essayer de le prendre au passage.

81. VAR. *Or il prend le chemin, où, de grande vistesse...*

Font la pouldre voler jusques dedans les cieux.
Il s'esloigne tousjours, et si bien s'esvertuë
Qu'en fin luy et les chiens s'ostent de nostre veüe.
  Tousjours au grand gallop suivons par monts et vaux;
Mais Silve et Beaurepas sur les meilleurs chevaux
Nous devancent de loing. Aprés un peu d'espace
Commençons à revoir comme le lievre passe

Quand le lievre est bien battu de plein sault, on presume qu'il ne peult gueres courir en pleine campaigne.

[De dix pas les levriers, regagnant la forest,
Et le bois plus prochain à travers les guerets.
  Tousjours est aux talons de la beste paureuse
Opiniastrement la lesse furieuse;
Volant va le premier, qui de si prés le suit,
Et si dispostement et rudement conduit,
Que le proche d'aprés ne sçauroit qu'il ne donne
A son aise l'atteinte au lievre qui s'estonne.]
  Turcq, le voyant dresser pour regagner le fort,

86-88. VAR. *Qu'en fin les chiens et lui s'ostent de nostre veüe.*
Nous suyvons au gallop et par montz et par vaux;
Mais Sylve et Champsecret sur . . . . . .

90. VAR. *Nous commençons à voir . . . .*

91-98. Ces vers sont supprimés en 1604 et remplacés par ceux-ci :

> Pour gaigner la forest. *Vollant,* qui le conduit,
> Va si dispostement et de si prés le suyt
> Que le proche d'aprés ne sçauroit qu'il n'estonne
> Le lievre par l'atteinte, alors que l'autre donne.

Conduit : Mène.

Que le proche d'aprés ne sçauroit qu'il ne donne..... — Que le chien qui vient ensuite ne pourrait l'empêcher de donner...

99. *Dresser :* Se diriger, aller droit.

Couppe chemin devant, suivant tousjours le bord
De la grande forest; car tousjours il s'advance,
Et court pour y entrer de toute sa puissance.
A la fin il luy oste et le remet aux champs,
En le poussant au front des deux autres suivans.
Puis il coulle legier, pour fuir le dur rencontre
De ces deux qui venoient, furieux, à l'encontre.
Ils suivent de plus beau, et, de grande roideur,
Atteindent le pelault qui frissonne de peur,
Et qui dans un chemin trepigne en telle sorte,
Qu'il semble là dedans que la plume l'emporte.
Neantmoins on luy oste, et *Turq,* qui va devant,
Tousjours, tousjours au poil luy souffle en le suivant;
Pourtant il ne l'atteint, car le lievre est si viste,

On void la bonté d'un lievre dans un chemin battu.

100-104. VAR. *Luy va couppant chemin, et suyt tousjours le bord*
De la grande forest; car le lievre s'advance,
Et court pour s'y sauver de toute sa puissance.
En fin Turcq *l'en empesche et le remet aux champs,*
Et le repousse au front. . . . .

Au front des . . . : Devant les . . .

105-110. VAR. *Il se coulle entre deux, pour fuir le dur rencontre*
De ces deux, qui venoient justement à l'encontre;
Ils suyvent roidement, et, de grande vigueur,
Ils heurtent le pelault qui, frissonnant de peur,
Se remet au chemin, où il fuit de la sorte
Qu'il semble que le vent ou la plume l'emporte.

Atteindent : Atteignent, heurtent l'animal, mais sans le prendre.

Trepigne : Saute, fait des bonds.

Que la plume l'emporte : Qu'il ait des ailes.

Qu'il ne peult de plus prés l'approcher en sa fuite.
Chascun crie : « Il est pris ! » car, le voyant du fort
Loing courir par les champs, on le tient comme mort.
Car les trois levriers, qui de si prés le pressent,
Jamais en fonds de courre un lievre ne delaissent;
Qui faict que nous pensons, les voyans revenir
Loing du bois, qu'il ne peult gueres long-temps tenir;
Et, si dedans un fonds nous les perdons de veüe,
Approchans sur un hault, pensons à l'impourveüe
Voir le lievre ja pris, qui si bien se defend
Que, comme il monte bien, aussi bien il descend.
  Tous d'accord nous tenons ceste course estre telle
Qu'impossible seroit d'en voir une plus belle,
Comme faicte en beau courre, et comme estant le chien
Tel, qu'autre (tel qu'il fust) n'y pourroit faire rien;

115-117. Var. . . . . *car, le voyant courir*
Loing du fort, chascun croit qu'il est prés de mourir.
Car les trois bons levriers, ...

118. *En fonds de courre :* En terrain favorable pour le courre.

Ne delaissent : Ne laissent échapper, n'abandonnent.

119-120. Var. . . . . , *les voyans loing du fort,*
Que le lievre ne peult suffire à tel effort . . .

122. *A l'impourveüe :* A l'improviste, tout d'un coup.

127. *Beau courre :* Beau pays de chasse, bien doux, bien facile pour les chiens et les chasseurs. (Le Verrier de la Conterie, *l'École de la chasse aux chiens courans, dictionnaire des termes de chasse,* v° *Courre.*)

Le chien : Les chiens.

Et combien que, lassez, leurs forces diminuent,
Toutesfois d'un grand cœur leur course ils continuent.
Donc le lievre fuiant, mal-mené et lassé,
N'est plus des levriers si vivement pressé.
Ainsi ne vole pas la flesche descochée
Aussi roide à la fin que quand elle est laschée ;
Comme aussi ne va pas le lassé pelerin
Si viste sur le soir qu'il faisoit au matin.

Or quatre mille ou plus la course continüe ;
D'un se poursuit la mort, qui tousjours s'evertüe
A se sauver s'il peult, et, d'un mol et lent pas,
S'efforce à retarder son menassant trespas.

A la fin nous voyons qu'au milieu de la pleine
Le lievre et les levriers demeurent sans aleine,
L'un deçà, l'un delà, n'ayans, tant sont lassez,
Pour le lievre tuer de la puissance assez.
Il est au milieu d'eux, et d'eux nul ne s'advance,
Bien qu'il n'ait le pouvoir de faire resistance.

Lievre et levriers hors d'aleine.

Nous admirons cecy deux, trois et quatre fois
(Chose digne de l'œuil des princes et des rois !)
Qu'aprés si longue course, et tant de peine prise
Par vaillans levriers, il faille que la prise

129. Var. *Et combien que d'effect leurs. . . . . .*

131-132. Var. *Et le lievre d'ailleurs, mal-mené et lassé,*
N'est plus si vivement qu'auparavant pressé.

140. Var. . . . . *son imminent trespas.*

150. *La prise :* La bête de chasse, le lièvre.

Suivie à grand travail demeure au milieu d'eux,
Sans qu'ils soient de venger leur peine soucieux.
Or on prend vif le lievre, auquel la compaignie
Comme à lievre vaillant veult redonner la vie,
Car au milieu d'un bled, où il fut transporté,
On luy donne la vie et pleine liberté.

Tel lievre merite qu'on luy sauve la vie.

On recouple les chiens encor bas de courage ;
Aprés, le petit pas, retournons au village.
A table nous mettons, puis aprés le disner
Le long de la belle eau nous allons promener.

LA PESCHERIE (A)

Là, trouvons de pescheurs une bande à la rive,
Laquelle pour pescher nouvellement arrive ;
Demandons qu'avecq eux entrions dans le basteau;

154. Var. *Comme à lievre gallant veult. . . . . .*

156-158. Var. *On le laisse et met-on en pleine liberté.*
On reprend les levriers pour leur donner haleine,
Puis pour gaigner Beau-jour nous traversons la plaine.

Bas de courage : Exténués, sans ardeur, sans force.

159. Var. *Arrivez, nous disnons, ...*

(A) *La Pescherie :* La pêche.

1-5. Var. *Nous trouvons de pescheurs une bande à la rive,*
Qui encor pour pescher nouvellement arrive;
Nous entrons avecq eux dans le moite basteau;
Puis, fournis de leurs retz, ils montent contre l'eau
A force d'avirons. Abordez à la plage...

Nous entrons, puis aprés remontent contre l'eau
A force d'avirons. Arrivez à la plage
Où ils avoient tendu leur tramaillé cordage,
Ils cessent de voguer; puis, recerchans le fond,
D'un fer croche emmanché vont troublans le profond,
Et tastent çà et là dedans l'onde vitrée
Le filet qu'ils avoient tendu l'autre soirée.
Ils le trouvent en fin avecques le crochet,
Emportans, avecq eux, la carpe et le brochet,
La bresme, le gougeon, et la tanche bourbeuse,
Le barbeau quelquesfois, et la perche espineuse;
Puis, ayans tout levé et mis dans le basteau
La pesche du matin, retournent à-val l'eau
En un certain endroict, où deux plaisantes isles
Rendent le lieu couvert et les ondes tranquilles.

6. *Cordage :* Filet en corde.

Tramaillé : Fait en forme de tramail. — Le *tramail* ou *trémail* (du bas latin *tramaculum,* venant de *tres,* trois, et *macula,* maille) est un filet composé de trois nappes, dont deux à mailles larges aux extrémités, et une à mailles plus serrées au milieu des deux autres. (Littré, *Dictionnaire,* v° *Trémail.*)

8. VAR. *D'une gaulle bien longue ils troublent. . . . .*

Croche : Courbé en crochet.

9. *Vitrée :* Qui a la transparence du verre.

13. *La tanche bourbeuse :* La tanche reste volontiers au fond de l'eau dans la vase; aussi Gauchet l'appelle-t-il bourbeuse.

14. *La perche espineuse :* La perche porte sur le dos une sorte de crête épineuse très-piquante.

16. VAR. . . . . . . , *ils tournent à-val l'eau...*

A-val l'eau : En suivant le courant, en descendant.

Là ne vient nul basteau, sinon quand le pescheur
Void souffler l'aquilon, un vent plein de froideur ;
Car, lors que violent et chifflant il souspire,
A l'heure le poisson à l'abry se retire.

Durant le vent le poisson cerche l'abry comme les bestes terrestres.

En cest estroit canal, où maint verd arbrisseau
Panche ses bras fueilleux çà et là dessus l'eau,
S'arreste le basteau ; puis aprés desplierent
Leurs filets tramaillez, que tomber ils laisserent
Au fonds de l'eau dormante, où trouver ils pensoient
Le poisson à l'abry des grands vents qui souffloient ;
Puis, montans leurs basteaux une certaine espace,
Où estoit le filé retournent à la place,
A grands coups d'aviron, dans le tramail chassans
Les poissons escaillez qui dessous vont glissans.
De plus fort en plus fort, approchans, frappent l'onde,
Ores cachans le pic au creux de l'eau profonde,
Ores faisans saulter vers le ciel, à grands bonds,
L'eau, pour chasser dedans bon nombre de poissons

Là se plaist le poisson en temps venteux.

20. *Aquilon :* Le vent du nord.

21-22. VAR. . . . . *on l'oit bruire,*
En ce lieu le poisson. . . . . . .

25. VAR. *S'arrestent nos pescheurs, où tost ils desplierent...*

28-33. VAR. . . . . *qui passoient ;*
Puis, montans leur nasselle une certaine espace,
Où estoient leurs filetz ils revont à la place,
Chassans dans le tramail, à grands coups d'aviron,
Le poisson escaillé qui glisse à l'environ.
De plus fort en plus fort, battans, ils frappent l'onde...

35-36. VAR. *Ores faisans jaillir vers le ciel, à grands bonds,*
L'eau, pour mettre aux filetz les estonnez poissons...

Qui, pensans eviter le grand bruit qu'ils entendent,
Dans le fil tramaillé d'une autre part se rendent.
Or, pource que le vent croissoit tousjours plus fort,
Priasmes les pescheurs de nous conduire à bord;
Lors tournent le devant du basteau vers la rive
Où, poussé de la rame et du vent, il arrive.
[Nous sortons sur le sable, aprés nous achetons
Au prix qu'ils demandoient quatre gros brochetons,
Deux carpes, deux barbeaux, d'autant que la journée
D'aprés est vendredi pour le jeusne ordonnée.]
Ainsi nous en allons, devisans en chemin
Comment nous passerions le jour du lendemain,
Qui si mal se porta, plein de pluie et d'orage,
Qu'impossible il nous fut de sortir du village.
Hault et bas dans le ciel un tonnerre grondant
Du ponant au midy sillonne tout ardant;
Le ciel est tout en feu, et l'humaine prunelle,
Qui void driller l'esclair de course tant isnelle,

40-42. VAR. *Nous prions les pescheurs qu'ils nous mettent à bord;*
Lors, tournans le basteau vers la prochaine rive,
Ils font tant de la rame en fin qu'il y arrive.

52. *Ponant* (de l'italien *ponente,* couchant, venant de *poner si,* se coucher) : Occident, ouest.

53-54. VAR. *Le ciel n'estoit que flamme et l'humaine prunelle,*
Voyant driller. . . . .

Isnelle : Rapide. — Malherbe critique beaucoup l'emploi de ce mot par Desportes (*Commentaire sur Desportes*, *Roland Furieux*). — L'allemand *schnell* et l'italien *snello,* qui ont la même signification que *isnel,* doivent aussi avoir la même origine ; mais celle-ci est restée inconnue.

Presque perd son office, et le cœur tremblotant
Au moins paureux fremit, lors qu'il vient esclatant.
En l'air, deçà, delà, les obscures nuées
D'un choc horrible et dru se heurtent animées,
Jettans espoissement telle lavasse d'eaux,
Qu'ils font presqu'une mer des plus petits ruisseaux.
Des montaignes couloient les superbes ravines,
Tirans d'un roide cours mille et mille ruines;
D'à-mont les arbres grands ils portoient de roideur,
Et, d'un autre costé, l'espoir du laboureur.
Les troupeaux qui paissoient par la fertile prée
S'en alloient à-val l'eau de course inesperée.
En troupe les pigeons, intimidez du son
Et du lavas qui vient, regaignent la maison,
Et le berger, trempé jusques à la chemise,
Effraié du degast, le laboureur advise

57-58. VAR. . . . . , *les nües enfumées*
D'un choc horrible et dru se heurtent enflammées...

59. *Lavasse :* Pluie subite et impétueuse.

61-63. VAR. . . . . *on void les superbes ravines*
Tirer d'un roide cours mille et mille ruynes ;
D'à-mont les arbres grands ils portent de fureur...

65. *La fertile prée :* Le fertile pré. — Originairement du pluriel des substantifs neutres latins on fit souvent des féminins singuliers. C'est ainsi que de *prata*, pluriel de *pratum*, est venu le mot *prée,* qui s'est conservé dans le Berry et dans quelques noms propres comme la *Prée-Vallée.*

66. VAR. . . . . *poussez de l'onde irée.*

Inesperée : Inattendue, incroyable.

Du meschef advenu, et luy dict pallissant
Comme l'eau porte à-val le troupeau mugissant.
D'autre part le chartier, laissant le labourage,
Chassé de peur et d'eau, s'en revient au village;
De ce qui est aux champs, soient vaches, soient taureaux,
A peine est rien sauvé de la fureur des eaux.

Ce-pendant, enfermez dedans la fresche salle,
De l'orage estonnez et d'une couleur palle,
En desirons la fin, regardans bien souvent
Par un guichet ouvert si s'accoise le vent.

Jusques à cinq du soir nous dura cest orage,
La pluie grosse et roide et palle le visage;
A la fin nous oyons peu à peu les oiseaux
Annoncer le beau temps dessus les arbrisseaux.

Les nuës d'autre part s'esloignent, et font place
Au soleil qui par fois monstre sa belle face
Et ses rais desirez; à l'heure nous sortons
A grand'peine à la court, de là nous transportons

71. *Meschef :* Méchef, fâcheuse aventure, malheur.

72. Var. . . . . *le troupeau perissant.*

74. Var. . . . . , *s'en recourt au village...*

78-80. Var. . . . . , *peincts d'une couleur palle,*
Nous en creignons la fin, regardans bien souvent
Par un guichet ouvert si s'appaise le vent.

S'accoise (*s'accoiser,* de *à* et *coi,* se tenir là, sans remuer, sans rien dire) : Se calme, s'apaise.

81. *Jusques à cinq du soir :* Jusqu'à cinq heures du soir.

85. Var. *Les nües ce-pendant* . . . .

A la porte, pour voir les grand's eaux par la plaine,
Qui s'escoulent dans Marne avecques la fontaine.
  Nous allons à la porte, où voyons abbatus,
Les seigles et les bleds de la gresle batus,
Par la campagne basse ; au jardin, languissante
On void maint' belle fleur, que la pluie meschante
Faict pancher contre-bas; partout sont les carreaux
Et les compartimens renversez par les eaux,
Les prunes çà et là largement respandues,
Les poires à cousteau par le vent abbatues;
A demy meur tombé tout l'honneur du jardin
Avecq les autres fruits nous regrettons en vain;
Mainte branche se void rompuë et esclatée,
Maint bon arbre abbatu et mainte fleur gastée.
  Le jour d'aprés le vent s'abbat, et dans les cieux
Phebus luyt cler et beau; le souffler gracieux
D'un zephir seulement respire par la plaine,

89. VAR. *Hors de l'enclos, pour . . . .*

91. VAR. *Nous sortons hors la court, où l'on voit abbatus...*

94-95. VAR. *Panche maint' belle fleur, que la pluye nayssante*
Faict ployer . . . . . .

Carreaux : Planches, carrés d'un jardin potager.

97-100. VAR. . . . . *par la terre espandues,*
Les cerises aussi, d'autre part abbatues,
Couvrent tout l'environ; les roses et boutons
Avecq les autres fleurs, en vain, nous regrettons..

Poires à cousteau : Poires qu'on mange crues, par opposition à celles qui ne sont bonnes que cuites.

Qui, d'un bransle mignard, les arbrisseaux demeine,
Les fueilles et les fleurs, et du jour de devant
Les nuages espois s'en vont à-vau le vent;
Tout est tranquille aux champs; seulement aux vallées
Demeurent quelques eaux qui ne sont escoulées,
Qui causa que ce jour nous ne peusmes chasser,
D'autant que par endroicts on ne pouvoit passer
A pied ny à cheval, pour la grande eau qui baigne
Et limoneuse rend la fertile campaigne.
Ce jour-là, sans sortir, nous passasmes le temps
Au tarot, et au flux, et autres passetemps.
[Or, ayans bien souppé, nous nous allons esbatre
Le long de la riviere, où la bande folastre
A saulter, à courir, s'amuse et prend plaisir,
Et à tout autre jeu qui là se peult choisir.]

LA FESTE DU VILLAGE

AVEC LA DANCE

Le soin d'une bonne fermiere.

Ce-pendant à Beau-val la fermiere soigneuse,
Pour bien nous festier, ne reste paresseuse

106. *Bransle :* Mouvement. — Il n'y a si poltron qui n'aime mieux tomber une fois que d'être en *branle* toute sa vie. (Malherbe, *Trad. des Épîtres de Sénèque,* ép. XXII.)

116. *Flux :* Sorte de jeu de cartes.

2-3. VAR. *Pour bien nous festoyer, ne reste paresseuse*
A parer hault et bas de blancs draps sa . . .

A tenir nettement hault et bas sa maison,
Car le jour ensuivant est le jour sainct Sanson;
Ains, sans rien emprunter d'une maison voisine,
Fournit de bancs sa salle et de mets sa cuisine,
Et, courant çà et là, les bras à demy nuds,
Faict tirer du pouiller les chappons retenus;
Delà les gras cochons sont tirez de la tette,
Que, pour neant grondant, la grand' truie regrette.
D'autre costé l'on va choisir le gras aigneau
Cabriollant à bonds au milieu du troupeau,
Ne pensant, la pauvrette et innocente beste,
Au desastre prochain qui menasse sa teste.
Chascun est empesché; l'un, d'un trenchant cousteau,
Va faisant des lardons, un autre met dans l'eau
Le chappon esgorgé, pour oster plus à l'aise
La plume d'alentour; un autre, or sur la braise

4. *Le jour sainct Sanson :* Le jour de la fête de saint Samson.

8. Var. *Faict choisir par sa court les . . . .*

Pouiller (de poule, venant du bas latin *pulla*) : Poulailler. — On appelle encore aujourd'hui *poulière* l'endroit ménagé dans un poulailler pour laisser les poules libres de sortir et de rentrer.

Retenus : Enfermés.

9. *Tette :* Bout de la mamelle.

10. *Pour neant :* Inutilement, en vain.

11. *Aigneau :* Agneau.

15. *Empesché :* Occupé. — Combien de choses voyons-nous, que nous n'apercevons pas, si nous avons nostre esprit *empesché* ailleurs! (Montaigne, *Les Essais,* liv. II, ch. XII.)

Faict le gibier refaire, ores d'un dos courbé
Releve ce qui est dans les cendres tombé.

Doncques, le jour venu, pour tenir la promesse
Qu'avions faict à Pierrot, nous allons à la messe.
En chemin nous trouvons le bon homme fermier,
Qui, visitant ses bleds, comme il est coustumier,
(Ses heures en la main) deploroit le dommage
Que trois jours paravant luy avoit faict l'orage.

L'habillement du pere de famille de village.

Le beau manteau tanné, faict à double rebras,
Luy cachoit les genoux et luy couvroit les bras;
Sa jaquette de mesme, et la grosse brayette
Nouée çà et là d'une double esguillette;
Le bonnet rouge en teste, et, dessus, le bouquet
Bien joliment tissu de thim et de muguet.

19. *Le gibier refaire :* Le mettre sur le feu dans une casserole, ou simplement l'exposer à la chaleur de la braise, jusqu'à ce que la viande ait gonflé. — On dit dans ce sens *refaire une poularde, un canard.* — (V. Larousse, *Dict. universel du XIXe siècle,* v° *Refaire.*)

25. *Ses heures :* Son livre d'heures. — Les heures canoniales sont les diverses parties du bréviaire, matines, vêpres, etc., d'où les expressions *les heures, le livre d'heures,* pour désigner le livre où sont contenues ces prières.

27. *Tanné :* De couleur semblable à celle du tan.

Rebras : Repli, rebord, collet.

29. *Jaquette :* Vêtement descendant jusqu'aux genoux ou un peu plus bas, et qui était anciennement à l'usage des paysans et des hommes du peuple. (Littré, *Dictionnaire,* v° *Jaquette.*)

Brayette (diminutif de *braie* ou *braye*) : Haut-de-chausses, culotte.

30. *Esguillette :* Aiguillette, cordon ferré par les deux bouts.

32. VAR. *De lavande, de thim, de rose et. . . . . .*

Il avoit au costé, vieillement composée,
La gibsiere de cuir, d'y fouiller toute usée,
La baguette à la main; d'une telle façon
Marchoit le bon Pierrot le jour de sainct Sanson.
Un enfant de quatre ans avecq qui il caquette,
Cheminant, se pendoit au pan de sa jaquette.

Salutation d'un homme rond.

« Bon jour (dict-il), messieurs, je vous ay bien cognus
Aussi tost qu'aperceus; vous soyez bien venus!
Je ne vous ay prié de venir à la feste
Pour estre bien traictez; mais, pour le moins, il reste
Dans ce vieil corps cassé un cœur gay et entier,
Un visage non feinct dont je vous veux festier. »

Discours de Pierrot du temps de sa jeunesse.

Ainsi le bon Pierrot, qui son cœur ne desguise,
Librement du passé et au vray nous devise :
Qu'il avoit quarante ans quand il fut espousé,
Sa femme vingt et huict; comme il fut baptisé
L'an mil cinq cens et un; qu'en ce temps les gens d'armes
N'estonnoient le fermier, qu'alors estoient les armes
Enrouillées partout, et que des morions
Et des vieils corselets on faisoit des chaudrons;

34. Var. *L'escarcelle de. . . . .*

43-44. Var. *Au bon homme vieillard un cœur vrayment entier,*
Et un visage ouvert pour bien vous festier.

46. Var. . . . . *de son temps nous devise...*

50. Var. *Ne ravageoient les champs,* . . . .

51. *Morions : Morion,* ancienne armure de tête plus légère que le casque.

52. *Corselets :* Cuirasses.

Que seurement aux champs le berger menoit paistre
Son troupeau camuset par le pays champestre;
Qu'aux champs le laboureur n'estoit point arresté,
Voyant devant ses yeux le soldat aiesté,
Le poignard en la main, le sang Dieu en la bouche,
Avec un traistre cœur et un regard farouche,
Sa gorge menassant, pour tirer à la fois
Deux chevaux astelez du milieu du harnois;
Qu'alors l'or ny l'argent n'estoient point en usage,
Pour parer esmaillé des dames le visage.
[Le veloux, le satin se voyoient rarement
Sinon qu'aux grands seigneurs, qu'on voyoit seulement
De cela s'habiller; qu'on ne voyoit à l'heure

54. *Camuset* (diminutif de camus) : Au nez court et plat.

57. *Le sang Dieu en la bouche :* Jurant par le sang de Dieu. — Louis XI, par une ordonnance du 12 mai 1478, renouvela celles de saint Louis et de Charles VII contre les blasphémateurs « qui regnyent, despitent et maugréent le très-saint nom de nostre sauveur et redempteur Jesus-Christ et jurent, par derision, de sa benoiste humanité, comme par le precieux sang, la chiere, le ventre, les yeux, la teste, les vertus et autres execrables et inhumains sermens ».

58. VAR. *Avecq un cœur felon et . . . .*

60. *Harnois :* Attelage de charrue, de voiture, équipage.

62. *Esmaillé :* Dans *la Veue en amour* (*Dames galantes,* IIe discours), Brantôme parle aussi de dames de son temps qui étaient « fardées et peintrées comme images ».

63. *Veloux* (du latin *villosus,* velu) : Velours.

65. *A l'heure :* Alors.

Le mignon pour s'orner engager sa demeure
Et tout son heritage. On ne voyoit aussi
Que la dame de court eust de cela soucy
Qui rajeunit le front, deride le visage,
Ny de ce qui durcit les tetins d'advantage.
Qu'or ell's portent au front d'un et d'autre costé
Des æsles, seur tesmoing de leur legiereté,
Prodiguement monstrans (ô chose inusitée !)
Tout leur sein rehaussé par quelque art inventée.]
Ainsi le bon Pierrot au temple nous menoit,
Et, regrettant le temps, ces comptes nous faisoit.
Nous entrons en l'eglise, où chascun prend sa place;
La messe nous oyons, laquelle se dict basse.
Estant dicte, sortons en la place, où, bien hault,
Verdissant s'eslevoit un bragard eschaffault
Sous l'orme du carfour, que les vallets de feste
Avoient là faict dresser, pour rendre plus honneste

Eschaffault faict exprez pour les menestriers.

66. *Mignon:* Petit maître, homme aimant la toilette.— On appelait mignons les favoris de Henri III.

75. Var. . . . . *devisant nous menoit*. . .

80. *Bragard* ou *braguard* (de *brague,* haut-de-chausses. — Ce vêtement ne fut d'abord porté que par les gens riches; aussi *brague* devint synonyme de luxe, d'où le verbe *braguer*, se parer, se glorifier, et les adjectifs *bragard* ou *bragueur*) : Pimpant, paré, bien ajusté.

81. *Vallets de feste* (Valet anciennement s'adaptoit fort souvent à titre d'honneur près des roys; car non-seulement on disoit valets de chambre ou garde robe, mais aussi valets tranchans et d'escurie. — Pasquier, *Rech. sur l'hist. de France*, liv. VIII) : Les ordonnateurs de la fête. — En wallon, *valet* se dit d'un garçon, de celui qui n'est pas marié. Gauchet n'aurait-il donc pas aussi voulu dire, par « vallets de feste », les jeunes gens de la fête?

L'endroit, et pour loger les joueurs d'instrument,
A fin qu'ils soient à l'aise et plus commodement.
Alentour nous voyons, remplie d'alaigresse,
Folastrer et joüer la petite jeunesse,
Qui feroit volontiers le soleil s'advancer,
A fin que l'heure fust que l'on doit commencer.

La fille ce-pendant qui doit avoir la dance,
Impatiente, ailleurs qu'à la dance ne pense,
Et voudroit bien aussi que chascun eust disné,
A fin que le vallet aux dances l'eust mené.
Seulette se voyant, soigneuse, elle regarde,
A fin qu'elle soit propre et gentille et bragarde;
Souvent elle se mire, et fraise son collet;
Puis Jean vient la servir, qui se dict son vallet.

Le naturel des filles, c'est de dancer volontiers.

86. *La petite jeunesse :* Les enfants.

89. *Avoir la dance :* Avoir le plaisir de la danse, être invitée pour le bal.

91. VAR. *Et voudroit que chascun du village eust disné...*

92. *Vallet :* Le jeune garçon. (V. vers 81, note.) — Louis, roi de Navarre, Philippe, comte du Poitou, et Charles, comte de la Marche, fils du roi Philippe le Bel, sont qualifiés de *valets* (enfants, jeunes seigneurs) dans un compte de la maison de ce roi pour l'année 1313.

95. VAR. *Et souvent se mirant redresse son. . . . .*

Fraise : La *fraise* était un collet double et à godrons (plis ronds); *fraiser son collet,* c'était le plisser, en rajuster les plis.

96. *La servir :* Lui faire sa cour.

Tous ces charmes de langage
Dont on s'offre à la *servir*,
Me l'assurent davantage
Au lieu de me la ravir.

(MALHERBE, *Chanson.*)

Pendant nous en allons (attendans la grand' messe)
Desjeuner à Beau-val, où la nappe se dresse
De linge blanc et fin ; là se met le jambon,
Le pasté de giblet, basti de la façon
De la femme à Pierrot, qui est sans mocquerie
Sur tous les pasticiers nette en pasticerie.
[Le pasté de chevreuil qu'avions faict apporter,
Ouvert nous faict à tous envie d'en taster
Chascun sur le vin blanc ; mais, pour boire à la troupe,
Pleine jusques au bord Pierrot prend une coupe
Dont il vuide le fonds : « Or voyez à ce coup
(Dict-il) que je vous ayme et respecte beaucoup! »]
Les cloches ce-pendant commencent à sonner,
Et le gros carillon semond de retourner
Les bons paroissiens, qui, vuides de paresse,
Ne veullent à ce jour faillir à la grand' messe.
Lors nous sortons de table, et retournons au lieu
Où chascun s'assembloit pour servir à son Dieu.
Nous entrons dans le chœur et prenons nostre place

100. VAR. . . . . , *petri de la façon...*

Giblet : Lapin. — *Gibelotte,* qui vient de gibelet ou giblet, signifie encore aujourd'hui un ragoût de lapin.

110. *Semond* (semondre, du latin *sub* et *monere*) : Avertit, invite, convie. — Certes, dit le roy je ne me pourroye tenir de venir voir Jehan de Paris, et le *semondre* que son plaisir soit de venir jusques mon palays. (*Le Romant de Jehan de Paris,* édit. de M. de Montaiglon. Paris, 1867, p. 97.)

Retourner : Revenir à l'église.

113. VAR. *Alors nous nous levons pour retourner. . . .*

A costé du lettrin ; messire Boniface,
Qui pour un villageois n'est nullement lourdault,
Debat à toute fin que nous montions plus hault.
L'eau beniste tandis se faict ; messire Ambroise
En asperge l'autel, que sagement il baise ;
Puis, tournant alentour de la nef et du chœur,
En donne à un chascun, qui luy porte l'honneur
Deu à un bon curé par quelque reverence,
Puis passe, et vers le chœur, religieux, s'advance.
Pierrot vient ce-pendant vis-à-vis du lettrin,
Et, chantant haultement, le reste met en trin ;
Son grand fils prend la chappe avecques le vicaire,
Et commence à chanter, comme bien il sçait faire,
Ce-pendant qu'au clocher, d'un carillonnant son,
On monstre aux environs qu'il est la sainct Sanson.
  La messe dicte, on sort ; mais toute la premiere

116. *Lettrin* (du bas latin *lectrinum,* lequel vient de *lectrum,* pupitre) : Lutrin.

Messire : Ce titre se donnait autrefois aux prêtres ainsi qu'à beaucoup d'autres personnes. — Dans la fable, *le Curé et le Mort,* La Fontaine dit aussi :

Messire Jean Chouart couvait des yeux son mort...

117. Var. . . . . *ne sent point son lourdault...*

119. Var. *L'eau beniste se faict; aprés messire Ambroise...*

122. *Porte l'honneur :* Témoigne le respect.

124. Var. . . . . *humblement il s'advance.*

127. *Le vicaire :* Messire Boniface.

130. Var. *On faict sçavoir qu'il est la feste* . . . .

131. Var. *Aprés la messe on sort;* . . . .

Sort d'un pas diligent la soigneuse fermiere.
Chascun est de traicter ses amis soucieux.
Sanson court d'un costé, Pierrot n'est paresseux,
Ains d'un habile pas monstre qu'il a envie
De faire bonne chere à nostre compagnie.
[Arrivez à Beau-val, nous hastons le disner,
Pour aussi tost aprés aux dances retourner.
Nous montons à la chambre, où la verde fueillée
Est mise tout autour. Maint' bonne herbe meslée
Sur l'aire se respand, rendant une senteur
Qui resjouit le nez et conforte le cœur.
D'une nappe de lin gentiment ouvragée
Ja la table est couverte et proprement rangée
La serviette autour; dessus, le gras jambon,
De saulge et de laurier lardé, se trouve bon
Par ceux qui n'avoient pas (estans de la paroisse)
Voulu manger devant qu'avoir ouy la grand' messe.]
Tous les cousins venus, on apporte à manger;
Lors chascun aprés nous autour se vient ranger
De la table garnie, et Pierrot, qui ordonne
Chascun selon son rang, le bout d'en hault nous donne.

Discours de Sanson, frere de Pierrot.

[Le frere de Pierrot, bon homme tout cassé,
Conte fidelement des faicts du temps passé;

141. *Aire* (du latin *area*) : Sol, plancher.

145. *La serviette :* Le couvert. — En un festin public qui me fut fait, il y avoit dix-sept tables, dont la moindre avoit seize *serviettes*. (Sully, *Œconomies royales,* édit. 1725, t. VII, p. 158.)

151. *Ordonne :* Place.

Comme il a veu le sep courber dessous sa charge,
Portant la grappe aux flancs et vineuse et bien large,
Et l'espy blondissant en si grande foison
Que presqu'on ne tenoit compte de la moisson;
Qu'on brusloit l'heretique, et que la vierge Astrée
Sans retourner au ciel bien-heuroit la contrée.
Libre parmi les champs le berger s'en alloit,
Et le vacher en paix ses troupeaux conduisoit,
Sans craindre nullement que l'inique gendarme
Le matin ou le soir luy vinst livrer l'alarme.
Phlipot vivoit heureux, et en toute saison
La paix et le repos estoient en sa maison.
« Mais depuis (ce dict-il) qu'on a veu nostre France
Vouloir changer de foy, de roy, par l'arrogance
De cinq ou six galeux, qui par sermons nouveaux
Ont gasté la pluspart de noz François troupeaux;
Depuis qu'ambition et depuis qu'avarice,

159. *Astrée :* Fille d'Astréus, roi d'Arcadie, et de l'Aurore, ou, suivant certains auteurs, de Jupiter et de Thémis, avec laquelle on la confond souvent. — Selon la Fable, Astrée habita la terre pendant l'âge d'or; plus tard les crimes des hommes la firent remonter au ciel, où elle forma le signe de la Vierge dans le zodiaque. — Le temps vanté par Pierrot était donc un véritable âge d'or.

160. *Bien-heuroit :* Rendait heureuse.

163. *Gendarme :* Homme de guerre à cheval, armé de toutes pièces et qui avait sous ses ordres un certain nombre d'hommes à cheval. — On ne connut plus que les *gendarmes ;* les gens de pied n'avaient pas ce nom, parce qu'en comparaison des hommes de cheval, ils n'étaient point armés. (Voltaire, *Mœurs,* 38.)

169. *Galeux :* Brebis galeuses.

Croissans tousjours leurs feux (vraye source de vice),
Ont gaigné les plus grands, ruiné les petits,
Frustrez d'un doux repos pour leurs seuls appetits :
Qui, ores mendians loing du fer et des flammes,
N'ont rien de demeurant que leurs fils et leurs femmes,
Qui, pour un humble toict enclos en petit lieu,

174. Si le protestantisme avait tout d'abord trouvé quelque faveur en France, bientôt son caractère aristocratique, les allures arrogantes de ses chefs, leurs projets de destruction, blessèrent profondément la masse du peuple restée attachée au catholicisme. Pour cette masse, les huguenots étaient de véritables brebis galeuses qui gâtaient le *troupeau* français, c'est-à-dire la nation. Lorsque Phlipot dit

Mais depuis. . . . . qu'on a veu nostre France
Vouloir changer. . . . . de roy,

il fait allusion à la fameuse conjuration d'Amboise sous François II (1560) ainsi qu'aux nombreuses guerres religieuses, qui ensanglantèrent la France sous Charles IX et Henri III, et ne tendaient à rien de moins qu'à renverser le trône des Valois. Gauchet écrivit la plus grande partie de son poëme et le termina dans les premières années du règne de Henri III. Quand ce prince, après la mort de Charles IX (30 mai 1574), revint de Pologne pour succéder à son frère, les huguenots étaient maîtres d'une grande partie du pays. Condé était à leur tête. Pendant l'interrègne, la politique toujours cauteleuse de Catherine de Médicis, hésitant sans cesse entre les catholiques et les chefs de la religion réformée, avait miné l'autorité royale. Aussi Montbrun, le célèbre chef des protestants en Dauphiné, disait-il en septembre 1574 : « Comment! le roi m'écrit comme roi et comme si je devois le reconnoître! « Je veux qu'il sache que cela seroit bon en temps de paix; mais, en temps « de guerre, quand on a le bras armé et le derrière sur la selle, tout le « monde est compagnon. » Les *galeux* d'alors étaient les chefs des protestants et les têtes de ce fameux Tiers-parti, composé de catholiques mécontents, ambitieux, qui, dirigé par les Montmorency, s'était déjà rendu redoutable sous Charles IX. Catholiques et huguenots ravageaient le pays. Il n'y avait plus de sécurité dans les campagnes. Les paysans, pillés, rançonnés tour à tour par les soldats du roi ou par ceux des adversaires de la couronne, étaient des plus misérables. Phlipot ne fait ici que répéter leurs plaintes.

177. *Petit lieu :* Petit champ.

Ont un buisson pour giste ou bien un hostel-Dieu ;
Depuis que l'estranger, d'inventions nouvelles,
Cerche impost sur impost, gabelles sur gabelles,
Et qu'aux despens du peuple il bastist à nos yeux

179. *L'estranger :* Il s'agit ici des nombreux Italiens dont s'entoura Catherine de Médicis, alors qu'elle était régente pendant la minorité de Charles IX. « Jouissans par son moyen des premiers estats et charges du royaume », ces étrangers dilapidèrent les finances, s'enrichirent aux dépens du pays, et continuèrent leurs malversations après la majorité de Charles IX ainsi que sous le règne de Henri III. Les plus célèbres étaient Sardini ; Ludovic Adjacet, comte de Château-Vilain, premier maître d'hôtel du roi ; Louis de Gonzague, duc de Nevers ; Philippe Strozzi, colonel des gardes françaises ; de Birague, garde des sceaux, chancelier de France, nommé cardinal sur la demande de Henri III ; enfin les trois fils de Gondi, seigneur du Péron, banquier florentin établi à Lyon, dont la femme avait été au service de Catherine. Ces trois fils étaient Charles de Gondi, seigneur de la Tour, maître de la garde-robe du roi ; Pierre de Gondi, successivement évêque de Langres et de Paris, cardinal en 1587 ; et Albert de Gondi, maréchal de Retz, un de ceux, dit-on, qui furent les instigateurs de la Saint-Barthélemy.

Les poëtes, fidèles échos des plaintes du peuple, n'épargnèrent point les partisans italiens de la reine, comme on les appelait alors. L'Estoile nous a transmis plusieurs des sonnets faits contre ces étrangers :

Sardini les daces invente,
Gondi les tient et (les) augmente,
Diacette espuise l'argent :
Par là, le François indigent.

La justice és mains de Birague,
Les armes és mains de Gonzague,
De Strozze et du Peron aussi :
L'Italien fait tout ici. . . . . .

Les guerres, les impôts, les affaires de France
Par Peron, par Gondi, par Birague odieux,
Sont menés, sont pillés, sont conduits, à nos yeux,
Sans valeur, sans pitié et sans juste balance. . .

(Pierre de l'Estoile, *Mémoires,* juillet 1575.

180. *Gabelles :* On appelait ainsi autrefois les impôts sur les denrées et les produits de l'industrie.

Des palais eslevez d'un front audacieux ;
Depuis que, profanans les devotes eglises,
Soubs ombre qu'en beau lieu ell's nous semblent assises,
De dedans nous tirons ce qu'un roy fondateur,
Poussé d'un sainct desir, voüoit au Createur,
Pour y faire bastir (merveilleuse arrogance !)
Au lieu d'un temple sainct un chasteau de plaisance;
Depuis que la Justice a desbandé ses yeux
Et donné sa faveur au plus pecunieux,
Lorsque, tournant le dos au pauvre païsant,
Est aveugle en son droict et suit le plus puissant;
Depuis que par les champs des soldats court la rage
Qui, sans peur, sans pitié, le laboureur ravage,
Sans s'esmouvoir du cry que l'innocent enfant
Jette pour sa fureur qui le rend gemissant,
Et sans respecter Dieu, les loix ny la justice,
Font de vice vertu, et de vertu font vice ;
Nous voyons jour en jour la France renverser
Et sandessus dessous quasi bouleverser. »

188. Gauchet doit faire ici allusion à un fait de son temps. Mais les recherches les plus minutieuses n'ont pas permis de découvrir quel est ce château de plaisance construit sur l'emplacement d'une église.

189. *Desbandé ses yeux :* On représente quelquefois la justice avec un bandeau sur les yeux. Ce bandeau signifie que le juge doit faire abstraction de la situation des parties et rester toujours impartial.

190. *Pecunieux* (du latin *pecuniosus*) : Riche.

192. *En son droict :* Quant à, en ce qui touche son droit.

Suit le... : Obéit au...

Ainsi disoit Phlipot, et sa femme Pasquette
Tout ainsi comme luy le temps passé regrette.]
En ce-pendant voicy avec deux violons
Dedans la chambre entrez deux jeunes compagnons,
En leurs gaillards habits, qui, avec leur livrée,
Presentent à nous tous mainte targe dorée,
Pour recevoir au lieu (bon changement pour eux)
Le teston quelquesfois et quelquesfois les deux ;
Puis, pour donner plaisir à toute la brigade,
Le plus dispos des deux voltige une gaillarde ;

Les targes.

203-206. Var. *Un peu aprés voicy deux jeunes villageois,*
Dedans la chambre entrez, avecques le hault-bois,
Qui, vestus bravement, chargés de leur livrée,
Presentent à nous tous mainte targe dorée...

Avec leur livrée : Portant des rubans. — On luy (au chicanous) attacha à la manche de son pourpoinct belle *livrée* de jaulne et verd. (Rabelais, *Pantagruel,* liv. XVIII, ch. xiv.) — Les deux jeunes compagnons devaient être des *quatre valetons, d'un satin blanc vestus, l'honneur de la dance,* dont il est parlé plus bas, vers 288 et suiv.

Targe : On appelait ainsi autrefois, comme on l'a vu plus haut (la *Chasse du Blereau...* vers 38, note), une espèce de bouclier. En termes d'horticulture, on donne aussi ce nom à certain ornement en forme de croissant qui entre dans la disposition des compartiments d'un parterre. — Ces targes dorées, dont parle ici Gauchet, étaient évidemment des gâteaux ayant la forme d'un bouclier ou d'un croissant.

208. *Teston :* Monnaie d'argent valant dix sols et deux deniers; elle cessa d'être en usage sous Louis XIII.

209-210. Var. *Puis, pour donner plaisir à nostre compagnie,*
Le plus dispost des deux en volte se manie...

Une gaillarde : La gaillarde est ainsi appelée parce qu'il fault estre gaillard et dispos pour la dancer. (Thoinot-Arbeau, *Orchésographie,* Langres, 1589.) — Monteil (*Histoire des Français,* chapitre des *Danseurs français*) range la gail-

Ce-pendant le bassin resonne clairement
De l'argent qu'on y met; puis, pour honnestement
Sortir de la maison, l'un et l'autre s'advance
Des gaillards valletons, honorans d'une dance
La fille de Pierrot; puis, ayans faict le tour
De la table trois fois, nous donnent le bon-jour.
  Prests à dancer, l'un d'eux prend une serviette,
La plus fine qu'il peult, pour conduire Jeannette,
Fille du bon Phlipot, à qui saulte le cœur
D'avoir du premier bransle et le prix et l'honneur,

larde parmi les danses hautes (par opposition aux danses basses ou nobles, où on ne quittait pas la terre et qui consistaient en pas tranquilles et mesurés). Dans la gaillarde, la danseuse, après la révérence, s'en allait successivement aux deux extrémités de la salle, et le danseur l'accompagnait en faisant autour d'elle, chaque fois qu'elle s'arrêtait, des pas composés d'assiettes (dispositions) de pieds de diverses sortes, entremêlés de sauts plus ou moins fantaisistes.

214. *Valletons :* Jeunes gens.

Honorans d'une dance : Invitant pour une danse.

216. *Nous donnent le bon-jour :* Nous souhaitent le bonjour, nous saluent.

217. VAR. *Leur tour faict, un des deux* . . . .

Prests à danser : Quand vint le moment du bal.

Prend une serviette : Monteil (*Histoire des Français*), dans son chapitre de *l'Artiste,* dit qu'au XV[e] siècle les personnages graves ne permettaient pas aux femmes de donner la main aux hommes en dansant. C'est probablement pour obéir à cet usage que le jeune valeton prend une *serviette, la plus fine qu'il peult* (un morceau d'étoffe), que Jeannette et lui tiendront, quand il la conduira au bal.

220. *Bransle :* Le branle était originairement une des positions du danseur dans la *basse danse.* — Il se faisait, dit Thoinot-Arbeau « en quatre battemens « du tabourin, qui accompaignent quatre mesures de la chanson jouée par

Bien souvent souhaitant ceste douce journée,
Qu'elle devoit ainsi en dance estre menée.
  A tant sont au logis, où la belle attendoit,
Qui d'un beau cœuvrechef sa belle teste ornoit,
Son col d'un collet fin ; d'argentine ferrure
Environnoit ses flancs une belle ceinture,

L'habillement de la fille de village.

« la flutte, en tenant les pieds joincts, remuant le corps doucement du cousté « gauche pour la première mesure, puis du cousté droit, en regardant les « assistans modestement pour la deuxième mesure, puis encore du cousté « gauche pour la troisième mesure : et pour la quatrième mesure du cousté « droit, en regardant la demoiselle d'une œillade desrobée doucement et « discrètement. » (*Orchésographie*, fº 27.) — Plus tard, on donna le nom générique de *bransles* à diverses danses hautes composées d'assiettes et de sauts exécutés alternativement à gauche et à droite. — Thoinot en indique une grande quantité dont quelques-uns étaient dansés par plusieurs groupes à la fois.

221. *Bien souvent souhaitant... :* Ayant bien souvent aspiré après...

223. VAR. *A tant ils sont venus*, ...

A tant : Enfin.

224. VAR. . . . . *sa chevelure ornoit...*

Cœuvrechef : Couvre-chef, bonnet.

225-228. VAR. . . . .*; une belle ceinture*
Environnoit ses flancs, où pend la garniture
De bourse et peloton faicts d'un velours tout plein,
Bel ouvrage de Caen ; de taftas à gros grein...

D'argentine ferrure : En fer argenté ou plutôt en étain. — Les dames nobles et riches portaient des ceintures en argent; les autres en avaient en étain, métal qui, bien frotté, ressemble quelque peu à l'argent. Pour que les ceintures d'étain eussent plus de similitude avec celles en argent, elles étaient ordinairement composées d'une suite de grillages appliqués sur satin ou sur velours, ce qui en faisait ressortir le brillant. (V. Monteil, *Hist. des Français*. t. III, p. 397, et Ordonnance de décembre 1598 relative aux ceinturiers en étain.)

Où bourse et peloton pendilloient d'un costé.
Belle ouvrage de Caen ; de taftas camloté,
Son devanteau reluit, et la robbe bien faicte
La rend pour villageoise et gentille et parfaicte.
D'un teinct cler et brunet est son visage beau ;
Les yeux noirs et rians, qui tousjours de nouveau
Font quelqu'un amoureux; la joüe vermeillette,
La levre de corail; dessoubs meinte perlette
Esgalement rangée, et ce mont jumelet,
S'eslevant de nouveau, repousse son collet
Alors qu'elle respire. Ainsi marche la belle,
Et suit à petits pas le beau fils qui l'appelle,
Prenant le linge beau, pour aller à l'endroit

Peloton : Espèce de pelote à épingles que les femmes attachaient à leur cointure.

Camloté : Imitant le camelot (étoffe de poil ou de laine mêlée quelquefois de soie en chaîne), grossier, commun.

229. Var. . . . . ; *la robe violette...*

Devanteau : Tablier.

230. Var. . . . . *accorte et joliette.*

234. *Perlette :* Petite dent dont la blancheur a l'éclat d'une perle. — On dit parfois, d'une femme qui a de belles dents, qu'elle a des dents comme des perles.

235. *Ce mont jumelet :* Le sein.

239-241. Var. *Pour la mener au bal où le peuple attendoit,*
Et où de toutes parts le monde se rendoit,
Pour voir l'esbatement . . . .

Le linge beau : La serviette dont il a été parlé plus haut, et dont le valeton lui tend un bout.

Où le peuple assemblé desireux attendoit
Qu'on commençast le bransle. Au milieu de la place,
A un rameau fueillu pendent de bonne grace
Les joyaux desdiez : miroirs, bourses, plotons,
Gans, jartieres, lacets, ceintures et cordons,
Et l'escharpe pour cil qui, natif du village,
Dancera plus dispost, plus gaillard et plus sage ;
Maint paire de cousteaux, maint panache gallant
Ou d'orfraye ou d'austruche, en l'ær va bavolant.

Le grand bransle.

A tant sur l'eschaffault la musique commence
De quatre bons haults-bois qui animent la dance.
Premierement Claudin, marchant de gravité,
D'une cadence juste et d'un pas limité,
Suit le son qu'il entend, et la belle fillette
Honteuse vient aprés d'une grace simplette.

Thibault, second vallet, d'assez bonne façon,
Va prendre par la main la fille de Sanson ;
Puis Sanson Raulequin Michelette va prendre,
Fille du bon Pierrot, qui joyeux la va rendre
Au troisiesme degré ; aprés suit Guillemin,
Qui prend reveremment Paquette par la main,

243. *Desdiez :* Dédiés, qui doivent être offerts aux danseurs et aux danseuses.

248. *Orfraye :* Orfraie (*falco ossifragus*), oiseau de proie, auquel les Romains donnaient le nom d'*ossifraga* (de *os* et *frangere*), dont on a fait osfraye, puis orfraie.

257-259. Var. . . . . *va prendre Michelette,*
Fille du bon Pierrot, assez belle fillette,
Et la meine à son rang ; . . . . . .

Fille aussi de Pierrot; aprés Gaillard s'advance
Et meine sa maistresse au milieu de la dance.

Façon de dancer des villageois.

A tant vient la jeunesse; un chascun peu à peu
Se mettant en la dance environne le lieu.
Là Phlippin, amoureux d'une jeune fillette,
Devant elle, lourdault, en l'ær les jambes jette,
Sans suivre la cadence; aussi n'avoit-il pas,
Comme Claudin, apris à faire les cinq pas.
Il brave toutesfois, et mal-habile pense
Qu'au village il n'y a, ny en toute la danse,
Qui face mieux que luy; un autre glorieux,
Sandrin, fils de Guibert, cuide dancer le mieux,
Qui, venu de Paris au sainct de son village,
Où son pere l'avoit mené pour estre sage,
Au lieu d'estudier, alloit le temps passer

262. Dans l'édition de 1604 Gauchet a intercalé entre ce vers et le vers 263 les suivants :

On void, pour faire largue aux danseurs, ce-pendant,
Un beau cheval de toille en teste pannadant,
Qui, marchant de costé, se faict voir par la place,
Suivy de cent enfans auxquels il faict la chasse.

265-267. VAR. . . . . *de la belle Florence,*
Se tue de danser, sans suyvre la cadence,
Ny mesure, ny son; . . . .

268. *Les cinq pas :* La mesure de la gaillarde se composait de cinq blanches, à chacune desquelles devait correspondre un pas du danseur. — Dans l'*Orchésographie* de Thoinot-Arbeau (f° 39) Capriol dit : « C'est donc ce que j'entends si souvent dire que le danceur de gaillarde doit avant toutes choses sçavoir ses *cinq pas.* »

271. VAR. *Qui mieux face à propos;* . . . .

Dessous maistre François, pour aprendre à dancer.
Des villages prochains ores vient la jeunesse,
Qui augmente la dance et ensemble la presse,
Et les filles, qui sont desireuses de voir,
De trois et quatre lieux viennent à grand pouvoir;
Et les pitaults garçons, qui discrets les conduisent,
En termes villageois avecq elles devisent.
Ce-pendant le cornet hautement esclatant
En cent mille fredons sonne, et va chiquetant
Le bransle solennel; lors, pleine d'alaigresse,
Se remet à dancer la disposte jeunesse;
Mais, entre tous, on void, au milieu du carfour,
Les quatre valletons reluire tout autour,
D'un satin blanc vestus, qui, l'honneur de la dance,
Suivent mieux que pas un le son et la cadence.
L'un faict bien, l'autre mal; l'un dance bien dispos
Jettant son corps en l'ær, mais trop mal à propos;
L'autre marche pesant, qui pourtant ne faict faulte
Et semble mieux dancer que celuy-là qui saulte;
L'un dance de costé, qui, sot, va gambadant
Or d'un pied, or de l'autre, et puis va regardant
Si Paquette le void; un autre, bien plus sage
(Ce luy semble), pour voir Jeanneton au visage
Fleurtise à reculon, et, resolu pitault,

Diverse façon de dancer des villageois.

283. Var. *Le cornet à boucquin ce-pendant . . . . .*

299. *Fleurtise :* On nomme *fleuretis*, en termes de musique, les accords qu'un instrumentiste ajoute dans l'exécution d'un morceau. — Le *resolu Pitault* qui *fleurtisait,* outre les pas prescrits, en faisait d'autres de sa façon.

Tel faict l'amour de la façon.

Pour l'amour d'elle faict parfois le petit sault.
  Guillot, qui se void loing de Servaise s'amie,
Contre cil qui la meine engendre jalousie,
Et, l'œuilladant souvent, se repute badin
Ne l'avoir premier pris que cestuy par la main.

Il y a tousjours quelque outrecuidé en une dance.

  Sandrin, faisant du brave au milieu de la place,
Escharpant son manteau, se faict voir plein d'audace,
Et, au lieu d'acquerir (comme il cuide) l'honneur
De dancer bravement, n'acquiert que deshonneur.
[On se mocque de luy, et pas un de la bande
Ne l'estime sinon rempli d'audace grande;
Il cuide toutesfois qu'il soit fort estimé
De tous les regardans, et des filles aymé.]

La dance du bouquet.

  Michault prend Marion, la tire de la dance,
Et, aprés avoir faict une humble reverance,
Il la baise à la bouche et, cliquetant des dois,

300. A la suite de ce vers il y a dans l'édition de 1604 :

Un autre plus folastre et hardy s'esvertue,
Qui de bras et de pieds et d'espaules se tue,
Et, de ses gros soulliers ensemelez de cloudz,
Va frappant la mesure et la terre à grands coups.
Là, un boiteux mal-propre et mal-duict à la dance
Apreste à rire à tous par sa sotte cadance;
Il en secoust la teste et dict qu'il feroit mieux
Que celuy qui s'en rid, s'il n'estoit point boiteux.

303-304. VAR. . . . . *d'un sauvage regard,*
Semble le menacer de quelque grand hazard.

Badin : Fou, niais.

306. ***Escharpant :*** Mettant en écharpe, drapant.

314. VAR. . . . . *la basse reverance...*

Monstre qu'à bien dancer il ne craint villageois;
Or il a les deux mains au costé, puis se tourne,
Et devant Marion presente sa personne,
Puis resaultant en l'ær gambade lourdement,
Hault troussant le talon d'un sot contournement.
La fille s'enhardit et son homme regarde,
Et à tout ce qu'il faict de prés elle prend garde.
S'il faict un sault en l'air, Marion saulte aussi;
S'il dance de costé, elle faict tout ainsi,
Tant qu'à les voir dancer à tout le monde il semble
Qu'ils ayent recordé leur tricotis ensemble.
Or Michault ayant faict, suant et haletant,
Son devoir de dancer le bouquet, bien content,

317. VAR. *Or il met les.* . . . .

320. VAR. *Troussant court le talon* . . . .

Troussant : Relevant en arrière, haussant. — Dans la gaillarde et les branles, le danseur devait pour certains pas hausser un des talons. Thoinot-Arbeau (*Orchésographie*) appelle ce mouvement *la ruade*. Quand il est mal fait, ou lorsque le talon est jeté de côté, il lui donne le nom de *ru* (ruade) *de vache*.

324. VAR. *S'il dance de travers,* . . . .

326. *Recordé* (du latin *recordari,* se souvenir) : Répété, appris, préparé. — Il (le prince de Galles) vit *recorder* le ballet de la Reine. (Malherbe, *lettre* du 13 mars 1623, à M. du Bouillon-Malherbe.)

Tricotis : La Monnoye, dans le *Glossaire des Noëls,* parle d'une danse appelée *tricotets* ou *tricotée.* Cette danse était ainsi nommée, parce que les mouvements des pieds y étaient aussi multipliés que le sont ceux des mains en tricotant.

328. *Dancer le bouquet :* La danse du bouquet était un branle auquel prenaient successivement part danseurs et danseuses. Chacun d'eux, avant de retourner à sa place, remettait le bouquet au partenaire qu'il avait choisi. Thoinot-Arbeau donne la *tabulature* (ensemble des pas) du branle du chande-

Le livre entre les mains de Marion, puis passe,
Et, seule la laissant, se remet à sa place.
Marion tourne autour et si bien se conduit
Qu'au vueil des assistans prend Sandrin qu'elle suit,
Qui luy preste la main comme par mocquerie,
Puis dançant de plus beau saulte comme une pie.

Arrogance d'un villageois.

Sandrin qui la desdaigne, avecques gravité
Vous dance à la grandeur d'un pas non usité
Aux dances de village, et tant et tant s'oublie
Qu'il ne daigne baiser la fillette jolie,
Laquelle sousriant luy laisse le bouquet,
Puis reprend pour dancer la gauche de Jaquet.

Le beau Sandrin se carre, et de l'œuil faict eslite
D'une qui par ses biens et beautez le merite;
Mais, trop outrecuidé, selon son appetit
Pense qu'il n'y en ait que de lieu trop petit.

lier, où un flambeau allumé passe ainsi tour à tour dans les mains des danseurs et danseuses.

330. VAR. *Et, la laissant à part,* . . . .

332-334. VAR. *Qu'elle vous prend Sandrin que riant elle suyt;*
Il luy preste la main comme par mocquerie,
Puis Marion dançant saulte . . . . . .

336. *A la grandeur d'un... :* Avec la solennité voulue pour un...

339. VAR. . . . . *luy livre le bouquet...*

341. *Eslite* (d'élire, venant du latin *eligere,* choisir) : Choix.

343. *Trop outrecuidé :* Trop présomptueux.

344. *D'un lieu trop petit :* D'un rang trop inférieur.

Il void hors de la dance une belle pucelle
(Comme estant de maison) vestue en damoiselle;
Il s'oste de l'enclos, et se porte à l'endroit
D'où la belle de loing la dance regardoit,
Sise prés de sa mere et d'autre compagnie,
Arrivez là pour voir la dance bien fournie.
Il la prend par la main pensant bien la mener;
Mais la fille luy dict : « Allez vous promener,
Pour ce coup, mon amy; je n'oserois en dance
Me mettre maintenant; car il faut que l'on pense,
Pour voir cest habit noir et tout triste mon œuil,
Mon visage blesmi, que je porte le dueil. »
  Lors Sandrin tout honteux et penaut se retire,
Dont un chascun se prend esperdument à rire;
Il rentre dans la dance et, de dueil rougissant,

Grande temerité d'un simple villageois.

Grande honte advient ordinairement aprés une grande temerité.

346. *Estant de maison :* Étant d'une famille noble.

Famille est bourgeoisie et *maison* est noblesse.
(BOURSAULT, *Les mots à la mode*, scène III.)

Damoiselle : Nom qu'on donnait autrefois aux jeunes filles nobles. — Dans le latin primitif, *dominus* signifiait simplement maître ; plus tard, sous l'empire, il devint un vocable dont on se servit pour adresser la parole aux Césars. Pline le Jeune, quand il parle à Trajan dans ses lettres, ne dit jamais que *domine,* mot qui correspond à sire, seigneur. Dans la basse latinité, *dominus* se changea en *domnus,* d'où *dom, dam, damp* (dom chevalier ; dom, dam, damp abbé). *Domnus* avait eu aussi les diminutifs *domnulus* et *domnula* ; car Salvien écrit, sous le nom de *Palladia,* à *Hipatius* et *Quieta,* père et mère de celle-ci : *Advolvor vestris* (*o parentes clarissimi*) *pedibus, illa ego vestra Palladia, vestra gracula, vestra domnula, cum quâ his tot vocabulis quondam, indulgentissimâ pietate lusistis...* De *dam,* ou peut-être de *domnulus,* de *domnula,* vinrent *damoiseau, damoisel, damoiselle.* Philippe Mouskes, dans sa *Chronique rimée,* dit que saint Louis était *damoisel* (seigneur souverain) de Flandre.

La fille de Pierrot en fin va choisissant.
Elle suit son meneur d'une honteuse grace,
Lequel tout despité se remet à sa place.
La fille a le bouquet, qui, ayant faict un tour,
Le presente à Guillot tout confit en amour,

Integrité des villageois.

Qui ne la veult quitter premier qu'il ne la baise,
Pour se monstrer courtois, sans pourtant que Servaise
En soit jalouse en rien. Or, par maint et maint sault,
Prend peine à faire mieux que n'a pas faict Michault ;
Il hausse le bouquet et, gambadant sans cesse,
Aguigne de travers Servaise sa maistresse.
Bref c'est plaisir que voir dancer en leur lourdois,
Tant des pieds que des mains, les pitaults villageois.

Les joyaux.

A tant par le milieu de la dance se porte
Maint joyau desiré par la jeunesse accorte,

Telle façon de donner joyaux s'observe en France et pays circonvoisins.

Despendu des vallets. Claudin premierement
En tire le miroir, qu'il donne gentiment

362. VAR. *Qui tout plein de despit . . . .*

365. *Premier que :* Que d'abord, avant que.

368. VAR. *Il tasche à . . . .*

369. *Hausse :* Élève en l'air.

370. *Aguigne de travers :* Regarde du coin de l'œil.

En 1604 le poëte ajoute après le vers 370 :

Souple de jambe il saulte, et souvent du talon
Les fesses il se bat suivant le violon;
Puis une main puis l'autre au costé, faict le sage,
Et rien n'oublie en tout des vieils traictz de village.

371. *En leur lourdois :* Lourdement, naïvement.

376. VAR. *. . . . . , qu'il donne proprement...*

A celle qu'il menoit, qui, honteuse fillette,
L'ayant receu monstra sa couleur vermeillette;
La fille de Pierrot, que Thibault conduisoit,
De luy le peloton et la bourse reçoit ;
La fille de Sanson, gentille de nature,
Gayement prend en don la plus belle ceinture ;
L'autre fille à Pierrot, bien vuidez et bien beaux,
Eut en don de Guillot la paire de cousteaux.
Perrette eut un lacet; Jeannette sa cousine
En receut un aussi, un autre en eut Phlippine;
Mais Nicole se deult, qu'ainsi qu'elle esperoit,
Quelque petit joyau pour le moins ne reçoit.
Jalouse elle rougit et voudroit n'estre entrée
Jamais pour y dancer dedans ceste assemblée.
Beaucoup d'autres y eut qui rougirent aussi,
Honteuses de n'avoir un joyau tout ainsi
Que leurs compaignes ont ; et Sandrin, qui s'asseure
Que l'escharpe est pour luy, n'attend qu'à l'heure à l'heure
On la leve du may pour la luy apporter,

L'escharpe est le principal joyau pour les garçons.

383-384. VAR. . . . . *la paire de cousteaux,*
Que luy donna Guillot avecques les cizeaux.

Vuidez : Évidés.

387. *Se deult* (*douloir* du latin *dolere*) *que... :* Est peinée, se plaint de ce que...

389-392. VAR. . . . . *, et, faschée et troublée,*
Voudroit n'avoir entré parmy ceste assemblée.
Il y en eut encor qui rougirent aussi
Faschées de. . . . .

395. *May :* Mât, arbre de fête; plus haut au vers 242, Gauchet dit le *rameau fueillu*.

Estimant que luy seul merite la porter.
  Lorsque prendre il la void, à saulter il commence.
Faisant mille fleurtis au milieu de la dance,
Il se faict voir à tous; mais, trop audacieux,
N'est de tous estimé sinon qu'un glorieux.
L'escharpe se promeine, et Claudin qui la porte,
Dans la dance tournant, grand espoir luy apporte;
Mais il est estonné qu'on la donne à Gaillard,
Gaillard en deux façons, honneste et bon soudard.
  Sandrin lors despité pense dans son courage
Sots et mal-advisez les vallets du village,
Qui, sans le respecter comme brave danceur,
Du joyau principal ne luy ont faict honneur.
Toutesfois celuy-là que le plus on souhaitte,
C'est le cocq des garçons, des filles la poulette,
Qui, tenus par les pieds, apportent grand desir
Aux amoureux de voir lesquels voudront choisir
Des vallets bien accorts, dont et les biens et l'age

399-400. VAR. . . . . *; mais, comme audacieux,*
Il n'est tenu sinon que pour un glorieux.

404. *En deux façons :* De deux manières : par son nom et par ses qualités.

Bon soudard : Bon compagnon.

407. *Le respecter... :* Avoir égard à lui, le tenir, le regarder. .

412-413. VAR. . . . . *ceux qu'on pourra choisir*
Des jeunes gens dançans, ...

Dans le mot *vallets* Gauchet comprend ici tout à la fois les garçons et les jeunes filles.

Accorts : Adroits, gentils, bien avisés.

Permettent que l'on puisse en faire un mariage;
Et void-on bien souvent peu aprés fiancez
Ceux qui d'un tel joyau se sont veuz advancez.
Claudin donne le cocq à Guillot, qui bien ayse
Seroit, si l'on donnoit la poullette à Servaise,
Qui la receut en fin, dont Guillot bien joyeux
Alaigre saulte en l'ær content et glorieux.
A tant sont les joyaux despartis par la dance,
Sans que Sandrin en soit honnoré comme il pense,
Qui pourtant s'attendoit (n'ayant eu le premier)
D'avoir au pis aller pour le moins le dernier.
D'autres, ainsi que luy, de la dance se tirent,
Qui, despits et marris, loing de là se retirent.
D'autre costé, l'esteuf, au carrefour pendu,
Des joueurs de Viliers est bien tost despendu,

La longue paulme (A).

416. *Advancez :* Avantagés, gratifiés.

421. VAR. *En fin sont* . . . .

427. *Esteuf* (du latin *stuppa* ou *stupa*) : Éteuf, balle d'étoupe ou de bourre.

(A) Le jeu de paume (*lusus pilæ cum palmâ*) est un jeu très-ancien. D'après M. Littré (*Diction.,* v° *Paume*), il commença à être en usage en France vers l'année 386. On lança tout d'abord la balle (*pila*) ou l'*esteuf* avec le creux de la main (*palma*); de là vint le mot paulme ou paume. — Plus tard on se servit du battoir, morceau de bois plat, large, à manche plus ou moins long. Puis on creusa ce battoir pour le remplir de vélin, et enfin, le vélin devenant rare, on inventa la raquette dans le cours du XVI° siècle. — « Je donneray, dit H. Estienne (*De la Précellence du langage françois*), le premier lieu à celuy (le jeu de paume), auquel on peut aussi dire la nation françoise estre plus adonnée qu'aucune autre, témoin le grand nombre de tripots qui sont en cette ville de Paris. » — Rois et seigneurs eurent des jeux de paume dans les fossés de leurs châteaux. Louis XI, Charles VIII, François I[er], Henri II, Charles IX, Henri IV aimèrent passionnément ce jeu. Le chroniqueur Frois-

Qui quatre contre quatre, en la plus belle rüe,
D'un batoir bien sonnant envoyent dans la nüe
L'esteuf poussé par l'ær, et de bras vigoreux
Tendent tous à ce point d'estre les plus heureux.
  Le premier jeu fini, d'une main bien hardie
En jeu mettent l'escu pour chascune partie.
Là le peuple s'assemble, et void sans respirer
Et deçà et delà maint beau coup se tirer,
Où sans nous ennuier faisons longue demeure
Jusqu'à ce que Pierrot nous dict qu'il estoit heure
De descendre à Beau-val, où de viande exquise

sart s'y livrait avec une grande ardeur. Des châteaux, le jeu de paume passa dans les villes et les campagnes. — Rabelais a dépeint les joyeux étudiants d'Orléans ayant

Un esteuf en la braguette,
En la main une raquette.

Les gentilshommes, les étudiants, les bourgeois se rencontrèrent dans les tripots si nombreux dont parle H. Estienne. Un des plus célèbres de Paris était celui de *Bracque* où, au sortir de l'école, Rabelais mène s'ébattre Gargantua et ses amis. (*Gargantua,* liv. I, ch. XXIII.) — On distingue la longue paume de la courte paume. La première se joue dans un carré long non fermé, c'est à celle-là que s'apprêtent à jouer les joueurs de Viliers (Villers-Cotterêts). L'autre se joue dans un endroit fermé, entouré de murailles.

431. VAR. . . . . , *et d'un bras vigoureux...*

433. *Le premier jeu :* La première partie. — Le jeu de la paume se joue en plusieurs parties qui à leur tour se composent d'un certain nombre de jeux ou coups, variable au gré des joueurs. — Ce premier jeu était une sorte de partie d'essai.

434. VAR. *On met en jeu l'escu*. . . . .

L'escu : Un écu.

436. *Maint beau coup se tirer :* Faire maint beau coup.

Couverte nous attend la nappe desja mise.
Arrivez, nous souppons; puis, declinant le jour,
Ensemble reprenons le chemin de Beau-jour.

Le lendemain matin, seulet et solitaire,
Comme aymant des forestz et des champs le repaire,
J'entre dedans le fort, la harquebuze en main,
Prenant des grands taillis la voye et le chemin.
Je fais deux ou trois lieux par la forest espaisse;
Ores, prenant les vaux, les montaignes je laisse,
Ores, dans la fustaie, et ores dans l'obscur
Des creux inhabitez je me porte mal sur.
[Tousjours, quoy que c'en soit, un seul pas je n'advance,
Que je ne sente au cœur de toy la souvenance,
O ma belle Diane! et pauvre je ne puis,
Pour estre loing de toy, souslager mes ennuis,
Sinon par ce moien : quand dedans la ramée
Je grave çà et là ton nom, ma bien-aimée.
Ravy de la façon, j'accompagne mes pas
De regrets, de souspirs, desireux du trespas,]

450. *Mal sur :* Sûr (du latin *securus,* de *sine curâ,* sans souci), s'appliquant aux personnes, a dû avoir pour acception primitive, sans crainte, sans souci. *Mal sur,* en tout cas, signifie ici : non sans crainte, non sans souci, ou plein de soucis, d'inquiétudes, ainsi que l'indiquent les vers suivants.

451. *Quoy que c'en soit :* Quoi qu'il en soit, quoi qu'il arrive. — Malherbe (*Traduction du Traité des bienfaits de Sénèque,* liv. IV, ch. XXIII) dit aussi : « Mais, *quoi que c'en soit*, elles (les étoiles) vont et viennent toutes. »

453. *Pauvre :* Malheureux.

Quand le long d'un estang, comme deesses belles,
J'apperçoy folastrer cinq ou six pastourelles.
En paix paistre je voy leurs camusets troupeaux,
Les amoureux pastoureaux.
Et deux jeunes bergers entonnans leurs pipeaux
Pour les faire dancer. Là, dessus l'herbelette
Douce comme coton, menuë et verdelette,
Commence la brigade, et, de leurs pieds legiers,
Suivent le son cognu des amoureux bergiers,
Ausquels le poil follet, tesmoin de leur jeunesse,
A peine se monstroit; d'une delicatesse,
S'entremesloit leur teinct du poil blond comme l'or,
Que l'avare usurier recele en son thresor.
Je voy que la plus belle, ainsi comme elle passe
Pardevant l'un des deux, soubzrit de bonne grace,
Et croy que, n'eust esté honte qui la tenoit,
Elle eust au col saulté du berger qui sonnoit.
Le pastoureau rougit et ne sçait ce qu'il chante,

459-460. VAR. *Où, le long d'un estang, je vois des pastourelles*
Saultantes à qui mieux et gentilles et belles.

462. *Entonnans :* Embouchant.

Pipeaux : Flûtes champêtres.

466. VAR. . . . . *des deux chantres bergiers...*

467. *Tesmoin de leur jeunesse :* Attestant leur jeunesse.

468. *D'une delicatesse :* Délicatement, gracieusement.

474. *Sonnoit :* Jouait des airs de danse. — Lors la (la danseuse) conduirés au bout de la salle, à la veue d'un chacun, et advertirés les joueurs d'instrumens de *sonner* une basse dance. (Thoinot-Arbeau, *Orchésographie*, f° 21.)

Transporté de l'amour qui ores le tormente ;
Il tourne l'œuil en bas et n'ose, le badault,
De peur d'estre apperceu lever la teste hault.
La fillette le void qui, d'une douce œuillade,
Conforte le garçon qui honteux la regarde.
  A tant la dance cesse ; or l'autre pastoureau
Honteux moins que celuy, neantmoins de nouveau
Amoureux devenu de l'autre bergerette
(Qui seconde en beauté celle-cy plus follette),
S'approche plus hardi s'efforçant l'accoller ;
Mais la fille le fuit et le faict reculer.
Lors il met loure bas et roidement s'advance,
Demandant un baiser, salaire de la dance.
A la fin il la baise ; en aprés le pitault
Saulte (comme content) troussant la jambe hault.

476. VAR. . . . . *qui le poinct et l'enchante...*

477. *Badault* (du bas latin *badare* ou *batare,* bailler) : Benêt, nigaud.

480. VAR. . . . . *qui d'autre part l'œuillade...*

Conforte : Réconforte, encourage.

481. VAR. *En fin* . . . .

482-483. VAR. . . . . , *neantmoins de plus beau*
Devenu serviteur de. . . . .

484. *Qui seconde en beauté celle-cy plus follette :* Qui inférieure en beauté est plus follette.

485 *Accoler :* Embrasser en jetant les bras autour du cou.

487. *Loure* (peut-être du latin *lura,* ventre, sacoche, bourse) : Musette.

489. *En aprés :* Après quoi.

Un autre pastoureau de couleur pallissante,
Jeune, beau, souspirant, devant eux se presente,
Plein d'amoureux soucy, qui, tousjours sanglotant,
Pour sa maistresse alloit tout ainsi lamentant.

LE PASTOUREAU DESESPERÉ

CLAUDIN. — FRANCINE.

CLAUDIN.

Las! où est ma Dianette?
Las! où est ma nymphelette?
Helas! où est mon espoir?
Helas! est-elle esgarée?
Où s'est-elle retirée,
Ores que ne la puis voir?
Helas! gentilles bergeres,
Qui le long dancez, legeres,
De ce bel ombrage espois,
En amour qu'estes heureuses,

492. Var. . . . . . . , *bien taillé, devant eux se presente...*

494. Var. . . . . *alloit en ce point lamentant.*

1. En 1604 Dianette est remplacée par Clarinette (diminutif de Clarine. — P. Tarbé, dans ses *Recherches sur l'histoire du langage et des patois de Champagne*, t. II, p. 213, cite les noms Cler, Claret, Clarin qui sont, selon lui, des altérations de *Clarus*).

10. *En amour qu'estes heureuses...! :* En amour que vous êtes heureuses...!

Pastourelles amoureuses!
Et moy j'en meurs mille fois!
La peine qu'amour me donne,
Faict qu'aux bestes j'abandonne
Mon pauvre esgaré troupeau,
Qui, bellant par le rivage,
Tesmoigne la grande rage,
Qui me ronge le cerveau.
J'ay laissé ma maisonnette,
Et ma loure, et ma houlette,
Et ce que j'avois de biens,
Accompaigné, miserable,
D'un tourment insupportable,
Sans plus, et de mes deux chiens.
J'ay couru par les boscages,
Par les champs, par les villages,
Et des monts tout au travers ;
Mais las! rien ne se presente,
Qui tant soit peu me contente
Par ces incognus deserts.
Par la forest pleine d'ombre
J'ay passé mainte nuict sombre,
Et mille et mille dangiers;
Sans plus à ma voix debile
L'echo respond inutile,

24. VAR. *Et de mes deux pauvres chiens.*

35. *Inutile :* Inutilement, sans me donner la réponse que je demande.

Et les oiseaux nuictagiers.
Las ! je pleinds mon infortune,
Et la seule perte d'une
Qui est mon but pretendu,
Ainsi que la tourterelle,
D'une complainte mortelle,
Gemit son amant perdu.
Helas! je meurs de tristesse.
Ne voyant plus ma deesse,
Las! je meurs cent fois le jour!
Mon ame desconfortée
En est si fort tormentée
Qu'elle n'en peult plus d'amour.
Si dedans la dure escorce
A la pitié quelque force
Des arbres rangez icy,
Ils m'enseigneront de grace
En quel lieu, en quelle place
Est mon espoir, mon soucy.
Si doncques pitié vous presse,
Où je verray ma maistresse,
Je vous supply', dictes-moy !
Helas! c'est ma Dianette,

36. *Nuictagiers :* De nuit.

37. *Je pleinds :* Je gémis sur.

39. *Pretendu :* Auquel j'aspire.

42. *Gemit son amant perdu :* Gémit sur la perte de son amant.

C'est, helas! ma nymphelette,
Pour qui je suis en esmoy!

FRANCINE.

Pauvre berger miserable!
De ton mal insupportable
Comment n'aurions-nous pitié?
Las! nous avons faict espreuve
Combien de mal il se treuve
En une vraie amitié.
Encor' que l'amour te presse
De ta mignonne maistresse,
Si ne fault-il tout d'un coup
Laisser là ton pastourage,
Tes champs, ton fertil herbage,
Et tes moutonneaux au loup.

CLAUDIN.

Il ne me chault de richesse;
Bien plus que cela me presse
L'amour dont je suis espris.
N'usez donc de remonstrance,
Plustost donnez-m'allegeance,

65. *Treuve :* Trouve. — En patois Picard, on dit encore *treuver* pour trouver.

69. *Si ne fault-il :* Cependant il ne faut.

70. *Pastourage :* Garde des troupeaux, troupeau.

77. VAR. *Ains me donnez . . . . . .*

En m'enseignant ma Cypris.
Ja douze fois sa carriere
A faict la palle courriere,
Depuis qu'ay mon bien perdu ;
Mais j'estime peu de perte,
Si je l'avois recouverte,
Que d'avoir tant attendu.

FRANCINE.

En elle ton ame toute
Tu mets; mais fort je redoute
Qùe tu ne perdes tes pas.
Pour la cercher ne te haste,
Car je croy qu'elle est ingrate

78. VAR. *Et m'enseignez . . . .*

En m'enseignant ma Cypris : En m'enseignant où est ma Cypris. — Le pastoureau compare celle qu'il aime à Vénus, à qui on donnait entre autres noms celui de Cypris, parce qu'elle était adorée dans l'île de Cypre (Chypre) où les trois villes d'Amathonte, de Paphos et d'Idalie lui étaient consacrées.

79-80. *La palle courriere :* Gauchet appelle ordinairement l'Aurore la Courrière (v. plus haut *Beau-Jour,* vers 681, note) ; mais ici, comme on n'a jamais dit *la carrière de l'Aurore,* la *palle courriere,* qui *ja douze fois sa carriere a faict,* semble plutôt devoir être la lune, qui est un peu l'astre des amants.

82. VAR. *Mais j'estime à . . . .*

Mais j'estime peu de perte : Je me plaindrais peu, je considérerais comme peu de chose.

85-86. VAR. *Tu metz doncq ton ame toute*
En elle? O combien je doute...

89. VAR. *Car je tiens . . . .*

Et qu'elle ne t'ayme pas.
Dresse plustost ta pensée
Vers quelque fille advancée,
Soit en biens, soit en beauté,
Qui soit d'antique lignage,
Et, bien riche en pastourage,
Qui la passe en loyauté.
Elle t'est bien peu fidelle,
Et moy je t'ayme plus qu'elle;
Mets-y donc ton amitié.
Je suis de maison meilleure,
Aux champs j'ay belle demeure
Et plus de bien la moitié.

CLAUDIN.

Bien que soies pastourelle,
Et riche, et gentille, et belle,
Si ne veux-je pas pourtant,
Or qu'ayes tout l'or du monde,
Qu'à toy soit la terre ronde,
Changer ce que j'ayme tant.
Puisqu'autre advis ne me donne,

103-104. VAR. *Bien que tu sois pastourelle,*
Et riche, et gaillarde, et belle...

106. VAR. *Ores qu'ayes l'or. . . . .*

Or qu'ayes... : Encore que tu aies, quand même tu aurais...

109. VAR. . . . . *tu ne donne...*

Pour cercher, je t'abandonne,
Le seul soustien de mes jours.
J'ayme mieux finir pour elle,
Bien qu'elle me soit cruelle,
Et ma vie et mes amours.

FRANCINE.

Quoy doncq! hors de ta pensée
Ceste fureur insensée
Pour jamais ne sortira?
Lors à moy, pauvre Francine,
Bien que je n'en face mine,
De dueil le cœur crevera.
Tu disois tantost heureuses
Les bergeres amoureuses;
Non pas celles comme moy,
Qui suis de l'amour esprise
De celuy-là qui ne prise
Mon amour ny mon esmoy.
Voy, Claudin, voy ce teint palle,
Voy ma beauté qui s'esgalle
A celle de ta Cypris;
Pense combien d'heritage
J'ay plus qu'elle d'advantage;
Voy mes jardins, mes pourpris.
Endure un peu. Que veut dire

117. Var. . . . . *ne partira?*

133. *Endure un peu :* Permets, écoute.

Ce mal-gracieux sousrire?
Où fuis-tu mon pauvre cœur?
Penses-tu que je te laisse
Jusques à ce que je presse
De tes levres la douceur?

CLAUDIN.

Sus, importune bergere,
Plus cent mille fois legere
Que l'inconstant flot de mer,
Je n'ay de tes amours cure;
Une qui dance n'endure,
Comme toy, pour trop aimer.

FRANCINE.

Pour l'esperance je dance
Qu'un jour j'aurai jouïssance
De Claudin que j'aime tant.
Ore en pleurs je me consomme,
Que tu n'es, ô cruel homme,
De mon amour plus content!
Cruel! doncq tu me desdaignes,
Et seulement tu ne daignes
D'un baiser me souslager?

138. VAR. . . . . *la liqueur?*

149. *Que tu n'es :* De ce que tu n'es...

151. VAR. *Ha! cruel, tu.* . . . .

Jamais en nostre village
Ne fut cognu de cest age
Un plus mal-apris berger.
Las! moy doncq, pauvre pucelle,
Las! moy, pauvre pastourelle,
Las! helas! morte je suis;
Ayant perdu l'esperance
D'avoir de toy jouïssance,
Je vas me jetter au puis!

CLAUDIN.

Aymer rien je ne souhette
Sinon que ma Dianette;
Tout en elle est mon soucy,
Plus que toy mille fois belle.
Si pour moy meurs, pastourelle,
Je mourray pour elle aussi.

FRANCINE.

Helas! au moins que je touche
Le doux corail de ta bouche,
Si plus avoir je ne puis.
Est-ce ainsi que tu en uses?
Ha! cruel, tu me refuses,
Et comme feu tu me fuis!
Laissez ces dances, compagnes,
Laissez ces prez, ces campagnes,
Laissez ces champs, plorez-moy;

Plorez toute la misere
De ceste pauvre bergere,
Qui meurt d'amoureux esmoy.

CLAUDIN.

O deesse Cyprienne,
O princesse Idalienne,
Donne à ce berger secours!
Las! c'est à toy, Cytherée,
Que mon ame enamourée
S'enfuit pour avoir recours!
D'une devotion grande,
Pour te sacrer une offrande,
Un autel je dresseray,
Où cent mille fleurs exquises
Pour ornement seront mises
Avecq ce que j'offriray.
Je veux, de ma bergerie,

184-186. VAR. *Helas! c'est toy, Cytherée,*
Que mon ame en-amourée
Recerche pour son recours!

Cytherée : Vénus. — *Parce metu, Cytherea...* (Virgile, *Énéide*, liv. I, vers 257.) — Ce fut près de Cythère (aujourd'hui Cérigo, île de la Méditerranée, située entre celle de Crète et le Péloponnèse), que Vénus naquit de l'onde de la mer, au dire de certains auteurs; elle y fut portée sur une conque marine, et les habitants, en mémoire de ce fait, lui élevèrent un temple sous le nom de Vénus Uranie.

188. *Sacrer* (du latin *sacrare,* vouer, dédier à une divinité une offrande) : Consacrer, faire une offrande, un sacrifice.

Te consacrer une hostie
Du plus blanc et gras agneau;
Et, si ne mets en arriere
Ceste devote priere,
L'accompagnerai d'un veau.
Plustost tout' ma bergerie,
Plustost tout' ma vacherie,
Plustost mes taureaux, mes bœufs,
Plustost ce que je moissonne,
Plustost tout mon bien je donne,
Si tu exauces mes veux!
Doncques, courtoise deesse,
Enseigne-moy ma maistresse,
Enseigne-moy mon soucy;
Ou bien je n'attends que l'heure,
Que pour ne la voir je meure
Au fonds de ce bois icy.
Où es-tu ma Dianette?
Où es-tu, ma nymphelette,
Tout mon espoir et mon mieux?
Ne verray-je plus ta face,
Ne verray-je plus ta grace,
Ne verray-je plus tes yeux?

194-195. *Hostie* (du latin *hostia*) : Victime.—*Consacrer une hostie du...:* Offrir le sacifice du....

196. *Et, si ne mets en arriere :* Si tu n'oublies, si tu ne dedaignes pas.

198. VAR. *Je l'augmenterai* . . . . .

Aprés que le berger eut cessé sa priere,
Plein d'amour et de pleur pour la belle bergiere
Qu'il çerche par le bois, desireux de la mort,
Comme desesperé, rentre dedans le fort.
D'autre costé je voy la bergiere amoureuse
Parmy les verds rameaux demeurer langoureuse,
Esmouvant à pitié les autres, qui autour
Pleurantes luy donnoient confort en son amour.
Elle pleure sans cesse et là plus ne sesjourne;
Ains, palle et souspirante, au logis s'en retourne.
La brigade la suit, laissant les pastoureaux
Pour ce-pendant garder leurs camusets troupeaux.
L'un parlant de Francine, et l'autre de Loïse,
Ainsi, frappez d'amour, entrerent en devise.

PREMIERE ECLOGUE

JANOT. — PEROT.

JANOT.

Les bergers amoureux.

Ha! Perot, je voy bien par cest œuil messagier,
A peine qui retient ses pleurs et qui ranger
Ne se peult autre part qu'aux yeux de Francinette

225. *Sesjourne :* Séjourne, demeure.

228. Var. . . . . *leurs bestes et troupeaux.*

2-3. *Qui ranger ne se peult autre part qu'aux... :* Qui ne peut se soumettre qu'aux...

(Qui ton amoureux feu pour un autre rejette),
Et par ces chaulds souspirs tesmoins de ton ardeur,
Que cest aveugle dieu loge dedans ton cœur.
Mon Dieu! qui l'eust pensé?

PEROT.

Non, Janot, je te jure
Que pour la voir souffrir tant seulement j'endure.
Ce n'est point que je l'aime, ains c'est que j'ay pitié
De la voir en ce point aymer sans amitié.

JANOT.

Me penses-tu l'apprendre? Hé! Perot, je te prie
De ne m'en rien celer; en toute la patrie
Il ne se trouvera ny vacher ny bergier
Qui desire plustost que moy te souslagier.
Qui declare le mal qui au dedans l'offense,
Reçoit en le disant quelquesfois allegeance.

PEROT.

Mais, helas! mon Janot, elle aime, de malheur,
Autant qu'aimer on peult, Claudin, ce beau pasteur.
Ne l'as-tu pas bien veu, or que tout espleurée
Pour se voir refuser est presque demeurée

6. *Cest aveugle dieu :* L'Amour.

10. *Sans amitié :* Sans être payée de retour, sans être aimée.

16. VAR. *Reçoit le descouvrant*. . . . .

Sans vie et sans amour? Je ne puis esperer
De la pouvoir jamais à mon amour tirer,
Voyant ce que je voy; et, bien que je l'espere,
Je ne suis poiņt aimé de son rioteux pere.
Il hait nostre maison. Hé! ce vieillard cassé
De plaider contre nous a-il jamais cessé?

JANOT.

Tire-toy doncq de là, tire-t'en, je t'en prie,
Car d'y plus esperer ce ne t'est que folie.
Que gaignes-tu d'aymer, puisque tu ne t'attends
De parvenir au but où, pauvre, tu pretends?

PEROT.

Tu parles bien, Janot; mais mon ame obstinée
Ne peult aymer ailleurs.

JANOT.

Mais ton ame obstinée
Ne peult aymer ailleurs! voylà belle raison.

23-24. VAR. . . . . *; mais, bien que je l'espere,*
N'en seray-je esconduit de. . . . . .

Rioteux (de *rioter,* diminutif de rire): Ce mot se disait ordinairement d'une personne qui rit dédaigneusement; mais *riotte* avait aussi le sens de *querelle, dispute.* Deux vers plus loin, Pérot parle des procès intentés à sa maison (famille) par le père de Francine; rioteux est donc ici synonyme de querelleur, chicanier.

25. VAR. . . . . *Quoy! ce vieillard cassé...*

28. VAR. *Car, n'y esperant rien,* . . . .

30. *Où..... tu pretends* : Auquel..... tu aspires.

J'ay quelquesfois esté chetif en ma maison,
Laissant là mes troupeaux sans garde par la plaine;
Pour enfler mes pipeaux je n'avois plus d'aleine;
Moisis en quelque coing j'avois mes chalumeaux,
Ma houlette esgarée; aussi les pastoureaux,
Qui hantent les quartiers de ce moite rivage,
N'oyoient plus mes fredons accorder au ramage
Des oyselets voisins. Bref, je n'avois soucy,
Pour trop estre amoureux, de ces moutons icy.
Lors Loïse m'aymoit, et lors j'aymois Loïse;
Mais, depuis que j'eus veu Jeannette, je t'advise
Que j'en fus au mourir; qui, blonde comme l'or,
Avoit un beau tetin qui pommeloit encor.
Ainsi l'autre j'oublie, et, d'un amour estrange
Frappé, je ne cessois de chanter sa louange.
Ores que celle-cy ne t'ayme nullement,

34. *Chetif :* malheureux.

40. *Accorder au ramage :* S'accorder, se mêler au ramage. — On employait souvent autrefois *accorder* pour *s'accorder*, car Rabelais dit dans une lettre à M. de Maillezais (15 février 1536): Il (le duc de Ferrare) n'a peu *accorder* avecques le Pape, parce qu'il luy demandoit excessive somme d'argent pour investiture de ses terres...

45. *Que j'en fus au mourir :* Que j'en fus amoureux fou. — Racine fait dire dans le même sens à Léandre, dans la scène 5 du 1er acte des Plaideurs :

> Je le sais comme toi; mais malgré tout cela
> Je *meurs* pour Isabelle.

46.
> Vous avez les tetins comme deux monts de lait,
> Qui pommellent ainsi qu'au printemps nouvelet
> *Pommellent* deux boutons que leur chasse environne.
> (RONSARD, *Amours*, liv. II, § 2.)

Peux-tu pas l'oublier aussi facilement
Que je fis celle-là?

PEROT.

Non, Janot, ce me semble.
Si j'avois ce bonheur que de nous voir ensemble,
Pour d'elle recevoir seulement un baiser,
Mon amour quelque peu se pourroit appaiser.
Mais, helas! je la vy l'autr'hier toute seulette,
Dans ce proche taillis cueillant la violette,
Et moy, coüard amant, coüard amant transis,
Je m'advance d'un pas, puis coüard je m'arreste;
Je n'osois l'approcher pour conter mon soucy.
Pour oüyr son doux chant mon aureille j'appreste;
L'oyant, il me ravit, et, comme un tronc planté,
Je reste hors de moy quasi comme enchanté.
A part moy je debas, si je dois entreprendre
(Voyant l'occasion) de la belle surprendre;
Je m'advance à la fin esperonné d'amour,
Luy disant doucement : « Pastourelle, bon-jour,
Hé! bon-jour, pastourelle! hé, mon Dieu! que je touche
(Si plus ne puis avoir) ceste vermeille bouche;
Las! je meurs pour t'aymer! » — « Fuis, dict-elle, d'icy,
Bouvier, car je n'ay point de ton amour soucy. »
Laissant alors tomber le butin qu'elle porte,
Comme ayant veu le loup, loing de moy se transporte,
Cruelle et desdaigneuse, et, par dedans le fort,

54. VAR. *Peut-estre mon amour se . . . .*

Me fuit ny plus ny moins s'elle voioit la mort.
Las! (dis-je) que fuis-tu? Ainsi fuit la brebis,
Quand elle a veu le loup par les pasteux herbis;
Tout ainsi le poulet, lorsque du ciel descendre
Il void le glout milan qui vient pour le surprendre;
Devant le tigre ainsi, par le profond des bois,
Fuit le craintif chevreuil; ainsi devant la voix,
Le lievre au pied leger, de la meute suivante;
Ainsi devant l'autour, legierement volante,
La colombe simplette. Helas! mais quel esmoy
Te pousse et t'esperonne à courir devant moy?
Las! te suis-je ennemi? Retien tes pas, bergiere!
Quelque serpent caché dedans ceste feugiere
Te pourroit bien piquer, ores que sans souliers
Vas d'un si viste pied, ou bien par ces haliers
Tu pourrois rencontrer, bergiere desdaigneuse,
Qui t'offense le pied quelque espine fascheuse;
Et moy, si de ton mal cause je me sentois,
Aussi tost quelque part pendre je m'en irois.

74. VAR. *Elle me fuit ainsi que si j'estois la mort.*

76. VAR. . . . . *par les herbeux paistis...*

Pasteux herbis. — *Herbis* (du latin *herbidus*) : Endroit couvert d'herbe. — *Pasteux* (de *pastum,* supin de *pascere,* paître) : Où on fait paître les troupeaux.

77. *Tout ainsi le poulet :* De même fait le poulet.

78. *Glout* (du latin *gluto* ou *glutto*) : Glouton, vorace.

83. VAR. *La tremblante perdrix* . . . .

88. VAR. *Tu vas d'un pied si viste,* . . . . .

91. VAR. . . . . *l'occasion j'estois...*

Mais non plus ne s'esmeut la bergiere arrogante
Que feroit un rocher pour la vague fuiante.
Lors je la laisse en paix, et moy d'autre costé
Je commence à me plaindre, à ma mort arresté;
Et seul, par la forest, j'efforce de mon ame
Tirer le souvenir de si cruelle dame;
Mais je ne puis, Janot. Helas! si l'amitié,
Qu'ensemble nous avons, t'adoucit de pitié,
Je te pry', mon Janot, racompte-luy ma peine;
La sçachant, il fault bien qu'elle soit inhumaine,
Qu'elle ait un cœur d'acier, la nature d'un ours,
S'elle ne prend en gré mes loyales amours.

JANOT.

Ne doute point, Perot, que pour toy je ne face
Tout ce que faire on peult pour te mettre en sa grace.

PEROT.

S'ainsi le fais, Janot, je n'espargneray rien
Pour t'en recompenser, voire y allast mon bien.
Pour erres maintenant de bon cœur je te donne

96. *A ma mort arresté :* Résolu à mourir.

106-109. VAR. *Ce que peult un ami pour te mettre en sa grace.*

PEROT.

S'ainsi le fais, Janot, je te veux advancer
De tout mon bien plustost pour t'en recompenser.
Pour erres, de bon cœur, dés l'heure je.....

Erres (du latin *arrha* ou *arra*) : Arrhes, gage.

Mon flageol bien-aimé, que jamais à personne
Je n'ay voulu donner, pour estre de haut pris,
Et venu de Bicheon, ce pasteur bien apris
A enfler la musette et qui s'est fait cognoistre
(Non sans cause) des champs et des pasteurs le maistre.
Au dieu Pan forestier, qui de nos champs a soing,
Pour toy j'immoleray trois aigneaux au besoing,
Si que, tousjours heureux, tu puisses mener paistre
Sans galle et sans claveau ton beau troupeau champestre,
Que tes champs herissez, au temps de la moisson,
Remplissent tes greniers et d'argent ta maison.

Là, parmi leurs devis, les pastoureaux je laisse,
Rentrant dedans le creux de la forest espaisse.
Je sens l'ombrage frais, où la belle verdeur
Des branchages rangez empesche la chaleur
Du soleil estival, où l'aure soëfve et douce
Parmi les verds rameaux, amiable, se pousse
D'un murmure plaisant. De ce qui est au bois

110. *Flageol :* Flageolet.

115. *Pan forestier :* Ce dieu, fils, selon certains auteurs, de Jupiter et de Callisto, selon d'autres, de l'Air et d'une Néréide, présidait à la garde des troupeaux et aux pâturages. On le confondait parfois, comme le fait Gauchet, avec Sylvain, le dieu des forêts.

118. *Claveau* (du latin *clavellus,* diminutif de *clavus,* clou) : Maladie éruptive et contagieuse propre aux bêtes à laine et qui paraît avoir beaucoup d'analogie avec la petite vérole. (Littré, *Dict.,* v° *Claveau.*)

123-124. VAR. *Là je sens l'ombre fresche, où la belle verdeur*
Des branchages rangez vous couvre de l'ardeur...

Tout se repose à l'ombre, et seulement la voix
De la cigale s'oit, qui par la forest coye
Essourde le vallon, et le mont, et la voye.
 Estant passé plus oultre, à l'ombre des fosteaux
Je trouve devisans deux autres pastoureaux,
Qui racomptoient entr'eux le mal et la souffrance
Que par-tout maintenant endure nostre France.

DEUXIEME ECLOGUE

MICHAUT. — PHLIPPOT.

MICHAUT.

 Que veult dire, Phlippot, cest importun orage
Sans relasche duquel nous esprouvons la rage?
Il semble que le ciel, l'ær, et la terre, et l'eau, Tempeste.
Veulent se rassembler en un chaos nouveau.
 Au village l'autr' hier une rude tempeste

129 *Coye* (du latin *queitus*) : Tranquille, calme, où tout se tait.

131. *Fosteaux : Fosteau* ou *fouteau* (du latin *fagus*), hêtre.

134. En 1604, les quatre vers qui précèdent sont remplacés par les suivants, et à l'*Eclogue* ci-après se trouve substitué le *Discours du Chasseur et du Citadin*, que l'on trouvera à la fin du second volume.

Passant plus outre j'oy (me semble) Remondin
Qui, s'en allant au bois, rencontre un citadin,
Dont l'un blasmant les champs, l'autre blasmant la ville,
Devisoient reposez sur la terre fertile.
Moy, desireux d'ouïr, je me tiens viz à viz,
Pour escouter de prés leurs discordans devis.

De ma pauvre maison emporta tout le faiste,
Lorsque j'estois aux champs; où je vy de mes yeux
Trois chesnes qui sembloient s'eslever jusqu'aux cieux,
Qu'un aquilon cruel, d'un gosier effroyable,
Versa pieds contre-mont bruians dessus le sable.
Lors mon pauvre troupeau en un tas s'assembla,
Et tout ainsi que moy de froide peur trembla;
Mes deux chiens tant hardis, desnuez de courage,
Quitterent le troupeau pour gaigner le village;
Mes cheveux herissez se dresserent alors,
Et la palle frayeur m'engela tout le corps.
Sous un orme je fuis, que la rude tempeste
Cuida deux et trois fois renverser sur ma teste.
Similitude.
Des montagnes couloient les grands deluges d'eaux,
Arrachans de leurs lieux les pins et les ormeaux.
Tout ainsi qu'aux cousteaux où repaist esloignée
(Au son du flageolet) une troupe lainée,
Qui tout le long du jour a repeu sans danger
Pour le bon guet des chiens et le soin du berger,
Ayant à l'impourveu du hault de la montagne
Veu descendre le loup, fuiant vers la campagne;
Vous voiez à grands bonds devaller de roideur
Tout le troupeau tremblant où le chasse la peur,
Esgaré çà et là, et la troupe meslée,
Pour s'esloigner du loup, descendre à la vallée.

10. *Pieds contre-mont :* Les racines en l'air. — On a veu à Constantinople... plusieurs qui, les jambes *contre-mont*, donnoient carriere (à leurs chevaux) la teste plantée sur leurs selles... (Montaigne. *Les Essais*, liv. I, ch. 48.)

24. *Pour :* Par.

Ny plus ny moins, Phlippot, je voiois à l'envers
Venir de hault en bas mille torrens divers,
Qui, ravageans l'honneur des champs et des prairies,
A grands flots ont noié deux ou trois bergeries,
Qui, ne pouvans à temps regaigner la maison,
Sont aux champs demeurez avecques le poisson;
Mesmes (tant grande estoit des ravines la rage)
Nous avons veu noié la plus part du village.

PHLIPPOT.

Ce n'est rien que cela, mon amy, ce n'est rien;
D'un orage plus grand je t'asseureray bien.
Quoy doncq! tu ne sçai pas l'effroiable tonnerre
Qui, plus en plus grondant, ravagea nostre terre,
Renversa tous noz bleds, abbatit le clocher
De l'eglise, où chascun s'estoit allé cacher?
Tourbillonnant autour, il brisa la vousture,
Et droict dessus l'autel se fit faire ouverture.
Là, le peuple assemblé, pour appaiser les cieux,
Voyant driller le feu, s'escria tout paureux;

31. *A l'envers :* En désordre, ruinant, bouleversant tout.

34. *Bergeries :* Troupeaux.

38. *La plus part :* La plus grande partie.

40. *D'un..... je t'asseureray bien :* Je te rendrai certain d'un..., je te donnerai les détails d'un...

45. *Vousture* (du latin *volutus*, participe passé de *volvere,* rouler, tourner) : Voûte.

Là, la veufve Jaquet, qui faisoit sa demeure
Prés de moy, de fraieur accoucha tout à l'heure;
Le vallet de Sanson, pensant estre sauvé,
Dedans tout roide mort tomba sur le pavé ;
Et en sortant dehors voloit de telle sorte
Qu'en cent mille morceaux s'esmormella la porte.
Le cousin de Bertault, relevant un fossé,
Avecq son compagnon tout mort fut renversé,
Le tonnerre, et l'esclair, et le vent, et la gresle,
D'une estrange façon se broüilloient pesle-mesle,
Et si peu qu'il restoit de grappes et de fruict
Par ce malheureux temps est demeuré destruict.

Les superbes torrens et les roides ravines
On faict és environs mille et mille ruines ;
Avecq leur roide cours à-val ont emporté
Trois ou quatre maisons. On voyoit d'un costé
Se porter sur les eaux les coffres et les tables,
Et avecq les moutons les huis et les estables.
Dans le bers (ô pitié!) tendrement gemissant,

49. *Faisoit sa demeure :* Était.

50. *Tout à l'heure* : Sur-le-champ, aussitôt.

Il (le dieu de Seine) se resserra *tout à l'heure*
Au plus bas lieu de sa demeure.
(Malherbe, *Ode sur l'attentat de Jacques des Isles sur la personne de Henri IV*, 19 décembre 1605.)

54. *Et en sortant dehors... :* Et le tonnerre en sortant dehors...

53. *Esmormella :* Brisa, fit voler.

67. *Bers* (du bas latin *bersa,* claie en osier, treillage) : Berceau. — Un vieux proverbe dit :

Ce qu'on apprend au *ber*
Dure jusques au ver.
(De la Mésangère, *Dict. des proverbes français.*)

Parmi les flots cruels on voyoit maint enfant
S'en aller à-val l'eau d'un cours espouvantable,
Pour neant le plorant la mere miserable.
Les chevaux arrestez au bout de leur licol
Se trouvoient dans l'estable estranglez par le col;
Bref, en nostre quartier l'impetueuse rage
Des grandes eaux a faict un extresme dommage.
N'est-ce pas grand'pitié? hé! qui n'auroit horreur
Oyant tant seulement racompter le malheur
Qui nous est advenu?

MICHAUT.

C'est Dieu qui nous menasse,
Et qui d'un bras iré vivement nous pourchasse,
A fin que cognoissions que seul il a pouvoir
De punir le chrestien, qui ne faict son devoir,
De cognoistre combien est grande son offense,
De cognoistre combien est grande sa puissance.

PHLIPPOT.

Les exces des gens d'armes.

D'autre part nous voyons, mesmes devant nos yeux,
Le soldat arragé, ravageant furieux

71. *Arrestez au...* : Arrêtés, retenus par...

78. *Iré* (du latin *ira,* colère) : Courroucé.

81. *Offense :* Ce mot, en termes de dévotion, signifie péché, faute. C'est dans cette acception qu'il est pris ici.

84. *Arragé :* Plein de rage.

Tout ce qu'à la sueur de sa pauvre famille
Le pauvre païsant gaigne avecq la faucille.

MICHAUT.

Je le puis bien sçavoir. A ces Pasques j'avois
Six beaux jeunes aigneaux, que soigneux je gardois
Pour vendre et faire argent, duquel je pourrois vivre
Attendant les moissons; mais j'en suis bien delivre.
Encores n'est-ce tout : à la mauldite gent
Au partir, malgré nous, il fault bailler argent.
S'en allans l'autre jour, ils prindrent ma jaquette
Et le beau cotillon de ma pauvre Paquette;
Ils me ravirent tout, et, vuides de raison,
Me menassoient encor de brusler ma maison.

PHLIPPOT.

Je te diray, Michaut, encores d'avantage.
Ils estoient bien trois cens l'autr' hier en mon village,
Dont y en avoit sept pis que loups enragez,
Qui estoient chez Martin nostre maistre logez.
Plaincte des paysans. Ils y furent huict jours. Pas un d'eux ne demande
Que perdrix, que faisans, que levraux pour viande;
A la prochaine ville ils envoyent au vin,

85-86. *Tout ce qu'... gaigne avecq la faucille :* Tout ce que... moissonne, les moissons.

87. *A ces Pasques :* A ce temps de Pâques.

103. *Envoyent au vin :* Envoient chercher du vin. — Les soldats *arragés,* peu soucieux du vin du cru, obligeaient probablement les paysans à en aller acheter du meilleur à la ville voisine; c'est ce que semble dire le vers suivant.

Et de dire : J'en ay! c'estoit chanter en vain.
Des aigneaux, des cabris et de tout' la volaille
Ne laissa rien qui soit ceste faulse canaille.
Encores n'est-ce tout (ô quelle cruauté!) :
Et les pieds et les mains ils luy ont garrotté,
Et à force de coups au pauvre homme ont faict dire
Où estoit son thresor; puis, aprés ce martyre
(O mon Dieu, quelle horreur! mes cheveux herissez
Pour l'execrable faict à mon chef sont dressez!),
Sa fille, qu'il avoit à Perrin fiancée,
Tour à tour les meschans devant luy l'ont forcée.
O les braves soldats! ils disent toutesfois,
Defenseurs du public, combatre pour les loix,
Combatre pour garder le droict de la patrie!
Autant à l'ennemy comme à eux je me fie.
Ils mourront pour leur roy; mais ce sera bien tard,
Car ils vont pour le guain et non pour le hazard.
Tel hault en bas armé, en guerre vray novice,
Doit faire tant au roy comme au peuple service :
S'il trousse une sang-Dieu, s'il faict le sourcilleux,

105. *Cabris* (du latin *capra,* chèvre) : Chevreaux.

106. *Rien qui soit :* Quoi que ce soit, rien.

Faulse : Fourbe.

114. *Forcée :* Violée.

120. *Pour le hazard :* Pour le péril.

> Plus j'y vois de *hasard*, plus j'y trouve d'amorce.
> (MALHERBE, *Victoire de la constance.*

123. *Trousse :* Profère vivement, vocifère.

Si d'un grave propos il renie les cieux,
D'un parler contrefaict s'il tempeste et s'il tance,
Il n'a point son pareil (ce luy semble) en la France.
Terre, helas! creve-toy, et nous monstre nos roys
Defenseurs du public, et des dieux, et des loix,
Qui, d'un si doux repos bienheurans leur patrie,
L'ont veu florir en paix tout le temps de leur vie!
Rends-les-nous maintenant, à fin que de rechef
Du malheur eminent deschargent nostre chef.
Ha! c'est chanter en vain, car la grandeur divine
Par un juste courroux a juré ta ruine,
O France miserable! et de son puissant bras
Veult fouller ton audace et ton nom mettre bas.
Las! maintenant tu vois sur les rives de Loire
Ton propre nourriçon triompher de ta gloire;

Une sang-Dieu : Pour la mesure du vers, Gauchet met ici *sang-Dieu* au féminin, tandis que, dans la *Feste du village*, vers 57, il en a fait un substantif masculin.

Sourcilleux (de l'adjectif latin *superciliosus* venant de *supercilium*, sourcil) : Renfrogné, sévère.

Ainsi s'expliqueront nos censeurs *sourcilleux*...
(BOILEAU, *Épître* X.)

125. *D'un parler contrefaict :* D'une voix autre, plus élevée que celle qui lui est naturelle.

127. *Creve-toy :* Ouvre-toi.

132. *Eminent* (du latin *eminens,* saillant, qui s'avance) : Imminent, grand. — Au XVIe et au XVIIe siècle, on disait un péril *éminent* et non un péril *imminent.* (V. Richelet, *Nouveau Dictionnaire françois,* et Littré, *Dict.,* v° *Éminent.*)

136. *Fouller :* Comprimer, réprimer.

138. *Ton propre nourriçon :* François, duc d'Alençon, quatrième fils de

Tu voy le Languedoc encontre toy armé
Et resolu, des tiens à la perte animé ;
Et le reïstre noir, semé par la campaigne,
Lequel de ta despouille enrichit l'Allemaigne.

Henri II, l'héritier présomptif du trône. — Ce prince, personnage perdu de débauches, remuant et peu capable, s'évada de la cour où Henri III le retenait en quelque sorte prisonnier et alla rejoindre, en septembre 1575, les confédérés protestants et politiques, qui tenaient la campagne au-delà de la Loire. Condé, Dampville s'empressèrent de reconnaître son autorité qui devenait pour eux un appoint important. François lança immédiatement un manifeste plein de menaces pour la couronne. Catherine de Médicis, alarmée de cette querelle entre ses deux fils, après de nombreuses tentatives, amena le duc d'Alençon à consentir une trêve (22 novembre 1575), dont les conditions étaient humiliantes pour Henri III. On devait notamment donner aux rebelles six villes de sûreté, la cour licenciait ses troupes, mais Condé gardait son armée qui était soldée par le roi. Les catholiques s'indignèrent, le Parlement refusa des subsides. La trêve ne pouvant être observée, Condé, dont l'avant-garde commandée par Montmorency-Thoré avait rejoint le duc d'Alençon malgré la déroute de Fismes, arriva à son tour à Moulins. Il amenait avec lui ces bandes de reîtres levées en Allemagne qui signalèrent leur passage en Champagne et en Bourgogne par d'horribles pillages. Sur ces entrefaites, Henri de Navarre s'échappa aussi de la cour. C'était un chef plus sérieux que le duc d'Alençon qui arrivait aux Huguenots. La France allait être infailliblement démembrée ; la reine-mère négocia à nouveau. Inspiré par elle, Henri III consentit cette honteuse paix de Chastenoy, dite paix de *Monsieur* (6 mai 1576), par laquelle le roi cédait notamment à son frère l'Anjou, la Touraine et le Berry. Quant aux Allemands, on leur donna trois millions et demi pour avoir ruiné la France.

142. Passerat, dans la *Sauvegarde pour la maison de Baignolet,* parle ainsi des exploits des reîtres :

Empistolés au visage noirci,
Diables du Rhin, n'approchez point d'ici :
C'est le sejour des filles de Memoire.
Je vous conjure en lisant le grimoire,
De par Bacchus, dont suivez les guidons,
Qu'alliez ailleurs combatre les pardons ;
Volez ailleurs, messieurs les heretiques :
Ici n'y a ni chappes ni reliques.

Tu voy par le païs mille et mille estendars
A la perte acharnez voler de toutes pars ;
Tu voy, qui est le pis (ô quelle dure guerre !),
Mille temples tant beaux boulleversez par terre,
Que tes bons rois defuncts, meuz de devotion
Et d'un zele tant sainct, tant bonne affection,
Avoient à grands despens faict bastir à l'antique,
Pour recevoir dedans le peuple catholique ;
Mais, helas ! maintenant les ministres nouveaux,
Mesprisans le lieu sainct, y logent leurs chevaux.
Sans larmes je ne puis, ô France miserable,
Racompter ton meschef, qui n'a point de semblable !
Voyant de jour en jour ta ruine augmenter,
D'autant comme autrefois on t'a veu surmonter,
En proüesse, en grandeur et en toute excellence,
Toute autre nation, quand ce seul nom de France
Faisoit à l'estranger (tant estoit merveilleux !)
Le visage pallir et dresser les cheveux,
Gaignant tousjours, heureuse, avecq une grand' gloire
Contre tes ennemis quelque brave victoire ;
Mais, helas ! maintenant au plus fort du danger
(Trop foible te sentant) tu cours à l'estranger ;
Secours à celuy-là, chetifve, tu demandes,
Qui de tes bras nerveux a veu les forces grandes.

MICHAUT.

Aussi tu ne voy plus en ce pauvre quartier,

151. *Des ministres nouveaux :* Les ministres protestants.

Tu ne vois plus d'autels à ce dieu forestier,
Ce dieu aux pieds de bouc ; aussi par les prairies
Plus souvent sans pasteur tu vois les bergeries.

Regrets des bergiers sur le bon temps passé.

Où est Belin, Phlippot, et Bicheon, que les bois
Ont entendu chanter et fluster tant de fois?
Mais, las! où est le temps que parmi les florettes
Nous conduisions en paix noz douces brebiettes,
Lorsque le miel couloit des chesnes porte-glans ;
Que nos troupeaux refaicts sans peur alloient paissans;
Que le loup fameliq' serré dans sa tanniere
N'effrayoit les enfans de sa gueulle meurdriere ;
Que les pastis herbus d'une espoisse verdeur
Rendoient l'herbe une nuict demi-pied de hauteur,

La fertilité de la terre au temps passé.

Où nos bœufs, nos taureaux et nos vaches fecondes
Paissoient jusqu'au genouil au rivage des ondes ;
Que les prez deux fois l'an rendoient à plein grenier
Au lieu d'un cent de foin deux cens au mestaier;
Que, d'une large main, la blediere deesse
Rendoit au moissonneur de bled grande largesse?
La nesle, ny l'ivray', ny autres grains meschans

169. *Ce dieu aux pieds de bouc :* Pan. — On représente ce dieu avec les cornes, les pieds et les cuisses velues d'un bouc.

176. *Refaicts :* Gras, en bon état.

185. *La blediere deesse :* Cérès, fille de Saturne et de Cybèle, la déesse des blés et des moissons.

> Desjà l'esté et Ceres la *bletiere*,
> Ayant le front orné de son present,
> Ont ramené la moisson nourriciere...
> (RONSARD, *Amours*, liv. II, chanson.)

187. *Nesle*. Nielle. — Sous le nom de *Nielle des blés* on confond souvent deux

Au lieu de bled n'estoient regermez en noz champs ;
Le peuple sainct et bon, devot et catholique,
Suivoit des peres vieux la trace plus antique ;
Le fils avoit du pere et la vie et la foy,
Et n'eust changé pour rien son prince ny son roy,
Sans croire aux apostats, dont la troupe mutine
Nos champs, et nos maisons, et nos temples ruine,
Tousjours, tousjours ayant imprimé dans le cœur
Mourir plustost cent fois que suivre tel erreur.

L'heur des laboureurs au temps passé.

Bacchus chargé de fruict nous rendoit en automne
Au lieu d'un petit caque une bien grande tonne,
Lorsque le sep tortu, courbant sous le fardeau,

plantes à graines noires, le *Nigella arvensis* de la famille des Renonculacées et l'*Agrostemma githago* de celle des Caryophyllées.

Ivray : Ivraie (*lolium temulentum*), plante vénéneuse de la famille des Graminées, dont les fruits, mêlés aux céréales, causent des vomissements, des vertiges et l'ivresse.

190. *Des peres vieux* : Des ancêtres.

198. *Caque* : Petit tonneau, baril.

199. *Sep* : Cep de vigne.—P. Tarbé, dans ses *Recherches sur l'histoire du langage et des patois de Champagne* (t. II, p. 208), cite le mot *sappe* (cep de vigne) comme appartenant au patois de certains pays de l'Yonne. *Sep, sappe* dérivent évidemment du latin *sæpes* ou *sepes,* haie, clôture. La vigne se plantait autrefois, ainsi qu'on le voit encore faire parfois aujourd'hui, en treilles formant des espèces de haies. De là vint probablement ce nom de *sep* ou *sappe* donné plus tard à la plante elle-même, alors qu'il ne devait s'appliquer originairement qu'à un de ses modes de plantation. Richelet (*Nouveau Dictionnaire*) disait que l'on écrivait *cep* ou *sep,* mais que *cep* (qu'il fait venir du latin *cippus,* palissade) était préférable. Gauchet, qui tient peu de compte des genres, fait ici de *sep* un substantif masculin, tandis que, au vers 201, il écrira, en sous-entendant ce mot : *maintenant, advortée, ne rend...*

Rendoit au vendangeur le plus souvent un seau.
T'en souvient-il, Phlippot? maintenant, advôrtée,
Ne rend en un arpent quasi qu'une hotée.
Nous, pauvres pastoureaux, sommes contraints aussi
Ne boire que de l'eau en ce village icy.

PHLIPPOT.

Souvenance des bergiers sur le bon temps de leur jeunesse.

Où est le temps, Michaut, qu'à la saincte Cecile
Nous faisions toy et moy nostre feste de ville,
Quand la fille à Sanson, ce riche laboureur,
De la premiere dance eut le prix et l'honneur?
Ha! il t'en souvient bien; la fillette honteuse
Dançant la teste bas estoit ton amoureuse.
Je le sçai bien, Michaut, car je vy bien un jour
Qu'au jardin de Bicheon tu luy faisois l'amour.
Aussi tu luy donnas une belle ceinture,
Laquelle avoit d'argent la boucle et la ferrure.
Alors n'avions-nous pas, chez Sandrin ton cousin,
Pour un double tournois une pinte de vin?

200. *Un seau :* Un seau de vin.

205. Sainte Cécile, dont la fête se célèbre le 27 novembre, vivait en Sicile, au dire de Fortunat de Poitiers; elle fut martyrisée vers l'an 176. Selon la légende, cette sainte chantait les louanges de Dieu, en s'accompagnant d'un instrument; aussi les musiciens l'ont-ils prise pour patronne.

206. *Nostre feste de ville :* La fête du village, par opposition à celle du patron de la paroisse, peut-être aussi la fête des pastoureaux, qui, jouant de la musette en gardant leurs troupeaux, avaient bien quelque droit à fêter sainte Cécile.

216. *Double tournois :* Le *double* était une petite pièce de cuivre portant d'un

Et, quand nous avions beu, retournions à la dance,
Toy menant ta Jeannette et moy menant Clemence.

MICHAUT.

En ce-pendant, Phlippot, que nous parlons d'aymer,
Description du soir.
Voy-tu point le soleil qui se plonge en la mer?
Desja des monts haultains la perruque orgueilleuse
On ne void plus blanchir ; ja la troupe soigneuse
Des autres pastoureaux ont laissé les herbis,
Et remenent au tect leurs boucs et leurs brebis ;
Les chartiers à pas lents reviennent au village,
Leurs chevaux et leurs bœufs lassez du labourage.
Allons! car sur le tard quelque loup pourroit bien
Nous embler un mouton, que nous n'en verrions rien.

Ayant oy le devis des bergiers je m'en vois,
Suivant à petits pas le rivage des bois,
Où, dans un bled cleret, j'apperçoy d'adventure

côté l'effigie du roi et de l'autre trois fleurs de lis. Elle faisait la sixième partie du sou ou deux deniers. — *Tournois :* On donnait ce nom à la monnaie frappée à Tours, laquelle était plus faible d'un cinquième que celle qui se frappait à Paris.

Pinte : Ancienne mesure pour les liquides. — La pinte de Paris contenait $0^{l},931$. (V. Littré, *Dict.*, v° *Pinte.*)

224. *Tect* (du latin *tectum*) : Étable, bergerie.

228. *Embler* (du latin *involare,* se jeter, fondre sur) : Dérober, voler, ravir. — Rabelais dit *à l'emblée* pour à la dérobée, furtivement, en cachette. — On cite encore parfois ce vieux proverbe : *Il est bien larron qui larron emble.*

Un renard ja sur pieds, qui cerchoit sa pasture.
J'approche, je le tire et de drageons divers
Je luy perce les flancs et le jette à l'envers.
Je le leve de là, le prends, je l'enjartelle
Pour en charger le dos d'un pitault que j'appelle.
Je retourne à Beau-jour, car ja le soleil bas
Monstre qu'il est saison de prendre son repas.

233. *Drageons* ou *dragées :* Menu plomb de chasse.

235. *Je l'enjartelle :* Je lui lie les pattes ensemble. — Le mot *enjarreteler* ou *enjarreter* est encore usité aujourd'hui en termes de manége. On dit en effet d'un cheval, auquel on a lié les pieds, qu'il est *enjarreté.*

238. *Saison :* Temps.

FIN DU PRINTEMPS.

DEUXIÈME PARTIE

L'ESTÉ

DEUXIÈME PARTIE

L'ESTÉ

Ja le courrier des cieux advançant sa carriere
A toute bride court, laissant bien loing derriere
Le Taureau jette-fleurs, et, plus outre montant,
Ses chaleureux rayons il nous va despartant

1-2. VAR. *Ja le grand œuil du ciel, advançant sa carriere,*
Est presque au plus hault point,. . . . .

Le courrier des cieux : Le *courrier,* la *courrière*, sont des expressions dont Gauchet, ainsi qu'on l'a déjà vu, aime à se servir en parlant de l'aurore ou des astres. Ici le *courrier des cieux,* c'est le soleil.

3. *Le Taureau:* Signe du zodiaque, auquel correspond le mois de mai. Le poëte l'appelle *jette-fleurs,* parce qu'au mois de mai les fleurs apparaissent en grand nombre; peut-être aussi a-t-il au contraire voulu dire que sous ce signe bien des fleurs, notamment celles des arbres à fruits, tombent souvent fanées par les gelées.

Par les yeux du Lion, qui, tout bruslant, nous darde
Un feu chault et bouillant, quand clair il nous regarde ;
La terre est crevassée en mille et mille pars
De l'ardeur de son œuil, et le grand hasle espars,
Ondoyant, seiche tout ; les espics qui jaulnissent
D'un plaisant criquetis le fermier esjouïssent,
L'asseurans que cest an il aura, à foison,
De quoy paier son maistre et fournir sa maison.

LES MOISSONS.

En ce-pendant Pierrot soigneux de son mesnage
Sent venir les moissons ; et luy, qui bien presage
Le temps et la saison qu'il faict bon moissonner,
Met ses vallets en trin et les faict besoigner.
Le faulcheur. Le bon homme faulcheur, duquel la main hardie
Et les bras bien nerveux entretiennent la vie,
Void que l'ouvrage auquel l'hiver il a passé

5. VAR. . . . . *qui, tout aspre, nous darde...*

Du Lion : Ce signe du zodiaque correspond au mois d'août.

8. *Hasle :* Hâle, vent sec et chaud qui flétrit les plantes et dessèche la terre.

10. *Criquetis :* Petit craquement. Ce criquetis n'est point produit par l'épi, comme le prétend Gauchet, mais par la tige de la plante, par la paille qui se resserre en mûrissant. On l'entend surtout quand, après une pluie, le soleil vient à donner sur les céréales et sèche les plantes.

6. VAR. *Et les bras vigoureux.* . . . .

Ne peult pas le nourrir, estant de faim pressé.
Il va cercher sa faulx en quelque coin cachée,
Pleine de rouille et pouldre, à l'escart accrochée,
Et, d'un manche tout neuf l'honorant de nouveau,
La desrouille bien nette et la trempe dans l'eau
Pour la rendre plus claire ; à la croche faulcille
Un autre faict des dents et de trenchant l'affile,
Puis, prenant son paquet et disant en deux mots
A son mesnage adieu, le trousse sur son dos.
  Ainsi chargez d'oustils, s'en vont par les villages
Se loüer à quelqu'un qui leur donne bons gages.
Pierrot les void venir et marchande avecq eux,
Jugeant à leur façon qu'ils ne sont paresseux.
[Il meine d'un costé le faulcheur aux prairies

8-9. VAR. *Ne pourroit le nourrir, estant de faim pressé.*
Il va doncques cercher sa vieille faux cachée...

11. VAR. *Et, d'un manche assez fort. . . . .*

13. VAR. *Pour bientost s'en servir ;. . . . .*

Croche : Courbée, recourbée.

14. VAR. . . . . *et son trenchant rhabille...*

Et de trenchant l'affile : Et du tranchant l'affile, affile son tranchant.

15-16. VAR. *Puis, prenans leur paquet et disans en deux mots*
A leur mesnage adieu, le troussent sur leur doz.

17. VAR. . . . . , *ils vont par les villages...*

21-29. En 1604, ces vers parfois peu compréhensibles sont remplacés par ceux-ci :

Il resould dés le soir (tant le soing le devore)
De les mener aux prez au lever de l'aurore.

Dont les herbes desja sont à demi fanies,
Qui, les voyant ainsi pallissantes secher,
Delibere demain de les faire faulcher,]
Arrestant dés le soir (tant le soing le devore)
Que le faulcheur y aille au lever de l'aurore.
  Le faulcheur, adverty, de maint coup de marteau
Trenchante faict sa faulx, l'affilant de nouveau;
Qui, voiant au matin que l'aube avant-courriere
Aux chevaux du soleil veult ouvrir la barriere,
Que desja l'orient reluit tout à l'entour,
Doré de ses rayons qui ramenent le jour,
Se met en son seant, et, d'une main soigneuse,
Vous charge tastonnant sa jaquette crasseuse,
Et à grand' peine est-il en sursault esveillé
Qu'il se trouve en un coup levé et habillé.
  Il jette sur son dos la besace garnie
Et sa trenchante faulx de ses queusses munie;
Puis, marchant à grands pas, veult le temps regaigner

Description du point du jour.

Cela oy, le faulcheur, de maint coup de marteau,
Rend trenchante sa faulx, l'affilant de nouveau;
Puis, ...

Fanies : Fanées. Aux XVIe et XVIIe siècles, on disait plutôt *fanir* que *faner*.

Le mesme jour qui voit leur bouton demi-clos
Le voit s'épanouir, *fanir*, toucher à terre.
(RACAN, *Pseaume XXXV*.)

33-34. VAR. *Il se leve bientost, et, d'une main soigneuse,*
Il cerche en . . . .

Vous charge : Charge ses épaules de, met.

38. *Queusses :* Queux, pierres pour repasser et aiguiser la faux.

A fin qu'au frais du jour il puisse besoigner.
  Venu, de son fardeau se descharge l'espaule,
Et pend son desjeuner au branchage d'un saule,
Au pied met ses oustilz; aprés, se despouillant,
Prend sa faulx par la pointe et s'en va l'affilant.
Il entre en la fraischeur, ne craignant la rosée
Dont l'herbe reluisante est si fort arrousée;
Il va tout au travers et, ses jambes ouvrant,
A beaux bras estendus va le fonds descouvrant;
Puis, se tournant en rond, à petits pas s'advance,
Roüant autour de luy sa faulx à grand' puissance,
Son ouvrage ordonnant d'une telle façon
Qu'on void tourner en rond le tect d'un limaçon.
  Quand la faim le travaille importune et le presse,

40. *Besoigner :* Besogner, commencer son travail, travailler. — La journée d'ung manouvrier, fust à *besongner* aux champs ou aux vignes, estoit au temps d'esté de 2 sols et 6 deniers le jour, avec ses despens... (Claude Haton. *Mémoires*, t. I[er], p. 113).

44-45. Var. *Il prend sa faulx, l'adjouste et puis va l'affilant.*
Il entre au fort du pré, ...

49. *Se tournant en rond :* Marchant en tournant autour de la pièce.

50. *Roüant autour de lui :* Faisant tourner autour de lui. L'expression n'est pas complètement exacte, car le faucheur, en marchant, ne fait décrire à sa faux qu'un arc de cercle.

52. Var. *Comme on void tournier le* . . . .

Le tect d'un limaçon : Le faucheur, en tournant autour de sa pièce, rétrécit incessamment la circonférence, et la disposition des andains que fait sa faux imite en effet la structure de la coquille du limaçon.

53. Var. . . . ., *et l'importune, et presse...*

Il fouille en la besace et son ouvrage laisse
Jusqu'aprés desjeuner; à l'heure il se met bas,
Et fait de poire cuite et de pain son repas.
Du soleil ce-pendant la chaleur ja cuisante,
Tousjours, tousjours croissant, se monstre plus ardente,
Et le hasle drillant se void de toutes pars,
Ondoyant comme l'eau sur les seigles espars,
Sur les bleds herissez et dessus les adveines,
L'honneur d'un bon païs et des fertiles plaines.
A tant le chault du jour ennuieux au faulcheur
Luy faict suer le front et affadir le cœur;
Il met bas le pourpoint et, plus fort de courage
(Pour avoir desjeuné), se remet à l'ouvrage;
Et là, suant, soufflant, travaillé, bien souvent
Desire l'alener d'un mollet petit vent.

55-56. VAR. . . . . ; *puis il se couche bas,*
Faisant . . . .

57-58. VAR. . . . . *plus ardente,*
Approchant du midy, se renforce et s'augmente...

59. *Le hasle drillant* : Le hâle brillant. En été le hâle emporte souvent avec lui des poussières que le soleil rend brillantes.

60. VAR. *Ondoyer*. . . . .

63. VAR. *En fin*. . . . .

67. VAR. . . . . . . , *il travaille et souvent...*

Travaillé : Fatigué. — M. le marquis de Rambouillet... mande que leurs Majestés... y (à Poitiers) feroient quelque séjour... pour laisser remettre les chevaux..., qui étoient merveilleusement *travaillés*. (Malherbe, *Lettre à Peiresc*, 5 sept. 1615.)

68. *Alener* : Haleine, souffle.

Quand il est demi-jour et que la faim le presse,
De rechef, pour disner, son ouvrage delaisse,
Attendant Marion qui doit luy apporter
Du fromage et du lard pour sa crouste en frotter.
Estant proche de luy, elle met à l'ombrage
Son petit cas, avecq un pot plein de potage;

Le repas du faulcheur.

Puis, benissant le bien qui procede des cieux,
Les loüe, et dans son cœur ne vouldroit estre mieux.
De linge il ne veult point, ny de claire vaisselle;
L'herbe luy sert de table, et de nappe, et de selle;
De fard il ne veult point à son repas petit,
La saulce est le travail qui luy donne appetit.
De conil, de perdrix, ny d'exquise viande,
(Se contentant de lard) jamais il ne demande;
Avecques Marion prend son petit repas,
Et d'estre empoisonné par ses mains ne craind pas.

70. VAR. . . . ., *son ouvrage il delaisse...*

73. VAR. *Estant là parvenue,* . . . .

74. *Son petit cas :* Sa petite affaire, ce qu'elle avait préparé, le dîner. — M. de Vendôme, qui peut-être n'avoit pas encore son *cas* prêt (qui peut-être n'avait pas encore achevé ses préparatifs)... (Malherbe, *Lettre à Peiresc,* 20 février 1614.)

76. VAR. *Ils donnent gloire à Dieu, sans se desirer mieux.*

Les loüe : Chante leurs louanges.

Ne vouldroit : Ne souhaiterait, ne désirerait.

78. *Selle* (du latin *sella*) : Siége.

79. *Fard :* Artifice, assaisonnement.

82. VAR. *Bien content de son lard,*. . . . .

Entre leurs sobres mets, demi-heure ils devisent
De leur petit mesnage, ou de ce qu'ils s'advisent;
Puis chascun d'eux estant deument rassasié,
Et qu'ils ont humblement les cieux remercié,
Marion au faulcheur le bon vespre desire
Et au village droict contente se retire.
Deux ou trois jours aprés que le bruslant soleil
A seché le dessus de l'ardeur de son œuil,
La femme de Pierrot un quignon de pain couppe
A tous ses serviteurs et leur dresse leur souppe;
Elle les faict disner, puis, chassant le repos,
D'une fourche ou faulchet elle charge leur dos,
[Pour retourner le foin, que l'ardeur vehemente
Du soleil de midi aille tost dessechante.

87-88. VAR. . . . . *de peu rassasié,*
Et ayans humblement leur Dieu remercié...

89. *Le bon vespre desire :* Souhaite le bonsoir, dit adieu.

90. VAR. *Et droict à la maison chargée se retire.*

92. *Le dessus :* Le dessus du foin.

93. *Un quignon...* : Un gros morceau...

95-96. VAR. *Elle leur faict manger, puis, chassant le repos,*
D'une fourche bien faicte. . . . .

Faulchet : Fauchet, râteau à dents de bois servant à ramasser le foin.

97-128. Dans l'édition de 1604, ces vers sont remplacés par les deux suivants :

Pour retourner le foin, que l'ardente chaleur
Du soleil de midi faict changer de couleur.

Tost : Tôt, vite, rapidement.

98. *Aille :* Va. Le subjonctif est ici mis pour l'indicatif. Malherbe dit de la

Ainsi gaignent païs, mangeans par le chemin,
Peur de perdre le temps, le reste de leur pain.
  Arrivez dans le pré, d'une main mesnagiere
Ne laissent, clair-voyans, un seul brin en arriere;
L'un les andins retourne et l'autre d'un faulchet
Ramasse testonnant la terre où le foin chet.
Puis, aprés que l'on void l'herbe estre assez fannée
Et que sa verdeur est en bon foin retournée,
Le plus fort de la troupe en un tas l'emmulant
Pour plus l'affessiner aux pieds le va foullant.

même manière : « Avec cette fragilité des femmes, laquelle est-ce de toutes celles qui s'attachent à leurs maris morts, et qui se *veuillent* jeter dans la fosse, de qui les larmes aient continué jusqu'au bout du premier mois? » (*Traduction des Épîtres de Sénèque*, ép. LXIII, § III.)

103. *Andins:* Andains. — Andain, quantité d'herbe que le faucheur coupe avec sa faux en faisant son enjambée.

104. *Testonnant :* Dans la fable de *l'Homme entre deux âges et ses deux maîtresses,* La Fontaine dit :

> Ces deux veuves, en badinant,
> En riant, en lui faisant fête,
> L'alloient quelquefois *testonnant*,
> C'est-à-dire ajustant sa tête.

Prenant le sens du fabuliste, *testonner* serait alors ici synonyme de peigner, ratisser; mais autrefois, en langage vulgaire, *testonner* signifiait aussi *donner des coups sur la tête*. Peut-être par ces mots : *D'un faulchet..... testonnant la terre,* Gauchet a-t-il voulu dépeindre l'action de l'ouvrier qui, pour ramasser le foin, lance devant lui le fauchet et frappe ainsi la terre avec les dents de cet instrument.

Chet (ancienne forme de l'indicatif de choir. On la trouve encore usitée pour le verbe échoir, car on dit il échoit ou il *échet*) : Est couché, est étendu.

107. *En un tas l'emmulant :* En faisant une meule.

108. *Affessiner :* Affaisser, tasser.

De là la chambriere à l'escart recullée
A l'ombre d'un buisson se repose esseulée,
Mettant, de peur du hasle, alentour de son chef,
En deux doubles plié, quelque autre cœuvrechef;
Pendant, s'esjouïssant, d'un rustique langage
Dira quelque chanson du cru de son village.
Derriere elle, tout doux se glissant, faict le guet
(Pour escouter le chant) son amoureux Jaquet,
Qui, venant se lancer derriere à l'impourveüe,
De ses deux rudes mains luy estouppe la veüe,
Et point ne lasche aller sa prise le rustault,
Car deviner qui c'est à la fillette il fault.
Ce-pendant que Jaquet avecq elle se joüe,
Le maistre arrive et void ce que point il n'advoüe;
Il les tanse aussi tost et reprend aigrement,
Menassant les chasser s'ils ne font autrement.
Alors contre Jaquet la pauvre fille groigne,
Despite, se levant pour faire sa besoigne,
Et de l'autre costé va le pauvre lourdaut
Reprendre son oustil et se remettre au chault.]
Un peu de temps aprés, par les fertiles plaines,
On void scier les bleds et faulcher les adveines,

109. *Chambriere :* Servante. — Pasquier, dans ses *Recherches sur l'histoire de France,* critique l'usage adopté au XVI[e] siècle, de donner le nom de *chambrières* aux filles ou femmes employées à la cuisine ou aux gros ouvrages d'une maison; antérieurement, en effet, on ne le donnait qu'à celles attachées au service des chambres ou des personnes.

118. *Estouppe :* Étoupe, bouche.

Maintes gens travailler, ausquels point il ne chault
De gaster le beau tainct de leur visage au chault.
Là le scieur courbé, halletant, s'esvertuë
A mener, non oiseux, la faulcille tortuë
Par les espis dorez, à fin que la moisson
Luy fournisse de bled pour un an sa maison.
Il ignore que c'est que de delicatesse;
Son mestier, c'est d'apprendre à dompter la paresse;
Mais du mestier est tout, et le point le plus beau,
Que pouvoir supporter le froid, le chaud et l'eau.
Ainsi de sa main droicte à la chaleur cuisante
Meine par cy, par là, la faulcille trenchante,
Et, quand le chaud midy le cuit de sa chaleur,
Il remet bas l'habit de petite valeur.
Marion, qui son bien plus que sa beauté prise,
Jette bas le corset et besoigne en chemise,
Ne se souciant pas si l'ardeur du soleil
Noircira son beau teinct au lieu d'estre vermeil.

Le scieur.

137. *Que c'est que de delicatesse :* Ce que c'est que d'être délicat, de se ménager, de prendre soin de sa personne.

140. *Que pouvoir :* De pouvoir.

142. Var. *Il meine çà et là sa faucille. . . . .*

144. Var. *Il despouille. . . . .*

147-148. Var. *Et n'a point de soucy que l'ardeur du soleil*
Embrunisse son teinct. . . . .

Noircira son beau teinct au lieu d'estre. . . : Fera que son beau teint deviendra noir au lieu d'être. . . . .

Le hasle elle ne creind qui sur les bleds brillonne,
De cela n'a soucy ; tousjours couppe et moissonne,
Et, d'un bras qui n'est point mollement engourdi,
Travaille incessamment comme un homme hardi.

Les glanneurs.

[Ce-pendant des glanneurs la bande larronnesse
Le talon du scieur importunement presse,
Qui (s'ils le peuvent faire) empliront leurs deux bras
D'une javelle ou deux et ne le diront pas;
Et ce-pendant Jaquet, qui de cela se guette,
Soigneusement de l'œuil çà et là les aguette.
Que s'il en void quelqu'un qui d'outrageuse main
Arrache d'un dixeau tant seulement un brain,
D'un court baston qu'il tient le bat et le menasse
Et sur l'heure le faict desloger de la place;
Car, si quelqu'un n'y est qui y face bon guet,
De gerbes ils auront bientost faict leur paquet.]

Les cocheteurs.

L'adveine ce-pendant sur la terre estenduë
Par andins se javelle et s'engrossit, menuë ;
Puis, aprés que l'on a serré diligemment

149. VAR. . . . . *qui par les champs brillonne...*

Brillonne : Brille.

150. VAR. *Tousjours elle travaille, elle couppe. . . .*

156. *Javelle :* Poignée de blé scié.

160. *Dixeau* ou *dizeau :* Tas de dix gerbes de blé.

165. *Adveine* (du latin *avena*) : Avoine.

166. *Se javelle :* Sèche, jaunit.

S'engrossit : Se renfle.

Dans la grange le seigle et le doré froment,
On la vient cocheter et, par la vague place,
La roullant d'un faulchet en un tas on l'amasse;
On la lie, on la charge et dedans la met-on.
De la vesse et des poix pareillement faict-on.
  Or, quand le champ est net et que rien plus n'y reste
Qui puisse estre gasté de foudre ou de tempeste,
Les ousterons gaillards maint et maint souple sault
Dancent au bout du champ, et rendent comme il fault
A Dieu qui donne tout pour tels biens receuz grace,
Et le prient qu'ainsi l'an prochain il leur face,
Que tonnerre, ny vent, ny l'horreur de l'hyver,
Ne puissent de malheur sur leurs bledz arriver.
  Pierrot, voyant en biens foisonnante l'année,
Pour rire choisira quelque bonne journée,
Et à l'aoust desdié fera tuer l'oison,
Festiant ses chartiers et toute sa maison.

169. *Cocheter :* Ce mot, que ne donne aucun dictionnaire, semble vouloir dire prendre, emporter avec un *coche,* un chariot.

171. *On la charge :* On la charge sur le coche ou le chariot.

Et dedans : Et dans la grange.

175. *Ousterons* ou *aousterons* (de août, mois pendant lequel se fait la moisson) : Ouvriers loués pour la moisson, moissonneurs. Plus loin, au vers 183, Gauchet dira l'*aoust* pour la moisson. Dans sa fable du *Laboureur et ses Enfants,* La Fontaine emploie ce mot dans le même sens :

Remuez votre champ dès qu'on aura fait l'*oût.*

183. *Et à l'aoust desdié :* Destiné pour fêter la moisson.

184-186. Var. *Pour faire bonne chere à toute sa maison.*

Quand nous voyons de bleds vuider les grandes plaines,
Les greniers bien fournis, les granges toutes pleines,
Nous nous deliberons de cercher le pelault,
Qui faict rendre les chiens, pour luy donner l'assault,
Et voir si vigoureux il se pourra defendre
De dix-huict chiens courans accoustumez de prendre.

LA CHASSE DU LIEVRE A FORCE.

Description du point du jour.

Quand l'aurore matiniere
Eut desbouclé la barriere
Aux limoniers astelez,
Pour galloper par la plaine
Du ciel, desja demi-pleine
De ses rayons emperlez;
Monstrant à cler sur la prée

Quand nous voyons de bledz vuides les grandes plaines
Et jusques au coupeau les granges. . . . .

188. Var. *Qui sçait braver nos chiens, ...*

Qui faict rendre : Qui lasse.

189-190. Var. *. . . . . deffaire*
De dix-huit chiens courans coustumiers de bien faire.

1. *Matiniere :* Matinale, qui se lève matin.

3. *Astelez :* Attelés au char d'Apollon. — Dans la Mythologie, l'Aurore, la déesse fille de Titan et de la Terre, avait pour mission d'ouvrir les portes du ciel au char d'Apollon ou du Soleil.

7. *Monstrant à cler :* Mettant en lumière, éclairant, faisant voir distinctement.

Une herbette diaprée,
Qui de toutes pars reluit,
De maint' ronde gouttelette
De rosée tendrelette
Qu'une douce aure conduit;
Que l'hironde passagere
Eut tiré la mesnagere
Du reposer ocieux,
Que l'aloëtte mignonne,
Montante, fredonne et donne
Le bon-jour à tous les dieux :
Nostre troupe ensommeillée
Du lict se lance, esveillée,
Au son du cor esclatant,
Qu'un des vallets de chiens pousse,
Enflant de grande sescousse
Sa veine, et son nerf tendant.
Au son la troupe animée
Des chiens courans, enfermée
Dans le chenil, se debat,
Qui, pleine et d'ardeur et d'ire,
Aux champs desja se desire
Pour commencer le combat.
Si tost qu'est la porte ouverte,

Le naturel des chiens de chasse, c'est de se resjouir au son de la trompe.

12. *Conduit :* Agite.

17. VAR. *En montant*,. . . . .

25. VAR. . . . . *la meute animée*...

La place s'en void couverte;
Qui çà, qui là, s'estendans,
Folastrement se presentent
Pour estre couplez et sentent
Le cœur gaillard au dedans.
Chascun, fuiant la paresse,
D'une coustumiere adresse,
En selle est desja monté;
Desja les chiens à la porte
Ardens attendent qu'on sorte
Pour doubler leur pas hasté.

Les chiens commencent à deffaire la nuict du lievre.

A tant la troupe compagne
Se meine par la campagne,
Pour, à pas entrelassez,
Cercher la beste craintive,
Dont de l'une à l'autre rive
De nuict les pas sont trassez.
Là, saulte de jambe souple
La meute que l'on descouple,
Qui, de coustumiere ardeur
Courant, commence la queste

43. *La troupe* (des chiens): La meute. — *Compagne* semble avoir ici le sens de gaillarde, vive, hardie. On dit parfois en effet d'un homme gaillard, vif, résolu : C'est un compagnon.

45. *Entrelassez :* Les chiens, en défaisant la nuit du lièvre, reviennent sans cesse sur leurs pas, les entrelacent pour chercher ceux de l'animal.

52. *Queste* (du latin *quæsitus*) : Quête, action d'un chien qui recherche, démêle la voie de l'animal.

De la malheureuse beste
Qui ja frissonne de peur.
Çà et là la troupe toute
Esvente, esparse, la route;
Au coing desja d'un bled verd
Je voy la bonne [1] *Garrette,*
Mirault, Verdaut et *Trompette*
Qui ont trouvé du [2]couvert.
Voicy venir file à file
Le reste, qui court, habile,
Au frais trouvé de la nuict;
Et *Garrette* qui les meine
Faict que par la rase plaine
Toute la meute la suit.
Ore en un endroit s'amuse
Pour mieux deffaire la ruse
Du lievre, qui, par maint tour,
Ores monte à la montagne,
Ores reprend la campagne,
Tant que le presse le jour.
Alors que l'aube l'invite

[1] Garrette, autrefois fort bonne lice (A).

[2] Crottes ou repaire de lievre.

Le lievre ordinairement se giste où le jour le prend.

57. VAR. . . . . . . *d'un pré verd...*

(A) *Lice* : Chienne destinée à la reproduction.

63. *Au frais :* Au couvert frais.

72. *Le presse :* Le gêne, l'oblige à cesser sa course. — Presser a ici le sens du latin *urgere*. On le trouve souvent employé avec la même acception dans Malherbe.

A refaire un nouveau giste
Où la clarté le surprend,
Au seillon d'une jachiere
Ou au sec d'une bruiere
Jusques à la nuict se rend.
Alentour la meute ardente
Par la grande plaine esvente
Ses pas tracez de nouveau;
Tousjours *Garrette*, premiere,
Conduit dedans la jachiere
Des autres chiens le troupeau.

Le lievre debout.

L'abboy quelquesfois se double:
Au bruit le lievre se trouble
De vingt chiens environné,
Qui, proches à l'heure, à l'heure,
De sa mal-seure demeure,
En fin aux champs l'ont donné.
Alors un dru clabaudage
S'estend jusques au rivage
Et de la Marne et de Retz,

81. *De nouveau :* Récemment.

88. *A l'heure, à l'heure :* De plus en plus.

90. *Aux champs l'ont donné :* L'ont lancé en plaine. — *Donner le cerf :* C'est lancer les chiens et les faire découpler sur les voies du cerf. (*Dict. théor. et prat. de chasse et de pêche,* t. Ier, p. 286.)

92-93. *Rivage et de la Marne et de Retz : Rivage* a ici un double sens qui constitue une sorte d'amphibologie. Le rivage de la Marne, ce sont les rives de la rivière de la Marne; mais le rivage de Retz, ce sont les lisières de la

Et, d'une course pouldreuse,
La pauvre beste paureuse
Fuit vers les grandes forestz.
Greslement la trompe sonne,
Et chasque picqueur talonne
Les flancs au viste courtault,
Faisant de trace ondoyante
Monter la pouldre volante
Jusques au ciel le plus hault.
Qui jamais, aux bords de Seine,
Vid la troupe qui demeine

Quand le lievre est sur pieds, il fault sonner pour chiens le gresle de la trompe.

Comparaison.

forêt de Retz. Il ne saurait y avoir de doute quant à cette seconde signification, car il n'existe, près d'Autheuil, ni rivière ni ruisseau ayant le nom de Retz.

94. VAR. *Quand, d'une . . . .*

98. *Picqueur :* On nomme ordinairement piqueur ou piqueux un homme à cheval chargé de faire chasser les chiens. C'est le *venaticus agitator* des Romains. — Le piqueux, dit Le Verrier de La Conterie (*l'École de la chasse aux chiens courans, dict. des termes de chasse,* v° *Piqueux*), est « celui qui fait chasser les chiens, qui les appuye de la voix et de la trompe, qui lève les embarras et les sert dans leur défaut, en un mot, qui les accompagne en tous lieux ». — Cependant Gauchet paraît ici, comme dans beaucoup d'autres passages de son poëme, comprendre sous le nom de *picqueurs* non-seulement les valets de chiens montés, mais encore les cavaliers suivant la chasse. De son temps, au reste, *picquer des chevaux* signifiait monter, courir à cheval, et l'historien Papyre Masson (*Hist. de Charles IX*), parlant de Charles IX, disait que ce prince « se divertissoit à divers exercices.... comme de *picquer* des chevaux ».

99. *Courtault, courtaut* ou *courtaud :* Cheval de moyenne taille, ramassé, à qui l'on coupait la queue et les oreilles. (V. Richelet, *Nouveau Dictionnaire françois,* v° *Courtaut.*)

103. *De Seine :* De la Seine.

104-105. *La troupe qui...* Les blanchisseuses...

Mille battoirs redondans,
Et oit les coups qui redoublent
Sur les toilles, qui se doublent
Au faix des bras descendans?
Il a oy par la campagne
Toute la meute compagne
Haster plus dru ses abois,
Suivant d'une isnelle course
Le craintif lievre, qui brousse
Pour regaigner le grand bois.
Tant plus par la plaine vaste
A pas legiers il se haste,
Tant plus augmente le cœur,
Tant plus la voix redoublée
De l'odorante assemblée,
Qui poursuit pleine d'ardeur.
Aprés des picqueurs la suite

Redondans : Dont les coups tombant avec fracas produisent par leur multiplicité un bruit redondant, répété.

108. *Au faix :* sous le poids.

109. *Il a oy :* Il a ouï, entendu.

113. *Brousse :* Traverse la plaine, sans suivre aucun chemin. (V. Le Verrier de La Conterie, *Dictionnaire des termes de chasse,* v° *Brosser.*)

114. Var. *Pour gaigner le fort du bois.*

119. *Odorante :* Qui a de l'odorat, du flair.

Assemblée : L'assemblée des chiens, la meute.

121-126. Var. *Le cœur à tous volle d'aise*
D'ouyr les chiens, dont la noise

Tousjours poursuivans la fuite,
Des chiens courans aux talons,
N'apprehendent point la cheute
Ny pour fossé, ny pour bute,
Ny pour travers de seillons.

Tousjours la gaillarde trope
Aprés la meute gallope,
Qui va devant clabaudant,
Et suit ardente la trace
Du lievre, qui grand espace
Va parfois se desrobant.

Tantost s'arreste douteuse
Par la campagne pouldreuse,
Tantost de plus beau recourt,
Ayant recouvré la sente
Par où le lievre s'absente
Loing, loing du grand bruit qui sourd.

Essourde bois, monts et vaux ;
Chascun court, sans recognoistre;
Et suyt l'aboy qui faict croistre
La vigueur aux bons chevaux.

La fuite : La fuite du lièvre.

127. *Trope :* Troupe.

132. VAR. *Va desja*. . . . .

133. VAR. *Ore ell'* . . . .

135. VAR. *Ores*. . . . .

138. VAR. *Bien loing*. . . . .

Qui sourd : Qui s'élève.

Or dans la forest obscure
Le pauvret, qui ne s'asseure,
Pour refuge s'est lancé;
Mais la troupe glapissante,
Suivant son droict, plus ardente,
Là passe où il a passé.
Par la plaine boscageuse
Tourne la beste paureuse
Et ja commence à ruzer,
Voyant tousjours plus ardente
La grande bande aboyante,
Qui vient aprés sans muser.
Ell' ne sçait où se retraire,
Voyant ainsi l'adversaire
Opiniastre à sa mort;
Ores dessus soy redonne,
Et tantost aux chemins donne,

142. Var. . . . . *bien flairante...*

143. *Son droict :* Son droit chemin, tout droit, sans s'arrêter.

144. Var. *Le suyt où il a*. . . . .

148-151. Var. *Voyant tousjours qu'importune*
La meute sans faute aucune
Le poursuyt sans s'amuser.
Plus ne. . . . .

Se retraire (du latin *retrahere*) : Se retirer, se réfugier.

152. Var. *Sentant*. . . . .

154. *Dessus soy redonne :* Rebat ses voies, repasse sur sa précédente voie.

155. *Aux chemins donne :* Passe par les chemins.

Tantost se relaisse au fort.
Or, soit que craintive elle aille
Ou par fustaye ou par taille,
Par montagnes ou maretz,
Soit par obscure vallée,
Tousjours la meute assemblée
S'entend clabauder aprés.
Par la forest verdoiante
Echo s'entend resonnante,
Qui, de l'un à l'autre bord,
Porte de longue estenduë
La voix des chiens entenduë,
Qui redouble par le fort.
La pauvre craintive beste
Entend tousjours la tempeste,
Qui tempeste à ses talons;
Elle ne sçait plus que faire,
Oyant ainsi l'adversaire
Qui suit par montz et vallons.
Sans default, la meute toute
Esvente, esparse, la route
D'une plus grande vigueur,
Car, bien que le pelault use
Coup sur coup de quelque ruse,

Les chiens ont beaucoup meilleur nez dans un bois qu'en pleine campagne.

156. *Se relaisse :* Un lièvre *se relaisse*, lorsqu'après avoir été longtemps couru il s'arrête de lassitude, se tapit dans quelques broussailles et laisse passer les chiens qui le poursuivent. (Baudrillart, *Dictionnaire des chasses*, v° *Relaisser*.)

Elle n'en perd la senteur.
L'esgail, qui sur la verdure
Du matin encores dure,
Donne plus de sentiment;
Si bien que, sans mettre en terre
Le nez, peuvent suivre l'erre
Sans fourvoier nullement.
Aussi par-tout où il aille,
Pour neant il se travaille,
Car autant de tours qu'il faict,
Tout autant l'ardente suite
Des chiens talonnans sa fuite
Bien sagement en deffaict.
Voyant que, par la fustaye
Ny par l'espineuse haye,
Il ne peult les eviter,
Il ressort en la campagne,
Puis, tirant vers la montagne,

181. *Esgail:* Aiguail, la rosée qui tombe le matin dans la campagne. — En termes de chasse, on dit que les chiens qui sont bons dans le haut du jour, ne valent rien dans l'*aiguail*, et au contraire que ceux qui sont bons dans l'*aiguail*, ne valent rien au haut du jour. (Baudrillart, *Dictionnaire des chasses*, v° *Aiguail.*) — *Esgail*, *aiguail* viennent de l'ancien mot *aigue* (du latin *aqua*), eau.

183. *Sentiment:* Ce mot se dit de l'odorat des chiens. —Au printemps, lorsque les feuilles naissantes commencent à parer les forêts, que la terre se couvre d'herbes nouvelles et s'émaille de fleurs, leur parfum rend moins sûr le *sentiment* des chiens. (Buffon, *le Cerf.*) — Il est tout certain que les chiens ont plus grand *sentiment* au viandy du lievre... (Du Fouilloux, *la Vénerie*, ch. LVIII.)

192. *En deffaict :* Défait, débrouille, démêle ses tours, sa voie.

Plus fort commence à poster.
Parfois le long d'une haye
Il cerche une seure voye,
Et ruze à pas rebroussez;
Puis, de l'autre part retourne,
Et là quelque peu sejourne,
Tant que les chiens soient passez.
Lors, refuiant de vistesse,
Les chiens en deffault il laisse
Où ses ruzes il a faict;
Mais Thienot, qui bien s'en doute,
En deux coups trouve la route
Que fort bien il a deffaict.
Mais, voyant que sa finesse
Ne peult faire que la presse
Des chiens il n'ait aux talons,
Dans l'estang de Vousiaigne

Ruze du lievre.

Ruze du lievre.

198. *Poster* : Courir. — Au XVIe siècle, *poster* se disait pour courir la poste. (Littré, *Dictionnaire*, v° *Poster*.) Dans le *Dictionnaire* de Richelet, on trouve aussi *poster*, ne faire que courir et se divertir.

200. VAR. *Il recerche une autre*. . . . . .

201. *A pas rebroussez* : En rebattant ses voies.

212. *Presse* : Foule.

> Que d'applaudissemens, de rumeur et de *presses*,
> Que de feux, que de jeux, que de traits de caresses,
> Quand là-haut en ce point on les vit arriver!
> (MALHERBE, *les Larmes de saint Pierre*.)

214. *Vousaigne* : Vauciennes, commune du canton de Crépy-en-Valois (Oise), située entre Vaumoise et Coyolles, dans le fer-à-cheval formé par la forêt de Villers-Cotterêts et non loin de l'extrémité sud de ce fer-à-cheval.

Le lievre à la fin cerche les eaux, ne sçachant plus que faire.

Entre tremblant et se baigne,
Se relaissant dans les joncs.
Lors la rive est entourée
De la meute demeurée,
Qui cerche dessus le bort
Du lievre la fraische trace,
Qui, par l'aquatique place,
Cuide prolonger sa mort.
Lors un chascun, prenant garde,
Parmi les roseaux regarde
S'il n'est point caché dedans;
Thienot, qui premier l'advise,
Le monstrant, la trompe a prise
Pour rendre les chiens contens,
Qui, le voyans tout à l'heure,
Sans faire aucune demeure
Dedans l'eau se sont lancez;
Puis, d'un genereux courage,
Sans bransler suivent à nage,
Au bord aprés lui passez.
[Ce-pendant par la chaussée
La bande s'est avancée.

215. VAR. *Entre creintif* . . . . .
222. VAR. *Cuide retarder*. . . . .
229. VAR. *Qui, vigoureux*, ...
Tout à l'heure : Immédiatement, sur-le-champ.
233. *Bransler :* Branler, avoir peur, hésiter.
236. *La bande :* La bande des chasseurs.

Pour lui coupper le chemin,
Qui, d'une course pouldreuse,
Par la plaine sablonneuse
Vont picquans basse la main.]

Ruze du lievre.

En fin voy-le-là qui gaigne
Le plus hault de la montaigne,
Ruzant tousjours de nouveau;
Et la meute qui le presse
Faict, pauvret, qu'il se relaisse
Tout au milieu d'un troupeau.
A l'approcher de la meute
Le pauvre troupeau s'espeute,
Qui fuit et va s'absentant;
Et bien qu'à course hastive
Le palle berger le suive,
Si n'arreste-t-il pourtant.

Les chiens ne peuvent avoir sentiment du lievre parmy un troupeau de brebis.

238. *Qui :* Ce mot est mis ici pour quelques-uns, certains, ceux-ci. S'il en était autrement, la phrase ne se comprendrait pas.

240. *Picquans :* Poussant vigoureusement leurs chevaux.

Basse la main : Tenant la main à la hauteur de la ceinture pour soutenir leurs montures et permettre à celles-ci de s'appuyer sur les barres; peut-être aussi cette expression signifie-t-elle que les chasseurs baissaient la main vers terre, pour montrer la voie à quelques chiens en défaut et les appeler de leur côté.

243. VAR. *Ruzant encor. . . . .*

245. VAR. *Faict que, pauvre, il . . . .*

248. *S'espeute :* S'épouvante. Dans les patois normand et picard, on trouve *épeuter* qui vient évidemment, comme *espeuter*, du latin *ex* et *pavere*, avoir crainte.

249. VAR. *Oyant de bruit tant et tant...*

Quand un lievre est mal-mené, et qu'il est relaissé dans un troupeau de brebis, il n'en sortira qu'à grand' force et à son avantage.

La meute alors cholerée
Est en deffault demeurée ;
D'autant qu'elle ne peult pas
Ressentir, parmi la place
Ny par la brebine trace,
Du ruzé lievre les pas.
Rien plus nous ne pouvons faire,
Que loing du troupeau retraire
Nos chiens et les recoupler,
Et cercher parmi la presse
Le lievre, qui ne la laisse,
Bien qu'il se sente fouller.
Dedans le troupeau bellant,
Tousjours caché, le gallant
Ne veult esloigner la trope,
Bien que, malgré le berger,
Pour dans le tect heberger,
Droict au village gallope.
En fin, les maisons voyant,
Il va le troupeau fuiant,
Et se desrobant s'advance,
Quand, s'estant par un fossé

257. **Var.** *Et*. . . . .

269. **Var.** . . . . . *le toict heberger*...

270. *Gallope :* Elle (la *trope*, la troupe) galope.

273. **Var.** *Et secrettement*. . . . .

274-279. **Var.** *Puis, rencontrant un fossé*,

Loing devant les chiens poussé,
Fuit de toute sa puissance.
Lors je commence à crier,
L'ayant aperceu premier,
Advertissant nostre bande,
Qui, sans crainte de chopper,
Recommence à galloper,
Suivant de vistesse grande.
Lors, pour addresser les chiens,
A crier aprés je viens,
En leur enseignant la trace :
Guerecy! aguerecy! Termes de chasse.
Hau! il a passé icy!
Et autres termes de chasse.

Là dedans il s'est poussé,
Vuide presque de puissance.
L'ayant ainsi veu plier,
Lors je commence à crier,
Pour advertir nostre bande...

283. *Addresser les chiens :* Mettre les chiens droit sur la voie de l'animal.

286. Du Fouilloux, dans son chapitre, *Comme on doit dresser les jeunes chiens pour le lievre,* se sert aussi de l'expression *aguerecy* (guere ici). — On lit encore dans Rabelais (Pantagruel, liv. IV, ch. XXXIII) : « Je voy sus la hune Atropos la felonne, avecques ses cizeaulx de frais esmouluz, preste à nous tous coupper le filet de la vie. *Guare!* Voy le cy ! » — *Guere, guare* sont les impératifs de deux formes du verbe *se garer* (prendre garde, faire attention), lesquelles ont été plus tard abandonnées, car Le Verrier de La Conterie, dans son *Dictionnaire des termes de chasse*, cite la locution *garre-garre* que les veneurs employaient déjà de son temps, lorsqu'ils entendaient le cerf partir de sa reposée.

Si tost qu'ils sont descouplez,
Les abois sont redoublez;
Puis, refournis de courage,
Se remettent sur les pas
Du lievre, qui ne peult pas,
Ruzant, eviter leur rage.
Ils suivent de mieux en mieux
Par le grand champ spacieux,
Estant ja la sixiesme heure
Qu'ils courent, et nos chevaux,
Bien que las, par monts et vaux
Suivent sans faire demeure.
En fin le lievre pressé
Des chiens, se voyant lassé,

Un lievre mal-mené se faict relancer souvent.

Faict encores quelque ruze;
Mais, ne pouvant s'advancer
Beaucoup, se faict relancer
Au plus proche qui l'accuse.

Ruze du lievre.

Or, las, il tourne alentour
D'une grosse vieille tour
Ja de long temps en ruine,
Et dans un trou d'eschaffault,

289. Var. *Estant doncques. . . . . .*

292. Var. *Ils se mettent. . . . . . .*

306. *Au plus proche qui l'accuse :* Par le premier des chiens qui l'aperçoit et dénonce sa présence par ses aboiements.

307. Var. *Pauvret, ...*

Pauvret, se lance d'un sault
Derriere un buisson d'espine.
Autour du lieu ruïneux,
Plein de halliers espineux,
Alors la meute s'estonne,
Qui, courant pleine d'ardeur,
Croit que, las et plein de peur,
Le pauvre lievre buissonne.
Une enceinte nous faisons,
Mais nullement ne trouvons
Que le pauvre lievre en sorte;
Lors nous mettons à cercher
Où il a peu se cacher
Par la ruïneuse grote.
Or, ayans de la façon — Ruse du lievre.
Veu de buisson en buisson,
Et par lieux pleins de lierre,
Nous trouvons que dans le mur

311. VAR. *Il se jette, d'un plein sault...*

313. *Ruïneux* (du latin *ruinosus*) : Qui menace ruine, tombe en ruine.

318. *Buissonne* : Court de broussaille en broussaille, sans prendre franchement un parti.

319. *Une enceinte nous faisons* : Quand une meute est en défaut, on tourne autour de la partie de bois où l'animal de chasse est entré, pour voir par le pas s'il n'en est point sorti; c'est ce qu'on appelle faire une enceinte.

328-330. VAR. *Nous trouvons qu'il est, mal-seur,*
Relaissé dedans le meur,
A quatre grands pieds de terre.

Du Fouilloux, parlant des ruses du lièvre, dit : « J'en ay veu d'autres, quand

Il est relaissé, mal-seur,
Bien quatre pieds hault de terre.
Lors en bouche nous poussons
La trompe et le relançons
Devant la meute esjouie,
Qui, glapissant alentour
De la ruïneuse tour,
Aprés le lievre est partie.
Lors qui le void, peult juger
A sa course le danger
Qui bien proche le menasse,
Car par les lieux buissonneux
Sa fuite il dresse peneux,
Haslé et las de la chasse.
Aprés avoir quelque temps
Encores couru les champs
Et la jardiniere plaine,
Se relaisse tout au creux

Signe que le lievre est mal-mené.

ils avoient couru demie heure, s'en alloient monter dessus une vieille muraille de six pieds de haut, et s'alloient relaisser en un pertuis de chaffaut couvert de lierre. » (*La Vénerie*, chap. LVI.)

334. VAR. *Qui, clabaudant . . .*

341. VAR. *En vain il recourt. . .*

Peneux : Penaud, honteux, confus.

344-347. VAR. *Tourné, viré là dedans*
Et en tremeur et en peine,
Il se relaisse au plus creux
D'un hallier malencontreux...

Jardiniere : Où il y a des jardins, peut-être aussi qui ressemble à un jardin.

D'un gros hallier espineux,
Sans vigueur et sans aleine.
Alors *Mirault* prompt et fier
Entre aprés dans le hallier;
Puis le reste de la suite
Pesle-mesle va suivant
Celuy-là qui va devant
Prenant le lievre bien viste.
Les eaux, les champs et les bois,
Du cor, du cri, des abois,
Lors de tous costez resonnent,
Et les champestres troupeaux,
A ce tumulte nouveaux,
De peur tremblent et frissonnent.

LA CURÉE

Lors Thienot l'oste des dents
Des chiens contens et ardens,

350. VAR. *Entre, chauld,. . . . .*

353-360. VAR. *Cestuy-ci qui va trouvant*
La beste à neant reduite.
Voylescy de toutes parts
Dedans le buysson espars,
Arrivez dessus leur proye,
Qui, d'une outrageuse dent,
Tous le vont en l'air guindant,
Avecq une fiere joye.

Nouveaux : Inaccoutumés.

Qui sur l'herbe verdoiante,
Aprés de sang se souillant,
Adroit va le despouillant
Devant la meute aboyante.
Tandis d'un son hault et clair
On remplit les bois et l'ær
Autour de la beste morte,
A qui l'on oste la peau,
Le poulmon mort de nouveau,
Que pendre à quelque arbre on porte.

Le poulmon du lievre ne vault rien pour les chiens.

Car tel manger pour le chien,
Pour vray dire, ne vault rien,
D'autant qu'il cause la rage;
Puis, de l'une et l'autre main,
De sang on brunit le pain,
Le laict, le lard, le fromage.

[1] C'est la peu (A) et le corps du lievre.

Puis le [1]forthu cachera
Martin et loing s'en ira
A cent pas de la curée,

375. Le poumon du lièvre donne-t-il la rage aux chiens? Du Fouilloux, le maître en matière de vénerie, ne le dit pas. Dans son chapitre, *Comment on doit faire la curée du lievre,* on trouve seulement : « Puis (le piqueur) le (le lièvre) prendra et l'ouvrira, aprés le despouillera devant eux (les chiens), en luy ostant le pas, le poulmon et la peau, lesquels il encruchera en quelque arbre, de peur que les chiens en mangent, parce qu'ils leur sont fort contraires, tellement qu'ils en tombent malades. » (*La Vénerie,* ch. LIX.)

(A) *Peu :* Peau. — En patois picard on dit *pieu.*

380. VAR. *Remondin et s'en ira...*

Que Thienot en ce-pendant
De gaulles va defendant
Qu'elle ne soit devorée.
On abandonne à la fin
Aux chiens chair et laict et pain ;
Puis, quand presque devorée
La curée l'on verra,
D'autre costé sonnera
Martin la trompe dorée.
Tout aussi tost le picqueur,
Avec mots pleins de rigueur,
D'une houssine les chasse,
Criant : « Escoute, *Mirault,*
Escoute à luy, *Billebault!* »
Leur faisant vuider la place.
Les chiens aussi tost on void
Au forthu courir tout droit,
Qui bien hault en l'ær se monstre ;
Puis Martin, autour de soy
Voyant redoubler l'abboy,
Leur jette et tire à l'encontre.
Tandis la corde il tient fort,

382. *Que Thienot en ce-pendant... :* Pendant que Thiénot...

383. *Defendant :* Empêchant.

390. VAR. *Remond.....*

396. VAR. . . . . *quitter la place.*

400. VAR. *Puis Remond. . . . .*

Si que des chiens le plus fort
Seul ne le mange ou l'emporte ;
Et lors que plus n'y aura
Du lievre, il remeinera
Sans recoupler la cohorte.

La curée estant faicte, allons à pas petit

404. *Si que :* Afin que.

408. Var. *Des chiens toute la cohorte.*

Gauchet, qui savait son du Fouilloux, s'est inspiré du passage suivant de la *Vénerie* (ch. lix), pour décrire la curée : « Quand le lievre sera despouillé et ouvert, le piqueur prendra le pain, fourmage et autres friandises, lesquelles il mettra dedans le corps du lievre, afin de les arrouser et brunir de sang. Puis prendra le lievre duquel ostera les espaules et la teste, qu'il mettra en la gibbeciere, pour donner à quelqu'un de ses jeunes chiens, lequel n'aura osé approcher de la curée. Alors le valet de chiens aura sa corde toute preste pour bien attacher le lievre par quatre ou cinq lieux, afin de faire tirer ses chiens et qu'un n'emporte pas tout, puis le cachera et s'en ira à cent pas de là porter son *forhu.* Ce pendant le piqueur estendra sa curée de fourmage et autres friandises, brunies du sang du lievre, sur l'herbe nette, et la deffendra des chiens, avec la gaule. Cela fait, si commencera à sonner pour chiens, et leur laissera manger la curée, en les resjouissant et frottant les costez, sonnant incessamment pour chiens. Quand la curée sera presque achevée, le valet de chiens qui sera, comme dit est, à cent pas loing du piqueur, doit *forhuer* (appeler) ses chiens avec la trompe : soudain le piqueur les menacera et fessera avec sa gaule, en criant : *Escoute à luy valet!* Alors le valet de chiens leur monstrera le lievre, le tenant le plus haut qu'il pourra avec les mains : et doit tenir sa corde par un bout, à laquelle le lievre sera attaché par l'autre bout. Puis, quand il verra ses chiens tout autour de luy, il jettera son lievre au milieu d'eux, et leur laissera manger : aprés les doit mener boire avant que les coupler. Et encores, pour bien faire, les faut ramener au logis tous decouplez, afin de les laisser paistre (manger de l'herbe), parce qu'ils sont subjets à estre malades quand ils ont mangé de la chair de lievre ; puis doit avoir du pain pour leur donner aprés la curée, s'ils en veulent manger, de peur qu'ils aient mal au cœur et qu'ils rendent leur gorge. »

A Beau-jour pour disner bien chargez d'appetit.
Nostre maistre d'hostēl avoit dressé la table
Dessous la belle allée, où le vent amiable,
Et l'aure fraische souffle; à costé dedans l'eau
Se rafraischit le vin ; dessus, le verd rameau
D'un beau fueillage espois empesche que ne brusle
De sa cuisante ardeur la chaude Canicule
La brigade qui disne ; alentour mille fleurs
Nous emplissent le nez de suaves odeurs.
Les verdiers, les linots, les pinçons, à l'ombrage,
Degoisent alentour leur redoublé ramage;
Bref, tout plaisir est là, et ne vouldrions changer
Nostre aise aux diamans ny à l'or estranger.
   De propos en gropos nous entrons en devise,
Quand Popot de parler de la chasse s'advise,
Loüant celle du cerf, or celle du sanglier,
Mais plus celle du loup, et vient à me prier
De la conter ainsi (bien que mal discouruë)
Qu'au bois de Sainct Laurent elle avait esté veuë.

409-410. VAR. . . . . *, à pas lent et petit,*
Nous allons à Beau-jour . . . .

420-421. VAR. . . . . *leurs voix et leur ramage;*
Bref, tout plaisir est là, nous . . . . .

422. *Aux diamans ny à l'or...* : Pour des diamants ou pour l'or...

424. VAR. *Quand Vermond*. . . . .

428. *Bois de Sainct Laurent :* Ce bois est situé au sud de la forêt d'Ermenonville, au nord-ouest de Dammartin.

Lors je commence à dire et au vray racompter
Comme avions pris le loup qu'on ne pouvoit dompter,
Et qui aux plus prochains hameaux et gros villages
Fit, du temps qu'il vivoit, mille et mille dommages.

LA CHASSE DU LOUP [A].

Diane, à qui je dois le fruict de mon labeur,
Que par tout je veux suivre, hé, donne-moy cest heur
Que je puisse chanter, avecques plus de grace
Que devant je n'ay faict, ceste presente chasse !
Ayde-moy, chaste vierge, et m'apprend quelque point
Qu'obmettre je pourrois ne m'en souvenant point ;
Ou bien (ô Cynthienne) accorde que je puisse

429. Les chasseurs avaient-ils déjà la réputation de commettre quelques exagérations dans le récit de leurs exploits? On pourrait le penser, puisque le poëte se croit obligé de dire qu'il va *au vray racompter* la chasse du loup pris au bois de Saint-Laurent.

430-432. VAR. *Comme fut pris le loup qu'on ne pouvoit dompter,*
Qui par les plus prochains hameaux et gros villages
Et devers nos quartiers fit infinis dommages.

(A) Dans l'édition de 1604, ce chapitre est intitulé : *La Huée aux Loups.*

6. VAR. *Que je pourrois obmettre en ne le sçachant point...*

7. *Cynthienne :* La montagne de Cynthie (aujourd'hui le Cynthe), située au milieu de l'île de Délos, passait pour être le lieu où étaient nés Diane et son frère Apollon; de là les noms de *Cynthia, Cynthius,* donnés si fréquemment par les poëtes latins à ces deux divinités.

T'accompaigner, afin que mieux je l'accomplisse,
Que je suive tes pas et qu'en tous les endrois
Je sois où tu seras, et des champs et des bois,
Et meine avecques toy (ma deesse puissante)
Tes chiens et tes filets et ta bande chassante.
Tu peulx bien nous ayder, puisque voulons avoir
Ce grand loup ravissant entre cy et le soir.
L'autre jour, cheminant le long du beau rivage
Des bois[1] de Beaumarchais, j'apperceu du village
Sortir un moyen loup, que le chien d'un berger
Ou bien d'un laboureur, aboyant, vint charger ;
Le loup fuit un peu loing, puis sur le cul s'arreste,
Et, roidissant le col, pour combattre s'apreste
Le mastin qui le suit, et, les dents claquetant,
Gratte la terre aux pieds comme le despitant.
Je regarde cela ; et le suivant qui n'ose

[1] Autrement de S. Laurent.

11-12. VAR. . . . . , *ma puissante deesse,*
Tes chiens et tes filets, ta bande chasseresse...

Ta bande chassante : Les Nymphes qui accompagnaient toujours Diane.

13. VAR. . . . . , *si nous voulons avoir...*

14. *Cy :* Le moment présent, cet instant.

16. A l'est du bois Saint-Laurent, en allant vers Othis, se trouve le bois de Beaumarchais. Ces deux bois formaient probablement autrefois un seul massif qu'on désignait indifféremment sous l'un ou l'autre nom.

22. *Despitant :* Bravant, méprisant. — Malherbe dit dans le même sens : « Vous avez peur de la mort; et cependant au milieu de vos plaisirs vous faites merveille de la *dépiter.* » (*Trad. des Épîtres de Sénèque,* ép. LXXVII.)

23. VAR. . . . . *; le poursuivant qui n'ose...*

Attaquer l'ennemy, qui tant hardi s'oppose,
Tourne court au village et, de crainte qu'il a,
Regaigne la maison et le loup laisse là.

Un chien seul creind fort le loup.

Ce-pendant qu'attentif ce combat je regarde,
D'un autre plus grand loup je ne me donne garde,
Qui s'approche de moy ; lors, tressaillant de peur,
Je blesmis, estonné de sa grande haulteur.
A l'heure, de malheur n'ayant la harquebuse,
Je voy que j'ay failli et moy-mesmes m'accuse.
Je mets l'espée au poing et le poignard à coup,
Pour resister aux dents de ce furieux loup.

Furie d'un grand loup.

Je vas pour l'assaillir de contrainte hardiesse ;
Il me monstre ses crocs ; son poil rude se dresse ;
Il a les yeux ardens et, sans point en mentir,
Je n'osoy m'advancer pour le faire partir.
J'eusse alors desiré les æsles de Persée,

27. Var. . . . . *ce fait là je regarde...*

29. Var. *Qui s'arreste à dix pas;* . . . .

31. *De malheur :* Par malheur.

32-34. Var. . . . . *; moy-mesmes je m'accuse,*
Et, degaignant l'espée et le poignard à coup,
Je m'oppose au devant de ce furieux loup.

A coup : A la fois, en même temps.

35. Var. *J'approche et toutesfois de*. . . . .

38. Var. *Je ne m'advançois trop*. . . . .

39. *Les æsles de Persée :* Persée, fils de Danaé et de Jupiter qui, pour la séduire, s'était métamorphosé en pluie d'or. Aussitôt après la naissance de Persée, Acrisius, roi d'Argos, son aïeul, le fit mettre ainsi que Danaé dans

L'arc Apollonien et la force prisée
De ce vaillant Alcide, à qui la deité
Pour sa grand' force fit don d'immortalité,
D'un la dexterité, de l'autre la puissance,
Pour dompter de ce loup la fiere contenance.
  Estant ainsi surpris, je voy sortir du bois
(Armé d'un espieu fort) un homme villageois,
Qui, courant sans chappeau (d'une face marrie),
Monstroit bien qu'il avoit quelque grand' fascherie.
Aussi tost qu'il me vid : « Ha ! seigneur, ayde-moy !

une barque qui fut abandonnée aux flots. Le courant jeta Danaé et son fils sur la côte de l'île de Sériphe, où le roi Polydecte les recueillit. Persée est célèbre par la victoire qu'il remporta sur les trois Gorgones, Sthénée, Euryale et Méduse, qui habitaient près du jardin des Hespérides. Il coupa la tête de Méduse, et, selon certains auteurs, du sang de la Gorgone naquit Pégase, le cheval ailé, à l'aide duquel il enleva Andromède au moment où elle allait être dévorée par un monstre marin qui ravageait l'Éthiopie. Comme récompense de son succès sur les Gorgones, Persée reçut de Minerve son bouclier, de Pluton son casque, et de Mercure ses ailes et ses talonnières.

40. *L'arc Apollonien :* Apollon, à peine sorti du berceau, tua de ses flèches, près de Delphes, le serpent Python qui, à l'instigation de la jalouse Junon, avait longtemps persécuté Latone sa mère.

41. *Alcide :* Un des noms qu'on donnait à Hercule, le plus célèbre des héros de l'antiquité. Hercule, selon la Fable, était fils de Jupiter et d'Alcmène, femme d'Amphitryon, roi de Tirynthe. Le père d'Amphitryon s'appelait Alcée : de là ce nom d'Alcide, sous lequel les poëtes ont souvent désigné Hercule. Doué d'une force et d'une taille extraordinaires, le héros se distingua par de nombreux exploits qui lui valurent d'être placé par Jupiter au rang des dieux.

42. Var. *De Jupiter fit don de l'immortalité...*

45. Var. *Estant ainsi pressé, ...*

49. Var. . . . . . *O pour Dieu secours-moy !*

(Me dict-il s'escriant), efforce, efforce-toy
Contre ce devoreur, qui d'une dent cruelle
M'a ravy mon enfant ! si juste est ma querelle,
Je te pry, venge-moy ! » Comme quand le coureur
Comparaison. Au mont Olympien attend d'un gentil cœur
(Roidissant les deux bras au bout de la carriere)
Qu'il oye fanfarer la trompette guerriere,
Pour commencer sa course ; aussi tost que le son
Entre dans son aureille, il part. De la façon
Le cry du villageois, sans craindre d'advantage,
Pitoiable, augmenta ma force et mon courage.

52. *Querelle :* Gauchet donne à ce mot le sens du latin *querela,* plainte. — Rabelais dit aussi (*Pantagruel,* liv. II, ch. xxii) :

Si tant à vous desplaysoit ma *querelle,*
Vous poviez bien par vous, sans macquerelle,
Me dire : Amy, partez d'ici entour,
Pour ceste fois.

54. *Mont Olympien :* Il s'agit ici des jeux Olympiques qui se célébraient tous les quatre ans au solstice d'été, pendant cinq jours, à Olympie, ville de l'Élide, dans le Péloponnèse. Ces jeux, les plus renommés de la Grèce, auraient été, selon certains auteurs, institués par Hercule en l'honneur de Jupiter. Après avoir été interrompus à diverses reprises, ils furent rétablis par Pélops, puis par Iphitus, un des contemporains de Lycurgue.

58. *De la façon :* De même, ainsi.

60. Dans l'édition de 1604, Gauchet ajoute à la suite de ce vers le passage suivant :

Si bien je m'enhardy contre cest animal,
Que je n'euz plus de peur qu'il me peut faire mal.
Et de teste et de cul, ayant au poing l'espée,
A la beste je viens pour la rendre estrippée,
Si d'un asseuré pas elle m'eust attendu ;
Mais, me voyant sans peur et le droit bras tendu

Toy,[1] Moussy, toy,[2] Leal, ausquels le passetemps
De la chasse a esté familier de tout temps,
Toy aussi,[3] Gaillardbois, voulez-vous laisser vivre

[1] Sieur de Moussy, gentilhomme de la chambre du roy.
[2] Leal, maistre d'hostel de feu monsieur le mareschal de Montmorency.
[3] De la venerie des feux roys Henry (A), François (B) et Charles (C) et du roi present (D).

Pour enfonser le fer dans ses louffres entrailles,
Il fuit et se recelle aux plus prochaines tailles.

61. Var. *Toy, Moussy, toi, Feal, à qui. . . .*

(A) *Henri :* Henri II. Ce prince, digne fils de François Ier, le *père des veneurs,* était un chasseur intrépide. Brantôme raconte que, lorsque la mauvaise saison l'obligeait à quitter l'armée et à rentrer à la cour, il n'y « demouroit en paresse ; car, bien que ce fust en hyver, il s'adonnoit à la chasse et de toutes sortes. Mais surtout il aymoit celle du cerf et des chiens courans, dont il en avoit deux très-bonnes races : l'une des chiens gris qui estoit ancienne et venue, de main en main, des autres roys ses predecesseurs ; et l'autre, des chiens blancs, qu'il avoit mise au monde, qui estoient plus roides que les gris, mais non si asseurés ny de si bonne creance que les gris. » (*Hommes illustres et capitaines françois.* — Henri II.)

(B) *François :* François II. Sous ce souverain, la vénerie royale dut peu servir. En effet, François II, prince malingre, roi à seize ans, mourant à dix-huit (5 déc. 1560), n'avait pas, comme Henri II, la passion de François Ier ; sa constitution trop frêle, trop délicate, s'y opposait. Le tendre époux de l'infortunée Marie Stuart allait le moins souvent possible à la chasse. Dans de semblables circonstances, il ne faisait même que céder aux désirs d'autrui. Un de ses rares laisser-courre lui fut imposé par l'impérieuse volonté du duc de Guise. La prochaine arrivée à Paris d'Antoine de Bourbon, roi de Navarre, venait d'être annoncée ; immédiatement l'ambitieux duc prépare une grande chasse où il entraîne François II, afin d'empêcher le docile souverain de recevoir son hôte ; il espérait ainsi blesser et écarter peut-être des conseils de la couronne un adversaire qu'il savait devoir redouter par-dessus tout. (V. Varillas, *Hist. de François II,* liv. Ier.)

(C) *Charles :* Charles IX.

(D) *Du roy present :* Henri III.

Dans ces forests, où bruit un doux zephyre,
Je veux des chiens et de la chasse escrire.
. . . .
Henry, grand roy, fleur des princes du monde,

Ce meschant animal? Il nous le fault poursuivre
Et chasser jusqu'au bout, avecques tel effort
Que nous mettions en paix le païs par sa mort.
On fera publier par chascune paroisse,
Alors qu'on prosnera dimenche à la grand'messe,
Que tous les villageois qui sont des environs
De ces bois viennent prests lorsque nous chasserons.

A qui Diane en la chasse est seconde,
Donne courage et force à ton sujet
De bien traicter un si noble sujet.

Jean Passerat, en commençant ainsi le poëme du *Chien courant,* composé à la demande de Henri III, semblerait indiquer que le dernier des Valois était possédé de cette ardeur cynégétique qui distingua sa famille ; le témoignage trop flatteur du poëte ne saurait cependant être accepté. Pierre de l'Estoile, qui relate si soigneusement en ses *Mémoires-Journaux,* les faits et gestes de Henri III, ne parle en effet que d'un seul laisser-courre donné par ce roi. Le noble exercice de la chasse ne pouvait convenir à un prince qui montait fort peu à cheval, passait la plus grande partie du jour enfermé avec ses mignons, aimait à s'habiller en femme, jouait au bilboquet, enluminait ou découpait des gravures, et parcourait les rues de Paris revêtu du costume des pénitents. Henri III dépensait, il est vrai, des sommes considérables pour la vénerie et la fauconnerie de la cour, mais il s'en servait très-rarement; la vue plus que l'usage des animaux qu'on y entretenait à grands frais satisfaisait amplement sa mollesse.

68. *Alors qu'on prosnera :* Au prône.

69-70. L'usage de faire des assemblées, c'est-à-dire de réunir les paysans des villages voisins pour les chasses du loup, se trouve relaté dans diverses ordonnances royales du XVI[e] siècle. Antérieurement à François I[er], il existait dans les provinces des louvetiers commissionnés. François I[er] érigea leurs commissions en offices ; mais ces officiers, qui pouvaient courre et prendre les loups même dans les forêts du roi (Ordonnance de juillet 1607, art. 4), ne remplissaient probablement pas toujours avec exactitude les devoirs de leurs charges. Aussi, en janvier 1583, Henri III édictait-il l'ordonnance suivante : « Enjoignons aux grands maistres, réformateurs (des eaux et forêts), leurs

Au milieu du grand bois y a une chapelle
Et une ferme aussi Sainct-Laurent qu'on appelle,
Où demeure Thienot qui tousjours a esté
Bon veneur et qui a quelquesfois contenté
Henri et Charles, rois, par sa bonne conduite,
Dont place de veneur justement il merite.
Là (dis-je), l'on debvoit avecques maint mastin

S. Laurent, chapelle au milieu du bois, dont il porte le nom.

lieutenans, maistres particuliers et autres, faire assembler un homme pour feu de chacune paroisse de leur ressort avec armes et chiens propres pour la chasse des loups, trois fois l'année, au temps plus propre et commode qu'ils aviseront pour le mieux. » — Les seigneurs hauts-justiciers et les seigneurs de fiefs, qui seuls avaient le droit de chasse dans l'étendue de leurs hautes justices ou de leurs fiefs, devaient détruire aussi les loups ; mais souvent ils ne faisaient pas mieux que les louvetiers. L'article 6 de l'ordonnance de janvier 1600 dut à leur tour les rappeler à leurs devoirs. — « Admonestons, » portait cet article, « tous seigneurs hauts-justiciers et seigneurs de fiefs, de faire assembler de trois mois en trois mois, ou plus souvent encore, selon le besoin qu'il en sera, aux temps et jours plus propres et commodes, leurs paysans et rentiers, et chasser au dedans de leurs terres, bois et buissons, avec chiens, arquebuses et autres armes aux loups... et prendre actes et attestations du devoir qu'ils en auront fait par-devant leurs officiers ou autres personnes publiques et iceux envoyer incontinent après aux greffes des maîtrises particulières des eaux et forêts du ressort où ils sont demeurans. »

75. *Henri et Charles, rois :* Les rois Henri II et Charles IX.

76. Le bois Saint-Laurent ou de Beaumarchais appartenait évidemment à la couronne, puisque Thiénot, qui y demeurait, était, à l'époque de la chasse racontée par Gauchet, un des veneurs de Charles IX, et il devait faire partie de ce que Salnove (*la Vénerie royale,* p. 366) appelle le *Bocquet Dammartin.*

77. *Mastin :* Chien mâtin. — Les mâtins français que les Latins appelaient *canis laniarius,* race croisée dont la tête est allongée, le front plat, les oreilles pendantes et la robe généralement fauve, sont une variété de la race canine qui est, à la fois, chien de berger et chien de garde, fonction dont elle s'acquitte généralement avec la fidélité la plus grande et une sagacité sans

Se trouver le dimenche ensuivant au matin.
  Le samedy l'on faict charier le cordage
Au logis de Thienot, et aussi l'esquipage
Duisant à ce mestier. Alors c'estoit le temps
Que les prez s'esmailloient des couleurs du printemps ;
Que sur les arbrisseaux la gente Philomele
D'un doux degoisement rentonnoit sa querelle ;
Que sans plus le bouton se peignant de verdeur
Aux arbres paroissoit de moyenne rondeur,
Et la fueille qu'avoit l'hyver esparpillée
Sur la terre craquoit, quand elle estoit foullée ;

Sur le commencement d'apvril.

pareille, quoique l'on ne soit pas porté à lui accorder tout d'abord une grande intelligence au simple examen du crâne. (Bénédict-Henry Revoil, *Histoire physiologique et anecdotique des chiens,* p. 102.)

78. *Ensuivant :* Suivant.

81. *Duisant à :* Convenable, propre à.

83. *Gente :* Gentille.

Philomele : Le rossignol. — Philomèle, fille de Pandion, roi d'Athènes, et sœur de Progné, femme de Térée, roi de Thrace, ayant été victime de la passion brutale de son beau-frère, fut enfermée dans un vieux château par celui-ci, après avoir eu la langue coupée. Elle en fut arrachée au bout d'une année par Progné, qui avait été prévenue de l'infamie de Térée. Pour se venger, Progné tua son fils le jeune Itys, le fit cuire et le servit à Térée dans un repas, à la fin duquel Philomèle jeta sur la table la tête du malheureux enfant. Térée voulut les frapper de son épée, mais elles s'échappèrent du palais. Dans leur fuite elles furent, selon la Fable, métamorphosées, savoir : Progné en hirondelle, et Philomèle en rossignol. (Ovide, *Métamorph.*, liv. VI.) De là le nom de Philomèle donné par les poëtes à cet oiseau.

84. *Rentonnoit :* Entonnait de nouveau, recommençait.

Querelle : Chant plaintif.

Si bien que de cent pas l'on eust presque aisément
Entendu par le bois du loup le broussement.
L'Aurore n'avoit point (esveillée à demy)
Laissé ronflant au lict son vieillard endormy,
Pour du char argenté de la grande lumiere
Aux chevaux desfermer l'ordinaire carriere;
Quand de tous les costez bien armez de longs bois
Vous voyez arriver maints pitaults villageois,
L'un chargé d'un espieu, l'autre d'une hallebarde.

Le jour ne faisoit que poindre.

Diverses sortes d'armes des villageois pour chasser le loup.

92. *Son vieillard endormy :* Tithon, fils de Laomédon, roi de Troie. Ce prince était si beau que l'Aurore l'enleva et en fit son époux. La déesse obtint de Jupiter de le rendre immortel; mais elle oublia de demander que Tithon eût avec l'immortalité une jeunesse éternelle; aussi celui-ci, étant devenu vieux, tomba dans une telle décrépitude que l'Aurore le métamorphosa en cigale.

93. *La grande lumiere :* Le soleil.

94. *Desfermer :* Ouvrir.

Et l'Aurore déjà veut *desfermer* les cieux.
(DESPORTES, *Contre une nuit trop claire.*)

97. *Espieu :* Épieu (du latin *spiculum,* pointe de lame, trait, javelot). — L'épieu est une arme dont on se sert encore dans certains pays, pour tuer les sangliers et les ours. Elle se compose d'un fer, d'une traverse et de la hampe. Le fer est en forme de pique, long de huit à neuf pouces, large dans son milieu de 2 à 3 pouces, aigu sur ses côtés et pointu à son extrémité. Ce fer a une douille dans laquelle s'enfonce le bout du manche ou de la hampe. Cette hampe doit être en jeune bois de refente, essence chêne ou frêne, et sa longueur hors de la douille doit être de 4 pieds et demi à 5 pieds. On lui donne 1 pouce et demi de diamètre près du fer, et sur le reste de la longueur 1 pouce 3 lignes; et, pour pouvoir la tenir plus fermement, on y attache, avec des clous de sellier, de petites bandelettes de cuir de 6 lignes de large, qui s'entre-croisent les unes sur les autres. Mais, pour que le fer ne pénètre pas trop avant dans l'animal, on attache, à l'endroit où se termine la douille, une traverse qui consiste en une pointe de bois de daim, ou un an-

L'autre avec un fleau bien noueüx se hazarde;
L'autre, faulte de mieux, (villageoisement fier)
Porte sur son espaulle un long et lourd levier.
L'autre ayant en un coing, depuis deux ans cachée,
Pleine de rouille et pouldre, une lame accrochée,
Contenance de villageois à manier armes.
La prendra pour s'armer et d'une gravité
Badine la mettra, vaillant, à son costé;
De sa senestre il tient le pommeau et luy semble
(Se regardant marcher) qu'homme ne luy ressemble.
Un autre de travers sa faulx amanchera,
L'autre d'une harquebuze hardiment s'armera;
Sotte maniere de villageois à manier l'espée.
Un, jurant vertugoy, qui un Rollant s'estime,
Le pied gauche devant, tire trois coups d'escrime
D'une lourde desmarche et monstre que d'un coup
Tel comme il tire là fera teste au grand loup;
Possible le premier fuiant devant la beste
Montera-t-il, poltron, d'un arbre tout au faiste,

douiller de bois de cerf... On dirige la pointe du fer dans le creux de la poitrine du sanglier; mais, si l'animal est déjà coiffé par les chiens ou retenu par des hommes, on lui enfonce l'épieu au défaut de l'épaule. (Baudrillart, *Dictionnaire des chasses*, vº *Épieu*.)

105. *Senestre* (du latin *sinister*) : Main gauche.

109. *Un Rollant :* Roland, le neveu de Charlemagne, fut un des plus célèbres paladins de cet empereur. De nombreux romans de chevalerie contiennent le récit de ses exploits. Le grand empereur l'emmena avec lui en Espagne pour conquérir ce pays; et, d'après la légende, au retour de l'expédition, Roland tomba dans une embuscade à Roncevaux, au pied des Pyrénées, où il périt avec un grand nombre des meilleurs chevaliers français.

112. VAR. *Tel comme il va tirant il fera teste au loup...*

Et tremblant monstrera devant tous par effect,
Des hazards perilleux que ce n'est pas son faict.
Tandis voicy qu'on void de [1]Montcrespin descendre
Leal, Silve, Gauchet, Beaurepas et Le Gendre,
Suivis de bons levriers et de bons chiens aussi;
Et d'autre part void-on le sieur de Moussy,
Suivy de cinq chevaux, qu'une troupe accompagne
D'hommes embastonnez par la rase campagne ;
Et les vallets de chiens conduire derriere eux,
Avec les levriers, les dogues furieux.

[1] Belle petite maison sur une montagne, prez des bois de S. Laurent.

117. *Montcrespin :* Montcrépin, aujourd'hui dépendance de la commune d'Othis, est situé au sud du bois Saint-Laurent.

118. VAR. *Feal, Silve, Beaupré et Nicye et Philandre...*

120. Au-dessous du bois Saint-Laurent et presque sur le même plan que Montcrépin, se trouve la commune de Moussy-le-Neuf; plus loin, vers le sud, on voit celle de Moussy-le-Vieux. C'est dans l'un de ces endroits que devait être la demeure du sieur de Moussy.

122. *Embastonnez :* Armés de bâtons.

124. *Jean de Clamorgan,* seigneur de Saane, premier capitaine de la marine du Ponant, dans son livre *de la Chasse du Loup,* dédié à Charles IX, indique ainsi les chiens nécessaires pour la chasse du loup : « Vray est que sur tout faut prendre soin que l'on ayt des chiens de races qui courent le loup, d'autant qu'il y a des chiens de toutes sortes. Les uns sont *chiens de garde* pour abbayer aux larrons, quels sont les mastins ; les autres sont allans comme en Espagne pour destourner et pour suyvre la beste qui se presente quelquefois par les champs... Autres sont appelez *dogues* pour assaillir, mordre et retenir sangliers, ours ou loups. Autres sont nommés *levriers,* qui sont vistes et hardis à prendre ce qu'on leur monstre quelque beste que ce soit; et portent grand amour à leurs maistres, combattans quelquefois pour eux... et doit-on bien faire cas des levriers qui prennent un grand sanglier, fier et orgueilleux, ou un grand loup, qui est une beste fort cruelle, encore que les levriers soient beaucoup moindres que limiers. Chacun sçait et a veu que mes levriers

Voy-les-cy tous venir montez à l'advantage,
Resolus de dompter ce faiseur de dommage,

ne sont de ces grands que l'on void à la cour en Bretaigne (Angleterre); toutesfois ils prennent bien les loups, qui sont le plus souvent trop plus grands qu'eux; mais la race et accoustumance y servent de beaucoup. De quelque beau grand levrier de Bretaigne et d'une belle levriere à lievre, on pourra tirer de beaux levriers pour loups. » (Clamorgan, *la Chasse du Loup,* ch. VIII.)

« La race des lévriers, dont l'origine est asiatique, remonte à la plus haute antiquité, et on trouve la représentation de ces chiens, essentiellement destinés à la chasse, sur tous les monuments hiéroglyphiques de l'Égypte et de l'Inde. Le chien singe (*canis simiensis*), récemment découvert par M. Ruppel dans les montagnes de l'Abyssinie, espèce à formes très-élancées et très-sveltes, à tête longue et fine, est, à tous les points de vue, un véritable lévrier; seulement il a les oreilles droites comme l'ancien lévrier égyptien, qui semble le passage du *canis simiensis* aux lévriers actuels. Les lévriers ne seraient donc pas, comme on l'avait cru, des chiens ordinaires très-modifiés par les soins de l'homme, mais des races ayant leur origine propre et leur type spécial conservé jusqu'à ce jour dans ses caractères principaux. Ces races se sont d'ailleurs mêlées depuis longtemps avec les races issues des chakals du même pays, de ceux d'Asie, du *canis mesomelas,* et peut-être de quelques autres espèces encore, pour constituer ce qu'on a si longtemps appelé la première espèce du genre *canis,* le *canis familiaris.* Les lévriers, à quelques exceptions près, sont privés des qualités olfactives; mais, en revanche, leur vue est perçante et leur vitesse vertigineuse; aussi n'ont-ils pas grand'peine à rejoindre la proie à la poursuite de laquelle ils sont lancés. » (Bénédict-Henry Revoil. *Hist. physiol. et anecd. des chiens,* p. 205.)

D'après le *Dictionnaire* de Trévoux (v° *Lévrier*), les lévriers dont on se servait autrefois venaient de France, surtout de Champagne, d'Irlande, d'Écosse, d'Espagne et de Portugal. Ces animaux étaient dits *harpés,* lorsqu'ils avaient peu de ventre, les devants et les côtés fort ovales; *gigottés,* lorsqu'ils avaient les gigots (cuisses) courts et gros et quand les os des hanches étaient éloignés. Les *nobles* étaient ceux ayant la tête petite et longue, l'encolure allongée et déliée, le râble long et bien fait. On appelait aussi *ouvrés* les lévriers dont le palais était noir.

125. *A l'advantage :* Comme il convient, bien.

L'escopette à l'arçon et la trompe au costé,
Pour le rendre, en sonnant, plus tost espouvanté.
  A tant descend à pied ceste troupe gentille,
Que la femme à Thienot, avecq Jeanne sa fille,
Vient recevoir, ainsi que font les villageois
Rustiquement nourris et aux champs et aux bois.
  [Si tost qu'ils sont dedans on met dessus la table
Le desjeuner ja prest; on met dedans l'estable
Les chevaux hannissans, on couppe tout entier
Un grand pain que l'on jette aux chiens sur le fumier.]
  Pendant de toutes parts les païsans arrivent,
Dont les uns, pour l'honneur de leurs armes, estrivent;
D'autres mieux advisez desjeunent, attendans
Que l'on doive partir; les autres plus ardens
Fourbissent, aguerris, la rouillée hallebarde;
Les autres, canoniers, se donnent bien de garde

127. *Escopette :* Petite arquebuse.

129. *Descend à pied :* Met pied à terre.

137. VAR. *Tandis de*. . . . .

138. *Pour l'honneur :* Sur la valeur.

Estrivent : Se querellent, se disputent. Le vieux verbe *estriver* semble venir du latin *stringere,* qui a parfois le sens de dégainer, apprêter une arme. On trouve aussi en allemand le verbe *streiten,* combattre, dont l'imparfait de l'indicatif *stritt* se rapproche beaucoup d'*estriver,* qui est peut-être son dérivé.

142. *Canoniers :* Tireurs d'arquebuse. — La Curne de Sainte-Palaye (*Dict. histor. de l'ancien langage français*) rapporte que ce mot fut autrefois souvent employé avec cette acception.

Se donnent bien de garde : Font bien attention, examinent.

S'il default au rouët rien, afin que faillir
Ne puisse à faire feu, si bien qu'à l'assaillir
Ne demeure au besoin ; les autres, d'une pierre,
Taschent à mettre au but qu'ils plantent contre terre.

Le veneur destourne le loup.

Et ce-pendant [1]Oudin avecques son limier
Dés cinq heure au matin de halier en halier,
De taillis en taillis, en ceste part et ceste,
Tant des yeux que du chien destournoit la grand' beste.
Non loing de la maison il en trouve premier,
Au moyen de l'exquis et bien flairant limier ;

[1] Homme fort bien entendu à la chasse.

143-145. Var. *Si le rouët va bien, afin de ne faillir*
A prendre et faire feu, si bien qu'à l'assaillir
Il ne demeure court ; . . . .

147. *Limier :* Chien courant que l'on accoutume à être secret (pousser sur la voie sans appeler) et avec lequel on détourne les animaux sur lesquels on l'a dressé. (Le Verrier de La Conterie, *l'École de la chasse aux chiens courans, dict. des termes de chasse.*) — Jean de Clamorgan (*la Chasse du Loup*, ch. III) donne de curieux détails sur la manière de choisir et de dresser le limier. « Le veneur, dit-il, doit (pour limier) choisir de sa meute un chien le plus beau, hardi, ardant, gaillard et haut, c'est-à-dire secret, qui n'ait encores chassé, si faire se peut, afin que, d'une gayeté et ardeur, il porte mieux le traict auquel il le mettra; le mignardera, le flattera, et donnera à manger plusieurs petites friandises, afin qu'il prenne le traict plus volontairement, sans le rudoyer ou harasser en façon quelconque, de crainte qu'il ne le fuye et abhorre du tout. »

148. Var. *Levé de grand matin comme il est coustumier...*

150. *Destournoit :* Détourner, c'est avec le limier rembucher une bête (suivre ses voies jusqu'à l'endroit où elle rentre au fort) dans un certain canton de bois et l'entourer (faire le tour de ce canton) ensuite, pour voir si elle n'en sort point. (Le Verrier de La Conterie, *Dict. des termes de chasse,* vo *Détourner.*)

151. *Il en trouve premier :* Il rencontre la voie d'un premier animal.

Lors il s'arreste court, et, voyant comme il tire,
Ne peult penser que c'est que si tost il desire.
Il void que c'est du loup ; or, jugeant la grandeur
Du pied, juge aussi tost la lourde pesanteur.

Le limier commence à rencontrer du loup.

Lors le chien, deffaisant d'une narine ferme
La nuict, tourne alentour du clos et de la ferme.
Il le meine de là vers [1]Noir-val, mais Oudin
Cerche tant seulement les erres du matin
Qui sont le long du bois ; car, s'il vouloit deffaire
Toute la nuict du loup, il auroit trop d'affaire,
Et pas ne suffiroit, pour faire autant de tour
Que feroit ceste beste, un entier demi-jour ;
Car le long de la nuict ceste louvine rage
De maison en maison, de village en village,
[Et de parc en parc va, toute nuict ne cessant

[1] Une ferme non loing de Sainct Laurent.

Le naturel d'un grand vieil loup.

153-154. VAR. *Qui s'arreste tout court ; puis, voyant comme il tire,*
Il ne peult s'adviser que c'est ce qu'il. . . . . . .

Tire : Tire sur le trait pour pousser sur la voie. — *Trait,* longue corde faite de chanvre et de crin que l'on attache à la botte (collier de cuir assez large) du limier, lorsqu'on le mène au bois.

Que c'est que : Ce que c'est que.

155-156. VAR. *En fin il void que c'est son loup ; par la grandeur*
Du pied, il juge aussi la lourde. . . . .

165. VAR. . . . . *ceste grand'beste rage...*

Ceste louvine : Cette bête louvine.

Rage : Fait rage, court plein de rage.

167-177. Ces vers sont remplacés par les trois suivants dans l'édition de 1604 :

Aux champs de parc en parc, ne cessant, que le jour
L'ait contraint de rentrer aux creux de son séjour.
Doncq Oudin le cerchant, non sans beaucoup de peine...

De rauder, jusqu'à temps qu'elle aille finissant,
Et, lorsqu'il void au ciel l'aurore rougissante,
Dans le profond des bois il refaict sa descente.

Pour gaigner le temps, le veneur laisse à deffaire entierement la nuict du loup, ains suit l'orée des bois pour en trouver l'entrée.

Oudin doncq, sans deffaire entierement la nuict,
L'orée seulement et le rivage suit
Pour abreger chemin. Or à la fin il trouve
Un moyen loup entrant, ou bien une grand' louve
Du costé de Beau-chesne, et à quinze et vingt pas
Un de mesme grandeur. Ceux il ne cerche pas,
Ains seulement le grand; or, aprés longue peine,]
Estant prés de Noir-val, il le void en la plaine
Qui marchoit d'asseurance, où le voyant marcher,

Les grands loups ne se rembuschent si tost que les jeunes.

Juge qu'il n'est encor prest à se rembuscher.
Dans le bois il se cache, à celle fin qu'il voie
De loing, sans estre veu, quel chemin, quelle voye
Pourra prendre le loup; or il le void tourner
Autour d'un parc prochain, puis tout court retourner,

Parc : Clôture faite de claies, où l'on enferme les moutons quand ils couchent dans les champs.

L'orée (du latin *ora*) : le bord, la lisière du bois.

179-180. VAR. . . . . *; or, voyant son marcher,*
Il croit. . . . .

Se rembuscher : Faire son rembuchement. — Le rembuchement d'un animal est sa rentrée dans un fort, dans un canton de bois. (V. Le Verrier de La Conterie, *Dict. des termes de chasse.* V° *Rembuchement.*)

182. VAR. *S'il peult,* . . . .

184. VAR. *Le long*. . . . .

Prochain : Voisin, sis à peu de distance.

Aboié des mastins ; mais la beste meschante
Peu ou point des mastins aboians s'espouvante.

Un grand loup s'espouvante peu ou point pour chiens de berger.

Il s'esloigne un peu loing, puis, sans beaucoup tenir
Compte de leur aboy, là les attend venir.
Mais le voians si fier, redoubtans sa furie,
Courent, intimidez, devers la bergerie.
Depuis, pour le crier de leur maistre berger,
Ne voulurent jamais de ses pieds desloger.
Or, Oudin, prevoyant que la meschante beste,

Prevoyance d'un bon veneur.

N'esloigneroit beaucoup ce pays, ne s'arreste
En ce lieu d'advantage, ains, sans se tourmenter,
De cela seulement il se veult contenter,
Sçachant qu'il trouvera puis aprés à son aise
(Une enceinte faisant) ceste beste mauvaise.
Or, advisé par lui, Thienot faict ses aprests,

Selon le rapport du veneur on dresse les panderets.

Pour conduire les pants. Avecques luy sont prests
Jean, Loys, et Thibault, et Jaquet, qui dés l'heure
Beurent chascun un coup pour ne faire demeure.
Vers les champs de Noir-val s'allonge estroictement
[1]Une piece de bois, que l'on void justement,

[1] Nommée la longue piece.

187. VAR. *Il va le petit pas. . . . .*

189-190. VAR. *Les chiens espouvantez, redoubtans sa furie,*
Le laissent là, tournans devers. . . .

191. *Pour le crier de leur maistre berger :* Quoi que criât le maître berger, malgré les cris, les excitations de celui-ci. — Malherbe emploie *pour* devant un infinitif dans le même sens dans sa traduction de la LXXVII[e] épître de Sénèque.

Les destins *pour* prier ne se fléchissent point.

D'un chemin large et droict, du grand bois separée ;
Depuis là jusqu'aux champs, non de façon carrée
Croist en s'eslargissant. Là l'on pouvoit juger
Que le grand loup viendroit pour s'oster de danger,
Pour à couvert de là pouvoir dresser sa fuite
(Ayant à ses talons des chiens l'ardente suite),
Si que fortpaïsant il se puisse sauver
(Sans relasche suivy) dans les grands bois de Ver.

Il fault tendre les pants, si bien que le vent ne puisse porter le sentiment d'iceux vers le loup, car, s'il en avoit le sentiment, jamais n'y donneroit.

Thienot en cest endroict habilement faict tendre
Tous les pants de leur long, pour la grand' beste prendre,
Et droict dessous le vent, afin qu'estant chassé
Il ne puisse esventer le cordage lacé.
[Les grands pieux deux à deux d'une main bien accorte
Sont dextrement dressez, souslevans de la sorte
Les panderets tendus, que le loup ne sçauroit

207. VAR. *Elle croist en largeur. . . . .*

209-210. VAR. *Et qu'à couvert, de là pourroit dresser sa fuite,*
Lorsqu'il auroit des chiens les aboys à sa suite...

211. *Fortpaïsant : Forpaïser,* composé de *fors* (hors) et de *pays,* signifie, en termes de chasse, quitter son gîte, s'en aller en des parages lointains. — Dont avint qu'un cerf et quatre biches estonnées du bruit se lancèrent d'elles-mêmes d'effroi et se *forpaïsans* vers les murailles de la ville... (D'Aubigné, *Hist. universelle*, édit. in-f° 1616, t. II, p. 55.)

212. VAR. *S'il est chassé de prés, dedans les boys de Ver.*

Les bois de Ver, qui font suite à la forêt d'Ermenonville, sont un peu au nord-est du bois Saint-Laurent.

213. VAR. *. . . . . diligemment faict tendre.*

217. *Accorte* (de l'italien *accorto*) : Bien avisée, adroite, habile.

219. *Panderetz :* Pans de rets, panneaux des filets.

Y donner, qu'enlacé du cordage il ne soit.]
Oudin en ce-pendant qu'on dresse le cordage
(Reprenant les devans) faict une enceinte large,
Rebaudissant son chien, le flattant coup sur coup,
Pour voir s'il trouvera la sortie du loup.

Le veneur faict l'enceinte la part où il a veu le loup sur l'heure qu'il est prest à se rembuscher.

Bien souvent le limier pour eventer s'arreste,
Et d'ardeur tire au traict, desirant d'une beste.
Mais Oudin void à l'œuil, afin que si c'estoit
Son loup, allast plus loing l'enceindre en autre endroict.
Il void que c'est du fauve, alors il oultrepasse,
Et rompant son limier l'arrache de la place.

Le veneur rompt le limier, s'il void que ce n'est ce qu'il veut chasser.

En faisant son enceinte, il trouve d'un sanglier,
Or d'un courable cerf, or d'un chevreuil legier,

223. *Rebaudissant son chien :* Excitant, encourageant son chien de la voix. — En retirant votre vieux chien faut pousser le jeune devant, en le *rebaudissant* des termes que j'ay dicts cy dessus. (Charles IX, *la Chasse royale,* ch. XXVII.) D'après Clamorgan, les termes dont on se servait pour parler au limier pour loup étaient : *Vail-là, vail-là, dy, vail-là, pilaut,* auxquels on ajoutait le nom du chien. (*La Chasse du loup*, chap. III.)

225. *Eventer :* Prendre le vent ; c'est lorsqu'un chien sent de loin quelque chose. Le Verrier de la Conterie, *l'École de la chasse aux chiens courans, Dict. des termes de chasse,* v° *Eventer*.)

228. VAR. *Le loup, il s'advançast d'enceindre. . . . .*

229. *Fauve* : En vénerie, on appelle *bêtes fauves* les cerfs, les daims et les chevreuils, ainsi que leurs femelles et leurs faons.

230. VAR. *Et tirant. . . . .*

Rompant son limier (rompre les chiens, c'est les empêcher de chasser davantage. Le Verrier de la Conterie, *Dict. des termes de chasse,* v° *Rompre*) : L'empêchant de pousser plus avant sur la voie.

232. *Courable cerf :* On dit d'un cerf qu'il est *courable,* quand il est assez

[1] Compaignie de bestes fauves.

Or d'une [1]harde entiere, or d'une compagnie
Venant au deuxiesme an, non encores hardie
Pour la trouppe quicter ; or il trouve à la fin
Le grand loup demeuré dans le taillis prochain.
En estans advertis, hault la trompe resonne ;
Chacun se resjouit ce-pendant qu'elle sonne,
Ce qui ne fut si tost entendu des villains,
Qu'ils furent apprestez, leurs armes dans leurs mains,
Ne cerchans rien sinon (à voir leur contenance)
Qu'à combattre le loup ; mais je croy qu'en presence
Ils ne seront si preux qu'ils en font le semblant.
Ce-pendant les veneurs en un vont assemblant
Les chiens et les mastins, puis par endroicts on laisse

Le loup destourné.

fort pour être couru, pour être *laissé courre*. (Baudrillart, *Dict. des chasses*, v° *Courable*.)

233. *Une compagnie :* Une bête de ,compagnie. — Les sangliers venant au monde s'appellent *marcassins*, leur mère se nomme *laie*. Au bout de six mois et depuis six mois jusqu'à un an, ces mêmes *marcassins* sont dits *bêtes rousses*, parce qu'alors ils ont le poil roux ; quand ils ont un an fait, ils se disent *bêtes de compagnie :* pendant toute leur deuxième année ils n'ont point d'autre nom. (Le Verrier de la Conterie, *l'École de la chasse aux chiens courans*, *la Chasse au sanglier*, ch. II. Voir aussi plus haut la *Chasse du blereau en terre*, vers 156, note.)

234-235. VAR. . . . . , *non encore munie*
Ny de crocs ny de cœur; . . . .

239. *Villains :* Vilains (du bas latin *villanus*, lequel vient de *villa*, maison de campagne). Paysans.

243. *Preux :* Braves, vaillants.

244. *En un vont assemblant :* Réunissent, assemblent.

245. *Les chiens :* Les chiens courants, les chiens de meute.

Des courageurs levriers et dogues une lesse,
A celle fin qu'au lieu de venir droict aux pants,
Le loup ne se desrobe et ne gaigne les champs.
Vers Montaby l'on met *Turcq, Volant* et *Cybelle,*
Et de dogues hardis *Leopard* et *Rochelle,*
Et entre le Beau-Chesne et le rembuschement
De [1]levriers d'estrique on y laisse *Flament,*
Sauvage et *Panadou,* de levriers d'attache

On tiltre des grands et petits levriers selon la commodité du païs.

[1] Bon de mettre prés les grands levriers des autres d'estrique pour amuser le loup.

249. *Montaby* : Hameau dépendant de la commune de Mortefontaine (Oise), situé entre la forêt d'Ermenonville et le bois de Saint-Laurent.

253. VAR. Sauvage *et* Pavadoux. . . . . . .

Lorsqu'on voulait courre avec des lévriers un loup détourné dans un buisson (bois peu étendu) ou dans une queue de grand pays (grands bois), l'emplacement du courre était choisi dans la partie de plaine située sous le vent venant du bois, afin que le loup, animal fort méfiant, ne pût avoir le sentiment des chiens. Puis on entourait, soit de panneaux et de défenses (hommes armés de bâtons, placés en ligne, faisant face au bois, séparés les uns des autres par un espace de 6 à 15 pas), soit de défenses seulement, les divers côtés du buisson ou de la queue de grand pays, sauf celui donnant sur le courre. Quant au courre, il était disposé de la manière suivante. A la lisière du bois, près des défenses, on cachait dans un fossé, sous une hutte en feuillage ou sous une petite tente de toile, couleur de tan, des laisses de lévriers tenues par des valets. Ces laisses étaient appelées *estriques, d'estrique*, d'après Salnove ; *côteresses, dextries,* selon Clamorgan et Le Verrier de la Conterie. Enfin, sur les flancs et au fond du courre, qui se trouvait rétréci par la direction oblique des lignes de flanc, le veneur plaçait, à soixante pas les unes des autres, d'autres laisses de lévriers dissimulées dans un pli de terrain ou sous des huttes. Ces dispositions prises, il faisait lancer le loup par un limier ou une dizaine de chiens courants. L'animal, n'ayant d'autre issue que le courre, sortait en plaine. Dès qu'ils le voyaient, les valets tenant les laisses *d'estrique* le montraient à leurs lévriers qu'ils lâchaient aussitôt, et ceux-ci poussaient, refoulaient le loup vers les laisses des flancs ou du fond du courre, qui étaient successivement lâchées à l'approche de l'animal. Les lévriers *d'estrique,* quoique un peu plus petits que les autres, étaient cepen-

Les deux plus furieux, *Bucefal* et *Moustache*.
Vers Plailly Le Bossu meinera, diligent,
Muguet, Jason, *Champaigne* et le viste *Sergent*.
Richard aura le soing de *Paris* et *Medée*
Et de *Marfise* aussi pour courir tant vantée.
Guillaume de Calais *Amadis* conduira
Et ensemble *Levant*, qui à cent pas sera
Du bois et du Bossu, afin que, si la beste
Sort de ce costé là, trouve qui face teste.
Bref, à tous les endroicts où le loup peult sortir
Deux lesses de levriers on y faict departir.

Pour bien faire une huée, il fault que les hommes commis pour entrer dedans le bois soient de front en forme du croissant, et de dix pas en dix pas, pour faire bruit.

Aussi tost que l'on sçait estre prest le cordage,
On faict entrer de front les pitaults de village,
Qui meinent avecq eux leurs mastins casaniers

dant grands, longs, bien déchargés; aussi Clamorgan les appelle-t-il parfois *legers levriers*. Le mot *d'estrique* appliqué à ces animaux paraît venir du latin *stringere*, serrer, presser, lancer, diriger contre.

Quant à l'expression *lévriers d'attache*, on ne la trouve ni dans Clamorgan, ni dans Salnove, ni dans Le Verrier de la Conterie; elle paraît s'appliquer surtout aux lévriers de tête qui se mettaient au fond du courre. Plus grands, plus renforcés, ces lévriers avaient pour mission « de coëffer et arrester le loup », de l'attacher sur place, lorsque ceux des flancs et d'estrique lui « avoient donné tour et atteinte ». De là probablement la locution *lévriers d'attache*. (V. Clamorgan, *la Chasse du loup,* ch. IX; Salnove, *la Vénerie royale*, *la Chasse du loup,* ch. VI, XV et XVI; Le Verrier de la Conterie, *l'École de la chasse aux chiens courans*, *la Chasse du loup,* ch. IV.)

255. Var. *Vers Plailly Jean Thibault. . . . .*

Plailly : Commune du canton de Senlis (Oise), située à l'ouest du bois Saint-Laurent.

258. Var. . . . . . *aussi tant de fois hazardée.*

261. Var. *Du bois et de Thibault. . . . .*

De jeunesse nourris, poltrons, sur leurs fumiers ;
Dix et huict chiens courans devant eux on descouple,
Qui, d'un cœur plus gaillard, d'une jambe plus souple,
Cerchent les pas semez, avecques faincts abois,
De leur gibier cognu, par l'espoisseur du bois ;
Et Vanault ce-pendant au milieu de la bande
D'aller tousjours de front et en croissant commande.
  Si tost que quelque chien commence à en parler,
On embousche la trompe, et commence à heurler
La bande villageoise, estonnant, redoublée,
Non seulement le loup, mais toute l'assemblée.
Le cry se porte au ciel ; les oiseaux effroyez
Bavolent alentour, du bruit que vous oyez ;
Le renard sur le champ d'une craintive fuite
Tourne vers son terrier, oyant si grande suite
Et d'hommes et de chiens, qui frappent de leurs vois
Le rivage loingtain des estangs et des bois.
Tout est remply d'effroy et les bestes paureuses,
Tremblantes pour tel bruit, ne sont point paresseuses.

268. VAR. *Nourris poltronnement dessus leurs gras. . .*

271. *Faincts :* Feints, dissimulés, sourds, étouffés.

273. VAR. *Et tandis Remondin au. . . . .*

275. *Commence à en parler :* Indique par ses aboiements qu'il est sur la voie de l'animal.

277. *Redoublée :* Par ses cris redoublés.

285-286. VAR. *. . . . . ; les bestes plus affreuses,*
Nonobstant leur fierté, ...

Les hardes çà et là s'escartent par le fort,
Harde sortie d'effroy.
Fuiantes le hauhau, qui plus en plus est fort.
Du costé de Plailly quatre biches sortirent
Avecques deux grands cerfs, que les deux lesses virent
Un grand sanglier sorti d'effroy.
Qui sont de ce costé, mesmes un grand sanglier
Qui, n'osant à sa force et grands crocs se fier,
Sort de l'espois buisson, et devers la campaigne
S'avance au petit pas et l'autre fort regaigne.
Moussy le void venir, qui faict lascher aprés
Deux grands dogues hardis, comme si tout exprez
Eussent esté mis là, pour chasser dans la pante
De rets cest animal que le bruit espouvante.
Un grand sanglier rompt ordinairement les panderets, s'ils ne sont pas neufs.
Lors il double le pas, et ceux qui sont aux pants,
(Le voyans à propos) le conduisent dedans;
Mais il passe et rompt tout, de façon toute telle
Qu'un gros tahon feroit d'une araigne la toille,
Puis, gaignant l'autre fort, il delaisse estonnez

287. *Les hardes :* Les hardes de cerfs, de chevreuils ou de daims.

288. *Le hauhau : Haut à haut, à moitié à haut,* sont des termes dont se servent les piqueurs pour appeler les chiens et les faire venir à eux. (*Dictionn. théor. et pratique de chasse et de pêche,* t. II, p. 15.)

292. VAR. *Qui ne s'ose à sa force et deffenses fier...*

294. VAR. *Il s'advance le pas. . . . .*

297. VAR. *Ils eussent esté là, ...*

302. *Tahon :* Taon, insecte suceur de l'ordre des Diptères, composant presque à lui seul la famille des Tabaniens. L'espèce la plus commune est le *Tabanus Aurocinetus*, ou Taon au corselet pointillé de jaune, qui se jette en été sur les chevaux, les bœufs et les vaches, du sang desquels il est fort avide.

A la rive du bois les dogues acharnez.
Les chiens trouvent le trac et le veullent poursuivre,
Mais à coup les rompans les empeschons de suivre
Le sanglier si puissant, et pour les rappeller
De la trompe bien hault commençons à gresler.
Dans le bois ce-pendant le grand bruit continuë ;
Chascun à gorge ouverte envoye dans la nuë,
L'un hau ! hau ! l'un ha ! ha ! Le grand loup asseuré
Sent approcher tousjours ce bruit desesperé.
[Il se leve, pesant ; de chair son ventre large,
Pour estre plus legier, par la gueulle il descharge ;
Prevoyance du loup.
Toutesfois il ne part, comme se sentant fort
Pour resister aux chiens s'ils machinent sa mort ;
Mais, voyant que le bruit et s'approche et s'augmente
Tout droict venant à luy, quelque peu s'espouvante.]
Tantost il va trois pas, tantost s'arreste court,
Escoutant la tempeste et le grand bruit qui sourd ;
Or, il marche en avant, puis s'artant delibere
Asseurance du loup.
D'attendre dans le fort l'aboyant adversaire.
Or les autres moyens aussi tost sont partis
Les jeunes loups aisez à espouvanter.

305. VAR. *Les chiens trouvent le frais. . . . .*

Le trac : La piste, la voie de l'animal.

308. VAR. . . . . *nous prenons à gresler.*

312. VAR. *Sent tandis approcher ce. . . . .*

313-318. Dans l'édition de 1604, ces vers sont remplacés par les deux suivants :

Qui, oyant comme il vient et que plus il augmente,
Il descharge son ventre et lors prend l'espouvante.

323. VAR. *Deux autres moyens loups. . . . .*

Qu'a commencé le bruit, qui, de leur fort sortis,
S'avancent effroyez d'une fuite pouldreuse,
Pour se lancer dehors la forest sablonneuse.
Un par le bout des pants tire païs et fuit.

Lesse mise en tiltre exprés sortie à propos.

On lasche à ses talons une lesse qui suit
Bien courageusement. Voicy à la poursuite
De chiens et de chevaulx une bien grande suite.
[1] *Turcq* luy souffle le poil, et *Cybelle* et *Volant*
Devancent çà et là les costez du gallant.

[1] Turcq naturellement bon chien à tout, soit pour courir, soit pour assaillir.

Voyez ce gentil *Turcq,* qui, luy livrant la guerre,
Le faict cullebuter deux et trois fois par terre ;
Les deux autres pendant, vistes et vigoreux,
Menassent le collet de ce loup malheureux.
Tel gaigne le devant qui demeuroit derriere ;
Un autre puis aprés d'une course legiere
Va choquant l'ennemy. Tout ainsi, tour à tour,
Ils le bourrent hardis ; le loup par maint destour
Tasche à s'oster devant la lesse furieuse,
Qui tousjours le poursuit ardente et vigoreuse.
L'on picque à toute bride, et le jeune Moussy,
Leal et Beaurepas, Gauchet et Silve aussi,
Sur leurs vistes courtauts courent de telle sorte

326. VAR. *Pour se sauver. . . . .*

327. *Tire païs :* S'évade, s'échappe.

334. VAR. *. . . . . sept et huict fois par terre...*

343-344. VAR. *. . . . . et le sieur de Moussi,*
Feal et Champsecret, Nycie et. . . . .

Qu'il semble que la fouldre ou le vent les emporte.
  Voilà le loup fuiant, ne pouvant s'esloigner
Des levriers, qui le fort s'efforce à regaigner ;
Mais *Turcq* à son costé tasche de le surprendre,
Courant tousjours de front, pour l'aureille lui prendre
Et le tenir subject. *Volant,* qui vient aprés,
Et *Cybelle* à costé, le suivent de si prez
Qu'ils lui soufflent au poil ; pendant voilà qu'on lasche
A l'encontre de luy deux grands levriers d'attache.
Mais *Turcq,* qui ne veult pas (tant il est de bon cœur)
Qu'un autre devant luy de le prendre ait l'honneur,
Se jette à son collet ; lors le loup, qui se pense
Deffaire de ses dents, se remet en defense ;
Mais les autres sont prests pour l'aider, et tandis
Arrivent au secours *Levant* et *Amadis.*
L'un le prend par le col et l'autre par la fesse,
Un autre par le flanc, un la gorge luy presse,
L'autre tire une jambe, et le loup ce-pendant
D'une estrange façon va les dents claquetant.
Nul ne lasche sa prise, ains comme pleins de rage
Luy font perdre le cœur, la terre et le courage ;

Levrier d'attache ne desmord jamais que la proie ne soit morte.

351. *Tenir subject :* Arrêter, se rendre maître de...

352. VAR. *Et* Cybelle *d'ailleurs*. . . . .

355. VAR. . . . . *de grand cœur...*

364. VAR. . . . . *se deffend de la dent.*

366. VAR. *Ils font qu'il perd le cœur, la force et*. . .

Jamais pas un des cinq sa prise ne desmord,
Que premier ils ne soient satisfaicts par sa mort.
Pendant que d'une part celuy-cy l'on pourchasse
On void d'autre costé une nouvelle chasse,
Qui donna d'avantage aux picqueurs de plaisir,
D'autant que l'autre loup vint son chemin choisir
Entre les deux estangs, desquels de la chaussée
Au bout des plus puissans la lesse fut posée:
Là (dis-je), d'un buisson cachez soigneusement,
Deux grands dogues sont mis, où malheureusement
Le loup vint aborder, qui, pensant se deffaire
Des ennemis prochains, pour luy mieux ne sceut faire
Que se lancer en l'eau. Point la lesse ne fault
Le loup à nage.
A se jetter aussi dans l'onde d'un plein sault.
On lasche aller encore une seconde lesse
Pleine de cœur, de force et de prompte vistesse,
Qui gaigne le devant. Les picqueurs sont au bord,
Qui, la pistole au poing, le menassent de mort.

368. *Que premier :* Avant que.

370. Var. *D'autre costé l'on oit. . . . .*

373-374. Var. *. . . . . ;au bout de la chaussée*
Des levriers plus puissans la lesse estoit posée.

378-379. Var. *Des chiens qu'il void à front, rien alors ne peult faire*
Que se jetter en l'eau. . . . .

384. *Pistolle : Pistole* ou *pistolet,* petite arquebuse à rouet, dont se servaient les cavaliers aux xvie et xviie siècles. Les reîtres allemands paraissent avoir, les premiers, adopté cette arme et l'avoir substituée à la lance. Martin du

Il est environné de cinq levriers d'attache,
Rochelle et *Leopard, Bucefal* et *Moustache,*
Et *Levant,* qui, hardi, a combattu cent fois
L'ours, l'once et le taureau en presence des rois.
Ils sont à ses costez et s'efforcent à nage
De luy faire gaigner le plus proche rivage,
Où quatre picqueurs sont, et, de l'autre costé,
Les pitaults battent l'eau, pour rendre espouvanté
Le loup qui pourroit bien (refuiant de grand'erre)
Retourner dans le fort, ayant là gaigné terre.

Bellay, parlant d'une escarmouche entre des reîtres et des gentilshommes français, près de Châlons-sur-Marne, en 1544, dit : « Il y mourut de gens de bien, et d'une part et d'autre, et entre autres, des nostres, le seigneur des Bordes et le jeune Genlis, tous deux de la maison d'Orléans, et furent tuez de coups de *pistoles,* qui sont petites harquebuses qui n'ont qu'environ un pied de canon et tire l'on avecques une main, donnant le feu avecques le rouet. » (*Mémoires, collection Petitot,* t. XIX, p. 547.) — Quant à l'étymologie des mots *pistole* et *pistolet,* elle est ainsi donnée par Henri Estienne (*Traicté de la conformité du language françois avec le grec, préface*) : « A Pistoye, petite ville qui est à une bonne journée de Florence, se souloyent faire de petits poignards, lesquels, estant par nouveauté apportés en France, furent appelés du nom du lieu premièrement *pistoyers,* puis *pistolliers* et en la fin *pistolets.* Quelque temps après, estant venue l'invention des petites arquebuses, on leur transporta le nom de ces petits poignards. Et ce povre mot ayant esté ainsi pourmené longtemps, en la fin a esté mené jusques en Espagne et en Italie, pour signifier leurs petits escus (*pistoles*); et crois qu'encores n'a-t-il pas faict (fini), mais que quelque matin les petits hommes s'appelleront *pistolets* et les petites femmes *pistolettes.* »

387. VAR. *Et* Levant, *qui, vaillant,* . . . .

388. *L'once :* Le jaguar.

393. *De grand' erre :* Grand train.

Il se noye quasi et, proche de la mort,
Au milieu des picqueurs il se vient mettre à bord.
Aprés luy, desgoutans, les levriers s'avancent,
Et en deux ou trois saults à ses costez se lancent.
Il tasche à se sauver et pense de nouveau
(Se voyant en danger) se relancer en l'eau;
Mais deux picqueurs y sont qui de cela se doutent,
Et qui, l'espée au poing, sur terre le reboutent.

Le loup pris au sortir de l'eau.

Il tourne parmy eux; *Levant* qui ne desmord
Le premier au collet luy presente la mort;
Les autres tout à coup, d'une dent furieuse,
Deschirent en morceaux la beste malheureuse,
Et dessus l'herbe verde estendent çà et là
Son sang avecq lequel sa vie s'escoula.

D'autre part, dans le bois le grand bruit continuë
Des trompes, de la voix de bien loing entenduë,
Qui, doublant par le fort pour le loup estonner,
Faict qu'on ne pourroit pas entendre Dieu tonner.

Asseurance du grand loup.

Mais pour les chiens courans la furieuse beste
Ne daigne se haster, ains souvent tourne teste,
Et les attend venir; par leur cry j'entendoy

397. *Desgoutans :* Ruisselants d'eau.

400. VAR. *Se voyant si pressé. . . . .*

402. *Reboutent :* Repoussent, rejettent. — *Sur terre le reboutent :* Le repoussent, le rejettent vers les champs.

409. VAR. *Dans la forest tandis. . . . .*

414. VAR. . . , ... *,ains elle tourne teste...*

(Ne bougeant d'un endroict) qu'il estoit en aboy.
Là je cours vistement pour grossir le courage
Des chiens intimidez du faiseur de carnage.
J'entre l'espée au poing, et commence à crier
Pour le faire partir ; je ne me veux fier
Au fer que j'ay au poing, ains, craignant sa dent croche,
De quinze ou seize pas seulement je m'approche.
Turcq qui jamais n'eut peur (entendant les abois)
Tire où se meine bruit par l'espoisseur du bois,
Et droict sans marchander sur la beste se lance.
Aussi tost aprés luy tout' la meute s'avance,
Et le contrainct partir. Je ranime en criant
La troupe, si qu'en fin je voy le loup fuiant.
Ce-pendant les pitaults, d'une voix enrouée,
Continuoient tousjours à faire la huée,
Desquels les uns, courans par le plus fort du bois,
Broussoient comme sangliers où les guidoit la vois ;
Les autres, paresseux et poltrons de nature,
Laissoient courir devant le loup à l'aventure.

416. *Estoit en aboy :* En termes de vénerie, on dit qu'une bête *est aux abois* ou *tient les abois*, lorsque, fatiguée de courir, elle s'arrête et fait tête aux chiens. Si elle tombe, on dit qu'elle *tient les derniers abois.* (Baudrillart, *Dict. des chasses*, v° *Abois.*)

418. *Carnage :* Chair de cheval mort. On appelle aussi carnage toute espèce de charogne. — *Faiseur de carnage :* Gauchet nomme ainsi le loup, parce qu'il tue beaucoup d'animaux.

421-422. VAR. *Aux armes que je porte, ains creignant sa dent croche,*
De six ou de sept pas. . . . .

Turcq de prés le talonne et vigoreusement
Luy faict prendre la fuite ; aprés luy vivement
Je m'avance legier ; les autres qui me suivent,
Courans ainsi que moy, à mon secours arrivent.
Nous suivons de plus beau et crions sans cesser,
Pour faire dans les pants ceste beste avancer,
Qui non loing devant nous furieuse s'arreste,
Et de rechef aux chiens commence à faire teste.

Furieuse chose qu'un grand loup en aboy.

Au combat je les voy ; le bon *Turcq,* qui n'est pas
Assez fort pour le loup, trois fois fut jetté bas ;
Lors, voyant le danger, vistement je m'avance,
Et l'execrable flanc oultreperser je pense ;
Mais le loup endiablé, en laschant ce qu'il tient,
Contre moy de fureur espouvantable vient,

Dangereux d'aborder un grand loup estant chargé de prés.

Et croy, sans le secours (dont s'enfloit mon courage),
Que j'eusse du meurdrier receu quelque dommage.
  Turcq revient au secours et se lance dessus,
Et les chiens plus hardis aprés luy courent sus.
De rechef je m'approche et plein de hardiesse,

435-436. VAR. *Que* Turcq *poursuit de prés et vigoureusement*
Luy faict doubler le pas;. . . . .

438. VAR. *Avec plus de courage*. . . . .

444. VAR. *Si fort que courageux,* . . . .

447. VAR. *Mais le loup enragé laschant cela qu'il*. . .

449. *Et croy:* Et je crois.

451. VAR. Turcq *vient à mon secours*. . . . .

453. VAR. *Lors plus prés je m'approche*. . . . .

Plus qu'oncques je ne fus, çà et là je le presse
A sa mort obstiné; mais pas je ne pouvois
Avecq ces foibles chiens le lancer hors du bois,
Bien que de voix, de mains et de trompe hardie,
Nous les encouragions pour croistre leur furie.

Un grand loup faict peu de compte des chiens courans, estant en aboy.

Or je mande venir (me semblant pour le mieux),
Pour le combattre là, trois dogues furieux.
Ce-pendant qu'attendions venir la lesse fiere,
Voicy venir Thienot avecq la fourche-fiere,
Qui, sans trembler de peur, l'assaille brusquement,
Luy presentant aux flancs le mortel ferrement.
A l'heure il s'effroya, et, se mettant en fuite,
Va treinant aprés soy des chiens toute la suite,

Le grand loup fuiant.

Qui, pour le voir fuiant, de redoublés abois
Remplissent l'environ des estangs et des bois,
Et, de nouveau fournis de force et de courage,
Suivent bien ameutez son trac par le boscage.
Turcq le poursuit devant, et de tout son effort
Lui faict gaigner les champs et sortir de son fort.
Alors s'entend un cry; le harlou se redouble

456. VAR. . . . . *le pousser hors du bois...*

462. *Fourche-fiere :* Fourche en fer à deux ou trois pointes, qui sert à remuer le fumier et à charger les gerbes de blé; selon le *Dictionnaire étymologique* de Ménage, *fourche-fière* aurait été dit pour *fourche ferrée.*

465. VAR. *A ce coup il s'effroye. . . . .*

470. VAR. *Ils suivent ameutez son train par. . . . .*

472. VAR. *Il le faict mettre aux champs. . . . .*

473. *Harlou : Harlou chiens,* terme dont le picqueur se doit servir pour

Aprés ce devoreur, lequel dedans l'estouble
Commence à devancer les chiens et seulement
Turcq le poursuit de prés ; mais voylà promptement
Trois grands dogues laschez qui, pleins de hardiesse,
Le suivent de grand cœur et de grande vistesse.
Lors voylà que l'on void venir de tous costez
(Galoppans aprés luy) les picqueurs bien montez,
Qui vont, le pourchassans de façon toute telle
Que l'on faict les perdreaux pour mettre en la tonnelle,

faire chasser les chiens courans pour loup. (Salnove, *la Vénerie royale, dict. des chasseurs.*)

474. *Estouble :* Chaume. Le chaume est ce qui reste sur pied de la tige des céréales après qu'on les a coupées. On dit maintenant *éteule.* — Ménage (*Dict. étymol. de la langue françoise*) fait venir ces deux mots du latin *stipula* qui a en effet la même signification.

> Sæpe etiam steriles incendere profuit agros,
> Atque levem *stipulam* crepitantibus urere flammis,
> VIRGILE, *Géorgiques*, liv. I, vers 84-85.

476. VAR. . . . . ; *mais on voit promptement...*

479. VAR. *Lors voylà d'abondant venir.* . . . .

482. VAR. *Que l'on fait les perdreaux qu'on chasse en la tonnelle...*

Tonnelle : Filet, en forme de pain de sucre, long de quinze à vingt pieds, ayant un diamètre de dix-huit pouces à l'ouverture et de cinq à six au fond. (Baudrillart, *Dict. des chasses,* v° *Tonnelle.*) — Par son ordonnance de 1515, sur les eaux et forêts, François Ier défendait à « ses officiers esdites forests et à tous autres demeurans à deux lieues à l'entour d'icelles, de ne porter ny avoir en leurs maisons , arbalestes, arcs, échoppettes, harquebuses, cordes, filets, collets, *tonnelles* ou autres engins pour prendre bestes et gibier, excepté ceux qui » avaient droit de chasse ou privilége du roi. (V. Launay, *Nouveau Traité du droit de chasse,* Paris, Quinet, 1681, p. 90.)

A fin que de droict fil ils le facent lancer
Dedans les panderets, pour l'y faire enlacer.
Lors chascun se remplit d'esperance asseurée
De voir dans les filets la beste demeurée.
Ell' ne peult reculer, car de tous les-costez
Sont hommes et chevaux et chiens bien ameutez,
Qui, roide galoppans par la fertile plaine,
Font resonner les cieux de la trompe haultaine.
Tousjours le loup s'approche, et tout espouvanté
Derriere void les chiens et de l'autre costé
Les dogues poursuivans ; il sent dans ses aureilles
Les trompes retentir et les voix nompareilles
Des hommes et des chiens; il void devant ses yeux
Le cordage tendu d'un art industrieux.
Or les pieds contre-mont en fin dans le cordage
Escumant voy-le-là, remply d'ire et de rage.
Les pieux tombent à bas, et le maistre d'en hault
Avec l'autre se joinct ; lors par maint et maint sault
Tasche à se depestrer. Jaquet de luy s'approche,
Et luy met dans le col la fourche-fiere croche,

Le grand loup espouvanté.

Le grand loup pris.

483-484. VAR. *Se hastans importuns pour plus fort le presser,*
Afin que dans les pans ils le facent lancer.

494. *Nompareilles :* Sans égales.

497-502. VAR. . . . ., *à la fin il s'empaistre*
Et demeure enreté de l'un et l'autre maistre.
Les pieux tombent à bas, et le loup qui desbat,
Pour se saulver s'il peut, ne peut rendre combat.
La joye est grande alors que Thienot qui s'approche
Luy met dedans le col. . . . .

Pour le tenir subject. Voicy venir, ardans,
File à file, les chiens à sa mort pretendans.
Turcq y est le premier, qui, ayant souvenance
Des coups de dents receus, d'une fureur se lance
Dessus pour se venger; on luy met vistement
D'un fort bras dans le flanc le mortel ferrement.
Il heurle plein de rage, et, de dent escumante,
Despit, la terre il mord desja toute sanglante.

Mort du grand loup.

On le deffaict des pants, et mort plus qu'à demi
Demeure abandonné au prochain ennemy.
[Et ce-pendant du bois sort la troupe suivante
Des hommes et des chiens, qui viste vient, courante,
Où la trompe fanfare et l'esclatante vois,

Les pieds contre-mont : Les pattes en l'air. — Salnove voulait que les panneaux des filets eussent cinq pieds de haut. Le Verrier de la Conterie ne trouvait pas cela suffisant, car il recommande de leur donner huit pieds en hauteur. Quant à la longueur des filets, elle était, si nous en croyons Le Verrier de la Conterie, de cinq à six cents pieds.

Le maistre d'en hault : Les *maistres* étaient des cordes bien câblées, qui garnissaient les bords supérieurs et inférieurs des panneaux et qui servaient à tendre ces sortes de filets. Les panneaux, solidement attachés par le bas, étaient tenus droits, à l'aide de fourches ou de pieux plantés de telle sorte que, quand l'animal se jetait dedans, panneaux, fourches et pieux, ébranlés par le choc, retombaient sur lui et formaient une espèce de bourse dont il ne pouvait sortir.

506-508. VAR. . . . . *s'advance*
Pour venger cest outrage, et, tandis, vistement
On luy met dans le flanc. . . . .

511-512. VAR. *On le deffaict en fin, puis mort plus qu'à demy*
On l'abandonne aux dents du. . . . .

515. *Fanfare :* Sonne gaiement. — *La fanfare*, dit Le Verrier de la Conte-

Meslée d'un grand bruit avecques les abois.]
Les petits et les grands d'une dent animée
Tirent, qui çà, qui là, la beste exanimée.
[Thienot et Valentin, pour loïer et guerdon
D'un si loüable faict, de maison en maison
(Recevans d'un chascun pris pour telle conqueste),
Portent au bout d'un bois le [1] forthu de la beste.
Des plus pauvres ils ont des œufs et des oignons,
Et des bons laboureurs des poulets, des pigeons ;
Des aigneaux, des cochons, ils tirent des plus riches,
Et rien ne recevans mauldissent les plus chiches.

[1] Le forthu du loup est la teste.

rie dans son *Dictionnaire des termes de chasse,* est un air gai que nous ne sonnons, en Normandie, qu'à la mort de la bête, ou lorsqu'elle est entièrement à bout.

L'esclatante vois : Le son de la trompe.

516. *Meslée :* Est mêlée.

517. Var. *Qui, tant petits que grands, d'une. . . . .*

Les petits et les grands : Les petits et les grands chiens.

518. *Exanimée* (du latin *exanimis* ou *exanimus*) : Morte, sans vie.

519 *Pour loïer et guerdon :* Pour demander *loïer et guerdon.* — *Loïer*, loyer, salaire. — *Guerdon,* récompense. Joinville dans son *Credo* écrit *guerredon,* ce qui semble indiquer que ce mot vient de *guerre* et de *don,* et eut, pour première signification, salaire, récompense des gens de guerre.

526. Du temps de Gauchet, il y avait beaucoup de loups en France. Ceux qui les détruisaient rendaient de grands services au pays. Les paysans leur témoignaient une vive reconnaissance; mais cette reconnaissance était quelquefois forcée, car les propriétaires de chaque feu ou maison des villages, situés à deux lieues de l'endroit où la bête avait été tuée, devaient payer aux officiers de louveterie, savoir : 2 deniers pour un loup et 4 pour une louve. Dans le cas où ils ne versaient pas ces sommes, un arrêt du 17 avril 1564

Une troupe d'enfans avecques un grand bruit,
Joieuse de la prise, importune les suit;
Puis du butin chargez s'en revont au village
Boire chez le cheron sans en faire partage.]

Mon discours estant faict, de table nous levons,
Et soubs l'ombrage frais ensemble nous trouvons,
Où, pour passer le temps esloignez de tristesse,
A la boulle joüons et trompons la paresse.
Nous ennuiant le jeu, (selon nostre desir)
A ce qu'il vient à gré prenons nostre plaisir.
Ores nous promenons à travers la garanne,

Divers plaisirs des champs.

Ores le long moiteux de la rive de Marne;
Ores, d'un plomb caché dans la fronde, abbatons
Avecq un arc d'acier l'oiselet que trouvons.

(Launay, *Nouveau Traité du droit de chasse*, p. 185), rendu en faveur du louvetier de Sézanne, déclarait qu'ils pouvaient y être contraints par toutes les voies de droit.

530. *Le cheron :* Probablement le charron de quelque village voisin qui tenait taverne ou cabaret.

532. *Nous trouvons :* Nous nous trouvons, nous allons.

535-536. VAR. . . . ., *nous suivons le plaisir*
Qui plus nous vient à gré; pour nostre aise choisir...

537. *Garanne :* Garenne.

538-540. VAR. *Qui produit de conils une abondante manne.*
Ores, d'un plomb caché dans la fronde, mirons
Avecq un arc d'acier l'oiseau que nous tirons.

Arc d'acier : Arbalète à jalet, arme légère et souvent d'une grande richesse,

Tantost d'un ameçon nous trompons l'innocence

dont on se servait assez fréquemment à la chasse au milieu du XVIe siècle. — Le Père Daniel (*Hist. de la milice françoise*, édition 1721, t. I, p. 421) décrit ainsi l'arbalète ordinaire, dont le mécanisme devait différer peu de celui de l'arbalète à jalet :

« L'arbalète, dit-il, consistoit en un arc attaché au haut d'une espèce de bâton ou chevalet de bois, que la corde de l'arc, quand il n'étoit point bandé, coupoit à angles droits. Ce bâton, ou manche, ou chevalet, qu'on appeloit aussi l'arbrier de l'arbalète, avoit vers le milieu une petite ouverture ou fente de la longueur de deux doigts ; dans cette ouverture étoit une petite roue solide d'acier et mobile, au travers du centre de laquelle passoit une vis qui lui servoit d'essieu. Cette roue sortoit en partie en dehors au-dessus du chevalet et avoit une coche ou échancrure, où s'arrêtoit la corde de l'arbalète, quand elle étoit bandée, et une autre coche bien plus petite dans la partie opposée de sa circonférence, par le moyen de laquelle le ressort de la détente tenoit la roue ferme et en consistance. Cette roue s'appeloit la noix de l'arbalète. Sous le chevalet, en approchant vers la poignée, étoit la clef de la détente, assez semblable à celle de la clef du serpentin d'un mousquet. Par le moyen de cette clef, que l'on pressoit avec la main contre le manche de l'arbalète, le ressort laissoit le mouvement libre à la roue qui arrêtoit la corde, et la corde se débendant faisoit partir le dard. »

« Sur le chevalet, au-dessous de la petite roue, étoit une petite lame de cuivre, qui se levoit et se couchoit, et étoit attachée par ses deux jambes avec deux vis aux deux côtés du chevalet. C'étoit le fronteau de mire ; elle étoit percée tout en haut de deux petits trous, l'un sur l'autre ; et, quand la lame étoit levée, ces deux trous répondoient à un globule, qui n'étoit pas plus gros qu'un petit grain de chapelet, lequel tout au bout de l'arbalète étoit suspendu par un fil de fer très-menu, et attaché à deux petites colonnes de fer perpendiculaires, une à droite et l'autre à gauche ; et ce petit globule répondant aux trous de la lame servoit à régler la mire... »

« La corde de l'arc étoit double. Les deux cordons étoient tenus séparés l'un de l'autre, à droite et à gauche, par deux petits cylindres de fer à égale distance des deux extrémités de l'arc et du centre. Aux deux cordons, dans le milieu, tenoit un anneau de corde qui servoit à les arrêter à la coche, dont j'ai parlé, quand l'arc étoit bandé. Entre les deux cordons, au centre de la corde et immédiatement devant l'anneau, étoit un petit carré de corde où se plaçoit l'extrémité de la flèche pour être poussée par la corde. »

L'arbalète à jalet ne servait pas à lancer une flèche, mais un jalet. Ce jalet

De l'escaillé poisson qui trop goulu s'advance ;
Or, à l'aide d'un chien craintif et bien dressé,
Nous couvrons en courant le gibier terrassé.
Or, avec le caillé, de la caille femelle

était une balle de plomb ou de terre cuite, retenue ou cachée, comme dit Gauchet, dans la fronde, sorte de poche en cuir remplaçant le petit carré de corde, sur lequel se plaçait la flèche dans l'arbalète ordinaire. L'arc de ces deux armes était en corne et plus souvent en acier, d'où cette expression *arc d'acier*, dont se sert le poëte.

L'arbalète à jalet demandait une grande justesse de mire, qu'acquéraient cependant assez facilement les chasseurs, et même certaines dames, témoin Catherine de Médicis. Cette reine, nous dit Brantôme (*Vies des Dames illustres*, Catherine de Médicis), « en tiroit fort bien, et tousjours, quand elle s'alloit pourmener, faisoit porter son arbaleste, et, quand elle voyoit quelque beau coup, elle tiroit. »

542. *Escaillé :* Écailleux, couvert d'écailles.

543. *Chien craintif :* Chien couchant, que l'on appelait aussi autrefois *chien d'oysel* (chien pour oiseau) et que l'on nomme actuellement chien d'arrêt. — Les chiens employés comme chiens couchants ou d'arrêt sont le Braque, l'Épagneul, le Griffon et le Barbet, animaux plus craintifs que les autres. Gauchet parlera plus loin du Barbet et de l'Épagneul dans le *Vol pour riviere*.

544. *Terrassé :* Blotti contre terre. — La chasse, dont il s'agit ici, est celle qui se fait à l'aide de la tirasse triangulaire. — A l'une des extrémités de ce filet, est attaché un poids destiné à l'étendre sur le gibier, tandis que le chien est en arrêt, et à chacun des deux autres angles est un long cordeau. On tient sous le bras ce filet plié, et, lorsqu'on veut *tirasser*, on met le pied sur l'un des cordeaux, en tenant l'autre de la main gauche, et l'on jette de la droite, aussi loin qu'on le peut, le poids qui doit étendre le filet sur le gibier. (Baudrillart, *Dict. des chasses*, v° *Tirasse*.)

545. *Caillé* ou *courcaillet :* Petite bourse de cuir, large de deux doigts et longue de quatre, qui se termine en pointe comme une poire. Cette bourse est à moitié pleine de crins de cheval et la pointe se termine par une espèce de sifflet, fait de l'os du jarret d'un lièvre, ou du grand os de l'aile d'un héron, long de trois doigts, et dont le bout est accommodé en forme de fla-

Nous imitons la voix, qui semble naturelle
Au masle chault qui l'oit ; s'il respond à la vois
Et contrefaicte et feincte, on redouble deux fois,
Aprés avoir tendu sur la verdure belle
D'un bled ja grandelet. Alors de course isnelle
Il vient dessoubs la rets, et, plein d'un chault desir,
Il cerche, il chante, il court, et, goulu de plaisir,
A son dam il se met soubs la rets estenduë,
Pensant trouver, paillard, sa femme pretenduë.
Qui est au guet se leve ; alors espouvanté
Volant se sent, pauvret, dans la maille arresté.
[Tantost dedans un pré, où l'herbe est courte et druë,
Nous servans d'une table envoyons dans la nuë
L'esteuf d'un bon battoir, qui, poussé d'un fort bras,

geolet, par le moyen de la cire molle. On lie ce sifflet à la bourse avec de la ficelle... — Pour bien toucher cet appeau, on l'étend dans la paume de sa main gauche et on le tient ainsi renversé avec l'index : ensuite, en frappant la poire avec le derrière du pouce de la main gauche, on imite assez bien le cri de la caille femelle. (*Diction. théor. et pratique de chasse et de pêche,* t. I, p. 117. — V. aussi René et Liersel, *Traité de la chasse*, p. 202.)

547-549. VAR. *Au masle qui l'entend. Que s'il respond au chant*
Et contrefaict et feinct, nous allons l'aleichant
Sous la rets qu'estendons sur. . . . .

551. VAR. *Il s'en vient droict dessoubs, et*. . . . .

La rets : Le filet, dont on se servait pour cette chasse, était une nappe d'une assez grande étendue; ses mailles faites avec du fil très-léger pouvaient être supportées par les blés ou les herbes, sur lesquelles elle était étendue.

558. *Table :* Sorte d'escabeau, couvert d'une planche ou d'une toile de tamis, sur lequel le joueur qui commençait le coup faisait rebondir l'esteuf (la balle), pour le lancer ensuite avec le battoir. (V. p. 143, note A.)

Faict reculler derriere à quinze ou seize pas.
Or, de la harquebuze, à couvert d'une haye,
Terrassons le conil de meinte et meinte playe,
Le long de la garenne, et portons quelquesfois
Le renard, le conil et le lievre à la fois.
Attendans le souper, esloignez de tout vice,
Par beau temps nous prenons tel honneste exercice.
Ores, le soir venu, (s'il faict grande chaleur)
Dedans Marne nageans nous prenons la fraischeur,
Où roidissans les bras fendons l'eau doux-coulante,
Passans de bord à bord d'une eschine puissante.
Tel qui n'est asseuré, ne s'esloignant du bord,
A la mercy des flots n'accelere sa mort ;
Tel, se plongeant au fond, d'une belle industrie
Porté loing soubs les eaux adventure sa vie.
Le reste reste en creinte et demeure estonné,
Doutant que mort les eaux à-val l'ayent mené ;
Mais, ainsi qu'un Neptune apparoist sur l'eschine,
Pour commander aux vents, de la rude marine,
Lors que, sans son congé, vague sur vague ils font
Beugler de la grand' mer la rive et le profond,
Ainsi, loing d'où plongé, à mi-corps se presente,

560. *Faict reculler :* Fait reculer l'adversaire qui veut renvoyer l'esteuf.

563. *Portons : Porter* a ici le sens de toucher, atteindre, tuer.

577-578. *Un Neptune :* Neptune, le dieu de la mer.

Sur l'eschine de la rude marine : Sur le dos, les vagues de la mer en furie.

581. *D'où plongé :* De l'endroit où il a plongé.

Sescoüant çà et là sa teste desgoutante.
Ayans baigné le saoul, le long du bord moiteux
Jusqu'au declin du jour faisons un tour ou deux ;
Puis, le soir, ayant pris l'esquadre dru-semée,
Drillante, par le ciel sa place accoustumée,
Retournons au logis, pour cercher dans le lict
Jusques au point du jour le repos de la nuict.]
Le lendemain matin, quand l'aube vermeillette
De larmes vint perler mainte fleur doucelette,
Le temps estant au sec, allons le long des eaux
D'un fontenier ruisseau de glu tendre aux oiseaux,
Qui, sur le chault du jour (poussez d'une soif grande),
Trempent à leurs despends leur commune viande.
Là, cachez d'un buisson, d'heure en heure attendons
La grand'troupe venir, que de loing entendons

Jour failly.

Le matin.

La maniere de prendre les oiseaux à la glu à l'abrevoër.

582. *Desgoutante :* Ruisselante d'eau.

583. *Le saoul* (du latin *satullus,* diminutif de *satur,* rassasié) : Tout notre soûl, jusqu'à satiété.

585. *Esquadre* (de l'italien *squadra,* dérivé de *quadro,* carré) : Escadre ; ce mot avait au XVI[e] siècle le sens de bataillon. — *L'esquadre dru-semée :* Les étoiles.

590-591. VAR. *Vint de larmes perler la croissante herbelette,*
Le temps estant au sec, nous allons sur les eaux...

Glu : Substance visqueuse et résineuse, provenant de la seconde écorce du houx ou de celle du gui. On prend cette écorce au mois de mai, on la pile, puis on l'enterre dans un pot en un lieu frais ; au bout de quinze jours, quand la fermentation s'est produite, on enlève les filaments qui restent encore et on ajoute de l'huile à la pâte afin, de la rendre moins épaisse.

595. VAR. . . . ., *sans bruit nous attendons...*

Le pinçon mal-aisé de prendre à la glu.

Sur les arbres prochains se percheans à volées,
De leurs diverses voix emplissans les vallées,
Et le pinçon douteux voleter à l'entour,
Qui descend, ores monte, or tourne tout autour.
Mille et mille autres sont, qui sont prests de descendre
Où les gluaux tendus sont mis pour les surprendre,
Qui, bavolans devant que de se mettre bas,
Se jettent dedans l'eau pour boire leur trespas.
Tel, leve en hault le becq, tel, fretillant les æsles,
En vain va desbattant ses esclaves æsselles ;
Tel se ventrouille en l'eau, qui, les deux pieds en hault,
Des griffes et du bec faict au chasseur l'assault ;
Tel, fuiant pour neant tant du pied que de l'æsle
(Que seule libre il a), par la rive sautelle ;
Tel, se pensant sauver du gluon qui le tient,
Retombe en un plus fort qui plus fort le retient.
Ceux pris, nous attendons une autre compagnie
Avecques grand plaisir, qui chiche de sa vie
Vienne tomber aux laqs ; de loing dedans le bois,
Joyeux, nous escoutons leurs caquetantes voix ;
Tousjours la troupe approche, et, pauvrette et mal-sage,
Comme les autres vient se tuer au rivage.

601. VAR. . . . . . *sont esbranlez pour descendre*...

611. *Gluon* : Gluau, petite baguette de bois enduite de glu.

615. *Laqs* : Lacs (du latin *laqueus*), piéges. Le mot *lacs* se dit ordinairement des filets et des collets, et non des gluaux comme le fait ici Gauchet.

Ne pensans qu'à cela, ne nous soucions pas
D'envoyer à Beau-jour querir nostre repas,
Jusqu'à ce que la faim qui presse nostre pance
Sur le vespre nous fit en avoir souvenance.
De ce pas, affamez, envoyons pour ce faict
Un laquais à Beau-jour propre pour cest effect.
Or, attendant cela, je laisse ceste chasse,
Et, pour entrer au bois, j'abandonne la place,
Tant pour prendre plaisir à ses verdes beautez,
Que pour cognoistre aussi quelles commoditez
On peult tirer de là. Doncq, quittant la fonteine
De Long-pont, par le bois seulet je me promeine,

619-620. VAR. *Ravis de ce plaisir, nous ne nous soucions*
D'envoyer à Beau-jour, afin que nous disnions...

621. *Pance* (du latin *pantex*) : Panse, ventre.

622. *Vespre* (du latin *vesper*) : Soir.

623-624. VAR. *Qui fit que nous trouvons de hasard messager,*
Qu'envoyons à Beau-jour pour querir à manger.

630. *Long-pont :* Longpont, village de l'ancien Valois, aujourd'hui commune du canton de Villers-Cotterêts, au nord-est de cette ville et à l'est de la forêt de Retz. « Avant le XIIe siècle, Longpont n'était qu'un petit village, une foible paroisse, dans un lieu désert voisin de la forêt de Retz sur le passage de la voie romaine de Soissons à Meaux. Cette voie traversait, avant d'arriver au village, de grands marais sur lesquels il fallut construire plusieurs ponts. Les ponts, reliés ensemble, semblaient n'en former qu'un seul, mais excessivement long, ce qui fit tout naturellement donner au village le nom de Longpont. » (A. Michaux, *Hist. de Villers-Cotterêts*, p. 163.)

En 1131 ou 1133, un seigneur, nommé Gérard de Chérizy, y fonda, à l'instigation de Joscelin de Vierzy, évêque de Soissons, une abbaye de Cisterciens, que Raoul IV, comte de Crespy et de Vermandois, beau-frère du roi

Où j'entends d'assez loing maints grands coups resonner,
Qui vers ce quartier là me firent retourner.
Le son, guidant mes pas, comme à la main me meine
Les Bocquillons (A). Où trois forts buscherons soufflans à grosse aleine,
Le chef nud, les bras nuds, qui, nerveux et puissans,
Battans l'ær tour à tour, qui baissans, qui haussans,
Vous meinent dextrement, à fortes alenées,

Louis le Jeune, fit quelques années après considérablement agrandir. L'église, dont on admire encore les ruines aujourd'hui, fut commencée par Raoul; mais elle ne fut terminée qu'en 1226. Saint Louis et sa mère, la reine Blanche, assistèrent, dit-on, à sa dédicace, le 24 octobre de la même année. Très-florissante, l'abbaye de Longpont comptait, en 1359, soixante religieux de chœur et soixante frères convers. Les Bourguignons la pillèrent en 1413; à leur tour, les Huguenots y mirent tout à feu et à sang dans le cours de l'année 1568. Les religieux, fort riches en terres, ne tardèrent pas à remettre les choses en état et la prospérité revint bientôt. La Révolution, en dispersant les moines, respecta les bâtiments de l'abbaye qui servent aujourd'hui de château; l'église seule, qui venait d'être restaurée, un des plus beaux spécimens du style ogival, fut en partie détruite. (A. Michaux, *Hist. de Villers-Cotterêts*, p. 163 et suiv.; l'abbé Lequeux, *Antiquités religieuses du diocèse de Soissons et Laon*, t. II, p. 164 et suiv.)

632. VAR. . . . . *m'invitent à tourner.*

(A) *Bocquillons :* Autrefois on disait *bocquet* pour *bosquet;* de là *bocquillon*, ouvrier travaillant au *bocquet,* au bois.

Et *bocquillons* de perdre leur outil
Et de crier pour se le faire rendre.
(LA FONTAINE, *le Bûcheron et Mercure.*)

635. VAR. . . . ., *et nerveux et puissans...*

637. VAR. *Manioient.* . . . .

Alenées : Halenées, bouffées d'air qu'on souffle par la bouche. — *A fortes alenées :* En soufflant fortement. —Les bûcherons, en lançant la cognée, font en effet une espèce de *han,* ou cri sourd, qui s'entend à certaine distance.

Au pied d'un chesne hault leurs puissantes coignées.
Le bois resonne au coup, qui, dans le creux porté
De la maison d'Echo, bruit d'un autre costé;
Les copeaux volent hault, qui, tombans loing, tesmoignent
La force des six bras qui le grand arbre atteignent.
Ils frappent tant et tant qu'en fin le chesne grand,
Bruiant comme tempeste, avecq tel bruit descend
Qu'il semble à qui l'entend que tout le païs tremble,
Comme si cent canons canonoient tous ensemble.
Ce qu'il trouve en tombant, en celle et celle main,
Emporte, brise, abbat, pour se faire chemin;
Deux grands lieux à l'entour le boscage resonne,
Et toute la forest, du grand sault qu'il se donne.

Curieux, je m'enquiers quelle commodité
Se peult tirer de là (bien qu'à la verité
Je le sçache à peu prés); l'un respond: « On en tire
Ce que cil, à qui c'est le grand arbre, desire.
Ce qui peult de droict fil s'estendre et à niveau,
On en faict un long tré, ferme, puissant et beau,
Des solles, des chevrons et des pannes entieres,
Des souchevrons, des ais, montans et sablieres,

646. VAR. . . . . *fouldroyoient tous ensemble.*

648. VAR. *Il brise, emporte, abbat.* . . . .

653-654. VAR. . . . . « *Il en vient*
Ce qu'il plaist à cestuy à qui l'arbre appartient.

656. *Tré* ou *tref* (du latin *trabs*) : Poutre.

657-658. *Solles :* Soles, pièces de charpente, qui se posent horizontalement.

Des arbres et aussi des æsles de moulin,
Et de puissans fardeaux pour presser le raisin,
Des jumelles aussi, des eschallats, des lates,
Et, pour faire des seaux, des esclisses bien plattes,
Des tables et des bancs, des chaires et trecteaux,
Fenestres et chassis, portes et escabeaux,
Des coffres, des challits. Le reste de l'ouvrage,
Qui ne se peult tailler, nous sert pour le chaufage ;
Tellement qu'il n'y a dans ce grand arbre icy

Chevrons : Autres pièces de charpente, sur lesquelles on cloue les lattes dans la toiture d'un bâtiment.

Pannes : Pièces de bois posées horizontalement sur la charpente d'un comble pour porter les chevrons.

Souchevrons : Sous-chevron, pièce d'un comble en dôme, dans laquelle est assemblée une clef qui retient deux chevrons courbes.

Ais : Planches longues et épaisses.

Montans : Pièces de bois qui se posent verticalement.

Sablieres : Autres pièces de bois placées longitudinalement, sur lesquelles reposent, soit les chevrons de la charpente, soit les pieds d'étais.
(V. Littré, *Dict.*, à ces différents mots.)

660. *Fardeaux :* Pièces de bois carrées et épaisses qu'on pose, en les superposant, sur les planches qui couvrent le raisin et contre lesquelles vient s'appuyer la vis du pressoir.

661. *Jumelles :* Pièces de bois semblables et parallèles qui entrent dans la composition d'une machine.

662. *Esclisses :* Éclisses, morceaux de bois plats et minces.

663. *Chaires :* Chaises, siéges en bois.

665. *Challits :* Châlits, bois de lits.

Rien qui ne soit fort bon et qui ne serve aussi. »
A six vingts pas de là se void une autre bande
D'ouvriers bien arrangez, ausquels nul ne commande,
Ains, esgaux, travaillans un travail coustumier,
Ont à part çà et là chacun leur astelier
Autour d'un hestre gros, dont la tige fenduë
En mille gros esclats sur terre est estenduë.
L'un en faict des sabots, qu'il creuse dextrement, Les sabotiers.
Tant et si peu qu'il veult, d'un commode instrument;
L'autre, d'un long esclat qu'applatissant façonne,
Faict une paësle à four ; un autre auprés s'addonne
A tailler des essieux; l'autre applanit des ais,
Afin que le tourneur en face des soufflets ;
L'un reguise la plane, un autre l'erminette,
Afin que mieux aprés à l'ouvrage il se mette.
D'autres un peu plus loing, avecques leurs forts bras,
Des grosses busches font plus qu'ils peuvent d'esclas.
Un autre prés de là en un tas vous amasse Le charbonnier.
Le bois desja fendu par une vague place,

668. Var. *Rien qui ne soit duisant*. . . . .

671. Var. . . . . *d'un travail journallier*...

677. Var. . . . . *qu'applanant il façonne*...

681. *Plane* : Outil d'acier fort tranchant, ayant une poignée à chaque extrémité et dont se servent les charrons et les tonneliers pour aplanir le bois.

Erminette ou *herminette* : Sorte de hache à tranchant lunaire convexe pour planer et doler (unir) le bois.

685. Var. *Un à un autre endroit*. . . .

Et, le rangeant debout, une pile il bastit;
La hausse bastissant, la haussant l'arrondit.
Ayant faict son amas, pour la façon derniere,
Le bois bien entassé va couvrant de feugiere
Et de terre en aprés, afin que consommé
Il ne trouve son bois aussi tost qu'allumé,
Ne laissant rien en hault de la pile dressée
Qu'un estroict souspirail, afin qu'estant pressée
La flamme sous le bois puisse à loisir voler
Par le vuide conduit pour se perdre dans l'ær.
Il tourne çà et là et, bien soigneux, regarde
Si l'ær y peult entrer, afin qu'il contregarde
Le bois qui bien rangé sans doute brusleroit,
Si par autre conduit passage il rencontroit.
  Son cas estant dressé tout ainsi qu'il souhette,
Le feu par le spirail sous la grand'pile il jette;
Puis trois jours et trois nuicts, pour oster le danger,
Lui donne reiglement tousjours de quoi [1]manger.
Envoyant puis aprés à la ville prochaine,
Par sommes de charbon, afin pour la sepmaine

[1] Terme qu'ont les charbonniers entre eux, qui est à dire entretenir le feu de bois.

698. *Afin qu'il contregarde :* Afin qu'il garantisse, couvre.

700. *Si... il rencontroit :* Si... l'air rencontrait.

701. *Son cas :* Son affaire, son ouvrage.

702. *Spirail :* Soupirail.

704. *Reiglement :* Régulièrement.

706. VAR. *Par sommes, son charbon,. . . .*

Sommes : Somme (du latin *sagma,* selle, bât), charge d'un cheval, d'un mulet ou d'un âne.

Qu'il puisse faire argent et vivres achepter,
Dont ses enfans crians il puisse contenter.

Ayant de çà, de là, par sentes incognuës
Tourné par la forest, par celles mieux cognuës,
En chasseur affamé, tirant à droicte main,
Vers le ruisseau tendu je reprends mon chemin,
Où je trouvay Popot, Gauchet, Dutertre, Silve,
Empeschez à l'entour de la bourbeuse rive
Aprés les oyseaux pris, qui, sautelans au bord,
Taschoient à reculler leur eminente mort.

Or, remplis d'appetit, nous mauldissons sans cesse
Le laquais qui met tant, l'accusans de paresse;
Souvent devers Beau-jour on nous void retourner,
Attendans le laquais, ou plustost le disner,
Qui à coup arrivé par sente à luy cognuë
Descharge son fardeau sur l'herbelette druë.

708. VAR. *Dont sa pauvre famille il puisse sustenter.*

711-715. VAR. . . . . *je devalle tout beau*
Et reprends mon chemin vers le cognu ruisseau,
Où Vermond et Beaupré sur la bourbeuse rive
Ramassoient le gros-bec, et le merle, et la grive,
Et d'autres oiselets, ...

Tendu : Près duquel on avait tendu. (*Tendre*, en style d'oisellerie, signifie mettre des piéges pour prendre les petits oiseaux.)

717. Var. *Or, bien appetissez,* . . . .

718. *Qui met tant :* Qui met tant de temps, qui tarde tant à venir. On dit encore aujourd'hui en langage populaire : *ne mettre guère*, pour n'être pas longtemps.

719. *Retourner :* Tourner la tête, regarder.

Chacun en prend sa part, et faisons d'appetit
Du peu que nous avons un bon repas petit,
Nous semblant en ce lieu la viande meilleure
D'un bœuf bien saulpoudré, que dedans la demeure
Des villes la perdrix, le conil, le faisant,
Et ce qui passe loing du nez du païsant.
Or, ayans depesché, sans linge et sans vaisselle,
Notre legier disner, et vuidé la bouteille,
Nous nous mettons encore à chasser aux oyseaux,
Qui sur le hault midy, de rameaux en rameaux,
Viennent pour s'abreuver, tant que sans grandes peines
Nous en trouvons de pris environ dix douzaines.
Retournez à Beau-jour, au revenir du bois,
Trouvasmes arrivé le gaillard Gaillardbois,
Avecq quarante chiens, qui nous mit en la teste
Le jour suivant courir ou fauve ou noire beste.

723-724. VAR. . . . . *et faisons de ce pas*
Du peu que nous avons un salubre repas...

726. *Saulpoudré :* Saupoudré. — *Saupoudrer* se dit, en parlant de la viande, et signifie répandre sur la viande un peu de sel, la saler un peu. *Sale pulverare, respergere,* saupoudrer la viande de sel. (P. Richelet, *Nouv. Dict. françois,* v° *Saupoudrer.*)

729. VAR. . . . . *sans nappe et sans vaisselle...*

732. VAR. *Qui sur le hault du jour,* . . . .

735. VAR. *Arrivez à*. . . . .

736-737. VAR. *Nous trouvons arrivé le gaillard Gaillardbois*
Avecques ses chiens blancs,. . . . .

Nous nous y accordons, puis aprés le repas
Allasmes tous trouver le repos dans les dras.

LA CHASSE DU CERF.

[Aussi tost que du jour la maistresse lumiere
Apparut à l'ouvrir de ma double paulpiere,
En sursault je me leve, et, d'un pas non oiseux,
Je vas trouver au lict nos veneurs paresseux,
Qui de somme assoupis se leverent à l'heure,
Bien marris d'avoir faict au lict tant de demeure.

Pour s'en aller en queste ils preignent leurs limiers.
Thienot va vers [1]Boursonne, Antoine vers [2]Viniers
Et Jaquet vers [3]Ivort, portans tous soubs l'æsselle
Le flascon de vin blanc au lieu d'une escarcelle.
Le reste de ce pas il nous fault esveiller.
« N'estes-vous point lassez, amis, de sommeiller?]

Les veneurs partis pour destourner le cerf.

1-2-3 Villages dans la forest de Rets.

740. **Var.** *Nous allasmes trouver. . . . .*

1-12. En 1604, Gauchet dédia *la Chasse du cerf* à Henri IV; aussi, dans l'édition de cette date, les douze premiers vers de ce chapitre sont-ils remplacés par l'éloge suivant du roi et de la reine Marie de Médicis :

Sire, si ta grandeur, ta vertu, ta vaillance
Font trembler et troubler l'espagnolle arrogance,
Et de sa main tomber, et de son cœur haultain,
Le cruel coustelas et le vouloir mutin;
Que le Turcq, que l'Indois, que le Scite et le Perse,
Et tout, où l'Ocean roulle son onde perse,
T'admire, honore, creind; il ne fault s'estonner,
Si la plume des mains me chet, voulant sonner

Description du point du jour.

Quoy! ja de tous costez l'hironde babillarde
Nous annonce le jour ; ja la troupe gaillarde

Quelque chose qui vienne entre tes mains royalles;
Mais, veu qu'à ta grandeur la douceur tu esgalles,
Humble, à tes pieds j'auray recours à ta douceur,
Pour à mon entreprise ouvrir un chemin seur.
D'oser trop en cecy moy-mesme je m'accuse,
Mais ceste grand' douceur me servira d'excuse,
Qui te rend non moins grand les petits escoutant,
Que quand victorieux tu marches combattant.
Doncq, de ceste douceur qui reluit en ta face
Esclеré, j'oseray presenter ceste chasse,
Grossierement tracée, aux pieds de ta grandeur;
Trop heureux si tu daigne accepter mon labeur.
Vous, qui par les forests plaisamment ombragées,
Dans la senestre l'arc, et vos flesches rangées
Au carquois en echarpe, emplissez les forestz
Et de chiens, et de sons, et d'abois, et de retz,
Et faites, d'un trait d'arc que vostre main descoche,
Culbuter le sanglier si de vous il approche,
Et des voix de vos chiens, vivement ameutez,
Fuir d'effroy les chevreuils et cerfs de tous costez;
Chaussez vos brodequins, prenez l'arc et la flesche,
Troussez vostre surcot, que vos pas il n'empesche
Et tarde vostre course en broussant par le bois;
Venez accompaigner ce grand roy des François,
Ou bien, si creignez faire aux hommes compaignie,
Du moins suyvez les pas de sa chaste Marie,
Ains une autre Diane, en qui luit tout l'honneur
Et de France et d'Itale; elle porte bonheur,
Et par tout où elle est tout rid et tout s'esgaye;
Ou, si sa Majesté si grande vous emaye,
Respectant sa grandeur, au moins prestez faveur
A mes vers esbranlez pour leur donner saveur,
Et les faire couller d'une si douce veine,
Qu'à les lire tous deux daignent prendre la peine.
Vous aussi, sainctes sœurs qui Parnasse habitez,
Guidez toutes ma plume et ma Muse excitez
A si bien entonner ceste chasse plaisante,
Que nos deux Majestez un jour elle contente.
Sus! sus doncques, veneurs! Plus ne fault sommeiller.
C'est trop couvé les draps; il vous fault esveiller!

Somme (du latin *somnus*) : Sommeil. — Boileau (le *Lutrin*, chant I) dit aussi dans le même sens :

C'est là que le prélat, muni d'un déjeuner,
Dormant d'un léger *somme*, attendoit le dîner.

Des oyseaux resjouis font resonner les bois,
Les eaux et les vallons de leurs plaisantes vois;
L'aurore au crin d'argent, diligente courriere,
Annonce le lever de la grande lumiere.
Voyez-vous ce brouillas qui couvre ces estangs, Signe de beau temps.
Ces eaux et ces vallons? C'est signe de beau temps.
La fraischeur de la nuict, d'une tendre rosée,
De nostre vieille mere a la face arrosée;
Jamais ne fit plus beau, l'ær, le vent et les cieux
Ne se sont point monstrez de l'an plus gracieux;
C'est trop couvé les dras et la plume mollasse
[Pour ceux qui veulent or estre de nostre chasse.

Boursonne : Commune du canton de Betz (Oise), au sud-ouest de la forêt de Retz, au-dessous des carrefours du Margenois et du Virlet.

Antoine : Prénom d'un personnage, nommé *Baudier* ou le lieutenant *Baudier,* dont il sera question ci-après, vers 27 et 243.

Viniers : En rapprochant le vers 8 du vers 247 de ce chapitre, on voit que, pour le besoin de la rime, *Viniers* est mis ici pour *Viviers* ou *Vivières*, village du canton de Villers-Cotterêts, situé au nord de la forêt de Retz.

Ivort : Yvors ou *Ivors*, commune du canton de Betz, à l'ouest de Boursonne, près du Rond Capitaine.

22. *Nostre vieille mere :* La terre.

> Denique cœlesti sumus omnes semine oriundi;
> Omnibus ille idem pater est, unde alma liquentes
> Humorum guttas *mater* cum *terra* recepit,
> Fœta parit nitidas fruges, arbustaque læta,
> Et genus humanum, parit omnia sæcla ferarum,
> Pabula cum præbet, quibus omnes corpora pascunt,
> Et dulcem ducunt vitam prolemque propagant :
> Quapropter merito *maternum* nomen adepta est.
>
> (Lucrèce, *De rerum matura*, liv. II, vers 990 et suiv.)

26-27. Vers supprimés en 1604 et remplacés par ceux-ci :

> A celuy qui desire estre aujourd'hui de chasse.

« Ja Thienot et Jaquet et Baudier sont partis]
Avecques leurs limiers, çà et là despartis,
Pour s'en aller en queste, afin qu'ils nous rapportent
Quels cerfs ils auront veu, et quelle teste ils portent.

Desja nostre roy prest accuse vos longueurs;
Il vous fault l'assister comme braves picqueurs,
Et faire tant qu'il puisse en vous tous recognoistre
Qu'avez la volonté de luy faire paroistre
Combien vous estes prests de monstrer, dans le bois,
Vos valleurs, aussi bien qu'en belliqueux exploitz,
Et que vos forts courtautz ont aussi bonne aleine
A picquer un bon cerf qu'à combattre en la plaine.
Nostre prince vaillant brulle d'un beau soucy
D'esclaircir vos vertus en ceste chasse icy.
On tient, en tout pays, pour chose bien certaine
Qu'un bon chasseur ne peult qu'estre bon capitaine.
Ayant de toy congé tes veneurs sont partis...

30. *Teste :* « Pour en venir et commencer à l'origine des cerfs, je diray que, lorsqu'un cerf est né, et jusques à ce qu'il ait un an passé, il ne porte aucun bois (que nous appellons la *teste,* car la teste nous l'appellons le *massacre*), et que, lorsqu'il entre dans la seconde année, il pousse deux petites perches qui excèdent un peu les oreilles : c'est ce que nous appellons les *dagues;* et la troisième année, les perches qu'il pousse sont semées de petits *andouillers,* qui sortent de ces deux perches (ou de ces *marains*) qui seront au nombre de deux à chaque perche; alors cette teste se peut nommer, porter six, à cause que les deux bouts des perches, qui sont le haut de la teste, se doivent aussi compter. Les quatre et cinquième année, la teste croistra en hauteur et grosseur, puisqu'elle dépend du corsage qui en fait de mesme : particulièrement s'il est dans un bon païs, elle pourra porter huict, dix et jusques à douze : et la sixième année, qui est l'âge que l'on le doit qualifier *cerf de dix cors jeunement,* pour le discerner d'avec le *jeune cerf* et *le cerf de dix cors,* afin d'en rendre l'exercice de la chasse plus beau et la science plus parfaite : alors il pourra porter douze et quatorze : la septième année, qui est l'âge de la dernière croissance du corps et de la teste (pourveu qu'il soit tousjours dans un mesme pays), il pourra porter seize, dix-huit, vingt et jusqu'à vingt-quatre : c'est le temps que l'on le peut qualifier de *dix cors,* puisque sa teste est dans sa perfection, et que les connoissances y sont pour la discerner d'entre les jeunes cerfs et les cerfs de dix cors jeunement. » (Salnove, *la Vénerie royale*, première partie, ch. XXV.)

S'ils trouvent celuy-là marquant dix et huit [1]cors,
Esclame, fauvebrun et bien entier de corps,
Il nous le fault courir, car ainsi que je pense
Contre les chiens courans fera longue defense,
Car, en tout ce que doit estre un cerf accompli
Pour courre longuement, celuy-là est rempli.

[1] C'est-à-dire cornes en termes de veneur.

Marques d'un bon cerf.

« Sus doncq, mes bons amis, vaincqueurs d'une paresse,
Charmons le soing cuisant, importun, qui nous presse,
Et nous chargeons le dos, les uns d'un gros jambon,
L'autre de cervelats et l'autre d'un flascon.
La chasse ne vault rien sans un tel attirage,

Invitation.

Chaque année, à la fin de l'hiver, ou au commencement du printemps, suivant l'âge, les cerfs *mettent bas,* c'est-à-dire perdent leurs bois. Ils *refont leurs têtes* aussi, suivant l'âge, en mai, juin ou août.

Le mot *marain,* dont se sert Salnove, a été remplacé plus tard par ceux de *mairain, merrain* ou *mérain.* — Du Fouilloux (*la Vénerie,* ch. XXXVII) dit *mesrain.*

32. *Esclame :* Terme de fauconnerie, se dit d'un faucon bien proportionné et présentant toutes les qualités nécessaires pour un beau vol. — Du Fouilloux emploie aussi cette expression, en parlant des cerfs. « Mais ceux, dit-il, qui sont de pelage fauve bien vif, ausquels on trouve le plus souvent une petite raye brune sur l'eschine, et les jambes de mesme pelage, estans longs et *esclames :* telle espèce de cerfs sont fort vigoureux... » (*La Vénerie,* ch. XX.)

33-35. VAR. *Il se fera courir, et, comme chascun pense,*
Contre les chiens courans il sera de deffense,
Car de tout ce que peult. . . . .

37-40. VAR. *Sus, sus doncq, à cheval, belle et brave noblesse!*
Il fault charmer le soing qui vous poinct et vous presse.
Il ne fault desdaigner se charger d'un jambon,
D'un beuveur cervelat assisté d'un flascon.

Charmons : Charmer, exercer une influence magique sur..., dissiper, chasser.

Le veneur sans cela n'auroit point de courage ;
Bref, lorsque le soleil darde son plus grand chault,
Mal est garni celuy à qui le vin deffault.
« Tout est desja sus-bout, ja toute chose est preste,

Provision pour envoyer où se faict l'assemblée.

Qui duit à bien lancer et bien chasser la beste.
Les barils pleins de vin desja Popot envoye ;
Ja les chevaux chargez sont presque à moitié voye

[1] Lieu plus propre dans la forest de Rets pour destourner et lancer le cerf.

Du [1]buisson de Tillet, où nous attenderons
Le raport des veneurs qui sont és environs.
« Là, estans arrivez, sur la verde herbelette
Nous mettrons le jambon, le pan de costellette,

Viande propre pour chasseurs.

Le cervelat, l'andouille et la longe de veau
Poivrée par dessus, du vin vieil et nouveau,
Et tout ce qui se peult de viande sallée
Propre, se recouvrer, pour disner l'assemblée.

42-43. Var. *Cela donne au veneur la force et le courage,*
Et, lorsque. . . . .

44. Var. . . . . *cela deffault.*

45. *Sus-bout :* Sur pied.

47. Var. . . . . *ja desja l'on envoye...*

49-50. Var. . . . . *où chascun attendra*
Les veneurs, ce-pendant que nostre roy viendra.

Du buisson de Tillet : Le buisson du Tillet, situé non loin de Crépy-en-Valois, est l'extrémité sud du fer à cheval formé par la forêt de Retz.

52. Var. *On mettra. . . . .*

53. *La longe de veau :* En termes de boucherie, la partie de l'animal qui se trouve entre le cuisseau et les côtelettes de filet.

56. *Se recouvrer :* Se trouver.

[Esloigné de chagrin et rebuvant d'autant,
Quelque cas de nouveau chascun ira contant;
Un, qui le dire ailleurs pourroit rougir de honte,
De ses vieilles amours nous fera quelque compte.]
« Qu'on couple doncq les chiens. Sortez, *Mirault, Brifault,* Les chiens se couplent.
Fillault, Margette aussi, *Teroënne* et *Pitault;* Pour le premier relais.
Voylà pour un relais. Et l'autre aura *Truëlle,* Pour le second.
Souillard, Clerault, Brayault, et *Bataille,* et *Rochelle.*
Un autre aura *Verdault* et le vieil *Peintelé,* Troisiesme relais.
Sarrasin et *Paris, Verbois* et *l'Esveillé;*
Et d'un autre relais et *Confort,* et *Garenne,* Quatriesme relais.
Et *Gerbault,* et *Soudain,* et *Henault,* et *Roanne;*
Et le cinquiesme aura *Gaillard* et *Billebault,* Le cinquiesme relais.
Joieuse, Soliman, Rustault et *Barigault.*
Nous aurons *Poil-de-loup* et la bonne *Peluë,*
Bidault et *Broussebois, Pelault* et *Mammeluë,*
Mirauldin, et *Parfaict,* et *Montfort,* et *Calvin,*
Les plus ruzez de tous, lesquels jamais en vain
N'ont couru dans les bois, et *Rigault,* et *Tabourre,*
Pour premiers descoupler au son du laisse-courre.

57. *D'autant :* En proportion.

61-75. Dans l'édition de 1604, Brayault, le vieil Peintelé, Paris, Verbois, l'Esveillé, Garenne, Soudain, Henault, Roanne, Poil-de-loup, Bidault et Montfort sont remplacés par Hunault, Margault, Brouault, Guidon, Fricault, Souillard, Vistesse, Capitaine, Duchesse, Bragard, Caporal et Gerfault.

76. *Laisse-courre :* Laisser-courre, en vénerie, signifie découpler les chiens, afin qu'ils courent après la bête, c'est-à-dire faire attaquer la bête qui a été détournée. (Baudrillart, *Dict. des chasses,* v° *Laisser-courre*). — *Le son du laisse-courre :* La fanfare qui donne le signal pour découpler les chiens.

Ces douze, seuls, pourroient, sans aide et sans support,
Par tout suivre le cerf et luy donner la mort. »
Ainsi doncques des chiens la grand'meute couplée
Se meine où se doit voir toute nostre assemblée.

Le soing que doibt avoir un veneur.

[Avant que de partir chacun est soucieux,
Ceux qui de leurs chevaux (au moins) sont curieux,
De les faire ferrer et de voir aux harnois,
Aux sangles et par tout deux, trois et quatre fois,
Plustost que rien deffaille, à celle fin qu'à l'heure
Du plus fort de la chasse aux champs l'on ne demeure.
Au carfour de Tillet, ensemble, bien montez,
Sur les sept du matin nous sommes transportez,
L'un portant à l'arçon une langue fumée,
L'autre un jambon et l'autre une longe semée
De bonne pouldre blanche, un autre un bon pasté
De biche ou de chevreuil; cestuy d'autre costé

77. *Sans aide et sans support :* Sans être aidés, soutenus par les relais.

79-80. VAR. « *Ainsi doncques, grand Roy, la grand' meute couplée*
Se meine où se doit voir toute ton assemblée.

81-101. Vers remplacés en 1604 par les suivants :

Au carfour de Tillet, ensemble, bien montez,
Tes officiers se sont du matin transportez,
Où, au lieu plus commode, en fin tu vas descendre,
Plus proche de l'endroit où tu desire attendre
Le rapport des veneurs, tandis qu'on fait disner
Tes courtautz pour plus frais aprés les t'amener.
Ceux qui ont soin des leurs ne bougent de l'estable...

82. *Ceux qui de... sont curieux :* Ceux qui ont soin, souci de...

88. *Sur les sept du matin :* Sur les sept heures du matin.

91. *De bonne pouldre blanche :* De sel.

A la piece de beuf trés bien assaisonnée,
Cestuy non moins friand une longue eschinée;
Sans cela qu'au matin nos soigneux cuisiniers
Ont avec eux porté dans leurs larges paniers.
Droict à la [1] Blanche Croix allons ainsi descendre,
Lieu plus proche de cil où nous voulons attendre
Le rapport des veneurs, pour là faire disner
Nos chevaux, paravant que nous les amener.

[1] Deux hostelleries, prés du buisson de Tillet, sur le chemin de Paris à Villiers-Cotrés, dans la forest de Retz.

Qui veut les voir panser ne bouge de l'estable,]
Jusques à temps qu'au bois se dresse nostre table,
[Pour là, hors de chagrin, dessoubs les verds rameaux
(Où le degoisement de mille et mille oyseaux
Nos aureilles ravit) d'autant boire et reboire,
Disans propos pour rire et non pas pour les croire.]
Là, sur cent mille fleurs la nappe nous rengeons,
Couverte de bons mets, que chauts et frais mangeons.
L'amoureux ær des bois fournit à suffisance
D'appetit, dont ailleurs on auroit indigence.
Nous disons librement ce qui nous vient à gré,
Sans respecter aucun, qui par son haut degré

Le plaisir qu'ont les veneurs estans à l'assemblée.

L'ær des bois donne appetit.

94. *Eschinée :* Échinée, morceau de viande levé sur le dos d'un porc.

97. *La Blanche Croix :* La Croix-Blanche, hameau, au nord-est du buisson du Tillet, entre le carrefour de Gondreville et le chemin de fer de Paris à Soissons.

107-108. VAR. . . . . *on vient ranger*
Couverte de bons metz tels qu'il te plaist manger.

112-116. VAR. *Sans creindre ta grandeur et ton royal degré*
Qui permet tout cela, prenant plaisir à voir
Les seigneurs faire bien de manger leur devoir.

Nous puisse faire taire ; ains freres et cousins,
Ou intimes amis, ou familiers voysins,
Nous supportons l'un l'autre, et regardons la voye
De tousjours nous tenir et en paix et en joye ;
Gaillardement rengé chascun sur son manteau
Le faict servir de banc, de chaise et d'escabeau ;
Ores sur un costé, or sur l'autre on se tourne.
La main à nul de nous dans le sein ne sejourne,
Ains, bien appetissez, sur le mets le plus doux
Nous jettons à la foulle et sans aucun courroux ;
[Et, qui le peult, des mains de son voisin arrache
Quelque friand morceau que vistement il masche,
Afin qu'on ne luy oste. Et pourroit-on choisir
Aux villes et chasteaux un plus gaillard plaisir ?]
Là, l'aure fresche soufle et d'aleine doüillette
Modere la chaleur que le soleil nous jette ;
Si le froid est plus fort, l'amiable soleil
Rechaufe le beau lieu de l'ardeur de son œil.
Des oisillons voisins la musique meslée
D'autre part resjoüit toute nostre assemblée ;
Ce qui peult en esté se voir de belles fleurs

Ils supportent l'un l'autre, et regardent la voye,
Gaussans, de se tenir. . . . .

115. *Nous supportons l'un l'autre :* Nous avons de la patience les uns pour les autres, nous supportons les plaisanteries qui nous sont faites.

Regardons la voye... : Choisissons la voie, prenons soin de...

122. VAR. *On se jette sans bruit*. . . . .

128. VAR. . . . . *te jette...*

Nous contente le nez, et l'œuil de ses couleurs.
Mille petits zephirs volans par le boscage
Esbranlent doucement le verdoyant fueillage.

Rapport du veneur.

Ayans presque disné, pour faire son rapport,
Voicy Thienot venu. « J'ay (dict-il) tout au bord
Rencontré d'un grand cerf; par le pied de la beste
Je croy qu'il porte bien dix-huict dessus sa teste.

Un bon veneur peult juger par le pied du cerf quelle teste il porte.

Je tasche à l'approcher, pour en juger à l'œuil
Et voir asseurément si, selon nostre vueil,
Il est courable cerf, si que la meute bonne
L'entreprenant en long plus de plaisir nous donne.

Façon de bien conduire un limier.

« J'eschaufe mon limier, et, de court le tenant,
En creinte toutesfois je vas l'entretenant;
Or, dedans un taillis à l'œuil voyant la trace,
Je luy monstre, et soudain me renverse à la place,
Monstrant qu'il en desire et qu'il a, de bon vent,

Signe d'un bon limier et de hault nez.

134. VAR. *Te contente. . . . .*

136. En 1604, Gauchet ajoute après ce vers :

Bref, il semble que l'ær, et la terre, et les cieux,
Pour te favoriser, te rient à qui mieux,
Et que les trois encleins à captiver ta grace
Ayent à ta venuë ouvert leur belle face;
Tout ce qui est d'oiseaux viennent du fonds du bois
Prez de ta Majesté, l'esgayer de leurs voix,
Qui, par leur ravissant et degoisé ramage,
Semblent tous d'une voix te vouloir faire hommage.

137-138. VAR. *Estant à ton dessert, pour faire son rapport,*
Voicy Thienot venu : « J'ay, Sire, tout. . .

140. VAR. *. . . qu'il peut porter dix-huit cors en sa teste.*

144. VAR. *. . . . . plus d'aise et de plaisir te donne.*

Au nez senti le frais du cerf qui va devant.
Alors, pour [1]l'esbaudir, doucement je le flatte,
Le menassant pourtant quand trop chault il se haste ;
Il tire tant qu'il peult, mais, à force de bras
Et de reins, je retiens qu'il n'avance ses pas,
Si que, se transportant de plein sault sur la voye,
Il ne perde trop chault ou ne change sa proye ;
Car au commencement l'impatient limier
Cuide (quand il en sent) si tost voir son gibier.
« Ardant de plus en plus, il me tire et me meine
A travers d'une taille, où il me fit grand' peine.
Si j'en voy par le pied, je brise incontinent.

[1] Donner courage au chien.

Grande ardeur de limier.

Lors un limier doibt estre tenu de court, peur du change.

154. *Je retiens qu'il... :* Je le retiens, afin qu'il...

160. *Où il me fit grand' peine :* Où il me donna beaucoup de mal.

161. *Si j'en voy par le pied : Voir* ou *revoir d'un animal par le pied,* c'est voir le pied d'un animal. — Aprés si un veneur vient à faire son rapport, il doit dire entierement ce qu'il a veu. Et s'il n'avoit *reveu* du cerf que par pied, et qu'on luy demande quel pied c'est, doit confronter le pied tel qu'il est, comme disant : c'est un pied long ou rond... (Du Fouilloux, *la Vénerie,* ch. XXXVII.) — Quand le terrain est frais, on dit qu'il fait *beau revoir ;* s'il est sec, dur, aride, on dit qu'il fait *mauvais revoir.*

Je brise : Briser, en termes de vénerie, signifie marquer la voie d'une bête par des branches rompues. On brise au rembuchement et sur la voie. — *Briser bas,* c'est rompre les branches et les jeter par où la bête a passé. — *Briser haut,* c'est rompre les branches à demi, à la hauteur de l'homme, et les laisser pendre au tronc de l'arbre.— On brise deux branches pour le cerf ou un autre animal et une seule pour une biche. Les veneurs veulent que les brisées soient rompues et non coupées. Lorsqu'on brise bas, le gros bout de la branche doit être tourné du côté où la bête a la tête tournée. (Baudrillart, *Dict.*, v^is^ *Briser* et *Brisées.*)

Le chien sans fourvoyer va tousjours me menant,
Tournoiant çà et là dans une jeune taille,
Où (doutant estre veu par le cerf) je ne faille
A souvent m'arrester, attentif regardant
Si je le pourrois voir dans la taille broutant ;
Car ordinairement l'esgail et la rosée
Font que, devant qu'aller cercher sa reposée,
Il faict là son ressuy, pas à pas s'amusant
A brouter le bourgeon jeunement verdissant.

Le cerf faict ordinairement son ressuy dans une jeune taille, devant que se rembuscher.

« Là, je m'arreste un peu, craignant qu'il ne demeure
Pour cest effect, aussi n'estoit-il que bonne heure
Pour rembuscher un cerf ; je jette l'œuil par tout,
Traversant le taillis presque de bout en bout.
« En fin je voy de loing bransloter un chesneau
Encores menuet ; mon chien tire au cordeau
Et me meine droict là, mais forcé je l'arreste,

Un cerf ayant à frayer contre un jeune baliveau.

163. Var. . . . . *dans ceste jeune taille...*

168. *Reposée :* Lieu où les bêtes fauves se reposent pendant le jour. — La reposée du cerf se nomme aussi *lit* ou *chambre*. On juge par la reposée de la grandeur du corsage d'un animal. (Baudrillart, *Dict. des chasses*, v° *Reposée.*)

169. *Ressuy :* Ressui. — Quand un cerf vient de viander (paître) és gaignages (terres ensemencées), il est volontiers mouillé de l'esgail, et ne se veut pas mettre en son lict qu'il ne se soit seiché à la chaleur du soleil, et se couche communement sur le ventre en quelque beau lieu au descouvert : ce lieu là se doit nommer *ressuy*, comme disant : *Voicy où le cerf a fait son ressuy.* (Du Fouilloux, *la Vénerie*, ch. XXXVII.)

175. *Chesneau :* Chêneau, jeune chêne.

176. Var. *Fort foible et menuet ;* . . . . .

177. *Forcé :* De force.

Croiant que c'est mon cerf, qui, de sa large teste,
Fraie contre l'arbret. Sur les pieds me haussant
Je voy son chef branchu, qui beau s'eslargissant
Monstre ses [1]andouillers et sa tige cornue,
Brunie, bien perlée et ja bien revenue;
Alors le contemplant, par sa grande haulteur
Je le juge vieil cerf; je juge sa vigueur

[1] Sont les deux premiers cors de la teste du cerf.

Divers jugemens d'un bon cerf.

179. *Fraie : Frayer,* en termes de vénerie, signifie le frottement que font les cerfs de leurs bois contre les arbres, pour faire tomber par parcelles une peau velue qui couvre la masse de chair, qui, en s'allongeant et se durcissant, a formé leur tête... (Baudrillart, *Dict. des chasses*, v° *Frayer.*)

181. VAR. . . . . *et sa tige fourchue...*

182. *Brunie :* Quand le cerf vient de toucher au bois (a frayé), sa tête est encore blanche; mais, peu de temps après, elle prend une couleur plus ou moins brune. (Baudrillart, *ibid.*, v° *Frayer bruni.*)

Bien perlée : On appelle *perles* ou *perlures* les grumeaux qui se trouvent le long du merrain et des andouillers de la tête des cerfs.

Bien revenue : Bien repoussée. — *Revenu* de cerf, de daim et de chevreuil, c'est qu'après avoir mis bas leurs testes ils en repoussent une nouvelle. (Salnove, *la Vénerie royale, dict. des chasseurs.*)

184. *Vieil cerf :* Au septiesme an, leurs testes (les têtes des cerfs) sont marquées et semées de tout ce qu'elles porteront jamais, et ne multiplieront plus sinon en grosseur et selon les viandis (pâtures) et ennuys qu'ils auront. Aprés les sept ans accomplis, ils marqueront leurs testes, tantost plus, tantost moins, combien qu'on cognoistra tousjours les vieux cerfs aux signes qui s'ensuivent : premierement, quand ils ont le tour de la meule (espèce de bosse qui vient sur le haut de la tête du cerf et d'où sort sa ramure ou son merrain ; cette meule s'appelle aussi *base* ou *caillou*) large et gros, bien pierré, et prés du suc de la teste; secondement, quand ils ont la perche grosse, bien brunie et bien perlée, estant droite, sans estre tirée des andoilliers; tiercement, quand ils ont les goutieres (sillons dont le bois des cerfs est rayé, on les appelle aussi *canaux*) grandes et larges. Aussi, si le premier andoillier est

Et sa force à courir par ses longues allures,
Qu'il est en venaison par les creuses foulures.
« Ayant bien veu mon cerf, je ne veux l'empescher
Qu'à son aise son lict il ne puisse cercher;
Ains, le suivant de loing, mon chien bruslant j'arreste,
Qui se transporte ayant esventé ceste beste.
« Aprés avoir tourné çà et là par le bois,

gros, long et prés de la meule, le sur-andoillier assez prés du premier, lequel se doit eslargir un peu plus au dehors de la perche que non pas le premier : toutesfois qu'il ne doit pas estre si long, et faut qu'ils soyent bien perlez : tout cela signifie la vieillesse d'un cerf. Aussi les autres chevilleures ou cors qui sont au dessus, bien rangés et bien nés selon la forme de la teste, et la troucheure (trochure, quatrième andouiller de la tête du cerf; il est rare qu'il existe, car les cerfs n'ont ordinairement que trois andouillers au-dessous de l'empaumure ou paumure), paumure ou couronneure (sommet de la tête du cerf, où il se fait plusieurs divisions de ses bois) grosse et large, selon la grandeur et grosseur de la perche, font jugement d'un vieil cerf. Si les *espois* (cors quelquefois recourbés de haut en bas, situés au sommet de la tête du cerf; quand ils sont rangés en couronne, on les appelle *épois de couronne;* s'ils sont placés en forme de main, la tête est dite *paumée;* elle est appelée *enfourchée,* lorsque deux épois forment fourche) doublent ensemble en la couronneure ou paumure, c'est signe d'un grand vieux cerf. (Du Fouilloux, *la Vénerie*, ch. XXI.)

185. *Allures :* En vénerie, on nomme *allures* la distance existant entre l'empreinte des pieds de devant d'un animal et celle de ses pieds de derrière.

186. *Est en venaison :* On appelle *venaison* la chair du cerf, du daim, du chevreuil et du sanglier. Lorsqu'un cerf a beaucoup de venaison, c'est-à-dire d'embonpoint, il est plus facile à forcer. Les cerfs dix-cors et les vieux cerfs sont ceux qui ont le plus de venaison. On dit que *les cerfs, les sangliers, sont en venaison,* pour dire qu'ils sont en graisse. (Baudrillart, *Dict.*, v° *Venaison.*)

Foulures : Foulées, empreintes plus ou moins profondes que le pied du cerf laisse sur le sol.

188. VAR. *Qu'à son aise, sa chambre. . . . .*

191. VAR. *En fin ayant tourné. . . . .*

Il entre en un taillis en coupe et bien espois.
[Lors je pense que là pourra, pour la journée,
Choisir au plus profond sa seure demeurée.
Je voy la marche fresche à la rive du fort;
Je voy qu'il est entré, et si je voy qu'il sort;
Mais ce n'est de bon temps. Je le [1]brise à l'entrée;
Mon limier tire au trect aprés la beste entrée;
Se dressant il s'efforce, et plein de grande ardeur
S'eslance plus avant d'une vive roideur.
A peine puis-je aller dedans la taille forte,
Il m'y fault toutesfois trainer en quelque sorte:
A peine je me baisse et contrainct quelquesfois
Je lasche mon limier par l'espoisseur du bois,]
Et, des pieds et des mains, non sans quelque accrochage,
Je me traine à travers le plus fort du boscage.
Plus entre mon limier, plus luy croist son ardeur;
Plus il double sa force et plus il a de cœur,
Ce qui faict qu'attentif, à mesure que j'entre,
Je regarde et je voy mon cerf dessus le ventre.
Lors, parlant à mon chien, je luy crie: « Tout coy!

[1] Jetter des branches rompues, pour recognoistre les voyes du cerf.

193-204. Dans l'édition de 1604, ces vers sont remplacés par les suivants :

Où je croy qu'il pourroit pour toute la journée
(Comme la taille estant secrette et destournée)
Assigner son repos; mon limier plein d'ardeur
S'eslance ce-pendant d'une vifve roideur...

196. *Et si :* Et aussi.

207-208. VAR. *Pour le suyvre de pretz, or plus va-il avant,*
Plus il double sa force et bande en se levant...

211. *Tout coy :* Lorsqu'un limier crie, on lui dit pour le faire taire : *Tout*

Sus! arriere, *Rigault!* c'est assez; je le voy! »
(Le retirant à moy); mais bien fort je travaille
A le tirer du creux de ceste forte taille;
Car au trect contre moy va, tirant tellement,
Que presque il a lancé le cerf presentement.
« Dedans ma trompe j'ay recueilli les [1]fumées,
Selon mon jugement rondes et bien formées,
Qui monstrent que le cerf est grand et vigoureux,
A la course leger et d'un chef plantureux.
Il est en fort beau courre, et, pressé de la meute,
S'il cerche autre buisson, pour eviter l'emeute

[1] La fiante du cerf.

coi, chien, tout coi! On se sert du même terme, pour faire taire un chien courant qui crie mal à propos. (D'Yauville, *Traité de vénerie, vocabulaire général des termes de la chasse du cerf.*)

212-215. VAR. . . . . . Souillard! *c'est assez; je le voy!* »
Puis, le tirant à moy, je m'efforce et travaille
Pour l'arracher du creux de ceste forte taille;
Car il va contre moy, tirant si roidement...

217. *Fumées :*

Devant le roy viens pour mon rapport faire,
Le saluant, un chascun se doit taire :
Lors de ma trompe ie tire mes *fumées,*
Sur vertes fueilles les luy ay presentées.
(Du Fouilloux, *la Vénerie,* ch. XXXVI.)

220. Les Théreuticographes se sont longuement étendus sur le jugement des cerfs par les fumées. V. du Fouilloux, *la Vénerie,* ch. XXIII; Charles IX, *la Chasse royale,* ch. V et XXIV; Salnove, *la Vénerie royale,* première partie, ch. XL, XLI et XLII; Le Verrier de la Conterie, *l'École de la chasse aux chiens courans, la Chasse du cerf,* ch. VI; D'Yauville, *Traité de vénerie,* article 1er, ch. VI, et surtout l'excellent et si spirituel ouvrage de M. Joseph La Vallée, *la Chasse à courre en France* (p. 234 et suiv.), où se trouvent résumées les nombreuses observations laissées par les maîtres des siècles passés.

222. VAR. *Dedans ceste forest. . . . .*

[1] C'est à dire changer de pays.

Et l'aboy redoublé, il [1]despaïsera,
Et aux bois de Crespi, malmené, s'en ira,
Tout païs sablonneux et où la course aisée
Autant aux bois qu'aux champs pour ce point est prisée.
Il est prés la [2]Bruiere, où, sans plus m'amuser,
Couché dedans son lict l'ay laissé reposer. »

[2] Lieu non loing du buisson de Tillet.

Rapport de Jaquet.

Jaquet vient puis aprés, qui dans sa trompe porte
Des fumées d'un cerf d'une assez bonne sorte :
« Voicy (dict-il), messieurs, d'un hault cerf rencontré,
Qui, sorti du gaignage, aux tailles est entré
Pour faire son ressuy; il a rouge pelage,
Le corps court, et, portant une teste assez large,
Toutesfois mal nourrie, il marque douze cors

Marques d'un cerf moyennement bon.

224. VAR. *Et vers l'autre forest la teste il tournera.*

Crespi : Crépy-en-Valois. Cette ville est à peu de distance du Tillet. S'il y eut dans ses environs un bois auquel elle donna son nom, il dut être défriché au commencement du XVII[e] siècle, car Salnove, qui publia sa *Vénerie royale* en 1655, ne le cite pas dans son *Dénombrement des forests et grands buissons de France :* aussi doit-on supposer qu'il s'agit ici du buisson du Tillet, que Thiénot appelle les *bois de Crespi* à cause de la proximité de cette ville. Ce qui corrobore cette opinion, c'est que Salnove, en parlant du Tillet, dit le buisson du Tilloit vers Crespy. (*La Vénerie roy.*, p. 310.)

Malmené : On dit qu'un animal est malmené, quand il a beaucoup couru et qu'il est sur ses fins. (Baudrillart, *Dict. des chasses,* v° *Malmené.*)

225. VAR. *Là, c'est tout pays sec et. . . . .*

227. *La Bruiere :* Les *Bruyères,* partie de bois à l'est du Tillet qui rattache ce buisson à la forêt de Retz.

231. VAR. *« Sire, voicy (dict-il) d'un. . . . .*

234-235. VAR. . . . . . *et, portant un assez beau branchage,*
Mal nourry toutesfois, ...

Desja bien revenus ; il a les membres forts,
Le pied court et serré, non à l'autre semblable ;
Or, pour parler au vray, ne semble si courable
Que celuy de Thienot. Je l'ay si bien mené
Qu'à cent pas de Long-pont en fin l'ay destourné. »
Pour courre le premier, allions aux advenues
Envoyer les relais des couples mieux cognues,
Quand voicy arrivé le lieutenant Baudier,

Rapport de Baudier, troisiesme veneur.

Suant, foible et recreu, avecques son limier,
Lequel ainsi parla. « J'ay (dict-il) à grand' peine
Peu destourner mon cerf par la fascheuse plaine
Prochaine de [1]Viviers ; en voyant ses destours,
Je croy que, ceste nuict, il ait faict mille tours
A travers les taillis, dont ma face empirée

[1] Village sur le bord de la forest de Rets.

237. Le pied de devant augmente en grosseur et en étendue, jusqu'à ce que le cerf soit dix-cors ; mais le pied de derrière a acquis à peu près tout son volume, lorsque le cerf a sa troisième tête ; ou, pour mieux dire, si le pied de derrière, à un temps quelconque, éprouve encore quelque progression, elle est infiniment moindre que celle du pied de devant ; de sorte que la taille d'un cerf doit être jugée en raison de la différence de grosseur du pied de devant à celui de derrière : un cerf à sa troisième tête a autant de pied de derrière que de devant, et le cerf dix-cors a très-sensiblement le pied de derrière plus petit que celui de devant... Plus le cerf est vieux, plus le pied de derrière paroît allongé et rétréci, en comparaison de celui de devant. (D'Yauville, *Traité de vénerie,* art. Ier, ch. V.)

238. VAR. *Et, pour en bien parler, il n'est point si . . . .*

241-245. VAR. *On alloit envoyer les chiens aux advenues,*
Pour placer les relais aux places mieux cognues,
Quand voicy Remondin, avecques son limier,
Suant, foible et recreu du travail coustumier,
Lequel ainsi parla : « J'ay, Sire, bien à peine...

Travail qu'a le veneur, en destournant un cerf.

D'espines vous voyez, ma juppe deschirée;
Que, si pour destourner endurer je debvois
Autant, jamais en main limier ne menerois.
« J'avois premierement rencontré d'une beste,

L'un des trois veneurs destournoit cestuy.

Mais j'ay cognu qu'un autre en entreprend la queste ;
Lors je me porte ailleurs, çà et là traversant,
Si je verrois par pied quelque beau cerf passant.
A la fin mon limier tirant à moy s'arreste,
Et au vent se rabbat de quelque fauve beste
Prés de Villiers-le-Moine ; incontinent baissé,
Je regarde que c'est qui peult estre passé.
« De cinq biches je voy par deux grands cerfs menées ;
Des deux j'en choisi l'un, dont les marches formées
Tesmoignent sa vigueur et sa force à courir,

250. Var. *D'espines l'on peut voir, ...*

252. Var. *Encore autant, jamais limier. . . .*

254. Var. *Mais je cognu qu'un autre entreprenoit la. . .*

256. *Si je verrois :* Pour chercher si je verrais.

258. *Se rabbat :* Un limier se *rabat* lorsqu'il trouve des voies ; il met le nez à terre avec plus d'activité, et il s'élance au bout de son trait pour suivre les voies. (D'Yauville, *Traité de vénerie, vocabulaire du valet de limier,* v° *Rabattre.*)

259. *Villiers-le-Moine :* Villers-les-Moines, prieuré de Bénédictins sous l'invocation de saint Georges, situé à Saint-Remy près Villers-Cotterêts. En 1618, les Bénédictins le cédèrent aux religieuses de Saint-Remy de Senlis.

261. Var. *Là, cinq biches. . . . .*

262. *Marches :* Voies.

Et qui durant long temps se sçaura secourir.
Il passe les [1]Brullis, des Brullis [2]l'Hermitage,
De là les forts taillis et le desert sauvage
Des monts de [3]Masleval. Il repasse de là
Vers la tour Reaulmont, puis retournant de là
Me remeine à Viviers ; bref, tant il me travaille,
Il me promeine tant et tant de taille en taille,
Que trois fois je pensay (le voyant tant tourner),
Pour en cercher un autre ailleurs, l'abandonner ;
Toutesfois je poursuis et resolu j'arreste
De trouver tost ou tard où repose la beste.
« Il traverse les champs, et, viandant tousjours
Ce qu'il trouve devant, faict mille et mille tours.
A la fin au buisson de Tillet je m'avance,
Et là, dedans son lict, l'ay laissé d'asseurance ;

[1-2] Lieux ainsi nommez dans la forest de Rets, non loing l'un de l'autre.

[3] Village dans la forest de Rets.

Bon cœur de veneur.

264. VAR. *Et qu'il tiendra long-temps premier que de mourir.*

265. *Les Brullis :* Les Brulis, carrefour au centre du fer-à-cheval formé par la forêt de Retz.

Des Brullis l'Hermitage : Il y avait autrefois de nombreux ermitages dans la forêt de Retz. Celui des Brulis devait être voisin du carrefour de ce nom ; mais il n'en existe aucune trace aujourd'hui.

266-267. Le *desert sauvage des monts de Masleval* paraît être ce qu'on appelle aujourd'hui *Malva*, carrefour situé près du chemin de Villers-Cotterêts à la route du Faîte ; placé sur un endroit élevé, ce carrefour est entouré de terrains arides et sablonneux. Quant au village, dont parle Gauchet, il a disparu depuis longtemps.

272-273. VAR. . . . . . *cercher ailleurs, ce cerf abandonner ;*
Pourtant prends-je courage et . . . . .

276. VAR. *Ce qu'il trouve de bon*, ...

Il porte vingt et deux, et selon la saison
Il est abondamment chargé de venaison.

Meilleurs signes d'un cerf.

« La solle de son pied est fort large et fort grande,
Et le pied long ainsi qu'un bon veneur demande,
La pince ronde et grosse et les os non trenchans,
Gros et court, bas joincté ; bref, tel que par les champs
Et par les grands forests je le voudrois eslire,
Pour en donner plaisir au roy, s'il le desire. »

Le dernier rapport trouvé pour le meilleur.

Aprés avoir à part entendu les veneurs,
La force et la vigueur des deux cerfs les meilleurs,
Nous choisissons celuy qui en meute plus belle

281-284. Le pied du cerf est composé... des *pinces,* des *côtés*, de la *sole*, du *talon* et des *os :* les *pinces* sont les deux extrémités antérieures du pied ; le *talon,* l'extrémité postérieure ; les *côtés*, la circonférence ; la *sole,* le dessous du pied renfermé entre les pinces, le talon et les côtés. Les *os* sont les ergots. Séparément ils se nomment *os;* ensemble, on les nomme la *jambe;* ils sont placés à environ un pouce au-dessus du *talon,* ou plutôt des *éponges* (corruption du mot *espondes,* que l'on trouve dans le *Trésor de vénerie*, et qui venait du bas latin *sponda*, bord), qui sont la partie postérieure du talon. Il y a de plus la *comblette* qui est l'intervalle des deux parties du talon, à la naissance de la fourche. On concevra aisément comment toutes ces parties font juger un cerf ; elles s'usent toutes à proportion que l'animal acquiert de l'âge. Les pinces deviennent plus rondes, quoique la totalité du pied prenne plus de volume ; le talon diminue ; les côtés, les os, s'usent en devenant plus gros ; par le poids de l'animal, la jambe se rapproche du talon. (D'Yauville, *Vocabulaire du valet de limier*, v° *Pied.*)

Bas joincté : Un cerf est *haut* ou *bas* jointé, selon la distance qui se trouve entre la jambe et le talon. Cette distance est de deux travers de doigts pour un jeune cerf ; elle diminue à mesure que l'animal acquiert de l'âge.

286. VAR. . . . . *à ta Majesté, Sire.*

289. VAR. *Tu choisis cestuy-là.* . . . .

En meute plus belle : Lorsqu'un cerf est détourné dans un endroit avanta-

Se trouve, à celle fin qu'avecques façon telle,
Nous le puissions chasser, que les chiens ameutez
Et les picqueurs aussi suivent de tous costez.
Nous prenons celuy-cy, pour autant qu'il nous semble
Plus courable, et qu'il est en plus beau courre ensemble.
Là, sur le plus hault mont, à l'aise l'on verra,
De bien loing, quand le cerf malmené s'en ira.
Il fault mettre un relais prés de la Croix de Guise;
Il ira là plustost qu'ailleurs, s'il ne s'advise.
Regnault la charge aura de ce premier relais,
Et celuy, que conduit Guillaume de Calais,
Se tiendra sur le hault, vers le Rond de la Reine;
Richard aura pour luy la Croix de Bourfontaine,
Et Jaquet meinera le sien où, avant-hier,

Les relais assis selon le païs, où le cerf est destourné et où ordinairement on a accoustumé de les poser.

geux pour donner les relais, on dit : *Il faut aller attaquer ce cerf, c'est une belle meute.* (D'Yauville, *Vocabulaire général des termes de la chasse du cerf*, v° *Meute*.)

291. Var. *On le puisse chasser. . . . .*

293. Var. *Cestuy doncq est choisi, pour. . . . .*

297. Var. *Tu fais mettre. . . . .*

La Croix de Guise : Carrefour au nord-est des Brulis et près du village de Fleury.

298-299. Var. *. . . . . . . s'il ne void qui lui nuise.*
Regnault soit conducteur de. . . . .

301. *Le Rond de la Reine :* Carrefour au sud-ouest de la Tour Réaumont.

302. *La Croix de Bourfontaine :* Il n'existe actuellement aucun carrefour de ce nom dans la forêt de Retz. Le relais de Richard devait être placé aux environs de l'abbaye de Bourgfontaine, située dans la partie sud de la forêt de Rotz.

[1] Est au bord de la forest de Retz, sur le chemin de Soissons.

Non trop loing du [1] Verdfueil nous prismes le sanglier.
Le Bossu meinera le sien vers les Bruieres,
Qui d'avoir des relais sont les plus coustumieres.
Du hault du proche mont on peult, de tous costez,
[Voir courir les picqueurs et les chiens ameutez.

L'honneur de lancer le cerf appartient à celuy qui l'a destourné.

« Or, sus doncques, Baudier, qui tant de peine as prise,
Conduis jusqu'à la fin nostre belle entreprise,
Et reprends ton limier. Sus doncq ! avançons-nous,
Et alentour du cerf nous assemblons trestous ;
Mettons le pied à terre, au moins cil qui desire

On void, qui peult, le cerf à veuë, pour bien le remarquer entre le change.

Cognoistre au pied le cerf, pour sçavoir où il tire
Et pour juger à l'œuil sa grandeur, sa haulteur,
Son âge, son marcher, sa force et sa vigueur. »
Alors Baudier s'advance, et, pour frapper à route,]
Avecques son limier dans la taille se boute ;
Il luy lasche du trect, sans pourtant le presser

304. *Verdfueil : Verte Feuille,* hameau à l'est de la forêt de Retz, sur la route de Villers-Cotterêts à Soissons.

306. VAR. *Où d'aller sont souvent les bestes coustumieres.*

308-317. En 1604, ces vers sont remplacés par les suivants :

> Voir courir et le cerf et les chiens ameutez.
> En fin doncq Remondin, qui la peine avoit prise,
> Pour conduire à bon port ceste noble entreprise,
> Prend en main son limier. « O Sire, advance-toy,
> Desja le limier bande et double son aboy. »
> Remond s'advance aprés, et, pour frapper à route...

Frapper à route : Faire faire suite à son limier (lui faire suivre la voie d'un animal jusqu'à son rembuchement). (Le Verrier de la Conterie, *l'École de la chasse aux chiens courans, dict. des termes de chasse,* v° *Frapper à route.*)

318. *Se boute :* S'élance.

(Ses brisées suivant), pour luy faire lancer.
Il veult faire si bien que, saultant d'où il gist,
Les chiens le puissent voir au sortir de son lict;
Le chien a plus de cœur à poursuivre sa proie,
Pourveu qu'au nez la sente et que des yeux la voie.
[Or, d'un pas non hastif ses brisées suivant,
Ayde de l'œuil le chien, qui tousjours tire avant
Sur les voies du cerf, qui, sans qu'il se fourvoye,
De hault nez va suivant sa non loingtaine proye.]
Ja je voy le limier tirer si rudement,
Que Baudier ne peult plus le tenir nullement.
[Il suit son droict et va par la mesme brisée,
Qu'au frais il a deffaict de ceste matinée ;
Il parle ja, desja je le voy s'advancer,
Monstrant estre assez prés pour nostre cerf lancer.]
Il tire opiniastre, et, d'un dru clabaudage,

Ardeur de limier prest à lancer le cerf.

320. *Pour luy faire lancer :* Pour lui faire lancer le cerf.

323. VAR. *Car au chien croist le cœur, en poursuyvant...*

328. *De hault nez :* On dit, *ce chien est de haut nez,* c'est-à-dire qu'il a le nez fort fin et qu'il rapproche et suit bien les voies de hautes-erres ou de hautes heures (voies d'un animal qui est passé depuis longtemps). (Le Verrier de la Conterie, *l'École de la chasse aux chiens courans, dict. des termes de chasse,* v° *Haut nez.*)

329-330. VAR. *Ja void-on le limier tirer si rudement,*
Que Remond ne. . . . .

335. VAR. *Il bande opiniastre, et, d'un sourd clabaudage...*

Clabaudage : Hurlement, aboi. — On trouve en allemand le verbe *klæffen,*

Des chiens prests à partir croist la gentille rage.
  Chascun reste attentif, et bruslant d'aise void
D'un œuil soigneux le chien à vingt pas de l'endroit
Où repose le cerf, et d'une douce creinte

Ardeur des veneurs de voir lancer le cerf.

Frissonne, pensant voir le cerf hors de l'enceinte.
S'on void tirer le chien et parfois se hausser,

Diverses passions des veneurs.

L'un pousse de l'espaule et cuide l'advancer,
Tant le desir le poinct de voir hors de son giste
Bondir le cerf creintif d'une secousse viste.

La meute preste à descoupler void à peu prés quand le limier est prest à lancer le cerf.

  [Au cerf que le limier donne, tirant devant,
En hoignant tire aussi tout le troupeau suivant
Des douze autres couplez, qui n'attendent que l'heure
De voir le cerf quitter sa malseure demeure.]
  Plus approche le chien, tant plus croist son ardeur,
Tant plus croist son aboy, tant plus croist sa roideur,

Les chiens prompts et ardens à l'aboy du limier.

Et les chiens genereux, à la voix qu'ils entendent,
Doublent leurs voix aussi ; en avant ils s'estendent

Signe de chiens ardens.

Pensans rompre la lesse et de grand cœur qu'ils ont

aboyer fréquemment, glapir, clabauder. De là viennent probablement le vieux mot *clabaud* (chien courant), clabauder et clabaudage.

336. VAR. . . . . *il croist la gaye rage.*

341. *S'on void :* Si on voit.

343-344. VAR. . . . . *que de secousse*
Hors sa chambre le cerf espouvanté se pousse.

345. *Donne :* Lance.

346. *Hoignant :* Hognant, grondant.

353. VAR. *Pensans rompre leur couple.* . . . .

Au vallet qui les tient font desgouter le front.
  Voicy tout en un coup le limier qui forcene,
Et qui, voyant le cerf, aboyant se demene ;
Alors un : « Garegare ! » en la forest s'entend,
Qui depuis le Tillet jusqu'à Villiers s'estend.
Baudier qui l'apperçoit allaigrement s'advance,
Et avecq son limier hors du giste le lance.

Le cerf lancé.

Je croy que le tonnerre et la fouldre qui suit
Ne viennent point du ciel avecques plus grand bruit.
Qu'à l'heure fit le cerf, quand, partant de son giste,
En quatre ou cinq grands saults il se lança si viste.
  « A route ! à route ! alors Baudier va s'escriant,
Ha ! voy-le-cy aller ! ha ! voy-le-cy fuiant !
Voy-le-cy qui bondit par les mesmes portées,

Termes du veneur qui lance le cerf.

354. *Font desgouter le front :* Font tomber la sueur du front.

355. *Tout en un coup :* Tout à coup.

357. *Un « Garegare ! » : Gare-gare,* cri du piqueur, quand il entend partir le cerf de sa reposée, pour avertir les chasseurs que cet animal est lancé. (Baudrillart, *Dict. des chasses,* v° *Gare-gare.*)

358. *Villiers :* Villers-Cotterêts.

359-360. VAR. *Remond qui l'apperçoit allaigrement s'advance,*
Et avecq son limier hors sa chambre le lance.

363-365. VAR. . . . . *quand, sortant de secousse,*
En quatre ou cinq grands saults hors sa chambre il se pousse.
Alors à haute voix Remondin va criant...

A route ! à route : A la voie ! à la piste ! — On dit les *routes du cerf* pour la piste du cerf. (V. J. La Vallée, *Technologie cynégétique* [*Journal des Chasseurs,* 29e année, 2e semestre, p. 277,] v° *Route.*)

367-374. VAR. *Et dès l'heure, embouchant sa trompe, fait entendre*

Par le mesme sentier, par les mesmes foulées;
Voi-le-cy donc lancé des pieds viste et dispos! »

Le cerf estant lancé, chascun des veneurs doit sonner deux longs mots de la trompe.

Chascun la trompe embouche et sonne deux longs mots.
Voi-le-cy par le creux de la forest espoisse
Courant, brossant, saultant, de la peur qui le presse.

[1] Il fault descoupler les plus sages chiens les premiers, pour mieux mener le cerf au laisse-courre.

« [1] Descouplez! descouplez ceux-là premierement,
Qui sans se transporter dresseront sagement

Que le cerf est sur pied; aussi tost, sans attendre,
Chascun pousse la sienne, et, le gresle sonnant,
Va les champs, et les bois, et le cerf estonnant,
Qui, par le plus profond de la forest espoisse,
Va fuyant et broussant de la peur qui le presse.
On descouple aussi tost les chiens, premierement
Ceux qui sont coustumiers de dresser sagement...

Portées : Petites branches et autres espèces de bois, que le cerf renverse avec sa tête du côté où il va. On tire deux connoissances des portées : la première, en ce qu'on sçait de quel côté le cerf a la tête tournée; la seconde, parce qu'on juge de sa taille par la hauteur des portées et l'ouverture du passage de la tête. (Le Verrier de la Conterie, *Dict. des termes de chasse,* v° *Portées.*)

Foulées ou *foulures :* Traces légères que laisse le pied d'un animal sur l'herbe, les feuilles ou le sable.

Deux longs mots : Les chasseurs du XIVe siècle se servaient de l'olifant, sorte de cornet d'ivoire, portant au loin le son émis par la bouche, mais ne donnant qu'une espèce de note, qu'on appelait *mot.* Avec un instrument aussi imparfait, il ne pouvait être question de musique, de fanfares; cependant, en répétant les mots, en les prolongeant, en les séparant par des intervalles plus ou moins grands, on composait des phrases, dont l'ensemble constituait une science, sur laquelle s'étend longuement Hardouin dans son *Trésor de vénerie.* Les gravures de la *Vénerie* de du Fouilloux prouvent que la trompe des veneurs du XVIe siècle différait peu de l'olifant. — *Deux longs mots* étaient deux mots prolongés comme *tran, tran* (Du Fouilloux, ch. XLII), *don, don* (Salnove, *la Vénerie royale,* Ire partie, ch. LVII).

Dresseront : Dirigeront, conduiront.

Le reste de la meute ! » Alors, sans plus attendre,
[1]Et *Rustault,* et *Calvin,* descouplez font entendre
Leurs voix és environs, qui chargeans les premiers
(Afin qu'ils dressent mieux) entrent dans les halliers
D'une ardente secousse, et, rencontrans les voyes,
Redoublent leurs abois par les haultes fustayes.

[1] Les deux meilleurs et plus vieils chiens.

Toute la reste approche, et tantost les voilà
Sur les voyes du cerf, sans tourner çà et là,
Suivans les deux premiers, qui plus froids et plus sages
Dresseront seurement leurs pas par les boscages.

Les derniers descouplez suivent les deux premiers.

Tous les chiens ameutez, d'une gaillarde ardeur,
D'un clabaudage dru s'entredonnent bon cœur;
La forest retentit et les hardes fuitives
Qui sont és environs en sont toutes creintives.
Le lievre se tient coy, et blotti dans son lict
N'oseroit se lever qu'il ne soit toute nuict;
Le loup (bien qu'asseuré) de peur tremble et frissonne,
Oyant le cry, le cor, dont tout le bois resonne;
Le renard cauteleux, n'osant pas se fier
A sa subtilité, rentre dans son terrier;
Le chevreuil montagneux, de nature creintive,
Esloigne le païs dont ce grand bruit arrive ;

Tout est espouvanté dans la forest pour l'aboy de toute la meute.

378. VAR. . . . . *suyvent contens et fiers...*

381-385. VAR. *« Aprés! aprés! aprés! » les veneurs vont criant,*
Puis, embouchans la trompe, aprés le cerf fuyant
Sonnent le coup de gresle et, bien duits, patientent
Jusqu'à ce que les chiens bien ameutez ils sentent,
Qui fuyans les premiers, d'une . . . . . .

Tout ce qui est aux bois, entendant la clameur
Des hommes et des chiens, va frissonnant de peur.

Le cerf commence à se haster.

Le cerf oyant le bruit qui si grand continuë,
Esperonné de peur, par sente non cognuë,
Brousse d'un pied legier, cerchant le fort du bois,
Pour esloigner le cri, les trompes et les vois.

Les picqueurs actifs à leur proie picquent, sans creindre rien qui se presente devant eux.

Les picqueurs transportez d'une gaillarde rage
Courent à toute bride à travers le boscage,
Suivans la meute bonne, et, sans se soucier
De fosse, ny d'estoc, ny de ronceux hallier,
Poursuivent sans bransler par la premiere sente,
Qui dresse celle part où la beste s'absente.

397-399. Var. . . . . *entendant le grand bruit*
Des trompes et des chiens, plein d'espouvante fuit.
Le cerf doncques oyant que tel bruit continue...

401. Var. . . . . *le clair du bois...*

402. Dans l'édition de 1604, on trouve intercalé entre ce vers et le vers 403 le passage suivant:

Toutesfois bien suyvi de chiens roides et vistes
Qui talonnent de prés et ses pas et ses fuites,
Il court à toute bride; aussi qui veult chasser,
Et prendre un cerf bien tost, il le fault herasser
Des bons chiens de la meute et donner, au descouple,
Ceux qui ont meilleur nez et la jambe plus souple;
Car, de premier abord estant suyvi de prés,
Les relais en auront bon marché puis aprés.

403-407. Var. *Les picqueurs, ce-pendant, de cœur et de courage,*
Galoppent à travers le plus fort du boscage,
Suyvans de prés la meute, et, sans se soucier
De fosse, ny d'estoc, ny d'espineux roncier,
Ils suivent sans . . . .

Estoc : Tronc d'arbre, souche. — Le mot allemand *stock* a la même signification; peut-être est-ce de lui que vient estoc.

Si par un hault taillis sont contraincts de passer,
Pour de teste et de cul d'abordée presser
Le cerf fuiant devant, avec la [1] tortouere
Les branches d'une main destourneront arriere.
Ceux qui sont aux relais, attentifs et soigneux,
Escoutent si la chasse est ou prés ou loing d'eux.
Richard, sans faire bruit, s'esloigne quelque espace,
Pour sçavoir quelle part se demeine la chasse,
Enchargeant au vallet de ne point descoupler
Qu'il ne soit revenu, bien qu'il oye appeller
Deux ou trois chiens sans plus, qui d'une ardeur estrange
Jeunement transportez pourroient donner le change;
Que, s'il void les vieils chiens aprés le cerf passer,

[1] Une houssine pour destourner les branches, quand il fault courir dans une grande taille.

Vigilance de ceux qui sont aux relais; telle doibt estre.

Quelquesfois les jeunes chiens trouvans du change le suivent, qui est cause que il fault, devant que lascher un relais, voir et cognoistre si c'est le cerf destourné, et le pourra-on cognoistre, si les vieils chiens suivent.

410. *De teste et de cul :* Avec ardeur, de tout leur pouvoir. (Voy. Richelet, *Dict. françois*, v° *Cu.*)

D'abordée : En l'abordant. — Plus loin, au vers 51 de la *Chasse du grand vieil sanglier dans les toilles, à l'abordée* est employé dans le même sens.

411. *Tortouere :* Les veneurs du XVI[e] siècle ne connaissaient ni la cravache ni le fouet de chasse, car du Fouilloux (ch. XXXIX de *la Vénerie*) dit aussi : « Le Roy ou seigneur... doivent avoir chacun une bonne houssine en la main, que Phebus nomme *Tortouere,* pour tourner les branches en piquant par les forts : laquelle ne doit point estre pelée que le cerf n'ait touché au bois : mais aprés qu'il a frayé elle doit estre pelée. »

417. *Enchargeant :* Recommandant.

419-422. VAR. *Deux ou trois jeunes chiens qui, d'une ardeur estrange*
Transportez, pourroient bien à nous donner le change;
Mais bien, s'il void les vieux aprés le cerf passer,
Il pourra son relais . . . .

Donner le change : Suivre les voies d'un autre animal que celui qui a été attaqué.

Lors pourra le relais sur les voyes dresser;
[Mais qu'il se garde bien de descoupler la lesse,

[1] Les jeunes chiens empeschent quelquesfois les vieils de bien dresser sur les voyes.

[1] Que la meute qui suit de toute sa vistesse
Ne soit premier passée, afin qu'à l'aborder
Ne la viennent ardens par leurs voix transporter;]
Car ordinairement, au sortir du descouple,
Les jeunes chiens, bruslans et d'une jambe souple
Un peu plus que les vieils, on void oultrepasser
Les erres, empeschans les meilleurs de dresser.

Le cerf commence à s'en aller.

Tandis le cerf fuiant, qui vigoreux se pousse,
Dispost de plus en plus saulte, bondit et brousse,
Tant que, bien loing devant, de nos chiens esloigné
Tantost a le relais des Bruieres gaigné.
Il suit le long des champs; les picqueurs mieux montez
La meute vont suivans, qui d'ardeur surmontez
Picquent à toute bride, et la pouldre pilée
Des pieds de leurs chevaulx s'envole esparpillée.

Quand le cerf n'oit plus l'aboy, il ne va que le pas.

Tantost va le gallop, ore à son aise fuit,
N'oyant plus clabauder la meute qui le suit;
Puis, reprenant le trot, entreprend la campaigne,

430. Var. *Le droit en empeschant . . . .*

432. Var. *Dispost de plus en plus par le bois saulte et . . . .*

434-437. Var. *Presqu'il a le relais des Bruyeres gaigné.*
Il passe à travers champs; les picqueurs bien montez
Suyvent, qui pretz, qui loing, et d'ardeur surmontez
Vont à bride abattue, et. . . . .

439-441. Var. *Le cerf n'entendant plus la meute qui le suit*
Ores va le galop, or à son aise fuit;
Puis, se mettant au trot, il entreprend la plaine...

Comme voulant gaigner la forest de Compiaigne.
Il traverse les champs, puis, rentrant dans le bois,
Pour faire un [1] hourvari, s'arreste quelquesfois;
Puis, s'il entend les chiens, il quiert son avantage
Par un païs bruslé, sablonneux et sauvage,
Comme cognoissant bien qu'en tels lieux destornez,
Bien que la meute soit et sage, et de hault nez,
N'en peult pas ressentir; car la terre pouldreuse
Couvre tout aussi tost la forme plantureuse
Du cerf viste fuiant, empeschant tout ainsi
D'en revoir par le pied tous les picqueurs aussi;
Tellement qu'il convient, pour ses ruzes deffaire,
Faire des cernes grands et là, s'il se peult faire,
Toutes les enfermer; alors on pourra bien,
Sans beaucoup de travail, le redonner au chien.
Que si quelque vieil chien, par les vallées coyes

[1] Retourner sur soy.

En tels lieux difficilement les chiens ont le vent du cerf.

En tels lieux on n'en peut juger à l'œil.

442. *La forest de Compiaigne :* La forêt de Compiègne. Cette forêt touche presque celle de Retz au nord-ouest.

443-444. Var. *Or il se met aux champs, puis, rentrant dans le bois,*
Pour faire quelque ruze, il s'arreste parfois...

446. *Bruslé :* Brûlé, desséché par le soleil.

448-449. Var. . . . . *et de bon nez,*
Elle n'en peut sentir ; . . . .

454. *Cernes :* Cercles, circuits.

Et en questant aux *cernes* de gaignages,
Souvent (j') entends des oiseaux les ramages.
(Du Fouilloux, *le Blason du Veneur*.)

457. Var. *Que si l'un des plus vieux, par*. . . . .

Ou par les lieux plus frais, renouvelle les voyes,
Pour redresser les chiens on va criant ainsi :

Termes pour redresser les chiens.

« Or-va à moy, thëau, il fuit! il fuit icy! »
Au cri voicy *Rigault,* qui, sortant de la presse,
D'un redoublant aboy sur les fuites redresse.
  Lors, jettant l'œuil en bas, je commence bien hault
A crier : « Il dict vray, voi-le-cy! à *Rigault!* »
Ceux qui sont prés des chiens à l'heure les menassent,
Et crians : « Va à luy! » droict devers moy les chassent.
  Appelant je redouble : « Il fuit là! il fuit là!
Il fuit là! chiens, il fuit! » Tant je double cela
Que les voicy dessus ; voi-les-cy de vistesse
Sur les voyes du cerf courans d'une alaigresse;
Voi-les-cy tous d'accord, et, de haultaines vois,

458. *Renouvelle les voyes :* Retrouve les voies, rapproche la bête de chasse.— Les chiens *renouvellent dè voie,* lorsqu'après avoir rapproché un animal forlongé (qui est loin d'eux, qui a de l'avance sur eux), ce même animal commence à être plus près d'eux ; pour lors ils se réjouissent et renouvellent de voie. (D'Yauville, *Vocabul. génér. des termes de la chasse du cerf,* v° *Renouveler.*)

460-463. VAR. « *Vaulecy aller, theau, vaulecy ! vaulecy !* »
Au cry voicy Rigault *qui, de grande vistesse*
Et d'aboy redoublé, sur les fuites redresse;
Qui le void faire ainsi va commençant bien hault...

Or-va à moy : Allons, viens à moi ! — Du Fouilloux dit *hourva.* « Pareillement si le piqueur veut rappeller ses chiens pour les faire retourner à luy, il les doit hucher ainsi avec la voix : *Hourva à moy,theau, il fuit icy.* » (*La Venerie,* chap. XLI.)

Thëau : Mot composé probablement de *thè* ou *té*, cris dont on se sert pour mettre les chiens sur la voie d'un animal, et de *hau*, autre cri pour les appeler.

466-468. VAR. *Et crians : « Tire à luy ! » dessus le droit les chassent.*
Le plus proche redouble : « Il fuit là ! il fuit là !
Il fuit ! aprés ! aprés ! » Tant on double. . . . .

Forcenans, se font ouir bien avant dans le bois.
De beaucoup ce-pendant le cerf les desavance,
Qui tousjours vigoreux dispostement s'avance ;
Ores il prend le pas, or il s'arreste court,
Or il va le galop, ores plus viste il court.
Il regarde, il escoute, et, creintif de nature,
Une voye il choisit qu'il pense la plus seure.
En ce-pendant les chiens, qui, vistes, vont aprés,
Se font entendre à luy l'approchans de plus prés,
Et, lors qu'il les a oy, vers la forest espoisse
Redresse son chemin et la campagne laisse.
Il recommence à fuir et, plus qu'auparavant,
Va redoublant le pas viste comme le vent ;
Les chiens bien ameutez si vivement le suivent,
Qu'à deux grands lieux de là sans nul deffault arrivent.
Or il passe, poussé de peur et de soubçon,
Fuiant, espouvanté, les abois et le son
Par les lieux plus cachez, ores par les villages,
Ores par les marais et deserts plus sauvages,
Et, loing du laisse-courre à trois ou quatre lieux,
Tire tousjours païs loing du bruit ennuieux.
Ayant laissé derrier' la plaine de Boursonne,

Pendant que les chiens deffont telles ruzes, le cerf gaigne grand pays.

473. *Desavance* : devance.

474. VAR. *Qui frais et vigoureux*. . . . .

481-482. VAR. . . . . *ouis, par la forest espaisse*
Il reprend son chemin . . . .

492. VAR. *Il va tirant fuyant loing* . . . .

Il passe par Fleuri, de là fuiant il donne
A cent pas de Long-pont, et passant le Vertfeuil
Entreprend la campaigne, où il se void à l'œuil.
  Jaquet, tousjours prestant or l'une, or l'autre aureille,
En fin entend l'aboy qui gaillard le reveille
Et peu à peu s'approche, or tousjours se haussant
L'esmeut d'un gay desir de voir le cerf passant.
Bien stilé toutesfois au mestier de la chasse

Telle patience doibt avoir celuy qui est au relais.

(Sans faire bruit aucun) ne bouge de sa place;
Tient couvert son relais et faict si peu de bruit,
Que sans peur approcher peult la beste qui fuit.
  S'il entend quelque bruit de broussis dans la taille,
Pense que c'est le cerf, ou bien quelque bicheaille
Qui devant est chassée, à celle fin qu'au fort
Il les face valoir pour retarder sa mort,

495-496. VAR. . . . . *et autant du Verdfeuil,*
Puis il sort en campaigne . . . .

499-500. VAR. *Et s'approche tousjours; lors sur piedz se haussant*
Il brusle de desir . . . .

Tousjours se haussant : L'aboi devenant toujours plus fort.

502. VAR. . . . . *il ne quitte sa place...*

503. *Couvert :* Caché.

504. VAR. *Que cela ne peut nuire à la* . . . .

505. *Bruit de broussis :* Bruit d'un animal broussant à travers bois.

506. VAR. *Il cuide voir le* . . . .

Bicheaille : Bichaille, biche de mauvais corsage, mal-venante. — *Quelque icheaille : Quelques bichailles.* Le singulier, à cause de la rime, est mis ici pour e pluriel.

508. *Il :* Le cerf. — Une des ruses, auxquelles le cerf a le plus souvent recours,

Si que par le moyen de ceste ruze estrange
Aux chiens bien ameutez puisse donner le change.

Passions de ceux qui sont aux relais.

Jaquet escoute, et void, et petille, et tressault
Au moindre bruit qu'il oit, qui coup sur coup l'assault
D'une joyeuse peur. Or, sentant que l'esmeute
Dresse tousjours vers luy par l'aboyante meute,
Il void de tous costez, et, plein d'un gay soucy,
Tourne l'œuil tantost là, tantost le tourne icy.

Le cerf passe au relais de Jaquet.

En fin il oit un bruit, à ce bruit il escoute
Et void le cerf passer, qui suivant une route
Trote dispostement, monstrant bien à le voir
N'estre encor malmené et qu'il a le pouvoir
De tenir longuement. Or il vient à la place
Par où passe le cerf; en attendant la chasse
Faict venir son relais et revoid, se baissant,

est de chercher le change. Il va trouver un jeune cerf (ou une biche), le bat pour le forcer à partir, court quelque temps en sa compagnie, puis, lorsqu'il pense que les chiens ont goûté la voie du nouveau venu, il fait plusieurs bonds de côté et va à quelque distance se remettre dans une cépée. (La Vallée, *la Chasse à courre en France*, p. 301.)

Les face valoir : Les donne aux chiens. — Les chiens font *valoir le change* ou *tournent au change*, quand ils abandonnent la voie de la bête de meute pour suivre celle du change. (Baudrillart, *Dict. des chasses*, v° *Valoir le change*.)

511. *Void :* Regarde.

Petille : pétille de joie.

Tressault : Tressaille.

520-523. VAR. *Qu'il a de la vigueur et encores pouvoir*
De tenir longuement. Jaquet vient doncq en place
Par où passe le cerf, qui devance la chasse
D'une grand' demy-lieue, et . . . .

Devant que descoupler un relais, il fault premierement voir par le pied (s'il est possible) si c'est le cerf lancé, peur que ce ne soit du change.

A l'œuil si ce n'est point un autre cerf passant;
Mais voyant aprés luy la vieille *Mamelüe,*
Et *Calvin,* et *Rigault,* et la bonne *Pelüe,*
Lasche aller *Soliman, Joyeuse,* et *Barigault,*
Et *Rustault,* et *Gaillard,* et le chault *Billebault.*

Le relais descouplé.

Au partir du descouple à toute force ils courent,
Et les premiers passez gaillardement secourent.
Lors redouble le bruit, et la trompe esclatante
Qu'on void le cerf à veuë avecques les voix chante.
Doncq les chiens descouplez poursuivent vigoreux
Le cerf fuiant devant, devenu plus paureux
Qu'encore il n'a esté; car la troupe aboyante,
D'une haultaine voix, d'aborder l'espouvante
D'une telle façon, qu'il void que sans ruzer
La meute il ne peult plus nullement amuser;
Tellement que, cerchant, par monts et par vallées,
Les sables deliez et les places bruslées,
Fuit plus qu'il peult par là, afin que le suivant
Ne puisse avoir de luy, par ses marches, le vent.
Là, les chiens en deffault ne se font plus entendre,
Par cernes il les fault dessus les voyes rendre.
A l'heure l'on ne doibt trop la meute presser,

531. Var. . . . . *et la trompe greslante...*

536. Var. *En grosse et gresle voix* . . . .

541. Var. *Il court et fuit par là,* . . . .

545-547. Var. *Alors on ne les doit trop vivement presser,*
Ains à l'œuil doucement les remettre et dresser,
Les faire . . . .

Ains à l'œil doucement la remettre et dresser,
La faire requester et jetter des brisées
Par tout où l'on verra de bon temps les foulées,
Regarder attentif, et, si quelque vieil chien
En parle, on pourra voir s'il dresse et s'il dict bien;
S'on void que c'est le droict, les picqueurs sonneront,
Et le reste des chiens sur l'erre ameuteront.

Il ne fault precipiter les chiens sur un hourvari, qui est faict en pays bruslé, mais donner crainte au chien et luy ayder à l'œil.

Mais c'est pour peu de temps; car la beste paureuse
Faict tousjours, de nouveau, par tels lieux quelque ruze,
Et rend si bien les chiens coup sur coup estonnez,
Qu'ils demeurent tout court, bien qu'ils soient de hault nez.

Ruze du cerf.

Qui jamais, en esté, vid la troupe soigneuse
Des fourmis, çà et là, prompte et laborieuse,
Par un sentier petit errer d'un pied leger,
Pour dans leur magazin porter de quoy manger?
L'un va et l'autre vient, et la bande petite
Porte à son becqueton leurs vivres suite à suite;
S'ils trouvent en chemin quelque faix si pesant
Qu'un seul, pour le porter, ne soit assez puissant,
Ils tournent tout autour, et environ la place,
File à file venant, tout le reste s'amasse.

Comparaison.

Tout ainsi nostre meute, où l'erre luy deffault,

551. VAR. *S'on void qu'il tire droict. . . . .*

Le droict : La bonne voie, la voie du cerf de meute. — *Prendre*, *tenir* ou *suivre le droit,* se dit des chiens qui ne prennent pas le change et sont sur la bonne voie. On dit alors qu'ils *chassent le droit* ou qu'ils *tiennent le droit.* (Baudrillart, *Dict.,* v° *Droit.*)

555. VAR. *. . . . . faillis et estonnez...*

Tourne le nez à bas alentour du deffault,
Et ne glapissant plus, d'une ardeur infinie,
Cerche le trac perdu de la beste ennemie.
  Silve descend à pied, et, pour retrouver l'erre,
Met bas un des genoulx, regardant contre terre
Le contrepied du cerf, qu'il deffaict bravement
Par le lieu sablonneux ; puis remet promptement
Avecq un hourvari les chiens et les redresse,

Les chiens remis sur les voyes.

569-571. VAR. *Et devenus muets, d'une ardeur infinie,*
Ils recerchent le frais de la beste ennemie.
Remond . . . .

573. VAR. . . . . *qu'il deffaict dextrement...*

Le contrepied... qu'il deffaict : Le contre-pied... qu'il démêle, qu'il découvre. — *Prendre le contre-pied*, en termes de vênerie, c'est retourner (suivre la voie) par où l'animal de chasse est venu.

575. *Avecq un hourvari :* En criant *hourvari!* — Dans le chapitre LVI de la 1re partie de la *Vénerie royale,* Salnove dit : « C'est au connoisseur que je donne cet avis... et non à ceux qui n'ont que la qualité de hardis picqueurs, qui ne sonnent et ne parlent aux chiens que dans le temps qu'ils chassent, ou qu'il n'y a qu'à crier *our vary,* pour les obliger à tourner. » D'un autre côté, au chapitre XLII de *la Vénerie*, du Fouilloux veut que le piqueur, si le cerf fait une ruse en un chemin, appelle ainsi ses chiens : *Vaulecy, horvary le cerf, vaulecy horvary, vaulecy horvary la voye.* Il semblerait dès lors que *our, hor* doivent venir du latin *hora* et signifier *à l'heure*, de suite, vite. On serait tenté de leur donner aussi le sens de *ici;* mais il faudrait pour cela les faire dériver de l'ancien saxon *herod,* d'où, selon certains auteurs, on a fait *haro.*

Quant à *vary* ou *vari,* voici l'explication que donne de ce mot M. J. La Vallée dans sa *Technologie cynégétique* (*Journal des Chasseurs*, 28e année, 2e semestre, p. 353) : « On se servait, dit-il, autrefois du verbe *revaudriller,* qui vient du latin *retrovadere,* aller en arrière, retourner. Cette expression, qui doit être fort ancienne, ne se trouve qu'une seule fois dans le *Roy Modus*, et je ne l'ai pas rencontrée dans les autres auteurs de la même époque : — Et quand on li laisse aler à l'encontre il retourne ou il *revaudrille;* par quoy les levriers

Qui, remis sur les pas, ressuivent de vistesse,
Et pleins de grande ardeur redoublent leurs abois,
Et les hommes leurs pas, leurs trompes et leurs vois.
  Ayant beaucoup tourné par l'infertile sable,
Ruze le plus qu'il peult, puis en chemin semblable
Donne plus d'une fois; aprés, d'un pied leger,
La Grand' Laye suivant, commence à desloger,
Et, tant que peult porter sa force et son aleine,
Refuiant sur ses pas, revient à Bourfonteine.

Ruze du cerf.

l'approchent. — Les anciens veneurs, pour exprimer que la bête revenait sur ses voies, ont créé anciennement *au revaudrille*. La consonnance des deux *l* mouillées s'est bientôt convertie en celle d'un *e* muet, et, du son de *au revaudrie* à celui de *revari*, *au revari* et *hourvari*, la transition est si facile que cette étymologie me paraît incontestable. » De simple cri, *hourvary* ou *hourvari* (de suite! vite, ici, au retour! il revient sur ses voies!) est devenu substantif, et les veneurs disent qu'un animal fait un *hourvari*, quand, pour tromper les chiens, il double ses voies, revient sur ses pas.

576. VAR. *Qui, remis sur le droict, ...*

580. VAR. *Il ruze plus qu'il peut, ...*

581-582. VAR. *Il donne plusieurs fois; aprés, d'un pied leger,*
Suyvant la Grande-Laye, il vient à . .

584. VAR. *. . . . . il vient à Bourfonteine.*

Bourfonteine : Bourgfontaine, aujourd'hui simple ferme dépendant de la commune de Pisseleux, était autrefois une riche et vaste chartreuse enclavée dans la partie sud de la forêt de Retz. Cette chartreuse fut fondée, en 1316, par Charles, comte de Valois, et Mahaut de Châtillon, sa troisième femme. Philippe de Valois, le roi Jean, Charles V et Charles VI lui firent de nombreux dons. Détruite lors de la Révolution, elle comptait encore à cette époque 30 religieux profès et 10 frères convers. On disait aussi autrefois *Bonne-fontaine, Barrefontaine, Bord-fontaine* et *Fontaine-Notre-Dame,* à cause d'une fontaine qui a sa source entre Bourgfontaine et Baisemont. Une bulle du pape Eugène III porte *Burfontaneium,* de là probablement est venu *Bourfonteine,* puis Bourgfontaine. (V. A. Michaux, *Histoire de Villers-Cotterêts*, p. 180 et suiv., et l'abbé Lequeux, *Antiquités religieuses du diocèse de Soissons et Laon*, t. II, p. 175.)

Puis, ruzant de nouveau, devant qu'entrer au bois
Ne va qu'au petit pas qu'il n'entende les vois
De la meute suivante ; alors, d'une vistesse,
Par le païs couvert il reprend son adresse ;

[1] Lieu le long de la forest ainsi nommé.

Il vient au [1]Pré de Dieu, puis, reprenant le mont,
Passe, tousjours suivy, la Croix de Baisemont.
Ce-pendant des picqueurs la troupe diligente,
Qui de prés, qui de loing, suivent la meute ardente
Sur les courtauts soufflans, qui, sentans le picqueur
Tallonner si souvent, de toute leur vigueur

Diligence de picqueurs.

Courent aprés les chiens. Il n'y a plus qui suive
Que Gaillardbois, Gauchet, Popot, Leal et Silve.
Le reste au plus profond des grands bois, à l'escart,
Se deult d'estre perdu et plus de n'avoir part

Chasseurs esgarez par la forest.

Au plaisir de la chasse ; esloignez ils n'entendent
N'aboy, ny cor, ny voix, qui plus gaillards les rendent ;

586. VAR. *Il ne va que le pas . . . .*

588. *Reprend son adresse :* Reprend sa direction, court en ligne droite, fait une pointe.

590. *Croix de Baisemont :* Près de Bourgfontaine, à l'est, et aussi enclavée dans la forêt de Retz, se trouvait une ferme de Bésemont ou Baisemont, acquise, en 1394, par les Chartreux des religieux Prémontrés du Lieu-Restauré. Non loin de cette ferme, suivant un plan de 1791, une laie dite de la Chaussée de Baisemont traversait la forêt, en allant de Villers-Cotterêts vers la Ferté-Milon. La Croix de Baisemont, qui n'est point portée sur les cartes modernes de la forêt de Retz, devait être un des carrefours de cette laie.

595-597. VAR. . . . . *Mais il n'y a qui suyve*
Que toy, Sire, et bien peu qui si roide poursuive.
La pluspart au profond . . . .

Ains, l'un icy, l'un là, tournent maint et maint tour,
Pour trouver (pour le moins) le chemin de Beau-jour.
Beaurepas, demeuré à deux lieux de la chasse,
De la tour Reaulmont, à l'aventure, passe
Par la premiere laye, et, la suivant tousjour,
Tourne directement le derriere à Beau-jour.
Boucheron, d'autre part, qui ne sçait le passage,
Tantost cy, tantost là, tourne par le boscage;
Mais, pour rompre l'ennuy qui pour cela l'espoint,
S'il void quelque bergere ou belle ou en bon point,
Il la gouvernera, et oultre la devise
Il mettra (s'il le peult) la main soubs sa chemise.
Chambonniere et Le Gendre autre part demeurez,
A trois lieux pour le moins de Beau-jour esgarez,
Mal instruicts du chemin, attendent que l'estoille
Qui guida les trois Rois de nouveau se revoile

601. Var. *Ains, un là, l'autre icy,* . . . .

603. Var. *L'un d'entre eux qui s'esgare à deux* . . . . .

607. Var. *Un autre un peu plus loing, qui* . . . .

Le passage : Le chemin qu'il faut prendre.

610. Var. . . . . *et belle et en bon point...*

611. *Il la gouvernera :* L'entretiendra, causera avec elle.—Tous ces seigneurs estans en sa chambre avec leur greffier, il (le sire de Saint-Vallier) les pria de se retirer, désirant *gouverner* à part Monsieur le premier président. (Estienne Pasquier, *Recherches sur l'histoire de France,* liv. VIII.)

612. Var. *Il fourrera, s'il peut,* . . . .

Devise : Devis, menus propos.

613. Var. *Quelques uns froids chasseurs d'autre* . . . . .

616. *Les trois Rois :* Suivant saint Matthieu (*Évangile,* ch. II), lors de la nais-

D'un or miraculeux, afin de les mener
La part où est la chasse, ou bien les ramener
Au logis desiré, pour à leur aise attendre
Que les autres chasseurs lassez s'y viennent rendre.
Tandis les bons picqueurs qui courent par le bois

Bon courage de picqueurs.

Veulent suivre le cerf tant qu'il soit aux abois,
Et, sans quitter la meute, avecq un grand courage,
Broussent comme sangliers à travers le boscage.

Le cerf s'estonne de plus en plus.

Le cerf loing devant eux commence à s'estonner,
Voyant que pour sa ruze il ne peult destourner
Les suivans ennemis, bien que de taille en taille,
De buisson en buisson, de champs en champs, travaille
A se deffaire d'eux; lors, de tout son effort,
Pour se remettre aux champs il delaisse le fort,
Courant, brossant, sautant, si que loing de la chasse
Quelque ruze à loisir et à son aise il face,
Qui luy puisse servir, et tant faire au besoing,

sance du Christ, trois mages ou prêtres, dont la tradition a fait à tort des rois, vinrent d'Orient à Bethléem, conduits par une étoile, adorer l'enfant Jésus dans sa crèche et lui offrir de l'or, de l'encens et de la myrrhe.

620-622. VAR. . . . . . *chasseurs le soir s'y viennent rendre.*
Toy, Sire, ce-pendant le premier par le bois
Tu veux suyvre ton cerf . . . .

624-626. VAR. *Tu brousses, valeureux, à travers le boscage.*
Le cerf non loing de toy commence à s'estonner,
Voyant que, pour ruzer . . . .

628-629. VAR. . . . . *en champs il aille*
Pour se deffaire . . . .

Qu'en deffaisans la ruze il se porte bien loing.
Ayant doncques ruzé, d'une jambe legiere
(Ja lasse toutesfois) dresse vers la Bruiere,
Où le relais prisé des vieils chiens plus rassis,
Par Calais gouverné, sur le mont est assis,
D'où de tous les costez peult s'entendre la chasse,
D'où l'on peult voir aussi toute beste qui passe
Pour gaigner Montagut. Doncq Calais attendant
(Bien au guet) çà et là va souvent regardant
Si le cerf passe ou non. Or, aprés longue attente,
Voicy venir un bruit qui d'espoir le contente ;
C'est qu'il entend brousser (sans courir toutesfois)
Le grand cerf malmené par l'espoisseur du bois.
L'œil il dresse de là d'où vient ceste tempeste,
Et void à descouvert la miserable beste
Approchant son relais, qui, d'un foible et lent pas,
Semble cercher exprés son eminent trespas.
Elle vient mollement; or luy, qui considere

Le cerf au second relais.

Le cerf commence à estre malmené.

634. *Qu'en deffaisans la ruze :* Que pendant que veneurs et chiens défont sa ruse.

Dans l'édition de 1604, Gauchet ajoute après le vers 634 :

Car, desirant sa force eschanger en finesse,
Il se prend à ruzer et quitte sa vistesse,
Faisant et mille tours et mille hourvaris,
Par l'infertile sable et les lieux plus taris.

636. *La Bruiere :* Les Bruyères.

641. *Montagut :* Montaigu, extrémité nord du fer-à-cheval formé par la forêt de Retz.

647. *De là d'où...* Par delà d'où, du côté où...

Que c'est le cerf chassé, aussi tost delibere
De lascher aprés luy son relais, qui pourra
L'appercevoir à plein alors qu'il passera.
Voi-le-cy qui s'approche et qui de jambe lasse

Les chiens relayez voient le cerf à veuë.

A trente pas des chiens vers la campagne passe,
Qui, l'ayans apperceu, d'un aboy redoublé
L'espouvantent fuiant de plus en plus troublé.
Lors, couchant sur son dos le fardeau de sa teste,
Esperonné de peur, amasse ce qui reste
De vigueur dedans soy; puis, d'un galop hasté,
Fuit l'aboyante meute, et de l'autre costé
Les trompes et les voix, qui sans cesse doublées
Loing remplissent les bois, les monts et les vallées.
Or les chiens relayez, d'une gaillarde ardeur,
Le suivent sagement de toute leur vigueur,

Sagesse des chiens.

Sans que, trop eschaufez, aucun d'eux oultrepasse
L'erre ny le sentier par où la beste passe.
Paris qui de plus prés, vigoureux, le poursuit,
Le premièr comme chef tous les autres conduit;

652. VAR. *Que c'est le cerf qu'on chasse,* . . . .

Chassé : De chasse, de meute.

657-658. VAR. *Qui bientost descouplez, de redoublans abois,*
Recueillent sa vistesse et sa peur à la fois.

659. *Le fardeau de sa tête :* Ses bois.

660. VAR. . . . . *il reprend ce qui reste...*

665. VAR. . . . . , *de nez et de grand cœur...*

Relayez : Du relais de Guillaume de Calais.

Il brousse vers Ivort, et, à grand' randonnée,
Fuit de peur que luy a ceste meute donnée ;
Il redevalle en bas, et, à ce que je voy,
Pour nous donner le change, il retourne sur soy,
Où, cerchant les taillis, d'autres cerfs il s'accoste,
Les chassant devant luy, à celle fin qu'il s'oste
De la fureur des chiens, et, pour ne point mourir,
Un autre au lieu de luy s'il peult fera courir.

Grandes ruzes du cerf qui commence fort à se lasser.

Il suit tousjours la harde importun, et demeure
S'il la void demeurer; par l'espace d'une heure
Point il ne l'abandonne, à fin par ce moyen
Qu'il puisse retarder le chasseur et le chien.

Ruzant ainsi long-temps, de toute sa vistesse
Aux chiens les autres çerfs à sa place il delaisse,
Qui, s'ils passent le leur, il pourra ce-pendant
S'esloigner beaucoup d'eux; mais le veneur sçavant
Les doibt rompre, s'il peult; car, si son cerf il passe,

671. VAR. *Il gaigne vers Ivort . . . .*

Il : Le cerf.

Randonnée : Circuit que fait autour du même lieu une bête, qui, après avoir été lancée, se fait chasser dans le même canton. (Baudrillart, *Dict. des chasses,* v° *Randonnée.*)

678-679. VAR. *L'un d'eux fera, s'il peult, à sa place courir,*
Et pour ce il suit la harde . . . .

682-686. VAR. *Qu'il puisse se sauver du chasseur et du chien.*
Aprés ceste grand'ruze il refuit de vistesse,
Et ceste harde aux chiens à sa place il delaisse,
Qui, s'ils passent leur droict, il pourra bien avant
Loing devancer les chiens ; mais . . . .

Si les chiens chargent un autre cerf que celuy du laisse-courre, malaisément le prendront-ils pour le jour, pour estre frais et eux à demi las.

En grand' peine ce jour fera-t-il bonne chasse.
Mais bien s'il apperçoit la meute despartir
En deux bandes ou trois, ce le doibt advertir
Que le cerf se despart du change et l'abandonne ;
Lors il fault quelque peu qu'aux chiens de creinte il donne,
A fin qu'en cest endroict ils ne puissent donner
Le change. Que s'il oit les plus sages sonner,

Ainsi tout veneur se doibt gouverner pour separer les chiens du change.

Il doibt aller à eux et voir parmi la place
Si c'est son cerf ou bien quelque change qui passe ;
Si c'est son droict, il doibt de la trompe appeller,

Ameuter les chiens sur le cerf, qui vient de laisser le change.

Faire approcher les chiens et tous les faire aller
A ceux qui dressent bien, en jettant des brisées
(Qu'il doibt avoir aux mains) par toutes les passées.
Lors le cerf, se voyant des chiens bien ameutez
Sans relasche suivy, revoid de tous costez
Où il puisse ruzer, afin là qu'il amuse
Les suivans, en faisant quelque nouvelle ruze ;
Mais, s'il void que cela ne luy peult proufiter
Et que les chiens courans ne le veullent quitter,

689. *Despartir :* Se diviser, se séparer.

691. *Change:* Ce mot se dit, en vénerie, d'une bête qui est substituée à celle que l'on chasse. (Baudrillart, *Dict.,* v° *Change.*)

694. VAR. . . . . *les plus sages mener...*

Sonner : Aboyer, donner de la voix. — Car volontiers chiens bien dressez et qui gardent le change (ne perdent pas la voie de la bête de chasse), si le cerf se lance et boute devant eux, ils ne *sonneront* mot. (Du Fouilloux, *la Vénerie,* ch. XL.)

706. VAR. *Et que les chiens suyvans ne* . . . .

Grande ruze de cerf.

Il tournera sur soy, où, de façon ruzée,
D'un autre il se mettra dedans la reposée,
Les pieds dessoubs son ventre et le nez contre-bas,
Pour leur oster ainsi sa senteur et ses pas.

Les chiens n'ont pas le vent du cerf, quand il a les pieds dessoubs le ventre et qu'il aspire dans terre.

Quelquesfois les suivans (quand ainsi il s'accoustre)
Pensans suivre leur droict s'en vont et passent oultre.
Ou bien se faict porter par quelqu'autre bien loing,
Puis (s'il peult) son porteur faict courir au besoing;

Le cerf relancé.

Mais le veneur apris, en faisant son enceinte,
Avecques le limier deffaict sa ruze feincte,
Et le redonne aux chiens, qui, d'un aboy plus seur,
Sur les voyes dressez, suivent par l'espoisseur
Du bois ses pas creintifs; alors la pauvre beste,
Perdant force et vigueur, porte basse sa teste,

Signe du cerf malmené.

712. Plus, faut entendre que quand le cerf se voit chassé des chiens, il se deffait d'eux et leur donne le change en plusieurs manieres : car il va cercher les bestes à leurs reposées, et les boute et fait valoir devant eux: puis se jette sur le ventre en leur lict et laisse passer les chiens outre, lesquels n'en peuvent avoir lé sentiment, à cause qu'il met les quatre pieds soubs son ventre, et aspire son haleine en la fraischeur et l'humidité de la terre: tellement que j'ay veu plusieurs fois les chiens passer à un pas prés de luy, sans en avoir le vent, ne le sentir aucunement. Et a ceste malice de nature, qu'il cognoist que les chiens ont plus grand sentiment de son haleine et de ses pieds qu'ils n'ont du reste de son corps. (Du Fouilloux, *la Vénerie,* ch. XL.)

713. VAR. *Or il se faict* . . . .

Porter : Accompagner.

Quelqu'autre : Quelque autre cerf.

714. VAR. . . . . *son porteur il engage au besoing.*

718. *Dressez :* Mis, remis.

Ne sçait plus quel moyen elle puisse trouver,
Pour plustost des suivans ennemis se saulver.

Le cerf, ne sçachant plus que faire pour s'oster de devant les chiens, perd son esprit.

Lors il perd son esprit, et tout matté s'estonne
Que, pour les hourvaris et les ruzes qu'il donne,
Il ne peult faire tant que les chiens de hault nez
Ne le suivent tousjours, à sa mort obstinez.
Tantost il entreprend les ouvertes campagnes,
Tantost le feste hault des penibles montagnes ;

Ruzes que font ordinairement les cerfs, quand ils sont malmenez.

S'il trouve quelque estang ou bien quelque ruisseau,
Pour plus oultre passer, traversera son eau ;
Ores quittant le creux des verdissans boscages,
Et des champs, et des eaux, passe par les villages,
Où, chargé quelquesfois des mastins casaniers,
Double le pas plus dru; car tels chiens plus legiers
Que la meute suivante (au moins pour une fuite,
Mais non de si hault nez) sont vifs à la poursuite.

Le cerf commence à se desesperer et à perdre cœur.

Or nostre cerf lassé, voyant que pour ruzer
Nostre meute il ne peult nullement amuser
Qu'il ne l'ait aux talons, d'une fuite pouldreuse
Vient à [1]fortpaïser par la campagne herbeuse ;
Et nos chiens, qui tousjours poursuivent, l'approchans,
Dressent sans nul deffault par la plaine et les champs.

[1] C'est à dire esloigner son pays.

Plus les chiens courans courent, moins sont-ils en deffault.

730. Var. . . . . *il traverse son eau...*

732. Var. . . . . *il passe les villages...*

734. Var. *Il redouble le pas ; car* . . . .

740-742. Var. *Il fortpayse et fuit par la campaigne herbeuse,*
Et tes chiens, qui tousjours poursuivent, l'approchans
Dressent, sans nul deffault, par la plaine des champs.

Les picqueurs aprés eux, de course plus aisée,
Suivent mieux que dedans la forest malaisée.
Il passe par Largny; de là, pour se sauver,
Tousjours à travers champs, il tire droict à Ver;
De là, tournant tout court, pour le bruit et la rage
Qu'il entend aprés luy doubler dans le village,
Rebrousse vers le bois. Là, les chiens sur un hault,
Et les picqueurs aussi demeurent en deffault,
Dans un sable bouillant; mais, sans que l'on s'amuse
Ou à l'œuil ou au nez à deffaire la ruze,
Chacun plus oultre suit; car un cerf ja lassé
Tousjours tire païs quand il est bien chassé,
Si ce n'est que de loing d'aventure il evente
Quelque eau; lors il pourroit de sa premiere sente,
Malmené, destourner, pour, par chemin nouveau,
Tirer droict où il sent l'estang ou le ruisseau.

Quand le cerf est fort malmené, il ne faict plus grandes ruzes, mais tire tousjours pays droict là, où il a la teste tournée.

Le cerf à son dernier refuge à l'eau.

745. *Largny :* Village du canton de Villers-Cotterêts, situé à l'ouest de ce dernier.

746. *Ver :* Pour le besoin de la rime Gauchet a mis *Ver*, mais évidemment il s'agit ici de *Vez*, commune du canton de Crépy-en-Valois, à l'ouest et près de Largny.

747-749. Var. . . . . *pour le bruit du village*
Qu'il entend aprés lui redoubler d'advantage,
Il rebrousse chemin; . . . .

751. Var. *Dans un sable menu;* . . . .

753. Var. *Tu veux suyvre tousjours, sçachant qu'un cerf lassé...*

755. *Si ce n'est que :* A moins que.

Tousjours de Montagut par la seiche campagne
D'un pied ja travaillé tire vers la montagne,
Monstrant à qui le void que pauvre il ne peult pas
Si dispost qu'au matin faire valoir ses pas,
Ny d'un si viste pied s'esloigner de l'esmeute
Que faict à ses talons la bien courante meute.

Finesse du cerf, pour donner à cognoistre qu'il est encores vigoureux.

Pourtant devant les gens on le void à grands saults
Affranchir et bondir les buissons un peu haults ;
Il contrefaict le fort, et, redressant sa teste,
Comme au lever du lict, saulte, brousse et tempeste,
Pour donner à cognoistre au plus proche picqueur
Qu'il est encore plein de vistesse et vigueur ;

Un veneur caché void aisément telle contenance au cerf malmené.

Mais quand il s'apperçoit esloigné de la veuë,
Il rabaisse, lassé, sa rameure fourchuë,
Puis, en feignant son corps et choppant bien souvent,
D'un pas foible et tardif il se pousse en avant.

Signe que le cerf est prest à rendre les aboys.

Il a la gueule noire et sans escume, seiche,
La langue retirée, et, cerchant une bresche,

759. *La seiche campagne de Montagut :* La plaine qui va de Vez vers le bois de Montaigu, dont il a été parlé plus haut, vers 641.

760. Var. *Il gaigne laschement le bas de la montagne...*

770-771. Var. . . . . *plein de cœur et de vigueur ;*
Mais alors qu'il se sent esloigné . . . .

773. Var. . . . . *et bronchant bien souvent...*

Feignant son corps : Chancelant, hésitant dans sa marche, boitant. On dit, en termes de manége, qu'un cheval *feint* en marchant, lorsqu'il boite légèrement.

776. *Retirée :* Lorsqu'un cerf est forcé, il est, pour ainsi dire, desséché ; ce qui fait qu'il ne peut plus souffler ni tirer la langue. On dit alors : *Il est retiré, il sera bientôt pris.* (Baudrillart, *Dict. des chasses,* v° *Retiré.*)

Suit le long d'un fossé; lors (sans plus en douter)
Croire on doibt qu'il ne peult ny bondir ny saulter.
Ore il ferme le pied comme allant d'asseurance,
Puis il l'ouvre soudain courant de sa puissance;
Alors tout bon veneur, en tel cas affiné,
S'asseure que le cerf est las et malmené.
  Or, rentrant au profond de la forest ramée,

777. Var. *Il costoie un fossé ;* . . . .

779. *Il ferme le pied :* Il ferme les pinces. — Les gros cerfs ont les pinces *fermées,* c'est-à-dire serrées l'une contre l'autre, quand ils vont d'assurance. (Baudrillart, *Dict.*, v° *Fermées.*)

782. Gauchet a fait dans ce chapitre de nombreux emprunts à du Fouilloux; le passage suivant du chapitre XL de *la Vénerie* prouvera que, dans les vers qui précèdent, le poëte s'est plus qu'inspiré du veneur poitevin. — « Et qui plus est, les piqueurs cognoistront si un cerf se veut rendre, et s'il est las, et mal mené, en plusieurs manieres. La premiere est, si en fuyant devant les chiens, il n'oit et ne voit personne. S'il baisse la teste, mettant le nez prés de la terre, et bronche et chancelle feignant les jambes, demonstrant son travail : puis s'il voit quelque homme en sursaut il leve la teste et fait de grands bonds..... pour donner à cognoistre qu'il est encores fort et vigoureux ; mais cela ne durera gueres, car, quand il sera outre passé, il commencera à rabaisser sa teste et à feindre son corps comme auparavant. Il se pourra encores cognoistre mal mené en une autre maniere : c'est qu'il aura la gueule noire et seche sans escume, et la langue retirée au dedans : ou bien le pourront cognoistre par le pied, à ses fuittes, car bien souvent il fermera l'ongle (les pinces), comme s'il alloit d'asseurance, puis tout soudain il s'efforcera et l'ouvrira, faisant de grandes glissées, donnant des os en terre le plus souvent... Que s'il vient à rencontrer quelque haye ou fossé, il ira du long pour cercher une sortie à passer, parce qu'il n'aura pas la force et vigueur de saillir et sauter par dessus. Tous ces signes donneront à cognoistre aux piqueurs que le cerf se veut rendre, et qu'il est mal mené. »

783. Var. . . . . *au profond de la haute ramée...*

Ramée (du latin *ramus*, branche) : Dont les arbres portent des branches.

Il gaigne laschement l'estang de la Ramée.
Calvin le suit de prés, puis le viste *Rigault,*
Soliman et *Gaillard, Montfort* et *Billebault;*
Le reste de la meute avecques voix doublées,
Et les chiens relaiez estonnent les vallées,
Qui, vingt et quatre ensemble, au nez suivent les pas
Du pauvre, qui plus fuit, plus suit-il son trespas,
Et qui sans s'arrester, s'approchant d'avantage
Des deux estangs voisins, à ruzer perd courage;
Puis, courant de sa force et l'estang costoiant,
Devant que s'y lancer va loing des chiens fuiant,
Et, rentrant dans le creux de la forest espoisse,
Evite celuy-là qui de plus prés le presse;
Mais je croy pour certain qu'aprés ce grand effort
Malheureux il viendra se jetter à la mort.

Devant que le cerf se jette dans l'eau, il s'esloigne des chiens le plus qu'il peult, afin qu'il ait loisir de faire une ruze dedans.

784. *L'estang de la Ramée :* Les étangs de Fleury et de la Ramée; car, quelques vers plus bas, il est question de deux étangs voisins. Ces deux étangs qui se touchent sont situés dans la partie est de la forêt de Retz.

790-798. VAR. *Du pauvre cerf qui fuit proche de son trespas,*
Et qui, sans s'arrester, denué de courage,
Des deux estangs voisins s'approche d'avantage.
Puis, pour dernier effort la rive costoyant,
Devant que s'y jetter encore il va fuyant,
Et, feignant de rentrer dans la forest espesse,
Il s'eslongne du chien, qui de plus court le presse;
Mais croit-on pour certain qu'aprés ce grand effort,
Il viendra, malheureux, se jetter à la mort.
A tous coups on le void tomber dessus le ventre
Sans force et sans vigueur; si dans le bois il entre,
Il en sort aussi tost, sçachant bien qu'il ne peult,
Pour le faix de son chef, faire au bois ce qu'il veult;

Le cerf est poursuivi de si prés qu'il n'a pas loisir de faire sa ruze dedans l'eau.

A l'eau! à l'eau! à l'eau! voy-le-là qui à nage
Regaigne l'autre bord. Il ne sçait le dommage
Qu'apporte au fonds de l'eau se rafraischir ainsi;
Au sortir de l'estang le verra bien aussi.

Ardeur de chiens à poursuivre le cerf dans l'eau.

[Les chiens les plus prochains, pleins de gaillarde rage,
Se jettent aprés luy d'un genereux courage,
Et les picqueurs joyeux, d'un langage nouveau,
Crient aprés les chiens : « Il bat l'eau! il bat l'eau! »]
Les trompes sur le bord haultement esclatantes
Estonnent soubs les eaux les esquadres glissantes,
Et, plus qu'oncq on ne fit, on rend de tous costez
Les sangliers, les chevreuils, les loups espouvantez.
[Or prenant le devant par dessus la chaussée,
Par un chascun de nous à l'envi est poussée
La trompe sans cesser; les vallons d'alentour
Du cor, du cri des chiens resonnent sans sejour.]
Tandis, en battant l'eau, le cerf pauvret arrive
(Suivi de tous les chiens) à la voisine rive,

En fin, pour achever ceste ruze derniere,
Tout en un coup il prend à travers la bruiere,
Et de toute sa force il vient à s'eslongner,
Pour aprés cest effort les deux estangs gaigner.

801-802. VAR. *Que l'eau peut faire aux nerfs aprés qu'on est lassé,*
Comme tu pourras voir quand il sera passé.

807. VAR. *Les trompes ce-pendant haultement* . . . . . .

808. *Les esquadres glissantes :* Les bandes de poissons.

814. *Sans sejour :* Incessamment.

816-817. VAR. . . . . *à l'opposite rive,*
D'où il sort, chancelant, pour . . . .

Il abandonne l'eau, pour, esloignant le bord,
Esloigner le picqueur, et la meute, et la mort;
Mais il ne fuit si fort qu'un courtault ne le suive
(Bien que trempé, lassé par sa course hastive).
Je le voy, je le voy, qui, ne pouvant courir,
Monstre assez que bien tost on le verra mourir.
A veuë il est suivi des chiens pleins de courage,
Qui font bruire bien loing les bois et le rivage.
Voy-le-là qui se rend. A cor, à cry, à vois,

Le cerf aux abois.

Sonnez, criez, chantez comme il rend les abois!
Voilà, grinçant les dents, le meilleur à la chasse,
Or derriere, or devant, *Calvin* qui le pourchasse;
Voicy *Gaillard* aprés poursuivant de grand cœur,
Voicy *Paris, Verdbois,* courans d'une roideur;
File à file voicy arrivé tout le reste
Des chiens, qui peu à peu environnent la beste.

Furie du cerf, quand il est aux abois.

Voyez comme eschauffé toute la presse il fend,
Et de teste et de pied vaillamment se defend!
Calvin tousjours le presse et *Gaillard* ne sejourne;

821. VAR. *Voy-le-là, voy-le-là qui . . . .*

824-825. VAR. *Qui de leurs druz abois font bruire le rivage.*
Voy-le-là qui se rend. De cor, de cri, de vois...

826. *Rend les abois :* Tient les abois. V. plus haut la *Chasse du loup*, vers 416, note.

829-832. VAR. *Voicy* Guidon, Verdbois, *et* Garenne, *et* Confort,
Et des chiens les plus fraiz arrive le renfort,
Qui, rendus courageux, alentour de la beste
Meinent, meslez, de cris une forte tempeste.

Ains, ores cy, or là, subtilement destourne,
Pour eviter les coups orbes et dangereux
De la teste et du pied du grand cerf malheureux,
Qui, tournant, ores cy, or là, sa teste large,

Le cerf desesperé.

Donne à travers les chiens et de fureur les charge,
Ouvrant leur esquadron; comme un faulcon leger,

Comparaison.

Qui du plus hault des cieux descend, pour saccager
En l'ær quelque grand vol de pigeons, qui de l'æsle
Fuient de l'ennemi la choquade mortelle;
[Ou comme quelquesfois sur les pendans coupeaux

Comparaison.

On void le loup cruel separer les troupeaux,
Quand d'un pied deceveur à coup faict sa descente
(Sans le sceu du berger) sur la troupe innocente.
  Mais voicy le relais que conduisoit Richard
A nostre cri venu, qui tout frais brusle et ard.

Relais proche du lieu où le cerf est aux abois descouplé.

Voy-les-là de grand cœur poursuivans la conqueste
(Bien qu'à tard arrivez) acharnez sur la beste,
Desquels les plus hardis et les plus advancez
Tant du pied que du chef mi-morts sont renversez.

Il y a grand danger d'approcher le cerf, quand il est aux abois.

  De trente chiens courans la musique diverse

837. *Coups orbes :* En chirurgie, un *coup orbe* est un coup qui produit une large meurtrissure, sans entamer la chair. (Littré, *Dict.*, v° *Orbe.*)

844. VAR. *Fuyent deçà, delà, la . . . .*

845. *Pendans coupeaux* (littéralement ces deux mots signifient sommets inclinés) : Coteaux, versants de montagnes.

847. *D'un pied deceveur :* D'un pas furtif.

850. *Ard* (*ardre,* forme irrégulière de l'ancien verbe arder ou ardoir, lequel venait du latin *ardere*) : Brûle.

D'un grand estonnement nos aureilles traverse.]
Les trompes et les voix tempestent un grand bruit,
Qui à deux lieux de là par les fustayes bruit.

Crainte des chiens à approcher le cerf.

Or void-on prés du cerf, de la meute aboyante,
Un s'allonger avant et d'une dent grinçante
Menasser l'ennemi ; un autre, roidissant
La queuë, s'estriquer; un autre s'eslançant
Pour luy prendre l'aureille ; un autre s'advanture
Et s'enferre, hardi, dans la large paulmure,
Qui, jetté loing de là, retombe demi-mort
Par le lieu boscageux ; un autre plus accort
Ne l'assaille de front, ains venant par derriere
Evite sagement la defense meurdriere;
Mais d'un commun accord haultement par le bois
Doublent autour du cerf leurs colereux abois,
[Beaucoup plus que ne faict par les rives bourbeuses
Le coac-coac importun des raines paresseuses,

857. VAR. *Les trompes ce-pendant tempestent . . . .*

859. VAR. *Là void-on . . . .*

861-862. VAR. . . . . *cest autre, roidissant*
La queuë, s'estriquer . . . .

S'estriquer : S'allonger, s'étendre. En termes de vénerie, *étrigué* ou *étriqué* se dit d'un chien, d'un loup ou de tout autre animal qui est haut sur jambes, a peu de corps et paraît alerte et léger. (Baudrillart, *Dict.*, v° *Étrigué,* ou *Étriqué.*

868-870. VAR. *Bien sage va fuyant la deffense meurdriere;*
Un autre jeune chien, qui n'a point trop de soing
De le joindre de prés, n'aboye que de loing.

872. *Raines* (du latin *rana*) : Grenouilles.

Lors qu'un gaillard apvril retapisse de fleurs
Les jardins et les prez de cent mille couleurs.]
Le cerf desesperé, paravant qu'il endure
La mort, tant de ses pieds que de sa teste dure
Donne tout au travers, et, voulant se venger,
De doux se faict cruel pour l'eminent danger,
Et aux chiens plus hardis en ceste part et ceste,
Battant la terre aux pieds, il oppose sa teste.

Hardiesse de veneur.

Silve alors, desirant d'un courage hazardeux
Sauver de mort les chiens les plus advantureux
(Car depuis que le cerf a frappé de sa teste
Soit homme, soit cheval ou bien quelque autre beste,

Il y a grand danger à la blessure d'un cerf.

A tard vient le barbier, à tard le medecin,
Car le penser guarir c'est travailler en vain),
Sacque l'espée au poing, et sans aucune creinte

873. *Apvril :* Le mois d'avril.

877. VAR. *Donne encore à travers . . . .*

878. VAR. *De doux il se faict voir cruel en tel danger...*

881. VAR. *Lors, Sire, desirant, plein d'un cœur genereux...*

883. *Depuis que :* Quand.

885. *A tard :* Trop tard.

Le barbier : Le chirurgien.

Quand les cerfs sont aux abbois, ils sont dangereux, principalement en la saison du rut, car leur teste est plus veneneuse qu'en autre temps. Et pour ceste raison on dit en commun proverbe : *Au cerf, la biere, et au sanglier, le barbier.* (Du Fouilloux, *la Vénerie*, ch. XLIII.)

886-887. VAR. . . . . *c'est perdre son dessein),*
Tu mets . . . .

Marche devers le cerf et luy donne une atteinte
De l'espée qu'il tient. Le cerf sentant le fer
Luy traverser le flanc, pour, pauvret, se sauver
Du bras qui (relançant la sanglante alumelle)
Ores le veult blesser d'une plaie nouvelle,
Se remet à fuïr; mais, blessé et lassé,
Ne peult pas courir loing qu'il ne soit terrassé;
[Car tousjours perdant sang, il ne peult, miserable,
Aux ennemis prochains se rendre espouventable;
Ains perdant quant et quant sa force et sa vigueur,
Demeure entre les dents de l'ennemi vainqueur.]
Alors le pauvre cerf, voyant sa derniere heure,

Le cerf pleure, se voiant prest de mourir.

(Non sans faire pitié) à grosses larmes pleure;
Puis de rechef estant de l'estoc transpercé,
Chancelant quatre pas tombe mort renversé.

La mort du cerf.

Lors chascun des veneurs la mort sonne et ressonne,
Des trompes et des chiens le bois bruit et resonne,
Qui mordans, qui tirans et qui hault glapissans,

Sacque (*sacquer, saquer,* de l'espagnol *sacar*, tirer) *l'espée au poing :* Tire l'épée pour la mettre au poing.

888-889. VAR. . . . . *pour luy donner atteinte*
De l'estoc que tu tiens . . . . , ...

891. *Alumelle* (du latin *lamella*, diminutif de *lamina*, d'où la lemelle, l'allemelle, et par corruption alumelle ou allumelle. — La Curne de Sainte-Palaye, *Dict.,* v° *Alumelle*) : Lame.

892. VAR. *Veult le blesser encor d'une* . . . .

894. VAR. *Il ne peult courir* . . . .

902. VAR. *Il chancelle à tes pieds et tombe renversé.*

Vont du fruit de leur chasse à souhait jouissans.
Ores cy, ores là, la beste se deschire,
Qui, rendant les abois, son dernier jour souspire.

LA CURÉE

Aussi tost qu'il est mort, d'une fureur comblez,
Bien qu'ils resistent fort, les chiens sont recouplez
Et menez à Beau-jour ; plus au bois ne sejournent
Les relais morfondus, ains ennuiez retournent,
[Faschez de n'avoir eu partie du plaisir
Du cerf, qui n'a voulu leur triege choisir.
Au plus proche village ou proche metairie,
Nous envoyons cercher qui nostre cerf charie ;]
Puis tournons au logis, où, pour ne tuer pas
Nos chevaux ja lassez, marchons le petit pas,
Et là nous attendons descendus à la porte

908. *Rendant les abois :* Renversé, gisant à terre. — Quand le cerf tombe par terre, on dit qu'il *rend* ou qu'il *tient les derniers abois.* (V. Le Verrier de la Conterie. *Dict. des termes de chasse,* v° *Abbois ;* et plus haut, *la Chasse du loup,* vers 416, note.)

909-912. VAR. *Les chiens sont recouplez aussi tost qu'il est mort,*
Et menez à Beau-jour, bien qu'ils resistent fort ;
Les relais morfondus plus au bois ne s'esjournent,
Ains ennuyez d'attendre et faschez s'en retournent.

914. *Triege :* Triage, canton de bois, circonscription confiée à la surveillance d'un garde.

918-925. VAR. *Les courtaultz harassez, on ne va que le pas ;*
Et là, chascun attend la pauvre beste morte

Il fault faire, s'il est possible, la curée froide sur quelque belle herbe druë et courte, et à l'ombre de quelques arbres, si la chaleur est grande.

Le reste de la chasse et nostre beste morte.
Aux arbres plus prochains, audacieux et fiers,
Pour attendre le cerf attachons les limiers;
Dessus l'herbe à la fin la beste est estenduë
Et aussi tost la voix des limiers entenduë,
Tirans contre le trect, qui, fiers et envieux,

Ardeur et furie des limiers.

Groignent l'un contre l'autre, et, d'un œuil furieux,
Monstrent que, sans le trect, ils feroient pleins de rage
Plustost d'eux que du cerf un estrange carnage.

Le limier qui a destorné le cerf doit jouir le premier de la teste entiere.

Premier la teste on leve et laisse-t-on jouïr
Cil, qui l'a destorné, d'icelle à son plaisir;
Il tire ardent, et pousse, et veult avoir la gloire
Comme lui seul estant motif de la victoire.
On le despouille aprés, et les droicts du seigneur
Ne sont point oubliez par le maistre veneur.

Que sur l'herbe on descend vis à vis de la porte.
Aux arbres d'alentour s'attachent les limiers
A l'environ du cerf, audacieux et fiers,
Qui, voyans devant eux ceste beste estenduë,
Ont aussi tost leur vois furieuse espanduë,
Qui, tirans roidement d'un courage envieux...

932-934. VAR. *Comme estant le premier motif de la victoire.*
On le despouille aprés. Là, Sire, pour ton droict,
Ton veneur (s'il est là) te donne le pied droict.

Droicts : Parts de la bête défaite (dépouillée) qui appartiennent aux veneurs ou aux chiens. Le pied droit du cerf est celui qu'on offre au roi ou au maître de la chasse. Ce dernier a aussi *droit* aux *daintiers* (testicules), filet, cuisses et *cimier* (croupe) du cerf. Le valet de limier a, pour *droit,* l'épaule droite. Le *droit* des chiens est ce dont on leur fait curée, et les *menus droits,* en attendant pleine curée, sont la langue, le mufle et les oreilles, que l'on donne aux chiens au bout d'une fourche émoussée. (Baudrillart, *Dict.,* v° *Droits.*)

Du cymier, des dinthiers et de la croix qu'on prise,
Tant pleine de vertu, qui dans le cœur est prise,
Gaillardbois se saisit; les vallets de limier
Leur droict accoustumé ne veullent oublier.

On leve le meilleur; aprés sur l'herbe druë
A quinze pas du corps la peau est estenduë.
On prend un sceau de laict, du fourmage, du pain,
Brunis dedans le sang d'une maistresse main;
Le foye, le poulmon et le cœur on y mesle
Depiecez par morceaux; cela faict, on appelle,
Tant du cri que du cor, au chenil enfermez
Les chiens, du sang fumant de la beste affamez,
Qui, sortans pesle-mesle, à grande randonnée
Viennent où leur sera la beste abandonnée.

Lors les vallets de chiens empeschent le premier
De manger que ne soit arrivé le dernier,

935. *La croix :* Cartilage ayant à peu près la forme d'une croix, qui se trouve dans le cœur du cerf. Plus l'animal vieillit, plus ce cartilage grossit et se durcit. On croyait autrefois que, réduite en poudre, la croix du cerf était un remède pour les femmes en couches, et que, pendue au cou en amulette, elle soulageait dans les palpitations de cœur. (V. Baudrillart, *Dict.*, et *Encyclopédie* de Diderot, *dictionnaire de toutes les espèces de chasse,* v° *Croix de cerf.*) — Du Fouilloux (ch. XLIV et XLV) et Salnove (1re partie, ch. LX et LXI) s'étendent longuement sur le cérémonial de la curée, ainsi que sur les *droits.* Le lecteur désireux d'être édifié sur cette partie, la moins intéressante de la chasse à courre du cerf, pourra se reporter à ces deux auteurs.

937. VAR. *Ton veneur se saisit;* . . . .

940. VAR. . . . . *la nappe est estendue.*

941. *Sceau:* Seau. En patois picard, on dit encore *sciau.*

950. VAR. . . . . *soit approché le dernier.*

Chascun tenant en main, servant de discipline
Au plus aspre et gourmand, une longue houssine ;
Et, lors que de manger ils sont licentiez,
S'ensanglantent les dents, et le nez, et les pieds,
Engoulans sur la peau (confusément meslée)
De chair, de laict, de sang et de pain la curée.
  L'on oit en-cependant trompeter alentour
Tous les vallets des chiens, lesquels d'un demi-tour
Environnent le lieu, pour oster de leur veüe
Proche de quinze pas la morte beste nüe.
  Lors qu'ensemble ils auront mangé suffisamment,
Les vallets prés du corps sonneront haultement
Pour chiens, et laisseront à la meute acharnée
Manger pour meilleur metz la beste abandonnée,
[Et lors d'une aspre dent tireront acharnez
Du grand cerf malheureux les membres descharnez.]
  Cela faict, le forthu hault en l'ær se presente,
Et là c'est le plaisir; car lors la meute ardente,

953. *Ils sont licentiez :* Ils ont la licence, la permission.

954-955. Var. *Ils s'ensanglantent tous, et le nez, et les pieds,*
Engloutans sur la peau non encor deschirée...

Engoulans : Saisissant à pleine gueule, avalant.

960. Var. *A trente pas de là . . . .*

962. Var. *. . . . . sonneront greslement...*

965. *Tireront :* Les chiens tireront.

967-971. Var. *. . . . . . , à cent pas le forthu se presente,*
Où court au son du cor toute la meute ardente

Plus qu'oncq elle ne fut, d'un nerf vif et tendu
Saulte autour du garçon, qui le tient suspendu,
Puis le jette au milieu ; lors chascun se retire,
Pendant que çà et là le [1]forthu se deschire
Par les chiens acharnez, de peur qu'en s'escoüant
Il ne soit embrené pour estre trop avant.
[Lassez, non ennuiez de la coquine chasse,
A mesure qu'on vient à la table on prend place.
Alaigres nous souppons, sans ennui, devisans
De la prise du cerf et des chiens mieux faisans,
Chargez non moins de faim que celuy qui la vigne
Du matin jusqu'au soir houë, taille, provigne,
Lors que las du travail il vient à la maison,
Plus chargé d'appetit que nous de venaison.
Puis, aians sobrement contenté nostre bouche,
Nous allons nos travaux adoucir dans la couche.]

[1] C'est le sac où se cuit la viande du cerf.

Autant comme devant, qui, d'un nerf estendu,
Saulte autour du vallet qui le tient suspendu ;
Puis il leur jette à tous ; . . . .

972. *Forthu :* Dans la *Chasse du lievre à force* (vers 379), le *forthu* est la peau et le corps du lièvre. Dans la *Chasse du loup* (vers 522), c'est la tête du loup. Ici Gauchet donne à ce mot une nouvelle acception : c'est *le sac où se cuit la viande du cerf,* l'appareil digestif de l'animal, l'estomac et les intestins.

974. *Embrené* (de *en* et *bran*, partie la plus grossière du son et par extension excréments) : Sali, souillé.

AFFUST DU SANGLIER.

Divers plaisirs des champs.

[Le lendemain matin, avecq le chien couchant,
Le maillé perdereau l'un de nous va cerchant;
Un autre ayme à hanter et tourner par les bois,
S'esgayant des oyseaux au chant, des chiens aux voix.]

Le sanglier fort dommageable aux vignes.

Le temps estoit alors que, le long des rivages
Des vignes et des bois, faisoient mille dommages
Sangliers jeunes et vieils, ravageans pour un soir
De quoy bien emploier tout un jour un pressoir,
Engoulans gloutement d'une dent dommageable
Du cuisse-né Bacchus la moisson savourable.

2. *Maillé :* Les perdreaux se *maillent,* quand ils commencent à se couvrir de mouchetures (ou de madrures), c'est-à-dire lorsque le gris de leur plumage se trouve mélangé de taches jaunes et rousses. « A cette époque seulement, ils sont bons à prendre; auparavant ils n'offrent qu'une capture trop facile, indigne d'un chasseur ; leur chair est molle, sans saveur, et ne mérite pas les honneurs du tournebroche. » (J. Lavallée, *la Chasse à tir en France,* p. 165.)

7. VAR. *Les sangliers dangereux,* . . . .

Pour un soir : En une soirée.

9. *Gloutement :* Gloutonnement.

10. VAR. *La moisson de Bacchus et doulce et savourable.*

Cuisse-né Bacchus : Bacchus, fils de Jupiter et de Sémélé, fille de Cadmus, roi de Thèbes. Selon la Fable, Sémélé étant enceinte de Bacchus, la jalouse Junon, qui avait emprunté les traits de Béroé, nourrice de la princesse, conseilla à cette dernière de demander à Jupiter de venir la voir avec tout l'appareil de sa divinité. Jupiter n'osa refuser ; mais la foudre et les rayons qui

Le pauvre vigneron, au lieu d'estre en son lict
Couché prés de sa femme, y passe maincte nuict,
Pour garder, mesnager, que perte ny dommage
N'encoure, là present, son petit heritage.
A force de tromper, à force de crier,
Espouvente, s'il peult, le ravageur sanglier;
Et bien que chasque nuict le bon homme se peine,
Ne laisse pas de perdre et son bien et sa peine;
Car l'animal goulu accoustumé au bruit
Ne fuit pour tout cela, tousjours sa pointe suit
Parmi les plus beaux seps ; les seillons il traverse,
Et, mangeant le plus meur, tout le reste renverse.
Le pauvre homme s'en pleint, et, contant son malheur,

émanaient du dieu embrasèrent Sémélé. Jupiter ne voulut pas que l'enfant qu'elle avait dans son sein eût le même sort; il l'en fit arracher par Vulcain et le cacha dans sa cuisse, où il le porta jusqu'au moment où Sémélé aurait dû le mettre au monde. (Ovide, *Métamorphoses,* liv. III, fable 3e.)

13. *Garder :* Empêcher. — Voulez-vous savoir le vrai sujet qui *garda* Socrate d'aller trouver Archelaüs ? Cet homme... ne voulut pas se donner un maître. (Malherbe, *Traduction du Traité des bienfaits de Sénèque*, liv. V. ch. VI.)

Mesnager : Ménager, soigneux de son bien.

14-16. VAR. *Par les bestes n'advienne à son peu d'heritage.*
A force de tromper, de huer, de crier,
Il chasse loing, s'il . . . .

Tromper : Sonner de la trompe ou du cornet.

18-19. VAR. *Si perd-il quelquesfois et son bien et sa peine;*
Car l'animal gourmand se mocquant de ce bruict...

21. *Les seillons :* Les rangées de ceps.

Dict perdre son repos, son bien et son labeur.
Advisé de cela, à part moy je proteste
De trouver tost ou tard où repose la beste.

Soleil levant.

Le lendemain matin, aussi tost que le jour
Eut balié le ciel d'estoiles tout autour,
Jaquet avecques moy, au bois je me transporte,
Cerchant parmi les forts la taille la plus forte,
Dans la bauge esperant trouver au revenir
Des vignes le sanglier que le jour faict venir,
Et le cor, et le cri; car lors la noire tourbe
Cerche, pour se souiller, quelque eau ou quelque bourbe.
Premierement, je passe au bois de Montgresin;
De là je me transporte au grand taillis voisin,
Dedans les fonds de Goelle, et par voye diverse
Le plus profond des bois et hâlliers je traverse.
Là, je voy par le pied deux grands sangliers montans

24-26. VAR. *Dict qu'il perd son repos, son bien et son labeur.*
Advisé de cela, dés l'heure je proteste
De trouver tost ou tard où frequente la beste.

28. *Balié :* Balayé, nettoyé. — *Eut balié le ciel d'estoiles :* Eut fait disparaître, chassé les étoiles du ciel.

31. *Bauge :* Lieu sale et bourbeux dans lequel le sanglier se repose le jour. Cet animal fait ordinairement sa bauge au milieu des épines, dans les endroits les plus fourrés du bois.

34. VAR. *Cerche pour la chaleur quelque.* . . . .

Se souiller : Faire sa souille. — *Souille* (du latin *suillus,* ce qui appartient, ce qui est propre au porc), endroit bourbeux où le sanglier se vautre. — La souille sert souvent à faire reconnaître la taille du sanglier. (Baudrillart. *Dictionnaire,* v° *Souil* ou *Souille.*)

Vers les forts de Montger, qui alloient de bon temps.
J'entre aprés au plus creux les suivant à la trace ;
Je recognoy leur bauge ; oultre parmy la place
Neuf autres j'apperçoy. Lors, entrant plus avant,
A pas lent et sans bruit je cerche le bon vent ;
Mais je travaille en vain ; car la taille est si forte,
Que l'on ne pourroit pas y entrer de la sorte,
Que le sanglier baugé, douteux, dedans le fort
N'entendist aisément qu'on machine sa mort.

Le sanglier de compagnie aisé à espouvanter.

Je les entends ronfler ; or la timide bande
Des neuf jeunes sangliers de l'autre se desbande,
Qui broussans meinent bruit tel que des monts haultains
Font neuf chesnes tombans, lors que les vents mutins
Arrachent çà et là d'une bruiante audace
L'honneur des grands forests de leur antique place.

Asseurance du grand sanglier.

Le grand plus asseuré dans sa bauge ronflant,
Pensant m'espouvanter, des nazeaux va soufflant.
Je ne puis l'approcher, bien que j'en aye envie,
Non sans craindre pourtant quelque peu sa furie.

40. VAR. . . . . *qui marchoient de bon temps.*

Les bois de Montgresin, les fonds de Goelle et *les forts de Montger* faisaient partie d'un massif de bois, que, dans une note de l'édition de 1604, Gauchet appelle le *bois de Montger* et dont il indique la position entre Meaux et Dammartin. Sur la carte de l'État-major, on voit encore, au sud-est de Dammartin et au nord de la commune de Montgé, une certaine étendue de bois allant dans la direction de Meaux.

50. VAR. . . . . *des aultres se desbande...*

58. VAR. . . . . *sa rage et sa furie.*

Or, voyant à la fin qu'il n'est en mon pouvoir
De le joindre plus prés et mesmes de le voir,
Je me transporte ailleurs où rien je ne prouffite.
Or, pressé de la faim, l'entreprise je quitte,
Deliberant le soir m'embuscher quelque part
Au devant de la vigne, attendant le hazard.

Description du soir.

Le soir donc dans le bois je me transporte, à l'heure
Que le gibier sur pieds au lict plus ne demeure,
Et que le conducteur des vaches et taureaux
Faict, au son du cornet, rassembler ses troupeaux ;

Description d'un temps doux et serain sur le soir.

Que par le frais des bois les aures doux-legeres
Portent loing parmi l'ær le hau-hau des bergeres ;
Que tout est coy aux champs et qu'un vent gracieux
D'un mol petit zephir volette par les cieux ;
Et que de tous costez par la forest s'entendent

En telle saison les cerfs commencent à entrer en rut.

Les beuglemens des cerfs qui çà et là s'estendent,
Le japper des renards, le heurlement des loups,

69. *Doux-legeres :* Au souffle doux et léger.

70. *Hau-hau :* Cri des bergères chassant devant elles leurs troupeaux, pour les faire rentrer au village.

72-73. VAR. . . . . *esventelle les cieux ;*
Et que, par la forest, de toutes parts...

74. *Beuglemens* (Salnove et du Fouilloux se servent des mots *rère, réer, braimer, bramer*) : Cris du cerf en rut.— Plus l'animal est vieux, plus la voix est forte et tremblante ; s'il a été chassé ou s'il a peur de quelque chose, il met la gueule contre terre et rée bas et gros. Les cerfs de repos, au contraire, lèvent la tête en l'air et brament hautement et sans crainte. (Voir du Fouilloux, *la Vénerie,* ch. XVII.)

75. *Le japper :* Le jappement.— Pendant les froids, le renard fait entendre la

Le drill' des gresillons, le houhou des hibous.
Lors tout est plein d'effroy, mesmes quand la nuict brune
Reçoit de toutes parts la faveur de la lune.
J'oy deçà et delà cest effroyable bruit,
Qui (bien que mal-plaisant) musicalement bruit.
  Tantost j'oy traverser je ne sçay quoy qui brousse;
Aussi tost pour tirer l'escopette je trousse;
J'abbas le chien tout prest et regarde, attentif
De n'estre pour tirer ny tardif ny hastif;
Car, lors que le gibier vient à vous d'asseurance,
Il ne fault pas de loing qu'à tirer on s'advance,

Ainsi se doit comporter qui veult bien giboyer (A).

nuit, de temps en temps, un aboiement précipité ; c'est ce même cri qu'on entend aussi parfois la nuit dans les bois, quand deux animaux de cette espèce chassent de concert.

76. *Le drill' des gresillons :* — *Gresillon :* Grillon, petit insecte de l'ordre des Orthoptères, qui aime les lieux chauds et obscurs. — *Drill' : Drille,* bruit. Les grillons mâles, en frappant leurs élytres (ailes supérieures, cornées, qui recouvrent les ailes membraneuses des Coléoptères) l'un contre l'autre, produisent un certain bruit léger et rapide : de là probablement le mot *drille* (du verbe *driller,* courir, aller vite et légèrement).

A. *Giboyer :* Chasser, non pour le plaisir, mais pour le profit. (J. La Vallée, *Technologie cynégétique, Journal des Chasseurs,* 28e année, 1er semestre, p. 427.)

82. *Trousse :* Relève, apprête.

83. *J'abbas le chien :* Comme l'arquebuse, l'escopette, qui n'était qu'une arquebuse plus petite, plus légère, avait à l'extérieur de sa platine un rouet (v. plus haut *Beau-jour*, vers 489, note). Le chien maintenait la pierre à feu, d'où les dents du rouet de l'arquebuse ou de l'escopette faisaient jaillir des étincelles qui enflammaient l'amorce du bassinet et par suite faisaient partir la charge. Contrairement à ce qui se passe pour les fusils de chasse actuels, quand on voulait armer l'arquebuse ou l'escopette, on abattait le chien, comme dit Gauchet ; pour les désarmer, il suffisait de le relever.

Mais se tenir couvert, estre dessous le vent,
A celle fin qu'il n'ait de vous le sentiment.
Ainsi j'attends venir (caché d'une rochée)
La beste tant qu'ell' soit de plus prés approchée ;
A tant je voy que c'est un grand sanglier miré,
Qui vient droict à la vigne où le fruict l'a tiré.
A la fin, j'apperçoy la malheureuse beste,
Qui, aux rais de la lune, à quinze pas s'arreste.
Alors je couche en jouë et tire vistement,
De peur qu'estant trop long ell' n'ait de moy le vent.
Le coup n'est point en vain, car la beste pesante,

Grande furie d'un vieil sanglier blessé à mort.

Ayant senti le coup, va cerchant escumante
La cause de sa mort ; elle souffle, elle bruit
Et tourne çà et là où le mal la conduit,
Ne voulant pas mourir auparavant qu'elle aye
Donné le coup mortel à l'auteur de sa playe.
Je demeure à ma place et laisse par le fort
Tempester le sanglier tant qu'il soit tombé mort.
A la fin, pour le sang qui de la playe coulle,
Sescoüe le jaret et sa vie s'escoulle.

88. Var. *Car il vous sentiroit l'approchant plus avant.*

91. Var. *Et recognoy que* . . . .

96. Var. . . . *que ma longueur n'apporte detriment.*

101. Var. . . . . *que premier elle n'aye...*

105-106. Var. *Si qu'en fin pour le sang qui de la playe coulle*
Le jaret il sescoüe et . . . . ,

FIN DE L'ESTÉ.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME.

DEUXIÈME PARTIE

L'ESTÉ

Paris. — Typographie Georges Chamerot, rue des Saints-Pères, 19. — 6565.



PARIS. - TYP. G. CHAMEROT. — 6565

